

Dans la Tourmente

RÉCITS D'UNE GRAND'MÈRE



PARIS

5, rue Bayard, 5.

DANS LA TOURMENTE



Récits d'une Grand'Mère

4^o Y²
5790

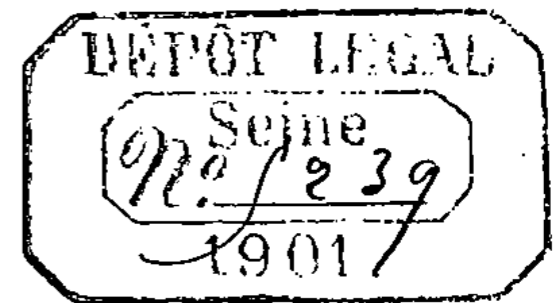
5333

ERNEST DAUDET

DANS LA TOURMENTE



Récits d'une Grand'Mère



PARIS

MAISON DE LA BONNE PRESSE

5, RUE BAYARD, 5

EN PRÉPARATION :

AU TEMPS DE L'EMPEREUR

Suite des RÈCITS D'UNE GRAND'MÈRE



CHAPITRE PREMIER

— Grand'mère, de grâce, écrivez pour nous toutes ces histoires. Ce serait si dommage qu'elles fussent perdues !

Cette prière, je l'ai entendue vingt fois dans la bouche de mes petits-enfants, ils me l'ont renouvelée d'une manière plus pressante durant les longues après-midi du dernier été, lorsque, réunis autour de la vénérable aïeule que je suis maintenant, sous les ombrages de cet antique manoir de Retournac en Velay où s'est écoulée presque toute ma vie, et où, tous les ans, les ramène l'époque des vacances, ils m'avaient obligée à leur retracer quelques-uns des épisodes de ma jeunesse si sombre, si tourmentée, et pour tout dire si tragique.

Et moi de leur répondre :

— Non, mes chers aimés, je suis trop vieille pour entreprendre une telle tâche.

Mais ils ont, grands et petits, tant et tant insisté que j'ai fini par là où j'aurais dû commencer ; j'ai cédé. Que ne ferait-on pour ces êtres chéris, notre chair et notre sang, en qui nous sommes si heureux, si fiers de nous voir revivre, et à qui il est toujours si doux d'obéir ? J'ai donc promis, et me voici, seule dans ma

chambre, assise à ma table, mes lunettes sur mon nez, interrogeant ma mémoire, et toute surprise d'y retrouver, aussi vivants que s'ils étaient d'hier, les souvenirs de mon émouvant passé.

Il me semble maintenant que les évoquer, ces souvenirs, en ces mêmes lieux où se déroulèrent, pour la plupart, les événements qu'ils ressuscitent, et les fixer sur le papier à la lumière de mes archives familiales, devant les portraits des disparus qui en furent avec moi les acteurs, ne sera pas aussi difficile que je me le figurais. Si la Providence, dans sa bonté, daigne me garder quelques mois à ceux que j'aime, j'espère tenir sans trop de peine la promesse que je leur ai faite, et remplir le volumineux cahier ouvert devant moi de cette écriture fine et serrée dont ceux qui veulent flatter mon petit orgueil de vieille bien conservée se plaisent à admirer la fermeté. J'entre dans mon récit sans autres préliminaires.

Aujourd'hui, 29 mai 1852, il y a soixante-seize ans que je suis venue au monde, à Lyon. Mon père, Séverin Carrel, y résidait depuis longtemps en qualité de conseiller au Présidial de cette ville. Il s'y était marié avec une fille de la bourgeoisie, et je fus leur unique enfant.

Ma jeunesse radieuse était en train de s'épanouir, lorsque commencèrent à se dérouler les péripéties de la Révolution, jours de douleur et de deuil dans notre maison, dont les habitants professaient le plus pur royalisme. Après que les tribunaux de la monarchie eurent été abolis, mon père aurait, s'il l'eût voulu, trouvé place dans la magistrature nouvelle qui les remplaçait. Mais il lui répugnait de servir un régime qui s'en prenait à l'autorité du roi. A la continuation d'une carrière où il devenait impossible à un magistrat consciencieux de remplir son devoir, il préféra la retraite.

Durant quelques semaines, il hésita sur le choix du pays où il se retirerait. Libre de suivre son penchant, il eût choisi le bourg de Retournac, dans la Haute Loire, son pays natal. A Retournac, vivait son unique frère, l'ex-notaire Patrice Carrel, marié et sans enfant.

Malheureusement, l'oncle Patrice, comme nous disions, avait embrassé avec ardeur ces idées nouvelles que mon père abhorrait. Il leur devait d'être maire de sa commune. Déjà, la correspondance des deux frères, jusque-là si confiante, se res-

sentait de la rivalité de leurs opinions. L'aîné ne pardonnait pas au plus jeune de rester royaliste; le plus jeune, à son tour, ne dissimulait pas l'indignation soulevée en lui par ce qu'il appelait la trahison de l'aîné. Ce n'était donc pas pour eux le moment de se rapprocher, au risque de donner à leurs compatriotes le spectacle de leurs divisions. Pour ce motif, mon père renonça à aller vivre à Retournac; nous restâmes à Lyon, bien loin de prévoir les innombrables calamités que nous devions y subir, et les sanglantes catastrophes dont nous allions y être les témoins et les victimes.

Ce fut d'abord le siège, ce siège affreux qui dura plusieurs semaines, au cours desquelles on vit une armée française combattre des Français et les fils d'une même patrie s'entre-déchirer. J'étais bien jeune. Mais je n'ai rien oublié de ces temps maudits. Les Lyonnais, qui ne voulaient pas se soumettre aux lois impies de la Convention, se défendirent héroïquement. Tous les hommes valides avaient pris les armes. Jour et nuit, ils étaient aux avant-postes, tenant tête aux assiégeants sur tous les points à la fois, déployant une intrépidité qui a fait l'admiration de toute l'Europe.

Je me souviens avec une émotion plus poignante encore des larmes que versait ma mère; à ces larmes je mêlais les miennes. Combien cruelles les heures que nous vécûmes alors! Et que d'angoisses! Mon père s'était enrôlé parmi les défenseurs de Lyon. Il servait dans l'état-major du général de Précy. Nous nous attendions à tout instant à apprendre qu'il avait été tué à l'ennemi. Nous passions notre temps en prières, demandant à Dieu de protéger ses jours. Il parvint à se soustraire aux incessants périls qu'il affrontait avec l'énergie qui, durant sa vie, avait caractérisé tous ses actes. Mais mieux eût valu qu'il pérît les armes à la main. Le souvenir de sa mort ne serait pas lié dans ma mémoire au souvenir de la cruauté et du manque de foi de l'infâme Fouché, qui fut son bourreau.

Après l'écrasement des Lyonnais, ce représentant du peuple nous arriva, chargé par la Convention d'exercer des vengeances et de châtier les malheureux vaincus qu'elle appelait de grands coupables. Moins favorisé que quelques-uns de ses compagnons les plus compromis, mon père n'avait pu s'enfuir de Lyon. Mais il put s'y cacher. La sollicitude de ma mère lui avait assuré un asile chez de pauvres ouvriers de la Croix-Rousse que nous avions obligés en des temps plus heureux et qui vou-

laient nous prouver leur reconnaissance. Nous devions supposer qu'il y était en sûreté et pourrait y vivre ignoré jusqu'au jour où il parviendrait à s'enfuir. C'était compter sans la délation qui s'exerçait alors de toutes parts, encouragée par les promesses et les menaces des conventionnels en mission.

Mon père fut dénoncé. A l'heure même où l'ingénieux dévouement de sa femme avait assuré sa fuite, nous apprîmes qu'il était arrêté. En ce temps-là, l'arrestation c'était la mort. Ma mère, au désespoir, se souvint alors de l'oncle Patrice. Elle savait que, dans la Haute-Loire, il avait, grâce à ses opinions, gagné la faveur des représentants du peuple envoyés dans ces contrées. Elle pensa que, par son intermédiaire, elle obtiendrait de l'un d'eux qu'il recommandât mon père à la clémence de Fouché. Elle lui envoya un homme de confiance pour le supplier d'intervenir. En même temps, elle décida qu'afin d'écarter jusqu'à son arrivée le glaive de la loi suspendu sur la tête de son mari, nous irions, elle et moi, nous jeter aux pieds de l'homme terrible venu de Paris pour punir les révoltés, et qui, pour en mettre à mort un plus grand nombre à la fois, avait organisé dans la plaine des Brotteaux ces mitraillades barbares, dignes rivales des noyades de Nantes, et qui, non moins que ses innombrables trahisons, ont à jamais déshonoré sa mémoire.

Fouché siégeait à l'hôtel de ville. Il y recevait tous les matins les solliciteurs. Tremblantes et vêtues de noir, nous nous présentâmes à son audience. L'antichambre était pleine de pauvres gens qui venaient comme nous le solliciter, qui pour un père, qui pour un mari, qui pour un fils. Chacun passait à son tour. Nous attendîmes longtemps avant d'être enfin admises en sa présence.

Au jour du jugement dernier, dans la vallée de Josaphat, quand les vivants et les morts comparaitront devant le Seigneur, je le reconnaîtrai entre tous, ce scélérat qui fut l'assassin de mon père. Sa figure de mensonge et de ruse, sa face glabre, ses cheveux plaqués aux tempes et tirant sur le jaune, son regard cauteleux, son sourire diabolique, tout cela est resté devant mes yeux avec l'intensité d'une vision ineffaçable.

Il était debout devant son bureau quand nous entrâmes; ma mère, la tête haute sous ses voiles de deuil; moi, pressée contre elle, haletante, le cœur étreint par l'angoisse, mais dans tout l'éclat de mes vigoureux seize ans, et me sentant

assez forte pour me jeter à la gorge de ce misérable s'il avait osé menacer ma mère ou l'insulter.

Nous étions restées au seuil de son cabinet.

— Ferme la porte, citoyenne, dit-il alors, et avance. Qui es-tu?

— Je suis la femme de Séverin Carrel, répondit ma mère. Il a été arrêté par tes ordres, citoyen représentant. Tu ne seras pas surpris que nous venions, sa fille et moi, te demander sa mise en liberté.

— Sa mise en liberté! fit-il, railleur. Rien que cela?

Et, froid et grave, il reprit :

— Encore faudrait-il savoir pourquoi on l'a arrêté.

Penché sur ses papiers, il y fouilla nerveusement et y prit une grande feuille sur laquelle il me fut facile de voir que plusieurs noms étaient inscrits les uns au-dessous des autres, avec des annotations à côté de chacun d'eux. Il parcourut des yeux cette liste. Nous suivions anxieusement du regard l'impression qu'exerçait sur lui cette lecture silencieuse. Mais son visage demeurait impénétrable.

— Ton mari est trop compromis, citoyenne, fit-il brusquement, pour être mis en liberté. On lui impute des faits que la loi qualifie de crimes. Il n'est pas en mon pouvoir de l'en absoudre.

— On assure le contraire, citoyen représentant. On dit que tu as des pouvoirs illimités, et c'est parce que je suis convaincue que tu es aussi libre d'être clément que d'être implacable que nous sommes venues te supplier.

— Je ne suis pas libre, répliqua sèchement Fouché. Je dois des comptes à la Convention. Et puis, si je faisais ce que tu me demandes en faveur de ton mari, de quel droit le refuserais-je à d'autres qui sont moins coupables que lui? La loi doit être égale pour tous. Ton mari aura des juges. Tant mieux s'il est innocent.

— Tu sais bien que, s'il comparait devant eux, il sera condamné, dit ma mère suppliante. Au nom de ta femme et de tes enfants, citoyen représentant.....

— Inutile d'insister, citoyenne, interrompit Fouché, en avançant vers la porte, comme pour nous contraindre à sortir. Du reste, serais-je disposé à commettre une illégalité en enlevant un prévenu à ses juges, je n'en aurais plus le moyen mainte-

nant. Séverin Carrel a été renvoyé devant le tribunal. Il doit être jugé aujourd'hui.

Ce fut une révélation pour ma mère et pour moi. Elle nous enlevait toute espérance. La chère créature pour qui j'aurais donné ma vie poussa un gémissement, avouant ainsi son impuissance et sa douleur. Alors, je lui dis à demi-voix :

— Mère, vous n'avez pas parlé de l'oncle Patrice au citoyen représentant.

— Ah ! mon Dieu, c'est vrai, s'écria-t-elle, j'oubliais. Encore un mot, citoyen Fouché. Tu refuses d'accueillir la prière de deux femmes, bien dignes de pitié, cependant ; mais peut-être seras-tu moins inexorable quand le frère de Séverin Carrel viendra lui-même plaider pour ce malheureux.

— Pourquoi accorderais-je à son frère ce que je refuse à son épouse et à sa fille ? objecta Fouché.

— Parce que ce frère, Patrice Carrel, maire de Retournac en Velay, est un des vôtres. Il professe les mêmes opinions que toi. Il en est le défenseur le plus ardent, le propagateur le plus actif dans le pays qu'il habite. Il est l'ami de plusieurs de tes collègues de la Convention. Je lui ai écrit pour lui faire part du péril que court mon mari, et je suis sûre qu'aussitôt ma lettre reçue il se sera mis en route pour venir fléchir ta rigueur, au nom des services qu'il a rendus à la République.

— Bien que je ne connaisse pas le citoyen Patrice Carrel, déclara Fouché, j'échangerai avec lui, s'il est tel que tu l'affirmes, l'accolade que se doivent entre eux les républicains intègres. Mais si ton mari a été condamné, je n'accorderai pas plus sa grâce à son frère qu'à toi-même.

— Ne dis pas cela, ne dis pas cela, poursuivit ma mère avec exaltation ; ne détruis pas mon dernier espoir, et attends au moins, pour décider, d'avoir entendu le visiteur que je t'annonce. Écoute, citoyen représentant, il est probable que mon malheureux mari sera condamné. Tu prétends qu'en ce cas tu n'as pas le droit de lui faire grâce. Tu peux du moins retarder l'exécution et laisser à son frère le temps d'agir ou de faire agir auprès du Comité de Salut public qui est tout-puissant, lui.

— Oui, je peux cela, avoua Fouché, sans qu'il me fût possible de deviner si l'engagement qu'il semblait disposé à prendre lui était arraché par l'émotion que devait ressentir, à moins d'être un tigre, tout être humain témoin de notre afflic-



— TON MARI EST TROP COMPROMIS, CITOYENNE.....

tion et de nos pleurs, ou s'il ne lui était dicté que par le désir de se débarrasser de nous.

— Fais-le, alors, citoyen Fouché. Promets-tu de le faire?

— Je le ferai, promet Fouché. S'il y a sentence de mort contre ton mari, l'exécution en sera ajournée, jusqu'à ce que j'aie vu le citoyen Patrice Carrel.

Convaincues de l'efficacité du tout-puissant crédit de l'oncle Patrice, nous interprétâmes la parole de Fouché comme un trait de magnanimité. Nous crûmes que, impuissant à nous accorder sous une forme précise la grâce de mon père, il nous l'accordait sous une autre, qui, bien que douteuse en l'apparence, n'était pas, en réalité, moins positive. Notre reconnaissance, en ce moment, fut sans bornes. Je me précipitai vers lui, j'embrassai la main de ce monstre, et j'entends encore ma pauvre chère maman lui dire :

— Nous prions pour toi, citoyen représentant. Nous demanderons à Dieu de se souvenir, à l'heure de ta mort, que ton cœur qu'on dit impitoyable s'est ouvert aujourd'hui à nos supplications.

— C'est bien, c'est bien, répétait-il, impatient, en nous ramenant vers la porte.

— Mets le comble à ta bonté, reprit ma mère au moment où nous allions sortir. Autorise-moi à voir mon mari; autorise cette enfant à embrasser son père et à lui annoncer que tu es disposé à le sauver.

Fouché se récria :

— Vous voulez donc le perdre, ô femmes inconsidérées, en éveillant par votre visite les soupçons de ses co-détenus?..... Dans son intérêt, je refuse de vous laisser communiquer avec lui. Vous me lieriez les mains si vous révéliez à qui que ce soit ce que je veux faire par considération pour le civisme de Patrice Carrel.

Nous le quittâmes sur ces mots, en lesquels nous trouvions un nouveau motif de confiance. Rentrées dans notre triste logis, où, pour la première fois depuis longtemps, nous rapportions un peu de joie, nous tombâmes à genoux et rendîmes grâce au ciel qui promettait de nous rendre sain et sauf notre cher adoré.

Durant l'après-midi, nous allâmes au Palais de Justice. C'est là qu'on jugeait par fournées les insurgés tombés au pouvoir des républicains, jugement de pure forme, expéditif autant qu'arbitraire, et qui, sauf exception, aboutissait toujours à

une condamnation capitale. Nous avions espéré apercevoir mon père, échanger un signe avec lui. Mais la foule était si grande autour du palais qu'il nous fut impossible d'y pénétrer. Au moment où finissait l'audience, nous apprîmes, par des propos recueillis dans cette foule, que tous les prévenus amenés au tribunal ce jour-là avaient été l'objet d'une sentence de mort, après un interrogatoire sommaire, et sans avoir été admis à faire entendre un avocat.

— Nous n'avons plus maintenant d'espoir que dans l'oncle Patrice, soupira ma mère. Pourvu qu'il n'ait pas craint de se compromettre en accourant au secours de Séverin !

— Ce serait donc un monstre, lui aussi ! m'écriai-je.

Grâce à Dieu, nous ne devions pas avoir à lui reprocher une défection aussi odieuse ni l'oubli des sentiments les plus sacrés. Averti du péril que courait son frère, il était aussitôt parti pour Lyon. Il se présenta chez nous dans la nuit qui suivit la condamnation. Nous étions au lit, nous nous levâmes pour le recevoir. Je ne l'avais pas revu depuis l'époque où mon père nous avait conduites à Retournac. J'étais alors si petite que ses traits n'avaient pu se graver dans ma mémoire. Bien loin de me le figurer tel qu'il était, je fus désagréablement surprise en voyant apparaître un gros homme, déjà grisonnant, à l'aspect vulgaire, aux traits rudes, dépourvus de bonté, vêtu d'une carmagnole brune, ouverte sur un gilet rayé noir et jaune et dont les basques battaient les tiges des bottes à revers qui enserraient ses jambes énormes. Ce colosse était coiffé d'un bonnet phrygien, rouge écarlate, à cocarde. Dans cette tenue, il était hideux, l'oncle Patrice, et ma répugnance à l'embrasser se serait trahie malgré moi, si je n'avais su qu'il venait à notre secours dans la détresse extrême où nous nous trouvions.

— Merci, cher Patrice.

C'est par ces paroles que ma mère l'accueillit, prête à se jeter dans ses bras s'il les eût ouverts. Mais il n'était pas l'homme des manifestations affectueuses. J'en fus convaincue rien qu'à l'air de colère avec lequel, ayant jeté dans un coin son portemanteau, il apostropha sa belle-sœur, sans daigner même remarquer ma présence.

— Pardieu ! c'est bien temps de me remercier, fit-il brutalement. Mieux eût valu, ma chère, suivre mes conseils et employer ton influence à empêcher ton

godelureau de mari de se ranger parmi les ennemis de la nation. Nous voilà dans de beaux draps, vous deux à pleurer, lui en péril de mort, et moi obligé d'intervenir pour le tirer de là, au risque d'autoriser Fouché à douter de mon civisme ! Que lui répondrai-je, à ce grand citoyen, s'il me rappelle l'exemple de Brutus sacrifiant son fils au salut de la République ?

Tout fier d'avoir évoqué cette tragique image, il nous regardait de haut, courbées, bien humbles devant lui, et nous écrasait de son mépris.

Ma mère fut la première à relever la tête.

— Patrice, lui dit-elle, ce n'est pas le moment de récriminer. Comme vous venez de le remarquer, votre frère est en péril, et seul vous pouvez le sauver. C'est là ce qui importe. Ne songez qu'à cela. Vous gronderez ensuite autant que vous voudrez.

— C'est bon, c'est bon, répliqua-t-il ; je sais ce que j'ai à faire. Ce n'est pas à 2 heures du matin que je peux me présenter chez le citoyen Fouché.

— Il donne audience à partir de 7 heures, et, sur le vu de votre nom, il vous recevra avant qui que ce soit. Il est d'ailleurs averti de votre visite, ajouta ma mère en partant de là pour communiquer à son beau-frère tous les détails de notre entrevue avec le redoutable conventionnel.

Très flatté de trouver dans les réponses d'un membre de la Convention une preuve de son influence, l'oncle Patrice se modéra, devint plus sociable. Il nous promit d'être sur pied au lever du jour et de ne se laisser devancer par personne à la porte de Fouché. Puis il observa que, quoique tombant de fatigue, il mangerait bien un morceau avant de s'aller coucher. Quelques restes du souper permirent de lui servir une collation. Il but et mangea ferme. Nous l'installâmes ensuite dans la chambre qui lui avait été préparée, et, dix minutes plus tard, le bruit de ses ronflements, montant dans le silence de la nuit, remplissait l'appartement.

Ma chère maman, qui n'avait pu dormir, fut debout avant lui, et l'éveilla comme six heures sonnaient. Elle vint ensuite attendre auprès de moi qu'il fût habillé. Elle m'avoua qu'elle avait été bien effrayée, lorsqu'il était arrivé au milieu de la nuit, tant il ressemblait peu à l'homme affable et de mine débonnaire dont elle gardait le souvenir et tant l'avaient transformé ses opinions nouvelles. En

durcissant son cœur, elles avaient durci sa physionomie, sa voix, et mis dans sa bouche des propos qu'autrefois il n'eût osé tenir.

— L'empressement avec lequel il s'est rendu à mon appel, ajouta ma mère, me fait espérer que tout sentiment généreux n'est pas éteint en lui. Fais-toi violence, ma Lucile, pour lui manifester affection et gratitude. N'ayons pas l'air de mettre en doute son dévouement qui nous est trop nécessaire pour que nous nous exposions à le rebuter.

J'eus vite saisi la sagesse de ce conseil, et quand l'oncle Patrice sortit de sa chambre, j'allai me jeter à son cou, tout en larmes. Il me rendit à peine mes caresses, sans dissimuler la mauvaise humeur déchaînée en lui par la démarche qu'il allait faire et à laquelle il n'avait pu se refuser.

— Que ce qui se passe aujourd'hui te serve de leçon, petite, me dit-il. Tu peux voir ce qu'il en coûte de violer les justes lois de la République. Si tu as des enfants, élève-les dans le culte et dans la crainte de ces lois. Si ton père les eût respectées, je ne serais pas contraint de me compromettre pour le soustraire à leur rigueur.

A ce moment, une violente détonation déchira l'air et imprima aux vitres de notre appartement une longue vibration. Depuis deux jours, nous l'entendions à la même heure, cette détonation, et suivie à de courts intervalles de plusieurs autres. Ma mère tomba à genoux, et, les mains jointes, elle murmura :

— Seigneur, recevez-les dans votre miséricorde!
J'avais suivi son exemple et je priais avec elle. Quant à l'oncle Patrice, il écoutait, inquiet.

— Le canon ! fit-il. Qu'est-ce que cela signifie ?
— Cela signifie que des malheureux sont en train de périr, répondit ma mère. Si je n'avais hier arraché à Fouché une promesse formelle, votre frère serait maintenant devant le souverain Juge.

Les détonations qui se succédaient couvrirent sa voix. L'oncle Patrice continuait à rester immobile.

— Quel homme, ce Fouché ! s'écria-t-il. Il faudrait à la République quelques défenseurs aussi résolus que lui. Envoyer sous la foudre les ennemis de la nation,

voilà le vrai moyen d'extirper du sol cette engeance maudite.

Nous nous regardâmes épouvantées, ma mère et moi, serrant les lèvres pour empêcher d'y passer le flot d'indignation dont ce langage avait gonflé son cœur et le mien. Elle se releva, feignant de n'avoir pas entendu, et dit avec douceur :

— C'est le moment, Patrice. Vous voyez qu'il n'y a pas une minute à perdre.

— J'y vais, j'y vais, répliqua-t-il. Mais sache bien que jamais démarche ne m'a tant coûté.



MERCI,
CHER PATRICE

Il nous quitta sur ces mots.

Comment faire comprendre en quel état de corps et d'esprit nous attendîmes son retour. Assises l'une contre l'autre, ma mère et moi, moi dans ses bras, cherchant à ranimer son courage et aussi tremblante qu'elle, murmurant ensemble des prières, confondant nos pleurs, passant de l'espoir à l'angoisse, nous restâmes ainsi durant deux heures qui nous semblèrent longues comme un siècle. Enfin, dans l'escalier, résonna le bruit d'un pas pesant. C'était l'oncle Patrice qui revenait. Nous courûmes à sa rencontre, et rien qu'à le voir pâle et grave, nous devinâmes l'horrible nouvelle qu'il nous apportait.

Ma mère défaillante ne put proférer une parole. Mais le cri qui m'échappa était l'écho de sa propre pensée.

— Mon père est mort.

Au lieu de nous répondre, l'oncle Patrice nous obligea à rentrer dans la chambre où nous l'avions attendu. Avec une douceur que je ne lui soupçonnais pas, il contraignit ma mère à s'asseoir, et, me poussant contre elle, comme pour lui apprendre ainsi qu'elle n'avait plus que moi à chérir désormais, il soupira :

— Je suis arrivé trop tard.

Ma mère resta silencieuse. Mes yeux cherchèrent les siens et je fus terrifiée. Ils étaient maintenant sans larmes, ces yeux qui avaient tant pleuré, comme si l'âme ardente dont ils reflétaient habituellement la noblesse et la beauté se fût soudain glacée et fût devenue insensible à la douleur comme à la joie. Ces traits si purs avaient perdu leur expression charmante. Ils ne respiraient plus ni le dévouement ni l'affection. La pâleur livide qui les voilait en avait éteint la flamme et la vie. Cette vie et cette flamme, ma tendresse seule pouvait les leur rendre, et ma conviction à cet égard se forma si vite et si robuste que j'en oubliai ma propre douleur pour ne songer qu'à apaiser celle de ma mère.

Je me pressai plus étroitement contre son cœur, je la couvris de mes baisers, je l'appelai des noms les plus tendres sans parvenir, hélas ! à déchirer le masque d'impassibilité et de folie qui la défigurait. L'oncle Patrice, je dois le dire, se joignit à moi. Il s'efforça, lui aussi, de rappeler sa belle-sœur au sentiment de la réalité qu'elle paraissait avoir perdu. Mais il ne fut pas plus heureux que je ne l'étais. Je

l'interrogeai alors, avec l'espoir que les détails qu'il nous donnerait tireraient ma mère de sa torpeur.

— Fouché n'a donc pas tenu sa promesse?

— Il ne pouvait la tenir sans s'exposer aux soupçons des patriotes.

— Pourquoi l'avait-il faite, alors?

— Il m'a avoué que c'était afin de se délivrer de vos supplications. Il lui répugnait de vous déclarer que ton père était perdu, et, qu'une fois condamné, il devrait subir le même sort que ses complices. Comment eût-il osé vous apprendre que, la condamnation étant certaine, mon malheureux frère devait être compris dans la fournée de ce matin? C'est dans une pensée généreuse qu'il vous a trompées.

— Vous le défendez, mon oncle! m'écriai-je, exaspérée par ce langage.

— Oui, je le défends. Le chagrin que je ressens comme frère ne m'empêche pas de lui rendre justice comme patriote, et je suis bien obligé de reconnaître, ma nièce, que ton père, en s'associant à des actes liberticides, s'est rendu coupable d'un crime qui ne permettait pas de l'épargner.

J'allais répondre et défendre mon père. Mais je n'en eus pas le temps. Ma mère s'était levée d'un bond, soudain transfigurée, le front embrasé d'une sainte colère, et, m'écartant d'elle, elle marchait rigide, les bras tendus, les mains menaçantes, contre l'oncle Patrice, que la violence de ce mouvement avait fait reculer.

D'un accent terrible, elle l'interpella :

— N'accusez pas mon mari, malheureux, et ne m'obligez pas à vous rappeler que ce sont les partisans de vos doctrines infâmes qui l'ont fait périr, que ce sont ces bêtes féroces que vous appelez vos amis et vos frères que je proclame coupables de sa mort. Quant à lui, ce que vous appelez son crime, je l'appelle, moi, l'accomplissement de son devoir. Il est mort pour son Dieu et pour son roi. C'est une gloire que ni vous ni vos pareils n'aurez jamais en partage.

— La douleur t'égare, ma chère, balbutia l'oncle Patrice. Lucile, fais comprendre à ta mère que m'outrager, c'est mal reconnaître l'effort que j'ai tenté pour arracher au trépas celui qu'elle pleure. Est-ce de ma faute si je suis arrivé trop tard?

Ce que pensait ma mère, je le pensais aussi, et j'étais peu disposée en ce moment à me faire auprès d'elle l'avocat de l'oncle Patrice. Mais, l'eussé-je voulu,

le temps m'eût manqué pour essayer de le justifier. Ma pauvre mère était au paroxysme de la fureur, et si je ne l'eusse étreinte pour la paralyser, elle se fût jetée sur lui. Empêchée de l'atteindre, elle n'en continua pas moins à le poursuivre de ses véhéments reproches, ne se contenant plus et en proie au plus bruyant désespoir.

— Vous êtes tous des bandits vomis par l'enfer, criait-elle. Oui, des bandits, des assassins ! Brigand, brigand, brigand !

Par trois fois, se délivrant de ma main posée sur sa bouche, elle proféra cette injure sous laquelle l'oncle Patrice, acculé contre la muraille, courbait la tête, soit qu'il fût écrasé par ces manifestations de douleur, soit qu'il redoutât de ne pouvoir plus se contenir, s'il tentait d'imposer silence à la veuve infortunée qui lui demandait compte de la mort de son mari. Je ne sais ce qui serait arrivé, si elle eût été libre de continuer à marcher sur lui.

Soudain, elle s'arrêta, comme clouée au sol par une force mystérieuse, supérieure à la sienne, et qu'elle était impuissante à dominer. L'effort suprême qu'elle fit pour secouer la chaîne invisible qui la tenait captive raidit son corps chancelant ; ses bras battirent l'air ; ses yeux s'ouvrirent démesurément et se fermèrent tour à tour. Je m'élançai pour la secourir. Mais elle s'affaissait en gémissant. Trop faible pour résister au poids de son corps qui heurta le mien, je fus entraînée dans sa chute. Debout aussitôt et épouvantée de voir qu'elle ne se relevait pas, je me penchai sur elle. Elle était inanimée, les paupières closes, la face convulsée, un filet de sang à la bouche ; et, quoique je ne me fusse jamais trouvée en face de la mort, je compris que le jour fatal qui venait de me ravir mon père me prenait ma mère du même coup, et que j'étais désormais orpheline.

Je mesurai l'étendue de mon malheur au moment même où il fondait, foudroyant, sur l'enfant que j'étais encore. Une vision qu'évoquait ma pensée mit devant mes yeux, comme à la lueur d'un éclair, l'existence désolée à laquelle me vouait le trépas de mes parents. C'en était trop pour ma faiblesse, et tout s'éteignit autour de moi. J'ai su plus tard que j'avais perdu connaissance.

Lorsque ma vie, un moment suspendue, reprit son cours, j'étais couchée dans ma chambre, il faisait nuit. Mais, à la clarté d'une lampe dont un abat-jour vert

tamisait la flamme, j'aperçus, assise à mon chevet, une vieille dame que j'eus bien vite reconnue. C'était une de nos voisines qui s'était liée avec nous durant le siège, alors que les braves gens se recherchaient et se rapprochaient les uns des autres, pour s'assister dans cette détresse commune. Au mouvement que je fis, son doux visage se courba sur le mien, et je l'entendis s'écrier :

— Dieu soit loué! Elle est sauvée.

— Comment êtes-vous là, Madame? Pourquoi? demandai-je, ma mémoire



ELLE ÉTAIT INANIMÉE, LES PAUPIÈRES CLOSES, JE COMPRIS.....

encore obscurcie ne me rappelant rien de ce qui s'était passé.

— Parce que vous avez été gravement malade, chère Lucile. Voici trois jours que je vous prodigue mes soins, à la prière de votre oncle. Il ne savait que faire, le pauvre homme, ni à quelles mains vous confier, lorsque je me suis trouvée là tout à propos. Je ne vous ai pas quittée depuis. Vous nous avez bien alarmés, mon enfant. Heureusement, les prévisions du médecin se sont vérifiées, et le péril est conjuré.

— Mais, où est maman?

Cette question à peine posée, ma mémoire y répondit. Mes souvenirs se réveillaient, et, comme à la minute où ils s'étaient brusquement éteints, mon infortune m'apparaissait dans toute son horreur. J'éclatai en sanglots en criant:

— Que ne m'avez-vous laissée mourir, moi aussi? Je serais bien plus heureuse auprès de ceux que j'ai perdus!

La vieille amie à qui l'oncle Patrice m'avait confiée était mère. Elle me tint un langage de mère. Il n'était pas en son pouvoir de me guérir; mais elle sut bercer ma douleur et me disposer à la résignation. Quand elle me vit plus calme, elle me raconta les circonstances de la crise qui avaient mis ma vie en danger. Le médecin appelé pour ma mère n'avait pu que constater sa mort et l'état lamentable en lequel je me trouvais moi-même. Ne pouvant rien pour elle, c'est de moi qu'il s'était occupé. A lui, après Dieu, je devais d'être vivante, comme aussi au dévouement de la vieille amie dont l'oncle Patrice avait accepté le secours.

Elle m'apprit ces détails peu à peu, avec les ménagements qu'exigeait mon état si précaire encore. Je sus de même que, tandis qu'elle veillait sur moi, l'oncle Patrice s'était occupé de rendre à mes malheureux parents les derniers devoirs. A sa prière, Fouché lui avait fait restituer les restes de sa victime. Mon père reposait maintenant au cimetière de Loyasse, dans le même caveau que sa femme. Et ce fut, dans ma douleur, une consolation de penser que les nobles époux dont j'étais l'enfant, après s'être chéris durant leur vie, étaient réunis dans la mort, et que je pourrais aller prier sur leur tombe.

Comme s'achevaient ces douloureuses confidences, l'oncle Patrice rentra. De la porte, avant même de m'avoir vue, sa voix, qui me semblait radoucie, interrogea la femme dévouée et à jamais bénie qui prenait soin de moi.

— Y a-t-il du nouveau, citoyenne?

— Il y a de meilleures nouvelles, Monsieur, répondit-elle. Regardez.

Elle me désignait à l'oncle Patrice. Dans l'excès de sa joie, il daigna ne pas remarquer que la réponse qui venait de lui être faite sentait à plein nez son aristocrate et n'avait rien de la forme romaine qui était alors, dans la bouche des patriotes, une preuve de civisme. La citoyenne ne l'avait pas tutoyé. Elle l'avait appelé monsieur. En tout autre moment, c'eût été chose grave et prétexte à quelque remontrance à la Brutus. Mais, si l'habitude de hurler avec les loups l'avait perverti, ce n'était pas au fond un méchant homme. L'attendrissement qu'il éprouva en me voyant assise sur mon lit, ayant au visage l'animation de la vie revenue, ne laissa

place à aucune gronderie. Sa grosse main se posa sur mon front avec je ne sais quoi de solennellement paternel, et il me dit :

— J'ai cru que c'en était fait aussi de toi, petite, et tu peux te flatter de m'avoir infligé quelques mauvaises nuits. C'était bien assez de deux morts en vingt-quatre heures dans la même maison. Et quelles morts ! Toi encore, ç'eût été trop. L'Être suprême a veillé sur toi et cette brave citoyenne aussi. Je leur rends grâces et tu feras bien de suivre mon exemple.

Je secouai la tête, non que je ne fusse pénétrée de reconnaissance envers ma vieille amie et disposée à prier Dieu, à me résigner à ses desseins, mais parce que je ne pouvais considérer comme un témoignage de sa bonté qu'il m'eût laissée vivante quand mes parents n'existaient plus. Et ce que je ressentais, j'allais le dire, lorsque l'oncle Patrice reprit, s'adressant à ma chère gardienne :

— Le médecin est-il revenu ? Pense-t-il que cette enfant sera bientôt en état de supporter les fatigues du voyage ?

— Il n'est pas revenu, Monsieur. Mais il m'avait avertie que lorsque Lucile aurait repris connaissance, la crise serait finie, et que rien ne s'opposerait plus à votre départ.

— Alors, nous partirons sous quarante-huit heures, fit-il. Ma présence est nécessaire là-bas. Les sicaires de Pitt et de Cobourg ont profité de mon absence pour perpétrer de nouveaux complots et clabauder contre la République. Il est temps que la main de fer qui les a déjà fait rentrer sous terre s'appesantisse de nouveau sur eux !

La colère dans les yeux, il avait tendu le bras et regardait sa main osseuse et velue. Dans l'état où j'étais, les menaces qu'il proférait ne pouvaient m'émouvoir. Mais, de l'entendre parler de départ, je fus toute bouleversée. Je l'interrogeai.

— Vous dites que nous partirons demain, mon oncle ? Pour aller où ?

— Pour aller à Retournac, ma nièce. La mort de tes parents fait de moi ton tuteur. Je dois non seulement veiller sur tes intérêts, gérer les biens que te laisse ton père, mais encore veiller sur toi, m'occuper de ton éducation, et comme je ne peux me fixer à Lyon, je t'emmène à Retournac. Tu y vivras près de moi, près de ta tante. C'est une bonne femme. Tu trouveras en elle une seconde mère.

Si j'avais cédé à mon premier mouvement, j'aurais protesté. La pensée que j'allais résider sous le même toit que cet homme dont les amis avaient mis mon père à mort et frappé ma mère au cœur, cette pensée me pénétrait d'épouvante. Mais, que pouvais-je? A l'âge que j'avais alors, impuissante contre les difficultés de la vie, seule au monde, comment aurais-je résisté et refusé l'asile que m'offrait mon proche parent, le seul qui me restât? Et puis, que serais-je devenue si j'avais refusé de suivre l'oncle Patrice? Où serais-je allée? Qui eût voulu m'accueillir? Je me vis perdue dans le monde, livrée aux innombrables périls auxquels m'exposaient ma faiblesse, mon isolement, le malheur des temps, et je compris que je devais me résigner à mon sort.

Le souvenir de ma tante subitement évoqué vint à propos en adoucir la rigueur et me rendre plus facile la résignation. Je me rappelai que mes parents ne la confondaient pas avec son mari. De trop rares lettres qu'elle leur avait fait parvenir à son insu témoignaient de la douleur que lui causaient ses opinions et le rôle odieux qu'il ne craignait pas de jouer dans son pays. Elle n'avait abdiqué aucune des siennes, des nôtres. Elle s'efforçait de réparer le mal que l'oncle Patrice faisait aux autres et à lui-même. Quoique la connaissant si peu, qu'autant dire pas, je conçus l'espoir que je trouverais en elle une âme pareille à l'âme de ma mère, et ce fut cet espoir qui me rendit docile à la volonté de l'oncle Patrice.

Je le remerciai en me déclarant prête à le suivre. Nous ne partîmes pas au bout de quarante-huit heures, comme il l'eût voulu. J'étais encore trop faible pour me mettre en route. Il ne fallut pas moins de huit jours pour achever ma guérison.

CHAPITRE II

Le bourg de Retournac, pays natal de mon père, où habitait l'oncle Patrice, est situé au cœur des montagnes de la Haute-Loire à une assez courte distance du Puy. Pour y arriver en voiture, il fallait passer par Yssingeaux.

La diligence nous amena dans cette ville et nous y déposa. A la porte du bureau des Messageries, une voiture nous attendait pour nous conduire au terme de notre voyage. C'était une antique berline, ayant grand air, malgré sa vétusté, et attelée de deux vigoureux chevaux superbement harnachés. Lorsque j'appris qu'elle appartenait à mon oncle, je tombai de mon haut. Je n'avais pas soupçonné que le farouche patriote qu'il était ou affectait d'être pût posséder d'aussi beaux équipages.

Ce qui ne m'étonna pas moins, ce fut l'empressement servile dont il était l'objet quoiqu'il ne fût qu'un maire de village. Mais on connaissait son crédit. Maître de postes, aubergiste, les notables de la ville accourus pour le saluer, chacun, à qui mieux mieux, se mettait à ses ordres. Tout tremblait devant lui. Lorsque, confortablement installés dans la berline, nous partîmes, les fronts se découvrirent et s'inclinèrent, d'où, malgré mon inexpérience, je dus conclure que dans le Velay, et malgré le zèle patriotique du citoyen maire de Retournac, les doctrines d'égalité dont il se proclamait le défenseur n'avaient pas fait de notables progrès.

Je n'étais pas au bout de mes étonnements. J'ai dit que mon père ne m'avait conduite à Retournac qu'une seule fois. C'était avant la Révolution. J'avais cinq ans. A cet âge, ni les êtres ni les lieux ne se gravent bien profondément dans la mémoire. De ce séjour chez l'oncle Patrice, je ne me rappelais rien, si ce n'est sa

maison riante d'aspect, mais modeste, sans luxe architectural, et le vaste jardin aux murs tapissés de vigne et d'arbres à fruits qui la séparait d'un chemin montant et rocailleux dont la blancheur se déroulait comme un ruban entre une double haie de gigantesques acacias aux troncs noueux.

Je n'avais d'autres souvenirs que celui de cette demeure à tuiles rouges et du paysage agreste qui lui servait de cadre. Mais, comme je les avais souvent évoqués dans mes rêveries d'enfant, le tableau s'en était précisé en moi avec netteté, et si tout le reste — les rues du bourg, l'antique manoir des seigneurs de Retournac, l'église, le visage du curé, celui de ma tante — disparaissait sous la brume dont le temps, en s'écoulant, enveloppe pour nous tant de choses que nous supposons ineffaçables, la maison et son cadre étaient du moins toujours vivants à mes yeux comme si je les eusse quittés la veille. Je savais donc où j'allais vivre, et, par avance, je m'y guidais à la lumière de ce souvenir qui seul avait survécu à tous les autres.

Mais voilà que, au moment où mon oncle m'annonçait que nous étions rendus, je ne me reconnaissais pas. La nuit venait. Aux dernières clartés du jour, nous avions traversé un parc immense, bordé par l'étroit ruisseau qu'est la Loire en ces lieux voisins de sa source, sous une longue et large avenue de platanes vénérables, dont les ramures épaisses, quand nous avions pénétré sous leur voûte d'une verdure sombre, nous avaient enveloppés soudain d'obscurité. A l'extrémité de cette avenue, la voiture s'arrêtait devant une construction spacieuse, haute de deux étages, avec un toit ardoisé flanqué de tourelles à pignon et précédé d'un perron à balustres s'étendant tout le long de la façade, dont une porte monumentale occupait le milieu.

Ce qui me frappa le plus, ce fut de ne pouvoir compter les croisées. Cette façade en était comme criblée. Il y en avait tant qu'elles me semblaient innombrables et me faisaient paraître cette vaste habitation plus vaste encore qu'elle n'était. Non, je ne me reconnaissais pas. Comment aurais-je pu me reconnaître? J'avais connu l'oncle Patrice dans la maison toute simple qu'il tenait de ses parents, et je le retrouvais dans un château d'apparence majestueuse et qui devait être somptueux au dedans autant qu'au dehors. Mais bientôt je me rappelai avoir entendu mon père parler du château de Retournac, où, enfant, il avait joué, et la

pensée me vint que c'était devant cette noble demeure que l'oncle Patrice m'invitait à descendre.

Que les maîtres n'y résidassent pas, ce n'était pas pour me surprendre. La noblesse de France était proscrite, emprisonnée ou dispersée aux quatre coins du monde. Sans doute, les seigneurs de Retournac avaient subi le sort de leurs pareils. Mais, par suite de quelles circonstances l'oncle Patrice résidait-il chez eux? C'est ce



LA VOITURE S'ARRÊTA
DEVANT UNE CONSTRUCTION SPACIEUSE

que je ne comprenais pas. Je me gardai cependant de l'interroger. Je pressentais que ma question l'offenserait. Du reste, mon attention et ma pensée, un moment attachées à ce sujet, en furent vite détournées. L'oncle Patrice, qui était descendu de voiture le premier, m'aidait à descendre à mon tour en me disant :

— Voilà ta tante.

Debout au seuil du château, une petite femme, si maigre et si frêle qu'elle paraissait n'avoir que le souffle, nous saluait d'un geste las et d'un sourire qu'on eût dit étranger au visage sur lequel il se jouait, tant il contrastait avec l'expression malade et douloureuse de ce visage pâle et flétri à qui ne donnait aucune vie un regard sans lumière.

La femme de Patrice Carrel, que, dans la famille, nous avons l'habitude de dési-

gner sous le nom de tante Ursule, portait ce jour-là une robe noire, un fichu noir à la Marie-Antoinette et une coiffe en tulle noir bordée d'un tuyauté blanc, sous lequel on apercevait les cheveux gris qu'une raie tracée au milieu de la tête divisait en deux bandeaux.

Quoique la simplicité de cette toilette ne s'accordât guère avec la somptuosité du logis au seuil duquel elle nous recevait, et lui donnât plutôt l'air d'une femme de charge que la physionomie d'une châtelaine, elle me plut tout de suite, grâce à la douce expression de bonté et de souffrance répandue sur ses traits. Tout en elle révélait une victime, et il y avait dans son attitude l'embarras et la honte d'occuper une place qui n'était pas la sienne.

Elle me plut tellement, qu'à peine le pied par terre je volai dans ses bras.

— Sois la bienvenue, ma chère mignonne, me dit-elle, en répondant à mon étreinte. J'aurais donné tout au monde pour ne pas devoir ta présence au milieu de nous au malheur irréparable qui t'a frappée. Mais, hélas! c'est comme un pauvre oiseau battu des tempêtes que tu nous arrives. Dieu l'a voulu ainsi. Courbons-nous sous sa sainte volonté. A défaut des être chéris que tu pleures, tu trouveras en moi toute la tendresse d'une mère.

Je n'avais rien à lui apprendre, car la lettre de l'oncle Patrice lui annonçant ma venue lui avait tout appris. Je n'eus qu'à la remercier pour son affectueux accueil. Son langage si différent de celui de son mari me prouvait qu'elle était à l'image de mes parents, et qu'elle trouverait dans son cœur des trésors de tendresse pour les prodiguer à l'orpheline confiée à ses soins.

Je dois croire que ce qu'elle venait de me dire, l'oncle Patrice l'avait deviné sinon entendu, et qu'il en prenait ombrage. Il nous suivait d'un regard soupçonneux en marmottant entre ses dents je ne sais quels mots grondeurs. Mais sa femme m'entraînait sans lui laisser le temps de proférer les reproches et les menaces que nous adressaient ses yeux.

La porte franchie, nous nous trouvâmes dans un vestibule immense, si luxueusement meublé que je ne me souvenais pas d'avoir rien vu de pareil. D'ailleurs, nous y passâmes sans nous y arrêter. A son extrémité, s'ouvrait un escalier aux degrés blancs, polis et brillants comme du marbre, dont une rampe en fer forgé,

dorée par places, relevait le caractère imposant. Tante Ursule me tenait par la main. Nous gravâmes ensemble les marches qui résonnaient sous nos pas. Au premier étage, elle m'introduisit dans une pièce haute et claire où tout était blanc : les tentures qui couvraient les murs, la peinture des boiseries, le tapis jeté sur les dalles, les rideaux du lit et ce lit lui-même, un amour de lit à la tête duquel se dressait une statuette en bois, représentant un ange les ailes déployées.

— Voici ta chambre, me dit tante Ursule.

Ouvrant une porte, elle ajouta :

— Voici la mienne. Tu vois que nous ne serons pas loin l'une de l'autre.

— Comme c'est beau, chez vous, tante ! m'écriai-je.

— Oui, fit-elle avec un air de gêne ; c'est même trop beau, et Dieu sait combien je me sens mal à l'aise au milieu de ces richesses. Ce n'est pas ici que je t'aurais reçue, chère Lucile, si j'étais libre de mes volontés, mais dans notre maison où tu vins jadis quand tu étais petite. C'était plus simple, plus modeste, et là, j'étais chez moi, parmi mes souvenirs les plus chers et non parmi les dépouilles d'autrui. Malheureusement, je ne suis pas libre. J'ai un maître, auquel je suis tenue d'obéir, un maître exigeant et dur, et qui devient terrible lorsqu'on tente de lui résister.

— L'oncle Patrice ? demandai-je à demi-voix, comprenant qu'il ne fallait pas qu'il m'entendît.

— Oui, l'oncle Patrice, répondit tante Ursule sur le même ton. Nous sommes ici dans l'ancienne résidence des marquis de Retournac. Après leur fuite, leurs biens ont été confisqués au profit de la nation, puis mis en vente aux enchères. Ton oncle Patrice, bien malgré moi, s'est porté acquéreur du château. On le lui a adjugé avec tout ce qu'il renfermait pour une somme dérisoire, qu'il a payée en assignats. C'est un vol, un vol véritable. Il s'en est fait le complice, au mépris de la confiance que lui avait témoignée le marquis de Retournac, dont il était le notaire. Devenu par fraude possesseur de cette demeure, il a voulu s'y installer et j'ai dû le suivre : il est mon mari.

Tante Ursule s'arrêta, prêtant l'oreille, comme si elle eût craint d'être surprise me faisant ses confidences. Elle vivait sous la terreur toujours tremblante.

— S'il savait que je te parle ainsi, reprit-elle bientôt, il me tuerait. Mais je ne

pouvais ne pas te fournir ces explications alors que tu deviens notre fille. Je m'attends toujours à mourir, car j'ai rêvé que ce château nous porterait malheur. Et qui te les fournirait lorsque je ne serai plus là? Il fallait cependant que ces choses fussent révélées. Nous n'avons pas d'enfant. Après nous, tu es destinée à recueillir notre succession. Si le château de Retournac t'échoit un jour, sache bien qu'il ne t'appartient pas, Lucile. Tu devras le restituer au marquis, s'il est vivant, ou à ses héritiers, s'il est mort.

De nouveau, elle se taisait, écoutant. Mais l'oncle Patrice était resté au rez-de-chaussée. Il ne pouvait nous entendre. Elle continua :

— Ce qu'il y a de pire, c'est que j'ai dû feindre d'approuver la conduite de mon mari. C'était l'unique moyen de conserver encore ce qui peut me rester d'influence sur lui, de venir en aide à des malheureux et de conjurer une part du mal qu'il se plaît à faire. Tout le monde est donc convaincu que nous sommes d'accord, et je suis devenue ainsi l'objet des haines qui le poursuivent. Tous les braves gens, jadis nos amis, nous confondent dans leurs malédictions. Ils nous méprisent et nous ont tourné le dos. La peur seule impose aux plus craintifs l'amitié qu'ils nous témoignent.

Elle pleurait en me parlant, la pauvre tante Ursule, et ces larmes qui rendaient plus émouvants ses aveux révélateurs de son supplice et de sa naturelle droiture lui ouvrirent mon cœur plus sûrement encore que n'avait pu le faire son accueil maternel.

— Ne pleurez plus, tante, lui dis-je en l'embrassant. Vous avez bien fait de vous confier à moi. Quoi qu'il arrive, je n'oublierai jamais vos recommandations. Je saurai toujours me montrer digne de mes parents, digne de vous. En attendant, aimez-moi comme je vous aime. Si malheureuse que vous soyez, vous le serez moins que si vous étiez seule. Je partagerai désormais toutes vos peines. A deux nous en porterons mieux le fardeau.

Elle m'étreignit passionnément contre sa poitrine. De ses lèvres bleuies sortirent des actions de grâces. Elle remerciait le ciel qui, par l'intermédiaire de ma petite personne, illuminait d'un pur rayon de filiale tendresse la solitude de sa vie.

Notre entretien finissait lorsqu'on apporta mes malles. En même temps, diri-

geant les porteurs, entra une vieille fille, trente ans au moins, grande, forte, montée en couleurs et vêtue du costume des paysannes du Vivarais.

— Béjarde, ordonna tante Ursule, vous prendrez soin de ma nièce. Je vous mets à son service.

— Bien, Madame — citoyenne, que je veux dire, fit Béjarde en se reprenant. Tante Ursule sourit avec bonté.

— Vous ferez pour elle comme pour moi. En présence de Monsieur, vous l'appellerez citoyenne. Mais quand vous serez seules, vous l'appellerez Mademoiselle.

— Eh bien, j'aime mieux cela, s'écria ma nouvelle femme de chambre.

Elle ouvrit mes malles et commença à ranger mes vêtements et mon linge dans les armoires. Nous la laissâmes à ce travail. Il était temps de descendre et de rejoindre l'oncle Patrice qui nous attendait pour souper.

La salle à manger était à l'extrémité de l'aile droite du château. Pour y arriver, nous traversâmes trois salons et la bibliothèque. Là encore, comme dans le vestibule et comme au premier étage, tout était luxe et splendeur. En devenant le maître du château, l'oncle Patrice avait acheté le mobilier, et depuis, il n'y avait rien changé. Cette demeure seigneuriale conservait donc la même physionomie qu'au temps où elle était occupée par le chef de la famille de Retournac, avec cette différence cependant qu'à cette époque les richesses qu'elle contenait, vieux bahuts, tentures de velours et de soie, tapisseries à personnages, statues, tableaux, portraits d'ancêtres, s'épalaient de toutes parts ainsi que des objets dont leurs possesseurs se font honneur et veulent jouir, tandis que maintenant il était visible qu'on ne songeait qu'à ne pas les détériorer par l'usage. Des housses couvraient les sièges, des voiles de gaze protégeaient contre la poussière les dorures des meubles et des cadres; et des toiles enveloppaient les lustres et les girandoles; on se serait cru dans un musée où personne ne pénètre qu'à de rares intervalles, et non dans une demeure habitée. La nuit venue, on n'allumait dans chacune de ces pièces qu'une seule lampe, et uniquement afin d'éclairer le chemin qu'il fallait suivre pour gagner la salle à manger.

Celle-ci témoignait d'un peu plus d'activité. Rien qu'en y entrant, on devinait que les habitants du château l'avaient adoptée de préférence aux autres, et s'y

tenaient quand ils n'étaient pas dans leur chambre. C'était tout à la fois un réfectoire, un cabinet de travail et un salon. A côté de la table où l'oncle Patrice prenait ses repas, on voyait son bureau. C'est là qu'il faisait sa correspondance et qu'il recevait les sollicitateurs. En été, l'air entraît à flots dans cette salle par les croisées ouvertes sur le parc ; en hiver, l'immensité de la cheminée permettait d'y faire de grands feux, et enfin, quand le vent soufflait, l'épaisseur des murs pouvait braver ses rafales et leur opposer un obstacle infranchissable. Pour ces motifs, elle était devenue le lieu habituel des réunions.

Ce ne fut pas le soir de mon arrivée que je fis ces remarques, mais peu à peu, au fur et à mesure que je connus mieux l'oncle Patrice et tante Ursule, leurs goûts, leur manière de vivre et leurs habitudes. Ce soir-là, tout émue du langage que m'avait tenu tante Ursule, je n'étais guère en état de rien observer ; je tombais de fatigue. C'est comme d'un rêve sur lequel ont passé les jours et les nuits que je me souviens de mon premier repas avec la famille que me donnait le destin, sous l'antique toit d'où la Terreur avait chassé les seigneurs de Retournac.

Leur argenterie étincelait sur la table, à la clarté de quatre bougies qui brûlaient dans des chandeliers en bronze doré ; on s'en servait parce que, disait l'oncle Patrice, « ça ne s'use pas ». En revanche, leur vaisselle et leur verrerie, plus exposées à des accidents en raison de leur fragilité, étaient restées dans les vitrines des dressoirs. L'homme qui nous servait avait servi de même les anciens maîtres. Il ne portait plus leur livrée. Mais, sous ses vêtements d'« homme libre », il gardait l'air solennel, compassé, presque obséquieux, des valets de grande maison.

Plus tard, en constatant la satisfaction avec laquelle l'oncle Patrice jouissait de ce luxe qu'il devait au vol, il m'arriva de penser qu'il y avait dans son cas plus de folie encore que de perversité. Il fallait être fou, en effet, pour braver à ce degré l'opinion publique, dans un temps où la richesse était imputée à crime, pour exciter l'envie de ses complices, témoins de son opulence, qui lui en voulaient de n'avoir pas eu la même chance que lui, et pour attiser les haines de tant de gens contre qui s'était exercée sans pitié la violence de ses opinions.

Il est vrai que cette envie et ces haines n'arrivaient pas jusqu'à lui. Terroriste ardent, ami des conventionnels en mission dans la Haute-Loire, qui avaient

trouvé toujours en lui un exécuter docile et résolu de leurs décisions, il était trop redouté pour qu'une seule voix osât s'élever contre son existence de satrape, cette existence qui faisait horreur à ma malheureuse tante, et que mon infortune, pire que la sienne, m'obligeait à partager. Il trônait cyniquement sur ses crimes, insensible à la honte, au remords et à la crainte.

Le souper fut silencieux à son début. Tante Ursule se faisait très humble devant son mari. J'ai dit qu'elle en avait peur, et on eût pu croire qu'elle s'efforçait de ne pas attirer son attention. Tout naturellement, j'affectai la même attitude, non que je fusse sous le coup d'appréhensions égales aux siennes; loin de trembler devant l'oncle Patrice, je me sentais en état de lui tenir tête. Mais je prévoyais que si, par quelque exclamation de révolte, par quelque bravade imprudente, j'excitais sa colère, c'est contre sa femme qu'il l'assouvirait, et, pour ne pas attirer sur elle un orage, je m'étais promis d'éviter dans mon langage et ma tenue tout ce qui aurait pu être interprété comme une désapprobation ou un désaveu.

Se figurait-il qu'il m'avait terrorisée comme il terrorisait tante Ursule, et se réjouissait-il de me voir ainsi qu'elle craintive et timide devant lui? Je n'oserais l'affirmer. Mais je ne saurais expliquer autrement la satisfaction qu'exprimait son visage tandis qu'il mangeait à belles dents sans prononcer un mot. Peut-être, après tout, cette satisfaction ne résultait-elle que du bien-être qui l'entourait et où il jubilait et rayonnait, comme un général victorieux dans le pays qu'il a conquis.

Le repas, durant lequel, pas plus que nous, il n'avait rien dit, touchait à sa fin, lorsque, m'interpellant à l'improviste, il me demanda si mon installation me plaisait.

— Je serais bien difficile si elle ne me plaisait pas ! répondis-je.

— Il est certain, remarqua-t-il, qu'il fait bon vivre dans ce château. Mieux vaut être ici que dans ma vieille maison, si exigüe, de proportions si mesquines, et où nous étions par trop à la gêne et les uns sur les autres.

— Nous y avons vécu heureux, soupira tante Ursule.

— Ne le sommes-nous pas ici? Voilà une femme terriblement difficile à satisfaire, poursuivit-il en me la désignant. Je lui ai donné un château avec

les moyens d'y vivre dans l'aisance, et elle n'est pas contente. Que te faut-il donc ?

La réponse monta aux lèvres de tante Ursule, mais fut aussitôt étouffée sous le regard de mépris et d'indignation que lui lançait l'oncle Patrice. Alors il se tourna vers moi, et m'interpellant de nouveau, il me dit :

— Si tu veux que nous vivions d'accord, petite, garde-toi d'imiter le fâcheux exemple qu'elle te donne, et d'avoir l'air de désapprouver tout ce que je dis et tout ce que je fais. Mes actes et mes paroles ont leur raison d'être, et j'entends qu'autour de moi personne ne les blâme. Sache encore que je commence à me lasser de ne voir autour de moi que mines déconfites et larmoyantes. J'ai compté sur toi, je t'en préviens, pour répandre dans cette maison un peu de la gaieté qui sied à ton âge.

A ces mots qui témoignaient d'un complet oubli de mes malheurs, je sentis ma face s'empourprer comme si quelque injure m'eût été faite. Malgré ma résolution de m'efforcer de plaire en tout à ce despote, je ne pus me contenir.

— Vous oubliez, mon oncle, que je porte le deuil de mes parents, et qu'il y a dix jours à peine que leur mort a ouvert dans mon cœur une blessure longue à guérir.

Mon accent et mon regard soulignèrent ma répartie et firent sans doute comprendre à l'oncle Patrice l'inconvenance de ses propos. Il balbutia une explication et des excuses. Puis, comme irrité contre lui-même, il quitta brusquement la table, en disant :

— Je vais au club. Bonsoir, citoyennes.....

— Il y va tous les soirs, observa tante Ursule quand il fut parti. C'est là qu'il s'est perverti, là qu'il est devenu cruel, inaccessible à toute pitié. Les hommes qu'il y rencontre sont des terroristes comme lui, pires que lui, tous mauvais maris, mauvais fils, mauvais pères, la lie de la population. Il en a fait ses compagnons, ses amis. Il n'était pas méchant, cependant. Je l'ai connu doux, bon, humain, fidèle à ses devoirs. Mais au contact de ces êtres sans cœur, il s'est gangrené. Au début, quand je lui reprochais de frayer avec eux, il m'objectait que c'était afin de ne pas leur être suspect. Maintenant, il s'est fait leur chef, et Dieu sait quelle abominable besogne ils accomplissent ensemble et avec quelle ardeur ils dénoncent quiconque ne parle pas et ne pense pas comme eux.



LE SOUPER FUT SILENCIEUX.....

— Vous vous exaltez aussi, ma chérie, dis-je pour arrêter ce flot de lamentations.

— C'est que je suis bien à plaindre. Si tu savais quelle horrible vie est la mienne.

— Nous priérons pour lui, ma tante, Dieu nous entendra et le ramènera au bien.

Mais elle secoua la tête et soupira.

— Il a fait trop de mal. Et puis, vois-tu, mon enfant, les victimes qu'il a envoyées à l'échafaud crient vengeance contre lui, et le ciel leur suscitera des vengeurs..... Oui, tout ce mal, irréparable, hélas! il l'expiera sans que je puisse rien pour le sauver. J'en suis réduite à souhaiter qu'il l'expie dans ce monde et non dans l'autre.

Le domestique qui venait desservir contraignit tante Ursule à faire trêve à ses plaintes. Nous quittâmes la salle à manger et revînmes dans ma chambre, où nous nous assîmes avec le dessein de prolonger notre veille, en nous entretenant de tant de motifs que nous avions de nous considérer l'une et l'autre comme des infortunées à qui ne restait plus ici-bas d'autre consolation que leur foi dans un avenir moins affreux que le présent. Mais, venue de Lyon d'une traite, j'étais brisée, et mes yeux se fermaient en dépit de mes efforts pour les tenir ouverts. Tante Ursule ne tarda pas à s'en apercevoir.

— Il faut te mettre au lit et dormir, me dit-elle.

J'insistai pour la retenir près de moi encore quelques instants. Je la voyais en proie à un tel accablement que j'aurais voulu ne pas la quitter. Mais elle exigea que je prisse du repos sans plus tarder.

— Je cède, fis-je, vaincue par le sommeil. Demain, je serai plus vaillante. Ce soir, c'est à peine si j'aurai la force de faire ma prière.

— Nous la ferons ensemble.

Elle m'entraînait dans sa chambre dont elle ferma derrière nous la porte à clé. Elle ouvrit ensuite une armoire, écarta des robes qui y étaient accrochées, et, derrière ce rideau, je vis se dresser un crucifix.

— J'ai dû le cacher pour empêcher ton oncle de le jeter au feu, m'avoua-t-elle. Il appelle cette image du divin Crucifié un emblème de superstition, et s'il soupçonnait que je l'ai conservée, j'en aurais pour huit jours de reproches et de fureur.

Nous nous mîmes à genoux, la prière nous réconforta, et, quand elle prit fin, nous nous trouvâmes, tante Ursule et moi, dans les bras l'une de l'autre, obligées

de nous confesser que c'était une grâce du ciel d'être réunies désormais et de pouvoir lui adresser ensemble nos supplications ferventes.

Je me suis étendue à dessein sur les heures qui suivirent immédiatement mon arrivée à Retournac. Avant d'aller plus loin, je devais faire connaître aux chers aimés à qui ce récit est destiné l'étrange milieu en lequel se trouva jetée leur aïeule à l'aube de sa vie. Ils comprendront mieux maintenant que ce n'est pas en un tel milieu qu'elle pouvait oublier les catastrophes qui avaient tari pour elle les sources du bonheur à l'âge où on les croit intarissables.

Le lendemain, je fis plus ample connaissance avec le pays dans lequel venait de me fixer mon malheur. Réveillée au lever du soleil par Béarde, je fus bientôt debout et habillée. J'ouvris ma croisée toute grande et regardai au dehors. En face de moi, s'étagant comme les marches d'un escalier de géants, des montagnes découpèrent sur le ciel embrasé leurs crêtes sinueuses. Les flancs accidentés des plus basses s'écrasaient sous la



JE VIS DANS L'ARMOIRE, AU MILIEU DES ROBES, SE DRESSER UN CRUCIFIX

lourde charge des bois de chênes qui les couvraient de la base au sommet. La cime des plus hautes offrait aux yeux un ourlet de neige que noyait l'azur. Entre elles s'étendaient de vastes espaces, prairies, landes et bois, d'où émergeaient, de distance en distance, des toitures ou quelque clocher perdu dans la brume matinale. Sur ce paysage, les vapeurs nocturnes non encore dissipées étendaient un voile léger, transparent et tremblant, que commençait à traverser le soleil. Lentement, ce voile se déchira, et la terre et les cieux m'apparurent dans toute leur splendeur.

A mes pieds, les maisons du bourg s'accrochaient au coteau verdoyant dont manoir d'où je les voyais couronnait le faite. Leurs façades blanches et leurs tuiles rouges étincelaient dans la lumière. Plus loin, c'était la vieille église. Sa masse vermoulue se détachait sur l'émeraude d'un pré que broutaient des chèvres; derrière l'église, le presbytère, tout ce qui restait d'une antique abbaye, détruite au temps des guerres de religion, et plus loin encore, la Loire dans son lit étroit et sinueux, entre ses berges rocheuses.

Tandis que j'admirais, Bérarde s'était rapprochée de moi. Lui désignant l'église, je demandai :

— Elle est fermée, sans doute?

— Non, Mademoiselle, elle est ouverte, me répondit-elle. On y célèbre toujours les offices. Mais, comme elle est desservie par un assermenté, les bons catholiques n'y vont pas.

— Ils ne se réunissent donc jamais pour prier?

— Ils se réunissent quand ils peuvent et comme ils peuvent. Il y a encore quelques bons prêtres cachés dans le pays. De temps en temps, on est averti que l'un d'eux dira la messe ici où là, tantôt chez quelque fidèle qui a prêté sa maison, tantôt dans une grotte, car c'est plein de grottes nos montagnes, et alors y va qui l'ose.

— Y allez-vous, Bérarde?

Son regard se fixa sur le mien. Ma question l'avait troublée. Elle hésitait à me répondre. Je répétai :

— Y allez-vous? Ne craignez pas d'être franche, Bérarde. Je suis, moi aussi, bonne catholique.

Cette déclaration la rassura.

— J'y vais toutes les fois que j'en ai l'occasion, me dit-elle. Malheureusement, je ne sais pas toujours. Et puis, le citoyen Carrel ne cesse de nous surveiller. S'il apprenait que quelqu'un des gens à son service va aux offices des réfractaires, il serait bien capable de le faire emprisonner.

— Et ma tante, y assiste-t-elle? demandai-je encore.

— Elle a bien trop peur, non pour elle, mais pour les autres qu'elle craint de faire découvrir en les fréquentant. Elle croit que son mari la fait suivre.

— Il ne me fera pas suivre, moi, m'écriai-je. Écoutez, Bérarde, quand vous serez avertie que la Sainte Messe doit être dite quelque part, ne négligez pas de m'en prévenir. Si vous y allez, j'irai avec vous.

— Entendu, Mademoiselle, fit la brave fille. Ce sera bientôt, je pense.

Le bruit d'une porte qui s'ouvre couvrit la fin de sa phrase. Je la vis pâlir. Elle m'avoua ensuite qu'elle avait cru qu'on nous avait écoutées et entendues. Heureusement, c'était ma tante qui venait d'entrer.

— Déjà levée, ma chérie? dit-elle en m'embrassant.

— Oui, déjà levée et bien reposée, ma tante.

Je m'enquis ensuite de l'état de sa santé, et je fus heureuse d'apprendre que sa nuit avait été meilleure que les précédentes. Elle attribuait le calme sommeil qui l'avait métamorphosée à la joie que lui causait ma présence à ses côtés. Quant à moi, j'évitai de lui parler de la promesse de Bérarde. Elle se fût sans doute alarmée à l'idée du péril auquel je m'exposerais en assistant à la messe d'un prêtre réfractaire.

Elle me proposa ensuite une promenade.

— Ton oncle est parti ce matin pour Le Puy où un représentant du peuple est attendu. Il y passera la journée. Nous sommes donc libres. Profitons-en.

Dix minutes plus tard, nous sortîmes ensemble, sans qu'elle m'eût confié l'objet de notre course. Nous traversâmes le parc que je n'avais fait qu'entrevoir la veille. A son extrémité, et après avoir franchi une petite porte, nous nous trouvâmes dans le bourg. Çà et là, des femmes, un carreau sur les genoux, faisaient de la dentelle ou berçaient leur enfant, assises au seuil de leur demeure. Je constatai que bien peu d'entre elles avaient l'air de nous apercevoir. Pour la plupart, elles

détournaient la tête sur notre passage afin de n'avoir pas à nous saluer, et je devinai aussi que la crainte seule en décidait quelques-unes, le plus petit nombre, à s'incliner.

Tante Ursule me le fit remarquer, sans me dissimuler la tristesse que lui causait ce mépris public qu'elle sentait peser sur elle.

— Je ne l'ai cependant pas mérité, me disait-elle. Je fais tout le bien qui est en mon pouvoir. Malheureusement, on l'ignore. Il y a là bien des gens qui me doivent la liberté ou même la vie. Il en est dont l'arrestation était décidée, d'autres qu'on avait arrêtés déjà. A force de supplications, j'ai obtenu de ton oncle que ceux-ci sortiraient de prison, que ceux-là ne seraient pas poursuivis. Mais ils ne s'en doutent pas.

— Pourquoi ne pas le leur apprendre, ma tante? Vous ne tarderiez pas à ressentir les effets de leur gratitude.

— On voit bien que tu ne connais pas ton oncle Patrice, objecta tante Ursule. S'il me soupçonnait de révéler que je lui ai arraché la grâce de ces malheureux, il se croirait compromis auprès de ses amis les patriotes et, dans l'intérêt de sa popularité et de son influence, il redoublerait de violence et de rigueur.

Elle souriait amèrement, la pauvre chère femme, et reprit larmoyante :

— Il se vante sans cesse de mener ces brigands et c'est eux qui le mènent.

Tout en causant, nous avons dépassé le bourg. Maintenant nous étions en pleins champs, allant dans la direction des hauteurs rocheuses qui dominent la Loire au delà de Retournac.

— Peux-tu supporter la fatigue d'une longue course? me demanda tante Ursule.

— Avec vous, j'irais au bout du monde sans me lasser, répondis-je.

— Alors, nous ferons une visite à M. Arsène. Voilà si longtemps que je suis privée du bonheur de le voir.

Ce nom m'était inconnu, j'interrogeai tante Ursule.

— Je vais, reprit-elle, te confier un secret d'où dépend la vie de ce saint homme. C'est un prêtre du diocèse de Paris. Obligé de fuir la capitale et de se cacher, il est arrivé ici, il y a quelques mois, sous le nom d'un de ses amis qui

venait de mourir, et porteur du passeport de cet ami dont le signalement répondait au sien. En arrivant, il est venu trouver mon mari. S'appropriant l'histoire du défunt, il s'est présenté comme un ancien professeur du collège Louis-le-Grand condamné par son grand âge à la retraite et au repos, et qui avait choisi Retournac pour y finir ses jours. Désireux de contrôler ces dires, ton oncle a écrit au Comité de sûreté générale. La réponse qu'il a reçue l'a satisfait, et M. Arsène a été autorisé à résider à Retournac. Il s'est installé à Chamalières, à une lieue d'ici. C'est chez lui que nous nous rendons.

— Mais comment avez-vous su qu'il est prêtre? dis-je, vivement intéressée par le récit de tante Ursule.

— Il se laissa surprendre un soir exerçant son ministère au chevet d'une mourante, sa voisine, auprès de laquelle il était accouru afin de lui prodiguer des soins. Comme elle allait trépasser, il lui apprit ce qu'il était, et elle put ainsi recevoir les derniers sacrements dont elle gémissait d'être privée. Cette scène eut pour témoins deux femmes pieuses. Par elles, la vérité fut connue de quelques personnes, et, depuis ce jour, l'abbé Arsène, sollicité de toutes parts, s'est consacré, malgré son âge, au salut des âmes, s'entourant d'assez de précautions pour n'avoir pas été soupçonné par les patriotes, que son grand âge et sa vie retirée empêchent de se défier de lui.

A plusieurs reprises, j'ai eu le bonheur de l'approcher, poursuivit tante Ursule. Je lui ai ouvert mon âme. Il a été initié à mes peines. Souvent ses exhortations m'ont réconfortée. Souvent aussi il a été mon complice dans les tentatives que j'ai faites pour arracher des têtes au bourreau.

Ce qu'elle me racontait m'avait rendu toute pensive, et comme elle n'avait plus rien à me révéler, nous continuâmes notre route en silence. J'étais violemment émue en pensant que j'allais voir ce saint, ce héros, qui bravait le martyre et s'exposait à la mort pour venir en aide à des créatures de Dieu. Je sentais l'admiration gonfler mon cœur, en mesurant par la pensée tout le bien qu'on pouvait accomplir en ces temps calamiteux avec un peu de courage, et quoique bien ébranlée encore par le coup récent et si terrible dont j'étais la victime, je commençais à comprendre que, me dévouer comme M. Arsène, dans la mesure de mes forces,

à soulager la souffrance humaine, était le meilleur moyen de me montrer digne des êtres chéris que je pleurais.

Nous marchions depuis plus d'une heure, lorsque, mettant sa main sur mon bras, ma tante m'arrêta. En face de nous, de l'autre côté d'une prairie en pente qui fermait brusquement le chemin que nous suivions, trois maisons basses formaient un groupe dans un creux de rocher, séparées l'une de l'autre par un jardinet clos de haies vives. Elle me désigna l'une d'elles qui mirait son humble façade dans un ruisseau coulant de ce rocher aux flancs duquel s'ouvrait sa source, et elle me dit :

— Voici la demeure de M. Arsène. Naguère encore on la tenait pour un lieu maudit. C'est un farouche terroriste qui l'habitait, ce malheureux n'a pas craint d'employer à sa construction les débris des croix qu'il a abattues, des tombes qu'il a profanées et des chapelles qu'il a détruites. Il en a été cruellement châtié, car il est mort le jour même où, cet édifice diabolique achevé, il en prenait possession. Après lui personne n'a eu l'audace de venir l'habiter. Seul, M. Arsène a eu ce courage. Grâce à lui, la maison est maintenant purifiée, que dis-je? sanctifiée par l'héroïsme et la prière. Viens, ma Lucile, entrons.

J'obéis, et nous pénétrâmes, tante Ursule et moi, sous le misérable toit de M. Arsène.

CHAPITRE III

L'intérieur de la maison de M. Arsène ne pouvait modifier l'impression que j'avais subie en contemplant sa façade misérable. C'était, au dedans, même pauvreté qu'au dehors, un plafond aux poutres mal équarries et massives, le sol briqueté et des murs blanchis à la chaux, dont la nudité à peine cachée çà et là par des meubles vermoulus et branlants attestait la détresse ou tout au moins le peu d'exigences matérielles de celui ou de ceux qui vivaient dans cet asile.

Occupant tout le rez-de-chaussée, la pièce dans laquelle nous entrâmes d'abord, tante Ursule et moi, était vaste et claire, avec un retrait à l'une de ses extrémités, où s'ouvrait l'étroit escalier en bois qui conduisait au premier étage. Dans la haute cheminée à manteau, des sarments achevaient de se consumer. Sur la braise incandescente formée par leurs débris, des châtaignes cuisaient, dans une casserole en terre, sous la surveillance d'une vieille femme proprement mais pauvrement vêtue, accroupie devant le feu.

A notre entrée elle se leva, tournant vers nous sa figure, crevassée et parcheminée, qu'un sourire vint égayer lorsqu'elle eut reconnu tante Ursule. Elle lui dit quelques mots dans une langue que j'ignorais et que je sus ensuite être le patois du pays. Quoique je ne l'eusse jamais parlé ni entendu parler, je compris cependant que cette femme nous saluait et exprimait le plaisir que lui causait notre visite. Elle ajouta, en nous offrant des chaises, que son maître était sorti pour faire aux alentours sa promenade quotidienne, qu'assurément il allait rentrer, et que nous n'aurions pas longtemps à l'attendre.

Tante Ursule, qu'avait fatiguée notre course, accepta de s'asseoir. Ma jeunesse

et ma vigueur me rendaient plus résistante. N'éprouvant nul besoin de me reposer, je m'aventurai dans le jardin, séduite et attirée par ses massifs de buis, ses roses sauvages, ses touffes de thym et de serpolet, ses troncs rabougris, poussés au hasard de son sol pierreux et sec.

Dans ce luxe de fleurs et d'arbustes, la main de l'homme, on le devinait, n'était pour rien. Seule la nature avait tout fait, négligeant de dessiner les plates-bandes et de tracer les allées, mais prodiguant ses trésors sans se préoccuper d'y mettre de la rectitude et de l'ordre, soucieuse seulement, semblait-il, de planter une oasis dans le site rude, un site de Thébaïde, qu'avait pour cadre le jardin de M. Arsène.

Je me promenais depuis quelques instants, lorsque de loin, au tournant d'un sentier qui montait en lacets vers les hauteurs voisines, j'aperçus la silhouette d'un vieillard maigre et grand, très droit sous ses habits de drap noir, et dont de longs cheveux blancs auréolaient la figure. D'un pas ferme, il descendait la pente, dédaignant de s'aider du bâton noueux qu'en ce moment il portait sous son bras.

— Évidemment, ce doit être M. Arsène, pensai-je.

Je revins vers la maison où je voulais arriver avant lui, afin de m'y trouver pour le recevoir.

Il y entra derrière moi.

— Béni soit Dieu qui vous ramène avant que nous soyons parties, Monsieur Arsène, lui dit tante Ursule.

— Comment! Vous ici, Madame! fit-il joyeusement. Ce n'est pas vous que j'espérais voir aujourd'hui. Soyez la bienvenue. M. Carrel vous sait-il chez moi?

— Il l'ignore, et cela vaut mieux. Il passe la journée au Puy. J'en ai profité pour vous faire une visite. Voilà si longtemps qu'il ne m'a pas été permis de m'entretenir avec vous!

— Je m'en étonnais un peu.

— Oui, je viens rarement. Mais j'ai si peu de liberté quand mon mari est à Retournac!

— Je le croyais en voyage et j'avais supposé que son absence vous conduirait ici.

— Une affaire des plus graves l'avait appelé à Lyon ; elle l'y a retenu plus longtemps qu'il ne pensait. J'aurais pu mettre cette circonstance à profit et venir vous voir si je n'avais lieu de penser que lorsqu'il doit rester éloigné plusieurs jours durant, il me fait surveiller. Il me soupçonne de frayer avec les suspects.

— Me tient-il donc pour tel ? demanda M. Arsène. Pour quelle raison s'offenserait-il des rapports que vous entretenez avec moi, s'il les connaissait ?

— Parce qu'il ne se les expliquerait pas, continua tante Ursule. Il est ombrageux, mon mari, et toujours sur le qui-vive à l'égard de ceux qui l'entourent. Il se serait figuré des choses..... Je préfère qu'il ne se les figure pas. Et aujourd'hui, il ne pourra se les figurer ni savoir que je suis venue. Ceux de ses amis qui auraient pu me dénoncer sont au Puy avec lui.

J'étais navrée en entendant tante Ursule avouer ainsi à quel état de captivité elle était condamnée. On eût dit un esclave qui se réjouit d'avoir pu tromper la surveillance du maître, et je crus comprendre que M. Arsène s'associait à sa joie.

Cependant, il nous conduisait lentement vers l'escalier. Il nous invita à monter. Les marches gravies, nous trouvâmes dans sa chambre une pièce moins vaste que celle du rez-de-chaussée, mais non moins dénuée de toute élégance et de tout confort. Là, nous nous assîmes tous les trois devant la croisée ouverte. Tout en m'enveloppant à chaque minute de son regard pénétrant et doux, M. Arsène ne m'avait pas encore adressé la parole. Une fois dans sa chambre, il dit à tante Ursule en me désignant :

— Qui est cette enfant ?

— Ma nièce, Lucile Carrel. Je crois vous avoir déjà parlé d'elle.

— Oui, je me souviens, la fille de M. Séverin Carrel, le frère de votre mari, domicilié à Lyon. Quelles circonstances l'ont amenée dans ce pays ?

— La mort de ses parents.

— Elle les a perdus ?

— Quelques heures ont suffi pour les lui ravir. Le père a péri par ordre de Fouché ; le désespoir a tué la mère le même jour. Nous avons dû recueillir leur fille. L'éducation chrétienne qu'elle a reçue me commandait de vous la présenter. Elle sera comme moi une de vos pénitentes.

— Vous lui avez donc révélé mon état ? demanda M. Arsène.

Son accent trahissait son inquiétude. Mais elle se dissipa aussitôt, tante Ursule lui ayant affirmé que j'étais femme à garder un secret. Il se crut cependant obligé de m'exhorter à la discrétion, au silence.

— Je ne suis plus une enfant, Monsieur, lui dis-je alors. J'ai seize ans.

— Et par les temps où nous vivons, les années comptent double, fit-il en souriant. Je vois qu'on peut avoir confiance en vous.

J'avais à cœur de l'en convaincre, et je m'écriai :

— Je mourrais plutôt que de me laisser arracher ce qui m'a été confié.

Je mis tant de feu et d'énergie dans ma réponse qu'il en parut tout surpris, surpris autant que satisfait. Sa main se posa sur mon front que son pouce raya d'un signe de croix, et il dit à tante Ursule :

— Elle est jeune. Mais son âme s'est mûrie et trempée aux douloureuses épreuves qu'elle a déjà traversées.

Après cet incident, il parla sans contrainte, ne cherchant à dissimuler ni la pitié que lui inspirait mon malheur, ni la sainte colère allumée en lui par la cruauté des bourreaux qui, durant ces sombres jours, faisait tant de victimes.

— Le règne de l'iniquité ne durera pas, disait-il. L'heure approche où Dieu se manifestera pour châtier les infâmes qui ont livré la malheureuse France au fer et au feu. Les vengeances seront terribles.

Tante Ursule courba la tête. Je vis deux grosses larmes couler sur ses joues amaigries et décolorées.

Alors, avec une mansuétude dont je fus toute pénétrée, il l'interrogea.

— Pourquoi pleurez-vous, Madame?

— Parce que je redoute ce jour de réparation, mon Père, non pour moi, mais pour celui dont je porte le nom.

— C'est vrai qu'il a commis de grandes fautes, et qu'entre tant de coupables qui ont encouru le courroux du ciel, il est un des plus coupables. Mais la clémence divine est infinie, et parfois il suffit des prières ferventes d'une épouse pour détourner ce courroux de la tête de ceux qui l'ont le plus mérité. Ne perdez pas l'espérance, ma fille. Vous avez tant souffert qu'il n'est pas impossible que les crimes de votre mari soient rachetés par vos souffrances.

Cette conversation me révélait dans toute sa beauté l'âme héroïque, l'âme de saint qui battait sous l'enveloppe frêle et vieillie de M. Arsène. C'était un homme à la hauteur des catastrophes effroyables qui ravageaient la France à cette époque. Elles n'avaient pas abattu son courage ni ralenti le zèle qu'il déployait pour les réparer chez les infortunés qu'elles avaient le plus profondément atteints. Je compris, en l'écoutant, qu'il exposait tous les jours sa vie pour venir en aide à ceux-ci matériellement et moralement, et qu'avec le concours de tante Ursule, dont la main libérale aux pauvres était toujours ouverte, il parvenait, par sa parole et ses exemples, à relever les cœurs, à soulager les misères affreuses que causaient sur tant de points à la fois la disparition des chefs de famille proscrits, emprisonnés ou mis à mort.

Les propos qui s'échangèrent entre elle et lui me révélèrent, en outre, qu'il existait dans tout le Midi, et plus particulièrement dans le Velay, un parti puissant que contenait encore la Terreur, mais qui était prêt à se soulever pour la défense du trône et de l'autel. Les terroristes n'avaient pas cessé, quoique moins nombreux, d'être plus forts que lui, grâce aux procédés sommaires de la justice qu'ils avaient instituée. Mais il n'en serait pas toujours de même, et bientôt, sans doute, on verrait les opprimés s'insurger pour briser le joug des oppresseurs, aidés par les déserteurs, si nombreux déjà, qui se cachaient dans les montagnes et les bois. L'avortement de leurs tentatives précédentes dans la Haute-Loire, l'Ardèche, l'Aveyron, la Lozère, ne les avait pas découragés. Ils continuaient à recevoir secrètement de l'Italie et de l'Espagne des armes et de la poudre. Ils n'attendaient que des chefs et l'occasion propice pour entrer en campagne, le drapeau blanc déployé.

Il devait m'être démontré plus tard que le tableau tracé à grands traits par M. Arsène contenait une large part d'illusions, que les hommes assez courageux pour affronter la mort en se révoltant n'étaient pas aussi nombreux qu'il le croyait, et qu'il en était dans leurs rangs que l'excès de leurs maux comme l'habitude d'une vie d'aventures et de périls disposait fatalement à devenir des brigands non moins redoutables que ceux dont les forfaits leur avaient mis les armes à la main. Mais, lorsque la parole enflammée de l'éloquent vieillard ouvrait à ma jeune imagination

les perspectives d'une délivrance prochaine, j'étais trop ignorante, trop inexpérimentée surtout, pour n'avoir pas une aveugle foi dans ces prophéties. Elles nous montraient à brève échéance le salut qu'appelaient à toute heure nos prières et nos vœux.

Quant à tante Ursule, je ne pouvais deviner si elle y croyait comme moi. Mais, assurément, elle en semblait plus effrayée qu'heureuse. Elle ne pouvait ne pas comprendre, la pauvre chère femme, que si ce jour libérateur et destructeur des tyrans se levait jamais, son mari, après en avoir vu l'aube, n'en verrait peut-être pas la fin. Elle tremblait pour la vie de ce malheureux qui semblait se plaire à attirer sur sa tête d'inexorables vengeances.

L'entretien que j'ai résumé touchait à son terme lorsque le pas alourdi de la vieille servante de M. Arsène ébranla l'escalier. Elle venait annoncer que la table était mise. Tante Ursule se leva aussitôt en s'excusant de la longueur de notre visite.

— Mais j'espère bien que vous la prolongerez en daignant vous asseoir à ma table, dit vivement M. Arsène. Ne refusez pas la collation que je suis si heureux de vous offrir, ou je croirai que c'est sa frugalité qui vous dicte votre refus.

Comment ne pas accepter une invitation ainsi formulée? Un regard suppliant que je jetai sur tante Ursule et où elle lut la crainte qu'elle refusât dissipa ses hésitations. Nous descendîmes à la suite de M. Arsène.

Bien modeste, la collation qu'avait préparée à la hâte la vieille femme qui le servait. Des châtaignes bouillies à l'eau, quelques fruits, un rayon de miel, du fromage de chèvre et du lait, à cela se réduisait le festin dressé sur une table sans nappe dans des assiettes en faïence grossière. Mais eût-il été plus frugal qu'il m'eût encore paru préférable à tout autre plus somptueux, tant me charmait le vieillard vénérable qui nous l'offrait et tant j'éprouvais de joie à le voir et à l'entendre. J'étais bien émue en m'asseyant entre lui et tante Ursule. Mais j'avais seize ans : la longue course que nous venions de faire avait aiguisé mon appétit. Ce repas improvisé me parut délicieux.

Tante Ursule, plus sobre que moi, touchait à peine aux mets étalés devant elle. M. Arsène s'en aperçut.

— Vous ne mangez pas, Madame.

— Je n'ai pas faim, Monsieur.

Après cette réponse, elle resta pensive un moment. Elle reprit ensuite :

— Quels temps douloureux que les nôtres ! Vous, Monsieur le curé, l'homme de bien par excellence, le prêtre de Jésus-Christ, le pasteur des âmes réduit à ce régime misérable, contraint de vivre ici sous un nom qui n'est pas le vôtre, loin de vos brebis !

— Ne le dites pas trop haut, fit-il en souriant. Si d'autres que cette enfant et ma vieille servante vous entendaient.....

— Il n'y a personne qu'elle et nous, objecta tante Ursule étonnée.

— Les murs ont des oreilles, répondit M. Arsène d'un accent dont la gravité me parut exprimer des craintes.

— Redoutez-vous quelque dénonciation, Monsieur ?

— Dans la situation où je me trouve, on peut tout craindre. C'est déjà miraculeux que j'aie trouvé ici un refuge sans éveiller les soupçons, et que votre mar et ses acolytes aient accepté la fable que je leur ai racontée en arrivant. Mais ce qui l'est plus encore, c'est que, depuis que j'ai recommencé à remplir les devoirs de mon ministère, je n'aie pas été trahi. Je m'attends à toute minute.....

Tante Ursule l'interrompit, effrayée.

— Mais qui vous trahirait ? Ceux à qui le secret a été révélé sont vos pénitents vos fidèles. Comment supposer qu'il y aurait un Judas au milieu d'eux ?

— La peur est aussi un artisan de lâchetés et de trahisons, dit avec simplicité M. Arsène. Au cours des promenades qui constituent tout l'agrément de ma solitude, j'ai fait, durant ces derniers jours, d'étranges rencontres. Je serais surveillé que cela ne m'étonnerait pas.

Nous restâmes atterrées, tante Ursule et moi.

— Mais alors, il faut partir, Monsieur, s'écria-t-elle.

— Partir ! Où irais-je ? A moins de gagner la frontière, ce qui n'offre que périls, ne serais-je pas exposé partout ailleurs autant qu'ici ? Et puis, si mon divin Maître m'a destiné au martyre, à quoi servirait de me soustraire à ses desseins ? Il en sera de moi ainsi qu'il l'aura décidé. Si je dois être sauvé, je m'en remets à lui du soin d'assurer mon salut. C'est lui qui me protégera. Mon unique devoir, en ce

cas, consiste à seconder sa volonté en me gardant de toute imprudence, en veillant sur moi, sur mes démarches, sur mes paroles, en demandant à ceux qui savent qui je suis d'imiter mon exemple.

Les tristes perspectives qu'ouvrait à nos yeux ce langage assombrirent la fin de notre repas. Il ne pouvait être question d'autre chose ; nous étions, tante Ursule et moi, douloureusement impressionnées, elle plus encore que moi, parce qu'elle pouvait mieux mesurer les suites tragiques de la dénonciation dont M. Arsène avait envisagé l'éventualité.

— Vous m'avez glacé le sang, Monsieur, reprit-elle, et je vais vivre maintenant en de perpétuelles alarmes en songeant au danger qui vous menace. Mais il ne sera pas dit que je n'aurai rien fait pour le conjurer. S'il devait éclater, j'ai quelque raison de croire que j'en serais avertie par les propos de mon mari. Il sait que je blâme sa conduite et ses violences. Il sait que j'en suis horriblement malheureuse. Mais il me croit trop timide et trop craintive pour supposer que je tenterai jamais de déjouer ses projets. Aussi en parle-t-il librement devant moi. C'est même à cette circonstance que j'ai dû de pouvoir, à plusieurs reprises, faire prévenir en temps utile des pauvres gens décrétés d'arrestation. Ce que j'ai fait pour eux, Monsieur. Je vais ouvrir les oreilles et les yeux. S'il y a lieu, je vous enverrai un messenger.

M. Arsène avait écouté paisiblement tante Ursule, avouant par son attitude qu'il lui était reconnaissant de ses intentions et qu'il ne les désapprouvait pas. Mais quand elle cessa de parler, il dit :

— Un messenger ! Il faudra donc lui révéler le secret. Saura-t-il le garder ?

— Celui que j'ai en vue, Monsieur, ne vous trahira pas.

— Alors, il s'exposera pour me sauver. Savez-vous que si je suis décrété d'arrestation, l'avertissement qu'il m'en donnerait ferait de lui mon complice ?

— Ce n'est pas là ce qui l'empêcherait d'accomplir une bonne action. D'ailleurs, je le connais, il est habile autant que loyal. Il saura nous servir sans s'exposer.

— Mais qui est-il ?

— Il se nomme Marcel Framond. C'est un jeune homme ; il va sur ses vingt

ans. Sa défunte mère était mon amie. Quant à lui, je l'ai vu naître. Je répons de sa probité. C'est lui, Monsieur, que je chargerai de mon message.

— Le nom que vous venez de prononcer, Madame, demanda M. Arsène, n'est-il pas celui d'un républicain qu'on dit être aussi violent que votre mari et son bras droit dans ses entreprises persécutrices?

— Marcel est le fils de cet homme, déclara tante Ursule. Mais le fils réprouve ce que dit et fait le père. Par ses opinions, sa droiture, son courage, il est digne de notre confiance.

M. Arsène n'avait plus rien à objecter. Il accepta le dévouement de tante Ursule et adhéra aux moyens qu'elle proposait pour le tirer du péril que lui-même nous avait révélé. Il exprima chaleureusement sa gratitude. Nous le quittâmes après nous être agenouillées l'une et l'autre devant lui et avoir reçu sa bénédiction silencieuse.

Un peu plus tard, lorsque nous rentrâmes à Retournac, je n'avais plus rien à apprendre des projets de tante Ursule. Durant la route, elle me les avait entièrement dévoilés en me consultant sur les moyens d'en accroître l'efficacité. Je m'étais, de mon côté, prise d'enthousiasme pour le rôle qu'elle me permettait de jouer, à côté d'elle, dans l'intérêt de M. Arsène.

— S'il est menacé, nous le sauverons, avec l'aide de Marcel, qui ne nous refusera pas son concours.

— Oui, nous le sauverons, disais-je à mon tour.

A peine rendues, et après s'être assurée que, pendant notre absence, personne ne s'était enquis d'elle, tante Ursule chargea Bélarde d'aller chercher Marcel Framond. Il habitait avec son père une maison voisine du château.

— Vous lui direz que j'ai besoin de le voir sur l'heure, ordonna-t-elle.

— Mais s'il n'est pas seul, si son père est là, comment lui faire la commission? demanda Bélarde.

— Vous ne trouverez pas le père, affirma tante Ursule. Il est parti pour Le Puy avec mon mari. Ils doivent revenir ensemble dans la soirée.

Bélarde partit, et nous attendîmes Marcel Framond en parlant de lui. Tante Ursule se répandait en louanges sur « ce cher enfant ». Elle vantait ses qualités de cœur et d'esprit. Elle le plaignait d'être le fils d'un Framond, un des plus



NOUS LE QUITTAMES APRÈS NOUS ÊTRE AGENOUILLÉES

farouches sans-culottes de Retournac, l'âme damnée de l'oncle Patrice et non moins que lui auteur responsable des rigueurs qui terrori-

saient le pays. Je le plains d'autant plus que ses souffrances sont égales aux miennes. Je gémis sur les crimes de mon mari, il gémit sur les crimes de son père. Notre infortune est pareille. Pas plus que moi, il ne méritait un tel sort, car son âme

est généreuse. Je n'étais pas fille d'Eve pour rien, et, mon imagination aidant, je me figurais le jeune homme dont tante Ursule faisait ainsi l'éloge comme un héros, en qui tout devait être beauté, grâce et séduction.

Bérarde revint au bout de vingt minutes.

Elle avait eu la bonne fortune de le rencontrer, et le ramenait. L'ayant introduit auprès de nous, elle nous laissa, tandis qu'à voir le nouveau venu, sa taille haute et fine, ses membres vigoureux, ses traits charmants, son regard de franchise et de bonté, je me disais que son portrait, tel que me l'avait tracé tante Ursule, était la fidèle copie du modèle.

En entrant et avant de m'avoir aperçue, il vint l'embrasser avec la déférence familière d'un fils. C'est seulement alors qu'il me vit.

— Ah! Mademoiselle Carrel, sans doute? dit-il.

— Oui, c'est ma nièce, Marcel, fit tante Ursule; moralement, elle te ressemble; c'est une sœur que je te donne. Je te demande pour elle ta protection et ton dévouement. Elle a tant besoin qu'on l'aime, la chère petite!

Il fit un pas vers moi, la main tendue, serra la mienne, et me perçant d'un regard attendri, il reprit:

— Maintenant et plus tard, chère Lucile, comptez sur moi.

— Vous connaissez aussi mon prénom? m'écriai-je.

— Je connais toute votre histoire, votre tante me l'a racontée. La pitié profonde que vous m'inspirez m'a fait vôtre à jamais.

C'est ainsi que nos relations se nouèrent. Elles étaient destinées à devenir plus affectueuses et plus étroites au cours des événements qui se préparaient, et à se faire aussi durables que nous. J'en eus le pressentiment très net à l'heure même où je le connus.

Cependant, il interrogeait tante Ursule, pressé de savoir pourquoi elle l'avait mandé.

— Parce que tu peux nous rendre un grand service, répondit-elle.

— Un grand service! Dites vite en quoi il consiste. Je suis prêt.

Alors elle lui parla de M. Arsène et des périls qu'il ne manquerait pas de courir si les soupçons dont il se croyait l'objet attiraient la foudre sur lui. Tout

surpris d'apprendre que, sous le nom que portait le vieillard, se cachait un prêtre, un curé de Paris, Marcel interrogea :

— Que puis-je pour lui?

— Tu peux prendre des mesures à l'effet de savoir ce qu'en pense ton père et s'il est vrai qu'il soit suspect. Tu peux aussi te mettre à même d'être informé de toute résolution qui serait ordonnée contre lui et de l'en avertir. Tu peux enfin, toi à qui toutes les routes de ce pays sont familières, te charger de le faire fuir si sa fuite devenait nécessaire, et de lui assurer, par avance, une retraite où il demeurerait caché jusqu'à la fin des mauvais jours.

— Tout ce que vous souhaitez sera fait, déclara Marcel sans hésiter. Je ne sais comment je m'y prendrai; mais votre protégé est désormais sous ma garde, chère Madame Carrel, et j'ose croire que, tant que je serai vivant, pas un cheveu ne tombera de sa tête.

A un âge plus avancé et pourvue de plus d'expérience que je n'en avais alors, je n'aurais pu ne pas sourire de l'assurance présomptueuse de Marcel. Mais, telle que j'étais, elle me pénétra d'admiration; mon nouvel ami grandissait de cent coudées à mes yeux.

Tranquillisé sur M. Arsène, nous goûtâmes ce jour-là, tante Ursule et moi, plus de joie que nous n'en pouvions attendre. En nous quittant, Marcel s'engagea à nous tenir au courant de ce qu'il aurait fait dans l'intérêt du vénérable prêtre, que nous venions de mettre sous sa protection. Il se promettait d'aller le trouver le lendemain afin de le rassurer et de s'entendre avec lui en prévision de quelque alerte. Lorsqu'il se fut retiré en nous annonçant sa visite prochaine, nous étions délivrées d'un cruel souci. Je crois même que nous nous égayâmes de la déconvenue réservée aux patriotes de Retournac s'ils s'avisèrent d'arrêter notre protégé devenu aussi celui de Marcel.

L'oncle Patrice fut de retour dans la soirée. Il avait soupé au Puy en compagnie de hauts personnages. Non moins excité par leurs propos que par les vins servis à leur table, il avait le sang au visage, et dans le regard une flamme sombre qui était toujours chez lui, à en croire tante Ursule, le symptôme de quelque acte de violence.

Ce qu'il projetait, il s'efforça d'abord de le dissimuler en affectant un air jovial qui contrastait étrangement avec l'expression mauvaise de son visage. Il s'informa de ma santé ; il voulut savoir si j'espérais me faire aisément à ma vie nouvelle. Tout naturellement, je répondis en me préoccupant surtout de le satisfaire. Il nous demanda ensuite comment nous avions employé notre journée. Le mensonge est toujours haïssable. Mais il fallut bien mentir. Tante Ursule ne pouvait avouer à son mari qu'elle m'avait présentée à M. Arsène. Elle lui raconta que nous avions fait une longue promenade dans la matinée à travers le bourg et aux environs.

Alors, il précisa ses questions. Par quels lieux avons-nous passé ? Qui avons-nous rencontré ? Avions-nous parlé à quelqu'un ? Nous répondîmes négativement aux deux dernières questions. Quant à la première, tante Ursule eut la présence d'esprit d'inventer de toutes pièces un itinéraire qui nous transportait tout à l'opposé du chemin que nous avions parcouru.

L'oncle Patrice daigna se déclarer satisfait.

Il marchait de long en large en nous écoutant. Soudain, il tomba lourdement dans un fauteuil, et dit :

— Je vois avec plaisir qu'en mon absence vous avez su employer votre temps. C'est bien, c'est très bien. Nous aussi, nous avons fait de la bonne besogne, là-bas.

Qu'entendait-il par là ? On ne pouvait que trop le deviner. Un frisson traversa mon cœur. Tante Ursule leva sur son mari ses yeux où passait de l'angoisse. Nous étions saisies d'effroi l'une et l'autre. Il poursuivit sur le même ton :

— Il y aura du bruit, demain, dans Retournac. Que les traîtres tremblent ! Demain ils seront dans les fers, et le glaive des lois qu'ils ont outragées purgera la terre de leur présence exécrée.

— Que veux-tu dire, Patrice ? gémit ma tante, incapable de se contenir. Tu me fais mourir à petit feu avec tes paroles mystérieuses. Que préparez-vous encore, tes amis et toi ? N'avez-vous pas fait assez de mal ? N'est-ce pas assez de haine sur vos têtes ?

Il levait les épaules et riait bruyamment.

— Trêve de morale, femme. Nous sommes, mes amis et moi, les défenseurs

de la République. Nous ne faillirons pas à la tâche que ce titre glorieux nous impose, et partout où se seront glissés les aristocrates, nous saurons les découvrir.

— Des aristocrates ! Il n'y en a plus. Ils sont tous morts ou proscrits.

— O candeur et naïveté ! Tu crois cela ? Détrompe-toi, pauvre innocente. Ces morts et ces proscrits dont tu parles ont des complices, et, si l'on n'y mettait ordre, ceux-ci



auraient bientôt détruit l'œuvre immortelle de la Convention. Par bonheur, les patriotes veillent.

— IL Y AURA DU BRUIT DEMAIN DANS RETOURNAC

Tante Ursule se rapprochait de lui, et affectant un calme qu'elle était bien loin de ressentir, elle supplia :

— Daigne au moins m'initier à tes préoccupations. Avez-vous découvert de nouveaux complots ?

— La conspiration royaliste est permanente, dit-il. Sans les patriotes, elle nous aurait depuis longtemps étreints et étouffés. Nous en retrouvons partout les preuves.

L'audace de ses auteurs est incroyable. Ainsi, ce citoyen Arsène qui nous est venu de Paris avec un passeport en règle, cet homme que nous avons accueilli sans défiance et réchauffé dans notre sein, c'était un serpent, oui, un prêtre, un serviteur militant de la superstition, un agent de l'étranger!

— Un prêtre! balbutia tante Ursule. Prends garde de te tromper. Es-tu sûr?

— Aussi sûr que je le suis qu'il sera arrêté sous vingt-quatre heures, et avec lui tous ceux qui se sont faits ses complices en assistant aux offices qu'il célébrait dans l'ombre et en négligeant de le dénoncer. Dès que j'ai été prévenu, j'ai envoyé un rapport au Comité du département et demandé des mandats d'arrêt. Lorsque je les aurai reçus, la justice suivra son cours.

S'il avait pu saisir le regard de détresse et de douleur que nous échangeâmes sous ses yeux, il aurait deviné notre effroi. Mais, tout à son idée, il négligeait de nous observer. Quoique empêchées par sa présence de nous concerter, nous ne tardâmes pas à nous comprendre toutes deux. Un signe que m'avait fait tante Ursule m'ordonnait de prévenir Marcel Framond que l'heure était venue de porter secours à M. Arsène.

Huit heures sonnèrent à l'antique cartel en cuivre qui étalait ses ciselures au-dessus de la cheminée. La nuit était venue. Elle ne pouvait que favoriser mes démarches. Mais elle m'avertissait aussi qu'il fallait agir en toute hâte. Plus tard, lorsque j'ai pensé à ces événements maintenant si loin de moi, j'ai pu me rendre cette justice que j'avais fait preuve, en cette circonstance, d'un rare esprit de décision et de sang-froid. Il est vrai que les épreuves, comme le disait M. Arsène, m'avaient trempée et mûrie de bonne heure. Je m'approchais de l'oncle Patrice pour prendre congé de lui. Je me penchai. Ses lèvres effleurèrent mon front.

— Bonne nuit, petite. La course d'aujourd'hui t'a fatiguée et tu seras vite endormie.

J'embrassai ensuite tante Ursule, à qui je glissai ces seuls mots :

— J'ai compris.

Une fois hors de la salle à manger, je me mis à la recherche de Bérarde dont le concours m'était indispensable. Je la trouvai dans la cuisine, attablée avec les autres domestiques. Elle se leva à mon appel et vint me rejoindre.

— Bérarde, lui dis-je, il faut que je parle ce soir même à Marcel Framond, à l'insu de son père et de mon oncle. Et comme il ne peut venir ici, c'est à nous d'aller vers lui.

Elle ne manifesta aucune surprise, ne posa aucune question. On eût dit qu'elle devinait les mobiles auxquels j'obéissais.

— Allons-y, fit-elle.

Nous nous glissâmes hors du château. J'avais pris son bras. Dans l'ombre du soir, elle me guida par les sentiers qui sillonnaient le parc jusqu'à la porte la plus voisine du bourg. En quelques minutes, nous fûmes rendues devant la maison des Framond. Là commença notre embarras. Nous ne pouvions songer à entrer. Nous devions croire, en effet, que le vieux Framond était chez lui. Il ne me connaissait pas. Comment lui aurions-nous expliqué notre visite tardive, et comment, lui présent, aurais-je pu m'entretenir avec son fils?

Nous en étions à nous demander ce que nous allions faire, lorsque, au rez-de-chaussée, une croisée éclairée par la lumière intérieure attira mon attention. Je m'approchai. A travers la vitre, j'aperçus Marcel et son père, celui-ci, un petit vieux maigre et sec, vêtu comme un paysan aisé, dont le visage osseux semblait ne tirer de vie que du sourire sardonique qui contractait sa bouche édentée. Ils soupaient, le père parlant fébrilement, le fils écoutant, silencieux.

— Que faire? demandai-je à Bérarde.

— Je vais entrer, me répondit-elle. Une des servantes est mon amie. Elle est comme moi bonne catholique, et par elle M. Marcel sera prévenu que nous l'attendons.

Il n'y avait pas de meilleur parti à prendre. J'approuvai Bérarde. Mais comme elle allait me quitter, je vis Marcel se lever, et prendre son chapeau sur une chaise en laissant à table son père qui venait d'allumer sa pipe.

— Restez, Bérarde, dis-je. Marcel vient.

Il apparut au seuil de sa maison, un bâton à la main. Il regarda le ciel, comme pour s'assurer que la pluie n'était pas à craindre. Il vit les étoiles qui brillaient d'un pur éclat et parut disposé à se mettre en route.

Bérarde l'arrêta.

— M^{lle} Lucile est là.

Il fut en quelques pas devant moi.

— Je sais pourquoi vous êtes venue, Lucile. Il s'agit de M. Arsène, n'est-ce pas?

— Oui, de lui, du danger qu'il court.

— Le danger, les propos de mon père me l'ont révélé, et je m'occupe de le conjurer. Cette nuit même, notre vieil ami sera en sûreté.

— Vous allez le prévenir?

— J'y vais à l'instant.

— Votre sortie nocturne n'éveillera-t-elle pas les soupçons de votre père?

— Mon père! s'écria Marcel. Voilà beau temps qu'il a cessé de s'inquiéter de moi. Il me méprise bien trop pour me soupçonner. Il ne me pardonne pas de ne pas suivre son exemple, de ne m'être pas converti à ses doctrines, d'être indifférent aux menées des ennemis de la République. Mais il attribue ce qu'il appelle mon modérantisme à mon ignorance et non à une conviction raisonnée. Je suis pour lui un cerveau creux, un propre à rien; ne pouvant faire de moi un autre lui-même, il en a pris son parti. Grâce au dédain que je lui inspire, grâce surtout à l'agitation de sa propre existence, il ne se préoccupe pas de la mienne. Il ne sait ni quand je rentre ni quand je sors. Soyez donc sans inquiétude, ma petite amie. La promesse que j'ai faite à M^{me} Carrel sera tenue.

La crainte d'être surpris abrégua notre entrevue. Marcel s'esquiva, et nous revînmes au château, Bérarde et moi. Je gagnai directement ma chambre sans que l'oncle Patrice se fût douté de mon escapade. Avant de m'endormir, je pus rassurer tante Ursule, qui était venue m'embrasser dans mon lit.

CHAPITRE IV

Je dormis d'une traite jusqu'au jour. A mon réveil et ma toilette achevée, je descendis, laissant tante Ursule prolonger son somme qu'elle m'avoüa ensuite avoir été, cette nuit-là, calme et réparateur. L'oncle Patrice n'avait pas encore quitté sa chambre. Depuis qu'il était devenu châtelain, ses habitudes de vie s'étaient profondément modifiées. Jadis il se levait à l'aube; maintenant il faisait la grasse matinée, et c'était tant mieux pour les habitants de sa commune, car, à peine debout, il ne songeait qu'à découvrir au milieu d'eux des conspirateurs. J'espérais donc qu'avant qu'il ne remplît la maison des éclats de sa voix et de ses exigences, j'aurais le temps de voir Marcel et d'apprendre les résultats de sa visite à M. Arsène. Dans cet espoir, j'allai jusqu'à la porte du parc, avec une impatience d'avoir des nouvelles qui me poussait à courir les chercher et non à les attendre.

A cette porte, quand je l'eus ouverte, un homme se dressa devant moi. Ce n'était pas Marcel, mais le facteur. Il apportait au citoyen maire les lettres arrivées pour lui. Il les tenait au bout des doigts, au-dessus de sa sacoche en cuir d'où il les avait tirées tout en marchant. La vue de ces lettres me suggéra la pensée que l'une d'elles contenait l'ordre d'arrêter M. Arsène. L'émotion la plus vive s'empara de mon être entier. Sans doute, tout me portait à croire que cet ordre arrivait trop tard, et que lorsqu'il parviendrait au citoyen maire, M. Arsène, averti par Marcel, se serait enfui. Mais un contretemps n'avait-il pas entravé sa fuite, et puisque l'occasion s'offrait à moi d'arrêter au passage le mandat d'arrestation, n'était-ce pas plus prudent d'en profiter? Ce fut soudain, rapide et décisif.

Subitement inspirée, je dis au facteur :

— Donne-moi tes lettres, citoyen. Je les remettrai à mon oncle, et je t'éviterai la peine d'aller jusqu'à la maison.

Un brave homme, le facteur de Retournac. Il n'y vit pas malice; de ses mains, le paquet passa dans les miennes, accompagné de ses remerciements. La porte du parc fermée, je revins lentement sur mes pas, regardant les adresses, cherchant à deviner lequel de ces plis devait être détruit.

L'un d'eux portait sur son enveloppe un timbre à l'effigie de la République une et indivisible, avec ces mots en exergue autour d'un faisceau de haches, surmonté du bonnet phrygien : « La liberté ou la mort. Département de l'Ardèche. »

— C'est celui-là, me dis-je.

Sous la violence des battements précipités de mon cœur; je ne tremblais pas moins que les verts ombrages seuls témoins de mon émoi. Un banc se trouvait là; j'y pris place en y posant les autres lettres, ne gardant entre mes doigts que celle que je suspectais.

Combien de temps restai-je ainsi hésitante, je ne saurais le dire. Des sensations de cette heure lointaine, je n'ai retenu qu'un souvenir précis. Je me vois, brisant nerveusement le cachet, déchirant l'enveloppe et dépliant quatre grandes feuilles qu'elle renfermait : formules imprimées, dont les blancs étaient remplis d'une grosse écriture. Je m'entends, poussant un cri de joie et de soulagement. Je tenais quatre mandats lancés, l'un contre M. Arsène, l'autre contre trois habitants de Retournac incriminés de complicité et dont le nom se grava dans ma mémoire. Je mis en pièces ces instruments de persécution et de meurtre; j'en enfouis les débris sous des mottes de terre, au plus épais des taillis qui m'entouraient.

Tout cela n'avait pas duré un quart d'heure. Je revins au château. M'efforçant de paraître calme, j'envoyai par un domestique les autres lettres à l'oncle Patrice. Je revins ensuite me mettre aux aguets à la porte du parc. Après une courte attente, je vis apparaître Marcel. Il ne fit que passer, car nous jugeâmes prudent de ne pas prolonger notre entretien. Mais il eut le temps de me faire connaître que M. Arsène, abandonnant sa demeure, avait trouvé un autre asile, et d'apprendre de ma bouche, en même temps que ce que j'avais fait, le nom des trois suspects dont je venais d'empêcher l'arrestation. Il se chargea de les mettre à même de pourvoir à leur sûreté.

Au moment de s'éloigner, il me dit :

— Vous êtes une femme de dévouement et d'énergie, Lucile. Grâce à vous, des innocents ont été préservés.

Je me sentis récompensée par cet éloge de mon ami.

Durant tout le jour, l'oncle Patrice fut d'une humeur de dogue. Je savais bien pourquoi. Ayant dénoncé au Comité départemental siégeant au Puy M. Arsène et d'autres suspects, et sollicité l'autorisation de les incarcérer, il ne s'expliquait pas pourquoi on ne lui avait pas répondu. Sombre et pensif, il semblait ne vouloir parler qu'à lui-même. Il rageait et pestait contre ces autorités négligentes, qui, par l'inexplicable retard qu'elles apportaient dans l'exécution des mesures nécessaires, paralysaient l'action salutaire des lois.

Vers le milieu de la journée, il manda le vieux Framond, véritable Éminence grise de ce Richelieu de village. Il le reçut sur le perron, et librement ils causèrent, bien loin de supposer que, seule, dans un salon du rez-de-chaussée, sous la fenêtre duquel ils s'étaient assis, je ne perdais rien de leur conversation.

Le retard des ordres qu'ils attendaient en fit tous les frais. Déconcertés et déçus, ils cherchaient à pénétrer ce mystère. Ils craignaient que M. Arsène n'eût à Paris des protecteurs et que la dénonciation dont il avait été l'objet de leur part n'eût été jetée au feu par ordre supérieur.

— Moi, à ta place, citoyen Carrel, je me passerais des mandats, et, avant tout, je mettrais les suspects dans l'impossibilité de nuire.

C'était le citoyen Framond qui, de sa voix sifflante, émettait cet avis.

— Agir de mon propre mouvement, c'est bien grave, observa le citoyen Carrel.

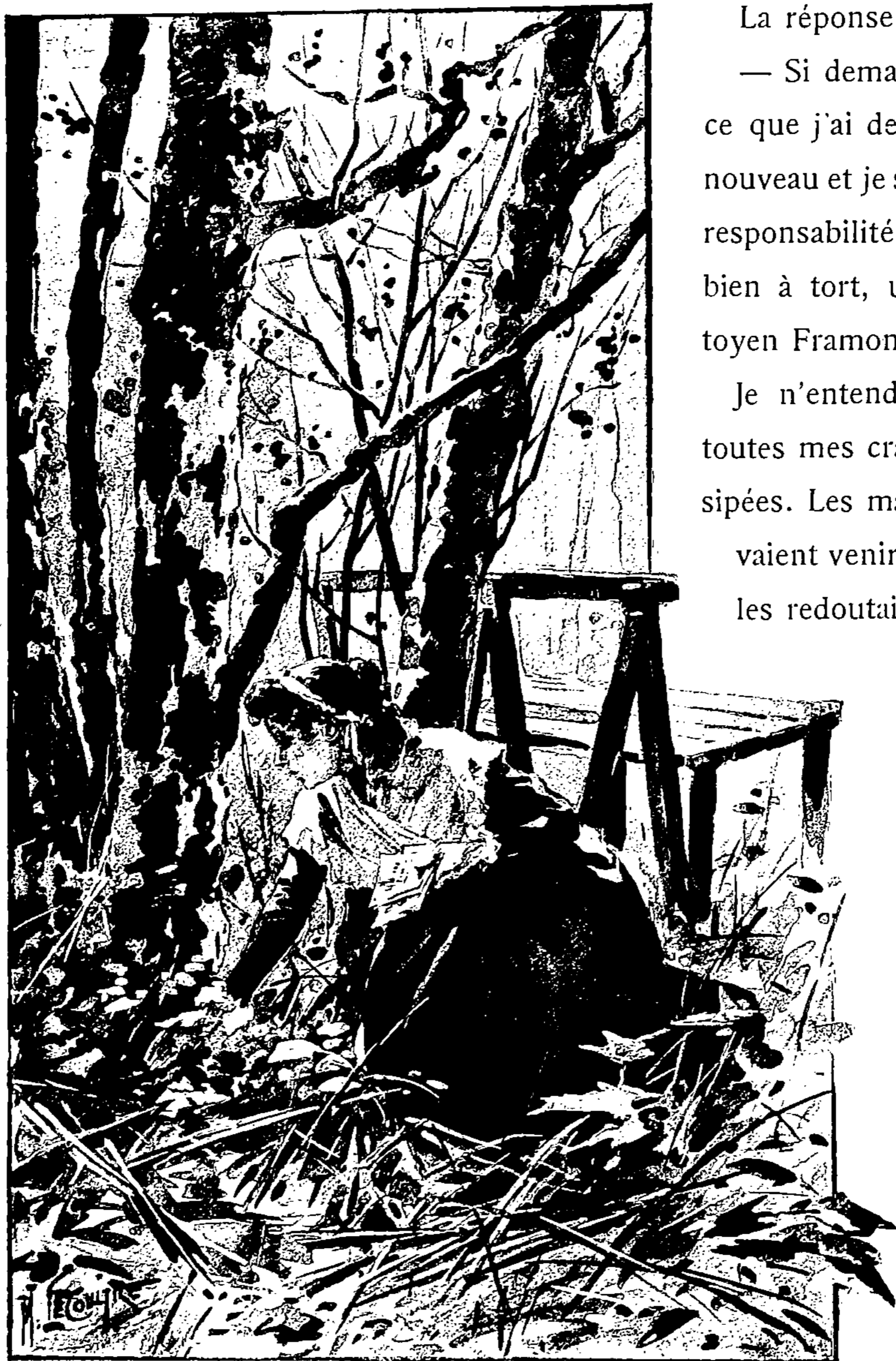
— Ce qui est plus grave encore, c'est de laisser les coquins tramer des complots contre la République. En ne prenant pas sur toi de couper court à leurs menées liberticides, tu encours une responsabilité qui peut te coûter la tête.

L'oncle Patrice protesta.

— Mes services plaident pour moi. Je suis au-dessus du soupçon.

— En es-tu sûr?

Un rire sec souligna la menace perfide de cette question. Un silence suivit.



J'EN ENFOUIS LES DÉBRIS SOUS DES MOTTES DE TERRE.....

— On les a donc prévenus! s'écria l'oncle Patrice.

Il promena sur sa femme et sur moi des regards soupçonneux. Mais nous sûmes garder l'une et l'autre une physionomie si calme et si bien témoigner ainsi

La réponse vint ensuite.

— Si demain je ne reçois pas ce que j'ai demandé, j'écrirai de nouveau et je saurai dégager cette responsabilité dont tu me fais, bien à tort, un épouvantail, citoyen Framond.

Je n'entendis plus rien. Mais toutes mes craintes s'étaient dissipées. Les mandats d'arrêt pouvaient venir maintenant. Je ne les redoutais plus.

Ils arrivèrent trois jours plus tard. Je l'appris par l'accès de colère qui mit l'oncle Patrice hors des gonds, lorsque les gardes nationaux chargés d'arrêter M. Arsène et ses complices revinrent de leur expédition inutile et lui racontèrent que les oiseaux s'étaient envolés.

de notre entière innocence que son soupçon se détourna de nous. Comme, d'autre part, l'excès de son orgueil ne lui permettait pas de douter de la fidélité des agents sur lesquels s'exerçait son autorité, ni de supposer que l'un d'eux eût eu l'audace de contrecarrer ses ordres, il accusa ceux qui résidaient au chef-lieu. Il assouvit sa colère en portant plainte de leur défaut de zèle et de leur négligence aux conventionnels en mission dans le pays et en envoyant à ceux-ci le signalement des fugitifs, avec invitation de le transmettre aux autorités des départements voisins.

Le citoyen Framond était présent à cette scène. Il laissa s'épuiser l'emportement de l'oncle Patrice, et dit ensuite de ce ton de raillerie, qui déjà m'avait donné le frisson :

— Te voilà bien avancé, citoyen Carrel. Si tu m'avais écouté, les coquins seraient coffrés. Mais tu as dédaigné mes conseils, et tu vois ce qui arrive. Si l'on était méchant.....

Il ne put achever. Ces paroles, accentuées par son regard de haine et son sourire mauvais, avaient fait bondir l'oncle Patrice.

— Que veux-tu dire? interrompit-il.

— Ce que dirait tout bon patriote à qui j'exposerais ta conduite, c'est que si tu avais voulu sauver la tête de ces conspirateurs, tu ne t'y serais pas pris autrement.

L'oncle Patrice avait promptement recouvré son sang-froid. Il reçut sans broncher ce nouveau coup.

— Mords, vipère. Je suis à l'abri du poison de tes morsures. Je sais que tu me hais. Mais mon mépris et mon pouvoir sont au-dessus de ta haine. Si tu me pousses à bout, je me délivrerai de toi. Prends garde.

Une pâleur livide couvrit le visage osseux de la vipère.

— Prends garde toi-même, siffla-t-elle; je ne te crains pas, car je suis intègre et pur. Je ne vis pas dans les dépouilles des aristocrates, moi, je n'ai pas acheté leur château et je ne suis pas suspect de modérantisme.

Il lança de la porte ces phrases comminatoires et disparut, tandis que l'oncle Patrice murmurait :

— Il faudra donc que je l'envoie à la guillotine, lui aussi!

Le conflit qui venait d'éclater entre les deux despotes nous révéla, à tante Ursule et à moi, la violence venimeuse de leur rivalité dissimulée jusque-là sous les dehors de l'amitié. Ce fut le seul nuage qui obscurcit la joie dont le succès de nos démarches emplissait notre cœur. Tante Ursule redoutait pour son mari les sourdes intrigues de Framond. Elle n'ignorait pas que l'installation de l'oncle

Patrice au château de Retournac et
l'existence quasi-fastueuse qu'il y



— SI TU ME POUSSES
A BOUT, JE ME DÉLIVRERAI DE TOI

menait avaient excité l'envie et les critiques des sans-culottes. Elle se demandait avec anxiété si Framond n'allait pas exploiter contre son rival ce qu'elle considérait, pour sa part, autant comme une imprudence que comme une mauvaise action.

Quant à moi, la querelle à laquelle j'avais assisté me laissa sous l'empire d'inquiétudes qui, quoique procédant d'un autre motif, n'en étaient pas moins vives que les siennes. Si l'oncle Patrice et le vieux Framond, devenus des ennemis l'un

pour l'autre, s'attachaient à se nuire, si leurs efforts réciproques portaient malheur à l'un d'eux, les relations que j'avais nouées avec Marcel n'en seraient-elles pas altérées? Aurais-je la liberté de continuer à voir cet ami qui m'était déjà si cher? Assurément, je n'avais pas à craindre qu'il me rendît responsable de ces douloureux incidents. Il savait que je n'approuvais pas plus la conduite de l'oncle Patrice qu'il n'approuvait celle de son père, et que pas plus que lui je n'étais disposée à prendre parti. Mais quels que fussent ses sentiments, lui serait-il possible, si la lutte s'aggravait, de continuer à fréquenter notre maison? Ne serions-nous pas fatalement séparés, et les événements ne briseraient-ils pas notre amitié naissante?

Jusqu'au moment où je le revis et où lui-même la dissipa, cette crainte fut une torture pour mon cœur. Mais Marcel était un homme de bonté, de droiture et d'énergie. En lui, la générosité s'alliait au courage. Il devait à la forte éducation morale qu'il avait reçue de sa mère une conscience ferme et lucide. Lorsque cette conscience sans ombre lui parlait, il l'écoutait. C'est elle qui lui avait dévoilé le caractère malfaisant et corrupteur des doctrines professées par son père; c'est elle qui lui avait ordonné de les réprouver; c'est elle enfin qui, dans la circonstance délicate où nous allions nous trouver vis-à-vis l'un de l'autre, le conseilla, et, loin d'ébranler l'affection qu'il m'avait vouée en me voyant, la cimentait.

Le lendemain, il vint chez tante Ursule, en l'absence de l'oncle Patrice, pour lui donner quelques détails sur la fuite de M. Arsène. Après qu'il nous eut appris qu'il avait conduit le vieillard plus haut dans la montagne, chez un berger où personne ne s'aviserait de l'aller chercher, je lui racontai la scène qui s'était passée entre son père et l'oncle Patrice, et je lui fis part des craintes que me causaient leurs divisions.

— Ces divisions n'atteindront pas notre amitié. Elle est à l'abri des orages, me déclara-t-il. Ayez confiance en moi, Lucile. Quoi qu'il arrive, je serai toujours votre meilleur ami.

Je ne mis pas en doute sa parole et je fus bien inspirée d'y croire aveuglément. Le vieux Framond était trop rusé pour donner suite en apparence à sa déclaration de guerre contre l'oncle Patrice. Quoi qu'il fit en dessous, il eut soin de

n'en rien laisser transpirer. Leurs rapports s'étaient renoués dès le lendemain avec la même physionomie qu'avant leur dispute. A la faveur de cette union apparente, Marcel continua à me voir. Il venait souvent au château. L'affection que depuis la mort de sa mère lui avait prodiguée tante Ursule suffisait à justifier ses visites. Ma présence les rendit plus fréquentes. Souvent aussi, nous nous rencontrions à la porte du parc. De ces entretiens où nous apprenions à nous connaître, j'emportais toujours plus d'estime et d'admiration pour ce jeune homme que je trouvais à toute heure prêt à me seconder à l'effet de tirer de peine les victimes du terrorisme diabolique auquel étaient asservis les habitants de Retournac.

Au bout de trois mois, nous étions, Marcel et moi, liés comme frère et sœur, aussi liés que si nous nous connaissions depuis notre naissance, et de plus en plus préoccupés de réparer le mal qu'avaient fait et faisaient, hélas ! toujours son père et l'oncle Patrice. Nous nous communiquions tous les matins nos pensées et nos actions. Chacun de nous trouvait son plus grand bonheur à être approuvé par l'autre. Marcel savait que je ne souffrais pas moins que tante Ursule de vivre dans une maison dont l'oncle Patrice s'était emparé par fraude. Il savait aussi que nous nous y considérions comme des habitants occasionnels, et que nous appelions de nos vœux le jour où il nous serait permis de la restituer à ses légitimes propriétaires. Lorsque je le lui disais, il m'approuvait.

J'ai déjà décrit la chambre élégante et luxueuse dans laquelle on m'avait installée à mon arrivée à Retournac. Je n'aurais pas manqué de m'y plaire, si je n'avais su que j'y étais par force, au détriment d'autrui. Mais cette pensée empoisonnait tout le plaisir que j'aurais pu goûter à y vivre et à jouir d'un si grand bien-être. A plusieurs reprises, j'avais été tenté d'en demander une plus simple. Mais tante Ursule, mise au courant de mon dessein, m'avait suppliée d'y renoncer, redoutant quelque colère de l'oncle Patrice lorsqu'il connaîtrait le motif pour lequel je voulais changer d'appartement.

J'avais cédé à ses instances. Toutefois, pour rendre plus tolérable mon supplice, je restais dans cette chambre le moins que je pouvais. Je n'y entrais en quelque sorte que pour me glisser, bien confuse, dans mon lit tout blanc, véritable lit de princesse avec les sculptures de ses boiseries et les dentelles de ses courtines.

Pour ma toilette, mes lectures, mon travail, j'avais adopté un petit cabinet ménagé à côté de la chambre. Il n'avait pour tout mobilier qu'une table et quelques sièges. Cette simplicité mettait ma conscience à l'aise.

En face de la porte qui, de ma chambre désertée, conduisait dans le cabinet, il y en avait une autre que j'avais vue toujours close sans avoir eu jamais la tentation d'en demander la clé. Il en était d'ailleurs de même d'autres pièces de ce vaste château restées inhabitées, et qu'on n'ouvrait que de temps en temps pour procéder à leur nettoyage. Je regardais donc avec indifférence la porte dont je viens de parler.

Mais, une après-midi, étant remontée à l'improviste dans mon appartement, je la trouvai ouverte. Je pus me rendre compte qu'elle cachait une armoire profonde, garnie du haut en bas d'étagères chargées d'objets divers qui semblaient y avoir été entassés pêle-mêle. Il y avait de tout dans ce capharnaüm : des tentures pliées, des cadres couchés, dont les dorures apparaissaient entre des liasses de papiers, des flambeaux en bronze, des cristaux, des statuettes. Juchée sur une échelle, un plumeau à la main, Bérarde époussetait ces objets.

— Qu'est-ce que cela? lui demandai-je.

— C'est tout ce qui ornait au temps des anciens maîtres la chambre qu'on vous a donnée, Mademoiselle, me répondit Bérarde. Cette chambre était celle de M^{lle} de Retournac, la fille de M. le marquis. M. le comte, son frère, habitait à côté, là où est maintenant M^{me} Carrel.

Bérarde avait été, à cette époque, en service au château. Elle en savait long sur la malheureuse famille dont nous occupions indûment la place, et dont aucune nouvelle n'était parvenue à Retournac depuis le jour où ses membres avaient fui devant les menaces des terroristes.

A ma première question, j'en ajoutai une autre.

— Que sont-ils devenus, vos anciens maîtres, Bérarde?

— Hélas! qui le sait? Mademoiselle, j'aime à croire qu'ils ont pu passer à l'étranger. S'ils étaient en prison ou s'ils avaient péri, on l'aurait appris ici. Mes pauvres maîtres! ajouta douloureusement Bérarde. M. le marquis, si honnête, si humain, la bonté même; M^{lle} Rolande, si belle et si simple, et M. le comte, l'air

si doux, un air trompeur du reste, car il avait bien du courage et des colères..... Tout le monde les aimait dans le pays.

— Alors peut-être eussent-ils mieux fait de ne pas partir, objectais-je, et de se mettre sous la protection des habitants de Retournac.

— C'eût été un grand malheur. Ce vieux scélérat de Framond avait juré leur perte. Il ne les aurait pas épargnés.

— M^{lle} Rolande était belle, dites-vous?

— Belle comme le jour et bonne pareillement.

— Quel âge a-t-elle?

— Vingt-deux ans maintenant, si elle est vivante. Elle allait se marier quand les malheurs ont éclaté. Bien qu'on fût heureux de la voir s'établir selon ses goûts, nous pleurions tous en songeant qu'elle allait nous quitter pour suivre son mari. Depuis la mort de M^{me} la marquise, elle était l'âme de la maison. Peu de jours avant de partir, elle avait reçu sa corbeille de noce. On s'est ensuite enfui si vite qu'ils n'ont rien pu emporter. Tout ce que contenait la corbeille est là, continua Bérarde en me désignant l'armoire. C'est moi qui, ayant trouvé épars dans la chambre ces objets que Mademoiselle m'avait recommandés, ai cru bien faire en les serrant sur ces étagères avec quelques portraits, le sien, celui de ses parents, celui de M. le comte.

— Que faisait-il, M. le comte? demandai-je encore. Est-il l'aîné de sa sœur?

— Son aîné de trois ans. Il servait comme lieutenant dans Royal-Cavalerie. Mais, dès les premiers troubles, il était accouru. C'est lui qui a organisé la fuite.

Ce que me racontait Bérarde excitait ma compassion. Je m'apitoyais sur le malheur de Rolande de Retournac comme elle se fût apitoyée sur le mien si elle l'avait connu. Je regrettai d'être pour elle une étrangère, convaincue que, me connaissant, elle m'eût aimée et m'eût permis de partager ses chagrins. Du même coup, je conçus le désir de voir son portrait, que Bérarde disait être sur une des étagères où elle promenait son plumeau. Je lui en fis part timidement, comme si je m'attendais à un refus.

— Vous pouvez le voir tant que vous voudrez, répondit-elle. Tout n'est-il pas à vous, maintenant, puisque vous êtes l'héritière du citoyen Carrel?

— Rien n'est à moi, m'écriai-je indignée. Me prenez-vous pour une voleuse, Bérarde? Si j'hérite un jour de mon oncle, je n'accepterai l'héritage qu'à titre provisoire. J'ai la ferme volonté de le rendre à ceux à qui il appartient.

— Vous ferez cela, Mademoiselle? murmura la brave fille ébahie.

— Vous me le verrez faire un jour, j'en ai l'espoir, et vous pourrez témoigner de la spontanéité de mon désir d'opérer cette restitution.

— Pour sûr, que j'en témoignerai. Et on vous admirera comme je vous admire, car c'est beau de se rendre pauvre volontairement pour ne pas garder du bien volé. Il y en a peu qui agiraient de même à votre place.

La satisfaction que me causait ce langage d'un cœur honnête imprima une énergie nouvelle à ma volonté de remplir mon devoir, si j'étais placée un jour entre ce qu'il me commandait et ce que me conseilleraient mon intérêt.

Cependant, l'or des cadres couchés sur les étagères m'hypnotisait.

— Montrez-moi ce portrait, Bérarde? répétais-je.

Elle se mit à le chercher parmi les autres. Au cours de ses recherches, une liasse de papiers que serrait un ruban tomba à mes pieds. En la ramassant, je m'aperçus que c'était un paquet de lettres à l'adresse de M^{lle} de Retournac. J'allais les rendre à Bérarde. Mais, brusquement, je fus saisie du désir de les lire. Sans hésiter, profitant de ce qu'elle me tournait le dos, j'allai glisser le paquet sous le coussin d'un fauteuil, heureuse de penser que, grâce à ma lecture, je ferais plus ample connaissance avec cette âme de jeune fille, qui se révélait, à travers les propos que je venais d'entendre, comme une âme d'élite et d'exception.

— Le voilà, ce portrait, me dit Bérarde comme je revenais de son côté.

Elle descendait de l'échelle pour me le présenter. Ce n'était pas un chef-d'œuvre de peinture, bien loin de là, et, n'eût été la haute naissance du modèle, on n'aurait pas compris qu'un cadre aussi beau eût été donné à cette toile dépourvue de valeur. Mais le peintre avait su reproduire le regard sans en altérer la lumière et lui imprimer l'éclat de la vie, de telle sorte que je pus admirer ces yeux bleus où brillait la bonté et d'où tirait son plus grand charme le visage que, en dépit de l'insuffisance du pinceau qui l'avait reproduit, on devinait virginalement pur.



— LE VOILA, CE PORTRAIT, ME DIT BÉRARDE.....

— Ceci est M. le comte à vingt ans, reprit Bérarde en me montrant un autre tableau.

Le frère ressemblait à la sœur, avec plus d'énergie dans les traits. Son attitude, sa physionomie, la grâce de sa silhouette d'adolescent, dessinée par un habit de velours bleu, attestait la pureté du sang qui coulait dans ses veines. Mais son image ne me causa pas la même sensation de sympathie attirante que celle de sa sœur. Il est vrai que j'avais le cœur rempli d'une autre image, celle de Marcel Framond, et qu'au-

cune autre ne me semblait en égaler la beauté.

Le portrait du marquis de Retournac, celui de la défunte marquise passèrent aussi sous mes yeux. Ils étaient pour moi des inconnus, ces proscrits. Je ne savais d'eux que ce que m'en avait dit Bérarde. Mais c'était assez pour que je fusse toute

prête à me dévouer à leur cause si quelque jour l'occasion se présentait à moi de les servir.

Ce besoin de réparation, je le ressentis avec plus de force, durant la soirée, lorsque, seule dans ma chambre, je pris connaissance des lettres que j'avais déro- bées à la surveillance de Bérarde. Adressées à Rolande de Retournac, les unes venaient de son frère, le comte Maurice, les autres de son fiancé, le baron de Servières. Elles exprimaient toutes, sous des formes différentes, l'affection la plus vive et un dévouement prêt à tous les sacrifices. Je fus attendrie par ces protesta- tions qui faisaient autant d'honneur à la rare créature qui les avait inspirées qu'aux nobles cœurs d'où elles s'étaient élancées ardentes et passionnées.

Celles de M. de Servières traçaient le tableau du bonheur conjugal qu'il rêvait et qu'il espérait goûter bientôt dans sa plénitude. Elles étaient antérieures aux sombres jours qui avaient ensuite obscurci ces radieuses espérances. Mais elles démontraient que, à l'heure où il les écrivait, M. de Servières prévoyait les malheurs qui menaçaient la France, et qu'il se préparait à défendre son Dieu et son roi.

Celles du comte Maurice dataient de la même époque. Des sentiments analogues s'y trahissaient. Ils révélaient une âme chevaleresque. Des larmes emplirent mes yeux après cette lecture, tant était poignante l'émotion que déchaînait en moi l'infortune de la famille de Retournac. Où étaient-ils, maintenant, les auteurs de ces lettres éloquentes? Vers quels lieux les avait conduits leur fuite précipitée? La protection du ciel s'était-elle étendue sur eux? Et cette noble Rolande, à qui, sans la connaître, j'avais voué une tendresse de sœur, résistait-elle encore aux coups du sort? Que n'eus-je donné pour pouvoir la secourir dans sa détresse! Ces pensées me hantaient avec l'acuité torturante d'une obsession douloureuse.

La nuit ne les éloigna pas de mon esprit. Je dormis à peine. Mon court som- meil fut troublé par des rêves affreux. Ils me laissèrent sous l'empire de pressen- timents sinistres.

Au matin, lorsque Bérarde entra dans ma chambre, je fus bouleversée par la consternation peinte sur son visage. Sa pâleur, la rougeur de ses yeux, la décom- position de ses traits, tout contribuait à la défigurer.

— Qu'arrive-t-il, Bérarde? m'écriai-je. Qu'avez-vous?

— Ah! Mademoiselle Lucile, quel malheur! gémit-elle.

— Mais quoi, quoi? Parlez.

— M. le marquis..... M^{lle} Rolande..... soupira Bérarde dans une crise de larmes.

— Eh bien?

— Ils ont été arrêtés à Paris, emprisonnés, condamnés et exécutés.

Je cachai ma tête sous mes couvertures, secouée par la violence de mon désespoir, pleurant à sanglots, tandis que Bérarde me racontait que cette effroyable nouvelle venait d'arriver au citoyen Carrel par une lettre de Paris. Il l'avait communiquée à sa femme, qui s'était évanouie en l'apprenant.

Je fis trêve à ma douleur pour voler auprès de tante Ursule. Je la trouvai dans la salle à manger. Elle était revenue de son évanouissement. Mais, renversée dans un fauteuil et livide, elle semblait n'avoir plus une goutte de sang dans les veines. Des gémissements s'exhalaient de ses lèvres blêmies. L'oncle Patrice marchait de long en large, ayant à la main la lettre qui annonçait la catastrophe. Je me souviens encore de sa physionomie énigmatique et de ce qu'offraient de contradictoire la satisfaction dont témoignaient ses paroles et l'embarras que dénonçait sa physionomie.

— Cela devait arriver tôt ou tard, grondait-il. Personne n'est au-dessus des lois. La République a l'impérieux devoir de sévir contre les traîtres. Ces gens-là conspiraient et ils méritaient un châtement.

Agenouillée devant tante Ursule, et mes bras autour de sa taille, je la sentis vibrer sous cette parole impie et se redresser dans un accès d'indignation. Je voulus la contenir. Mais je n'en eus pas la force. Elle m'échappa, et s'avançant vers son mari la tête haute :

— Tu devrais ne pas oublier que tu as volé le bien de ces malheureux, et ne pas te réjouir de leur mort, lui cria-t-elle. Tremble, Patrice, car c'est sur toi, sois-en sûr, que Dieu les vengera.

Cette apostrophe le déconcerta. Il n'y put répondre. Tournant les talons, il sortit, nous laissant à nos larmes et à nos prières.

Quelques instants plus tard, on annonça Marcel. Il venait pleurer avec nous. Il nous apprit que la nouvelle qui nous désespérait s'était déjà répandue dans Retournac. Les sans-culottes, au nombre d'une vingtaine, affectaient de manifester un bruyant contentement. Ils avaient dansé la farandole sur la grande place autour de l'arbre de la Liberté en chantant le *Ça ira*. Ils parlaient d'allumer le soir un feu de joie. Mais la masse de la population, qui se souvenait des bienfaits de la famille de Retournac, était consternée. Des cris de colère promptement étouffés avaient été proférés. Une exaspération violente remplissait les âmes.

— Que de haines s'accumulent! ajoute Marcel.

— Ne crains-tu pas qu'elles éclatent aujourd'hui et que ton père et mon mari n'en soient les victimes? lui demanda tante Ursule.

— Rien de pareil n'est à redouter maintenant, répondit-il. Ce peuple est terrorisé par l'audace de ses oppresseurs. Mais le jour où il aura reconquis le sentiment de sa force, ce sera terrible. Lorsque sonnera cette heure inévitable, chère Madame Carrel, il se peut que j'aie quitté le pays et que je ne puisse défendre ni mon père ni votre mari. Mais obtenez qu'ils se cachent, car c'est à eux que tout d'abord on s'en prendra.

— Hélas! je ne l'ai que trop prévu, murmura tante Ursule. Que deviendrons-nous, Seigneur?

Pour moi, ce qui m'avait surtout frappé dans le langage de Marcel, c'était l'éventualité de son départ à laquelle il venait de faire allusion. J'en étais tout inquiète, et l'ayant accompagné lorsqu'il se retira, je lui demandai de s'expliquer.

— Voilà longtemps que je songe à m'en aller d'ici, me dit-il. Je n'y fais rien qui vaille et je ne peux que gémir en constatant que mon père est l'un des principaux auteurs de nos maux. Alors, à quoi bon rester dans cette boue de honte et de sang?

— Tante Ursule et moi, nous y sommes, Marcel, rappelai-je, un reproche dans la voix, et nous n'avons d'autres consolateurs que vous, moi surtout qui vous ai donné mon amitié. Je comptais sur votre appui.

— Il ne vous fera jamais défaut, Lucile, protesta-t-il. Mais n'est-il pas vrai qu'à cette heure je ne peux rien, et qu'à conserver une attitude qu'on interprète

comme un désaveu de la conduite de mon père je m'expose à devenir, moi aussi, un suspect?

Cette perspective me fit frissonner.

— S'il en est ainsi, Marcel, vous avez raison, et mieux vaut partir, avouai-je.

— Attendez, pour m'approuver, que je vous aie tout dit, poursuivit-il. J'aurai bientôt vingt ans. Le moment approche où la patrie me réclamera pour la servir. Mon père est assez puissant pour obtenir mon exemption, si je voulais. Mais serait-ce d'un bon Français de ne pas aller au drapeau comme mes camarades, et n'aurais-je pas à rougir de ma défaillance? En accomplissant mon devoir, je me délivre, et peut-être, aux jours de vengeance que je prévois, ce que j'aurai pu conquérir de gloire me donnera assez de crédit pour obtenir la grâce de mon père, celle de votre oncle.....

J'avais baissé le front sous la logique et la générosité de son raisonnement. Mais une angoisse m'étreignait. Je fus impuissante à la taire.

— Et si vous êtes tué en combattant?

— Alors, on me tiendra pour un héros, et le souvenir que mon pays aura gardé du plus obscur de ses fils plaidera mieux encore que ma parole pour ceux que nous voulons sauver.

Je me taisais. Les pleurs qui mouillaient mes joues ne trahissaient plus qu'une douleur résignée.

— Partez donc, soupirai-je, et que Dieu vous garde!

— Il me gardera; il me gardera pour vous, chère Lucile.

Je le regardai, ne comprenant pas encore.

Mais j'allais comprendre, car il reprit :

— Vous êtes encore bien jeune, mon amie. Mais votre caractère s'est formé sous tant de coups immérités, que vous êtes, par l'intelligence et le cœur, au moins égale à la plupart de vos aînées. Je peux donc vous parler comme à une jeune fille assez forte d'âme pour envisager la vie et s'y tracer sa voie. J'ai conçu pour vous des sentiments qui ne périront pas et qui ne me permettraient pas d'être heureux si vous n'étiez à mes côtés. Depuis que je vous ai connue, vous êtes pour moi la compagne qui me fut destinée de toute éternité. Je ne vous en fais l'aveu que parce

que je suis résolu à partir, et qu'il n'est pas en mon pouvoir, au moment où nous allons nous séparer, de ne pas vous confier mon espérance. Voudrez-vous en être la gardienne, Lucile? Si Dieu me ramène sain et sauf, consentirez-vous à être ma femme?

Mon émotion était au comble; mais je n'éprouvai aucune surprise. Ce que j'entendais réalisait si bien l'idéal que je caressais depuis ma première rencontre avec Marcel! Seule au monde, ensevelie dans mon obscurité, épouvantée par un avenir de ténèbres, je n'avais que cet ami. A qui donc, si ce n'est à lui, aurais-je voulu appartenir, et de quel autre compagnon pouvais-je attendre, pour traverser la vie, l'aide efficace et le bonheur parfait que m'assurait son âme loyale et tendre?

Ce fut de toute ma volonté que je lui répondis. Ma main tomba dans la



MA MAIN TOMBA DANS LA SIENNE

sienne; mes yeux fixèrent ses yeux, et aussi pieusement et aussi sincèrement que si nous eussions été au pied de l'autel, je pris l'engagement qu'il sollicitait.

— Je veux bien de vous pour mari, Marcel, lui dis-je, et dès ce jour je me consacre à vous; partez, puisque partir est un devoir. Je vous attendrai en priant Dieu de vous conserver à celle qui vous donne son cœur, tout son cœur.

A cette simple scène se bornèrent nos fiançailles. Tante Ursule fut seule à ne pas les ignorer; et, malgré le malheur des temps, malgré les dangers qu'allait courir mon cher fiancé, j'entrai, gonflée d'espoir, dans la nouvelle existence qui venait de s'ouvrir devant mes pas.

CHAPITRE V

Marcel Framond quitta Retournac quelques semaines après nos fiançailles. Sans attendre d'être appelé par la conscription, il alla contracter à Lyon un engagement. Une lettre de lui, datée de cette ville, nous apprit qu'il était envoyé à l'armée du Rhin.

Quoique je l'eusse encouragé dans l'accomplissement de ce qu'il considérait comme un devoir patriotique, je n'en fus pas moins très cruellement éprouvée par notre séparation. Son départ me laissait un grand vide. La place qu'il tenait déjà dans mon cœur ne me permettait pas de croire que ce vide pût être comblé tant que cet ami si cher ne me serait pas rendu.

Ce qui ajoutait à ma tristesse, ce n'était pas seulement l'impossibilité de prévoir l'époque de son retour, c'était aussi la perspective des périls qu'il allait courir. Je savais, hélas! que son absence durerait longtemps, et je pouvais craindre que les douloureux hasards des combats ne la rendissent éternelle.

Je tombai donc, après qu'il m'eut fait ses adieux, dans une détresse à laquelle il n'y eût pas eu de remède si l'ardente foi que j'avais héritée de ma mère ne m'avait offert une consolation, un secours, un refuge. J'y puisai l'espoir qui allait être, durant les sombres jours de cette cruelle absence, mon unique appui. Je me serrai plus étroitement contre la chère tante Ursule. Malheureuses toutes deux, nous unîmes nos infortunes, nos craintes, nos larmes. Les yeux au ciel, nous nous efforcâmes de rester debout sous la tourmente qui ravageait la France et abattait tous les courages.

C'était le moment le plus pathétique de la Terreur. Robespierre et sa bande

opprimaient et décimaient tout un grand peuple. Ils avaient organisé révolutionnairement des tribunaux asservis à leurs ordres et qui s'étaient faits les pourvoyeurs de la guillotine dressée en permanence d'un bout à l'autre du territoire. On était condamné pour un oui, pour un non, pour rien. Au regard de ces juges dominés par le fanatisme ou par la peur, tout devenait criminel. Des lois abominables assimilaient aux suspects quiconque leur donnait asile. Le fait d'avoir eu pitié d'eux était punissable de mort. Passibles de mort aussi, les imprudents qui correspondaient avec les émigrés ou conservaient quelque emblème du régime déchu, les prêtres qui avaient refusé de prêter le serment édicté par la constitution civile du clergé, les tièdes et les indifférents qui ne s'étaient pas associés avec assez de zèle aux manifestations républicaines.

La délation, encouragée par les oppresseurs et considérée comme un témoignage de civisme, s'exerçait de toutes parts. Elle était l'arme des lâches, le salut des trembleurs, le fléau public qui frappait les innocents.

Dans ces contrées de la Haute-Loire, où m'avait conduite et fixée la mort de mes parents, la Terreur, à l'heure où j'y étais arrivée, atteignit son apogée. La prison du Puy était pleine; le tribunal de sang fonctionnait sans relâche; de sa barre à l'échafaud, c'était un va-et-vient ininterrompu de victimes, parmi lesquelles figuraient des prêtres, des religieuses, des artisans, des cultivateurs des deux sexes. Le récit des dernières heures de cette noble légion de martyrs arrivait quotidiennement à Retournac et nous jetait dans une torpeur torturante, tante Ursule et moi.

Ces forfaits affreux nous terrifiaient d'autant plus que nous ne pouvions ignorer quelle part y prenait l'oncle Patrice. Lui-même semblait les revendiquer comme son œuvre et s'en faire honneur. Avec un cynisme implacable, il raillait les cris de commisération que nous arrachaient tant de sinistres nouvelles et les avertissements que lui donnait sa femme lorsque, pour le détourner de pactiser plus longtemps avec les bourreaux, elle lui prédisait les vengeances futures de ceux qui pleuraient ses victimes. Le malheureux s'obstinait à ne pas entendre les sourdes rumeurs de la colère publique. Il croyait à la durée de son pouvoir et à l'impunité.

Il aurait dû cependant être éclairé par les symptômes de révolte qui se mani-

festaient dans nos montagnes, où vivaient, allant, venant, se cachant, bravant les poursuites et la rigueur des lois, d'innombrables suspects, des prêtres surtout. Tantôt seuls, tantôt mêlés à des déserteurs, ces proscrits vivaient, le jour, cachés dans des grottes ou chez des paysans, et, la nuit venue, se transportaient, à la faveur de son ombre, dans quelque retraite inaccessible. On les voyait sur les routes, à la recherche d'un asile, vêtus en paysans, les plus vaillants armés d'un fusil dont ils n'hésitaient pas à se servir contre les gendarmes envoyés à leur poursuite ou pour délivrer quelqu'un de leurs amis, lorsque, après les avoir arrêtés, la force publique les conduisait en prison.

L'audace de ces réfractaires ne connaissait pas d'obstacles.

— Ils te massacreront un jour, disait tante Ursule à son mari.

Mais il souriait dédaigneusement, haussait les épaules, déclarait qu'il ne redoutait pas les rebelles, et que, avant d'avoir pu se venger sur lui, ils auraient passé sous la guillotine niveleuse et égalisatrice.

Je n'évoque ces tragiques souvenirs qu'afin de faire comprendre aux chers aimés pour qui je les retrace combien lugubre fut mon existence à Retournac, en ces jours calamiteux. Nous vivions sous la Terreur sans en entrevoir le terme. D'heure en heure, elle se faisait plus despotique et plus sanglante.

Dans les ténèbres épaisses où elle nous avait plongés, nous ne recevions que bien rarement quelque rayon de lumière. Tantôt c'était une lettre que, après un combat et d'une étape lointaine, m'écrivait Marcel afin de me rassurer et de m'apprendre qu'il avait échappé au fer et au feu; tantôt c'était une messe célébrée dans une grange ou dans une grotte par un prêtre courageux, en présence de rares fidèles qu'il avait pu faire avertir et qui venaient recevoir de ses mains la communion, et de sa bouche la parole de Dieu. Ma triste vie n'avait pas d'autre joie. Pour une fois que le ciel s'ouvrait, c'est dans un enfer que presque toujours j'étais réduite à attendre la fin de nos maux.

Du reste, nous sortions peu, tante Ursule et moi. La douleur et la honte d'appartenir de si près au terroriste redoutable et abhorré qu'était l'oncle Patrice avaient fait d'elle un oiseau de nuit. Elle n'osait plus se montrer à la lumière du jour de peur de recueillir quelque écho des haines amoncelées autour du nom qu'elles

avaient le malheur de porter. Quoique je n'eusse pas conçu pour moi les mêmes craintes, je me croyais obligée à ne pas m'éloigner d'elle et à partager sa réclusion. Ma société lui était si douce, si précieuse, si salutaire ! Toujours contrainte au silence ou à la feinte devant son mari, elle ne redevenait elle-même que lorsque nous étions seules, à l'abri de la surveillance soupçonneuse de l'oncle Patrice.

A ce que je viens d'écrire se borne mon histoire durant les six mois qui suivirent le départ de Marcel. J'ajouterai seulement que l'hiver fut sinistre pour nous. Au fond de nos montagnes séparées par ses rigueurs du reste du monde, tout ce qui nous arrivait du dehors n'était qu'horreurs sanglantes, épisodes de guerre civile plus tragiques les uns que les autres, sans parler des supplices par lesquels nos bourreaux affirmaient de toutes parts leur puissance. Autour de nous le paysage disparaissait sous un linceul de neige, il ne respirait que tristesse morne, et notre âme était à son image. La mort nous semblait préférable à l'existence que nous menions. Combien de fois, le soir, avant de m'endormir, j'ai demandé au ciel la faveur de ne pas me réveiller ! Il eût été si doux de passer de vie à trépas, de fuir cette terre maudite où les hommes s'entre-déchiraient, où la victoire appartenait aux méchants, à des monstres de perfidie et de cruauté que l'innocence ni la grâce de la jeunesse ne désarmaient.

— Chère mère, m'écriais-je souvent, obtenez de Dieu qu'il me réunisse à vous !

Et cependant, j'avais à peine dix-sept ans, l'âge où il est beau et bon de vivre et où on entrevoit l'avenir à travers un voile enchanteur ! Mais l'avenir ne m'apparaissait qu'empourpré de lueurs sanglantes, révélatrices de tempêtes. Il emplissait d'épouvante mes yeux et mon esprit, et j'eusse voulu m'y dérober.

Durant cet hiver inoubliable, l'oncle Patrice avait continué à tenir en respect le vieux Framond. Terroriste plus fanatique que lui, cet homme était son ennemi. La querelle qui avait éclaté entre eux, lors de la fuite de M. Arsène, ne pouvait me laisser aucun doute à cet égard, et quoique contre les attaques ténébreuses de cet ennemi l'oncle Patrice fût protégé par le crédit dont il jouissait auprès du conventionnel en mission dans le département, je redoutais toujours quelque piège, dans lequel il n'aurait pu tomber sans y entraîner tante Ursule et moi du même coup.

Nous étions, en effet, les bêtes noires du vieux Framond. Il nous détestait, non pas seulement parce que nous formions la famille de son rival, mais encore parce qu'il devinait à quels efforts nous nous livrions pour déjouer les menées criminelles dont il était, avec l'oncle Patrice, l'artisan dans le pays qu'ils tyrannisaient. Il ignorait le lien de cœur qui m'attachait à son fils. Il semblait d'ailleurs avoir oublié ce dernier, il n'en parlait jamais, et eût-il su que j'étais fiancée à Marcel, il ne nous en eût pas moins poursuivies de sa haine, afin d'atteindre plus sûrement celui qu'il accusait d'avoir capté la faveur de nos maîtres et de barrer la route à ses ambitions.

Mais quelque ardente que fût cette haine, l'oncle Patrice était parvenu, sinon à la désarmer, du moins à la contenir. Parmi les révolutionnaires de Retournac, il comptait plus de partisans que Framond. Les élections municipales avaient prouvé que la majorité lui était acquise. C'était le résultat de son habileté, de son éloquence et de l'influence qu'on lui attribuait. Son rival restait réduit à s'agiter dans l'ombre et à ne rallier à lui un peu de la faveur populaire qu'autant qu'il s'inspirait dans ses actes des exemples de l'oncle Patrice et feignait de les approuver.

Cette situation de plus en plus affirmée l'exaspérait. Il cachait autant qu'il le pouvait son ressentiment. Mais il ne décolérait pas, cherchant toujours à prendre son adversaire en faute, et se promettant de saisir l'occasion de le perdre, dût-il se servir de nous et nous perdre avec lui.

Cette occasion s'offrit bientôt; à l'improviste, elle déclencha le péril auquel nous aurions infailliblement succombé si la main de Dieu, dans des circonstances mémorables, ne se fût étendue sur nous pour nous protéger.

Au cours des événements que je viens de résumer, nous étions arrivés au mois de juillet de cette année 1794, ou, pour parler le langage du temps, au mois de thermidor de l'an II de la République une et indivisible. L'été battait son plein. Le brûlant soleil des jours caniculaires rougissait de ses morsures de fer les parures agrestes dont le printemps revêt la nature. Avec leurs gorges sauvages et leurs mamelons boisés, les rives de la Loire resplendissaient, pareilles à de purs joyaux, et notre bourg de Retournac eût été pour nous un paradis si les crimes des bourreaux n'en avaient fait une fournaise où tout était souffrances et tortures.

Nous subissions alors dans toute son horreur le joug despotique qui pesait sur nous. A toutes leurs cruautés, nos maîtres ajoutaient celle de nous contraindre à célébrer, comme un bonheur public, les actes infâmes par lesquels ils manifestaient leur puissance. Une fois par semaine, le soir venu, la table de famille devait être dressée à la porte des demeures. Les habitants de celles-ci étaient tenus de s'y asseoir pour chanter publiquement, le verre en main, la gloire de la République. D'autres fois, la jeunesse du pays était invitée à allumer des feux de joie, à danser des farandoles autour de ces foyers incandescents ou à rendre hommage aux arbres de la liberté. Quiconque ne se fût pas associé à ces manifestations, soit en y jouant un rôle, soit en y applaudissant, eût été considéré comme suspect.

Maîtresse de mes actes, je n'eusse pas hésité à protester par mon absence contre ces fêtes affreuses. Mais tante Ursule, redoutant toujours d'irriter son mari, avait obtenu que je me montrasse à ses côtés au seuil du château lorsqu'elle y soupaît avec l'oncle Patrice ou lorsque la farandole traversait le parc. Jamais sacrifice ne m'a tant coûté. Je ne parviens pas encore à m'expliquer comment j'eus, en ces jours maudits, le courage d'assister à ces spectacles sans trahir la colère qui gonflait mon cœur. Je parvins cependant à la dissimuler en me disant que si, par ma parole ou mon attitude, je laissais lire en moi, le vieux Framond ne manquerait pas d'en profiter pour imputer à grief au citoyen maire de Retournac les sentiments et les opinions antipatriotiques de sa nièce. Mais on peut croire que ma patience était à bout et que nulle force au monde n'aurait obtenu de moi davantage. Je l'avais déclaré à tante Ursule. La chère créature en était sans cesse à redouter de ma part ce qu'elle appelait un coup de tête.

Cependant, on approchait du 14 juillet, date commémorative de la prise de la Bastille. Tous les ans, depuis ce jour, on célébrait par toute la France l'anniversaire de « l'acte vengeur » accompli en 1789 par le peuple de Paris. Pendant la semaine qui précéda cette fête, un soir, en rentrant d'une longue séance à la Commune, l'oncle Patrice se mit à nous parler avec volubilité des décisions prises pour donner au triomphe de la République dont cet anniversaire était le prétexte un éclat inaccoutumé. Salves, chants, danses publiques, feux de joie et feu d'artifice, rien n'y devait manquer. A l'église transformée en club serait tenue une assemblée popu-

laire, et le citoyen maire se proposait d'adresser à la foule des paroles patriotiques.

Ces beaux projets ne constituaient pas une innovation. Nous étions faites depuis longtemps à ce régime qui obligeait les Français à se réjouir, alors que le sang de leurs compatriotes ruisselait des échafauds. Aussi est-ce sans surprise que j'écoutais l'oncle Patrice, non cependant sans me faire violence pour ne pas lui dire ce que je pensais des saturnales hideuses qu'il nous annonçait avec une si visible satisfaction.

Mais bientôt il ajouta :

— Ce n'est pas tout. Nous inaugurerons le même jour les fêtes à l'honneur de la déesse Raison. On les célèbre depuis longtemps sur toute l'étendue du territoire de la République. Le Comité de sûreté générale s'étonne qu'on ne les ait pas célébrées encore à Retournac, et si nous ne suivions l'exemple qui nous est donné de tous côtés, il finirait par suspecter notre civisme.

A ces mots, je ne fus pas maîtresse de moi. Me rappelant les récits de ces spectacles tels que je les avais lus dans les papiers publics, je m'écriai :

— Comment! mon oncle, vous vous prêtez à cette parodie de nos cérémonies catholiques? Il ne vous suffit pas de les avoir supprimées, d'avoir fermé les églises où les célébraient des prêtres qui avaient prêté le serment..... Voilà que maintenant vous allez les tourner en dérision.

L'oncle Patrice me regarda stupéfait. Jamais, jusqu'à ce jour, personne n'avait osé critiquer devant lui ses résolutions et ses actes. Il semblait se demander où je puisais l'audace de lui tenir un langage auquel il était si peu fait.

— Deviens-tu folle? fit-il. Sais-tu que tu viens de prononcer des paroles que les justes lois punissent de mort?

Il s'arrêta pour juger de l'effet de cet avertissement. Il reprit, pompeux et emphatique.

— En rendant hommage à la Raison sous des formes propres à frapper les yeux et l'imagination du peuple, nous complétons l'œuvre émancipatrice de la Révolution.

— Vous outragez la Providence, répliquai-je, ne me contenant plus.

Je crus qu'il allait bondir sur moi et me frapper. Il me semble même qu'il leva la main. Mais tante Ursule s'était précipitée.

— Patrice, c'est ton sang, supplia-t-elle.

Il domina sa colère, et d'un ton plus calme il dit à sa femme :

— Elle est à ton image, cette petite. Si tu ne l'encourageais pas dans sa révolte en me désapprouvant à toute heure, elle serait plus docile. Mais sachez-le bien toutes deux : je la materai comme je t'ai matée, femme, et, pour commencer, j'exige qu'au jour où le cortège de la déesse Raison s'arrêtera devant notre porte, vous soyez là, l'une et l'autre, pour lui rendre un solennel hommage. Vous vous agenouillerez..... je l'entends..... je le veux.

J'allais protester. Mais le regard suppliant de tante Ursule me ferma la bouche. Je restai silencieuse, rongéant mon frein, me demandant déjà comment je m'y prendrais pour me dérober à l'ordre impie que l'oncle Patrice venait de me signifier.

Un silence pénible suivit cette courte scène. Je ne sais trop comment nous nous serions tirées de l'embarras en lequel elle nous avait mises, lorsque le domestique vint prévenir le citoyen maire que le citoyen Framond demandait à le voir.

— Qu'il entre, ordonna l'oncle Patrice en se levant pour aller à la rencontre du visiteur.

Que venait-il faire, le sinistre petit vieux dont j'aurais demandé à Dieu de délivrer la terre, s'il n'eût été le père de mon cher Marcel? Disposée à me défier de lui, j'eus le pressentiment que sa visite avait pour but de tendre un piège à l'oncle Patrice. Résolue à en juger par moi-même, je ne bougeai pas de ma place.

— Bonsoir, la compagnie, fit-il en entrant.

— Qu'est-ce qui t'amène, citoyen Framond? lui demanda le citoyen maire.

— L'obligation où je suis de te soumettre une petite difficulté qui nous arrive et dont je crois que tu peux nous aider à sortir.

— De quoi s'agit-il?

— La Commune, tu le sais, m'a chargé d'organiser pour notre fête patriotique le cortège de la déesse Raison. Je me suis mis à l'œuvre aussitôt, et j'espère que la pompe de ce cortège sera digne de Retournac et du civisme de ses habitants, à la condition toutefois de trouver une belle fille pour figurer la déesse. Il nous la faut très belle, tu comprends, et parée de tous les charmes de son sexe.

— Les belles filles ne manquent pas dans Retournac, objecta l'oncle Patrice.

— Oui, des jeunesses agréables, fit dédaigneusement Framond, la beauté du diable, comme on dit. J'ai rêvé de trouver mieux.

— Il y a la fille de Bauzon le vétérinaire. Elle est tout indiquée. Il faut la demander à ses parents. Son visage rappelle les plus purs chefs-d'œuvre de la Grèce, et ses appas robustes symboliseront à merveille la fécondité de notre république.

— J'y ai pensé et j'ai vu son père. Mais il ne faut pas compter sur elle.

— Il nous la refuse? s'écria l'oncle Patrice, indigné.

— Elle est malade, couchée, hors d'état de nous servir, et de là vient mon embarras. A défaut d'elle, il n'en est qu'une.....

— Qui donc?

— Cette jeune citoyenne, déclara Framond en me désignant. Peut-être n'a-t-elle pas le genre de beauté qui conviendrait à notre cérémonie. Elle est plus fine que forte, elle rappelle sans doute un peu trop par sa démarche et ses manières les ci-devant nobles. Mais elle est dans la fleur de sa jeunesse; elle est jolie, elle portera crânement le bonnet phrygien. Et puis, la nièce du citoyen maire concourant à l'éclat des fêtes républicaines, ce sera d'un bel exemple, sans compter que de la voir payer de sa personne, cela fera tomber bien des méchants bruits.

Le perfide! Il savait bien ce qu'il voulait, et il se délectait par avance des conséquences qu'il tirerait contre le citoyen maire d'un refus dont il était sûr par avance. Contenant ma colère, feignant de n'avoir pas senti l'outrage, je ne bronchai pas plus que s'il s'était agi d'une personne étrangère, d'une inconnue.

L'oncle Patrice restait silencieux, visiblement décontenancé par une proposition qu'il ne pouvait repousser sans se faire soupçonner de tiédeur républicaine et qu'il devait nécessairement considérer comme injurieuse pour sa famille, en se rappelant qu'au Puy, à Yssingeaux, à Saint-Étienne, à Lyon, partout où avait été déjà célébré le culte de la déesse Raison, elle était représentée par des personnes de mœurs douteuses.

Il me regardait sans oser m'interroger. Mais je comprenais qu'il ne renonçait pas à l'espoir de me voir prendre l'initiative d'une réponse favorable. Persévé-

rant dans mon silence, je trompai son attente. Alors, il se décida à parler.

— Eh bien! qu'en dis-tu, petite? fit-il.

— Ce que probablement vous en dites vous-même, mon oncle, répliquai-je en me rapprochant de tante Ursule, qui avait assisté à cette scène les yeux baissés, c'est que ma place n'est pas là où le citoyen Framond veut me mettre.



— UNE ARISTOCRATE, TA NIÈCE, CITOYEN MAIRE!

Et, fixant le sinistre petit vieux, j'ajoutai :

— Il peut me porter sur la liste des suspects, me faire emprisonner, m'envoyer à la guillotine. Mais il n'est pas en son pouvoir de m'imposer un rôle dans la comédie qui se prépare.

Un rire sardonique me fit écho. C'était lui, le serpent; il distillait son venin en paroles railleuses et menaçantes.

— Parbleu! je m'y attendais. Une aristocrate, ta nièce, citoyen maire! C'est bon, c'est bon. On fera savoir à qui de droit que tu gardes dans ta maison les pires ennemis de la République.

Il s'ortit sur ces mots. Je m'attendais à quelque algarade de l'oncle Patrice. Mais il s'élançait sur les traces de Framond, et ses remontrances me furent épargnées.

CHAPITRE VI

— Ma pauvre enfant, qu'as-tu fait?

Tel fut le premier cri de tante Ursule, après que son mari fut sorti. La question venait mal à propos. Loin de regretter mon langage, j'étais plutôt disposée à trouver que je n'avais pas exprimé avec assez d'énergie l'indignation qui grondait en moi.

— Que devais-je faire? répondis-je, frémissante. Que penseriez-vous de votre nièce, chère tante, si elle courbait le front devant les assassins de son père et si elle avait accepté de figurer dans la fête qui doit glorifier leurs crimes?

— Je savais bien que tu n'accepterais pas, Lucile, et je reconnais que tu ne pouvais accepter. Mais en dissimulant ton refus sous un prétexte facile à trouver, en t'abstenant de récriminer, tu aurais écarté de nous la haine de ce misérable Framond. Elle va s'exercer maintenant, et il ne lui sera que trop facile de justifier ses accusations contre ton oncle, contre toi.

— Pour ce qui me concerne, je ne les redoute pas. Quant à l'oncle Patrice, il n'est pas responsable des boutades de la jeune fille indisciplinée que je suis; il est assez puissant pour se défendre.

Tante Ursule se le tint pour dit. Il ne fut plus question entre nous de cet incident. L'oncle Patrice, quand je le revis, s'abstint aussi de m'en parler. Je pus croire d'abord qu'il avait renoncé à m'imposer ses volontés. C'était lui faire trop d'honneur. La veille de la fête, dans la soirée, au moment où, comme tous les soirs, je prenais congé de lui, il me dit :

— J'ai à te parler, petite. Écoute-moi bien et tâche de ne rien oublier de ce que

tu vas entendre. L'autre jour, en cédant à ta sottise fureur devant Framond, tu as fait le jeu de mes ennemis et tu aurais consommé ma perte si les services que j'ai rendus à la République n'avaient plaidé pour moi auprès des représentants du peuple en mission dans le département. Je suis parvenu à déjouer les embûches de ce coquin. Mais tu lui rendrais toute son audace et tu déchaînerais autour de moi de nouveaux périls si tu persistais à le braver.

— Qu'il me laisse en repos et je ne le braverai pas, m'écriai-je.

— Tu n'as plus rien à redouter de lui, poursuivit l'oncle Patrice. Il est maté quant à présent. Mais pour rendre définitive son impuissance, pour le mettre hors d'état de nous nuire désormais, il importe que tu donnes un gage éclatant de ton civisme. Tu auras demain l'occasion de le donner. Le parc sera ouvert aux réjouissances du peuple. Le cortège de la déesse Raison y défilera. Montre par ton attitude que tu n'es pas hostile à la nation.

— J'aime mon pays, déclarai-je. Mais je déteste les bourreaux qui l'oppriment

Il fallait être insensée pour tenir de tels propos devant l'oncle Patrice. En toute autre circonstance, il ne les eût pas tolérés et ils m'auraient valu de sévères avertissements. Mais il avait trop à cœur de me rendre docile à ses désirs pour ne pas ruser. Convaincu qu'il n'obtiendrait rien de moi par la violence, il s'était promis de ne recourir qu'à la persuasion. Il feignit donc de n'avoir pas compris ma réponse virulente, et, avec un air bon enfant, il continua :

— C'est bon, c'est bon. Déteste qui tu voudras, mauvaise tête. Mais cache au moins tes antipathies et tes ressentiments. Si tu ne le fais dans ton propre intérêt, fais-le dans le mien. Après tout, je t'ai recueillie, adoptée ; tu as trouvé ici affection et secours ; je me suis efforcé de sauver ton malheureux père. Répondre à mes bienfaits en attirant la foudre sur ma maison, ne serait-ce pas le comble de l'ingratitude ?

Cette fois, il avait pris le bon parti. En ne faisant appel qu'à mon cœur, il était bien sûr de me rendre telle qu'il me voulait. Ma résistance fut ébranlée. Le regard suppliant de tante Ursule acheva de la détruire. Subitement calmée et radoucie, je m'engageai à dissimuler, durant la journée du lendemain, mes véritables sentiments et à me trouver sur le passage du cortège en conservant un main-

tien propre à satisfaire les citoyens sans-culottes de Retournac et les citoyennes tricoteuses. Je dois confesser, du reste, que ce consentement me laissa dans le cœur un remords, et qu'en y pensant, après que l'oncle Patrice m'eut quittée, j'eus honte de ma faiblesse. Ce que j'éprouvais, je l'avouai à tante Ursule.

— Je crains de n'être pas maîtresse de moi, demain, lui dis-je ; peut-être vaudrait-il mieux que je m'abstienne de paraître. Personne ne remarquera mon absence.

Elle m'interrompit, effrayée :

— Détrompe-toi, mon enfant ; on la remarquera, et Framond ne manquera pas d'en tirer parti contre nous. Fais comme moi, ma Lucile ; courbe la tête et soumets-toi par crainte des plus grands malheurs dont tu ne serais pas la seule victime.

Le lendemain, dès l'aube, je fus réveillée par des salves de mousqueterie qui annonçaient la fête. J'étais décidée à ne pas franchir l'enceinte du château et à ne descendre dans le parc qu'au moment du défilé. L'oncle Patrice ne m'ayant rien demandé de plus, je m'en tenais à ce que j'avais promis. Tandis qu'au dehors les rumeurs tumultueuses de la foule et le bruit des voix chantant le *Ça ira* remplissaient l'air, retirée dans ma chambre, je méditais et je priais, en proie à la plus poignante angoisse, en mesurant, aux cris de joie qui arrivaient jusqu'à moi, la lâcheté de ce peuple que la peur avait fait l'esclave d'une poignée de brigands, qu'il aurait écrasée s'il avait eu le sentiment de sa force et le courage de se soulever.

Bérarde vint troubler mon recueillement. Elle me dit :

— Mademoiselle, le cortège est à la porte du parc. Madame vous prie de descendre.

Tout mon être protestait. Si j'avais cédé à l'impulsion de mon âme, j'aurais catégoriquement refusé d'accomplir ce qui m'apparaissait en ce moment comme une bassesse. Mais j'avais promis. Le souvenir de ma promesse l'emporta sur ma répugnance à obéir. Et puis, je songeai à tante Ursule. Je lui devais de ne pas la laisser affronter seule l'épreuve à laquelle la soumettait le despotisme de son mari.

— Allons, soupirai-je, en m'appuyant toute tremblante au bras de Bérarde.

Elle connaissait mes sentiments conformes aux siens, car elle était ma compagne ordinaire, ma confidente, et ma complice aussi, lorsque, parfois, la nuit venue, nous nous évadions ensemble du château, comme deux fugitives, pour aller assister

à la messe, en quelque lieu écarté. J'étais donc sûre de trouver en elle un écho.

— Du courage, Mademoiselle, me dit-elle. Ce n'est qu'un mauvais moment à passer.

En débouchant sur le perron où tante Ursule m'attendait, je fus éblouie. Sous l'ardent soleil qui chauffait les cervelles, s'agitait une foule immense d'hommes, de femmes et d'enfants. La population de Retournac, grossie de celle des communes voisines, avait envahi les pelouses du parc, dansant, chantant et n'interrompant ses ébats que pour se désaltérer à des tonneaux mis en perce par les ordres de l'oncle Patrice.

Au moment où, après avoir embrassé d'un regard ce spectacle, je rejoignais tante Ursule, un cri plus strident que les autres monta de cette foule.

— La voilà! La voilà!

Je crus d'abord que c'est moi qu'on accueillait ainsi. Mais j'eus bien vite reconnu mon erreur. Une double haie se formait au ras de la grande avenue; tous les visages se tournaient vers l'entrée du parc. Mes yeux se portèrent du même côté et je compris. On annonçait et on acclamait la déesse Raison.

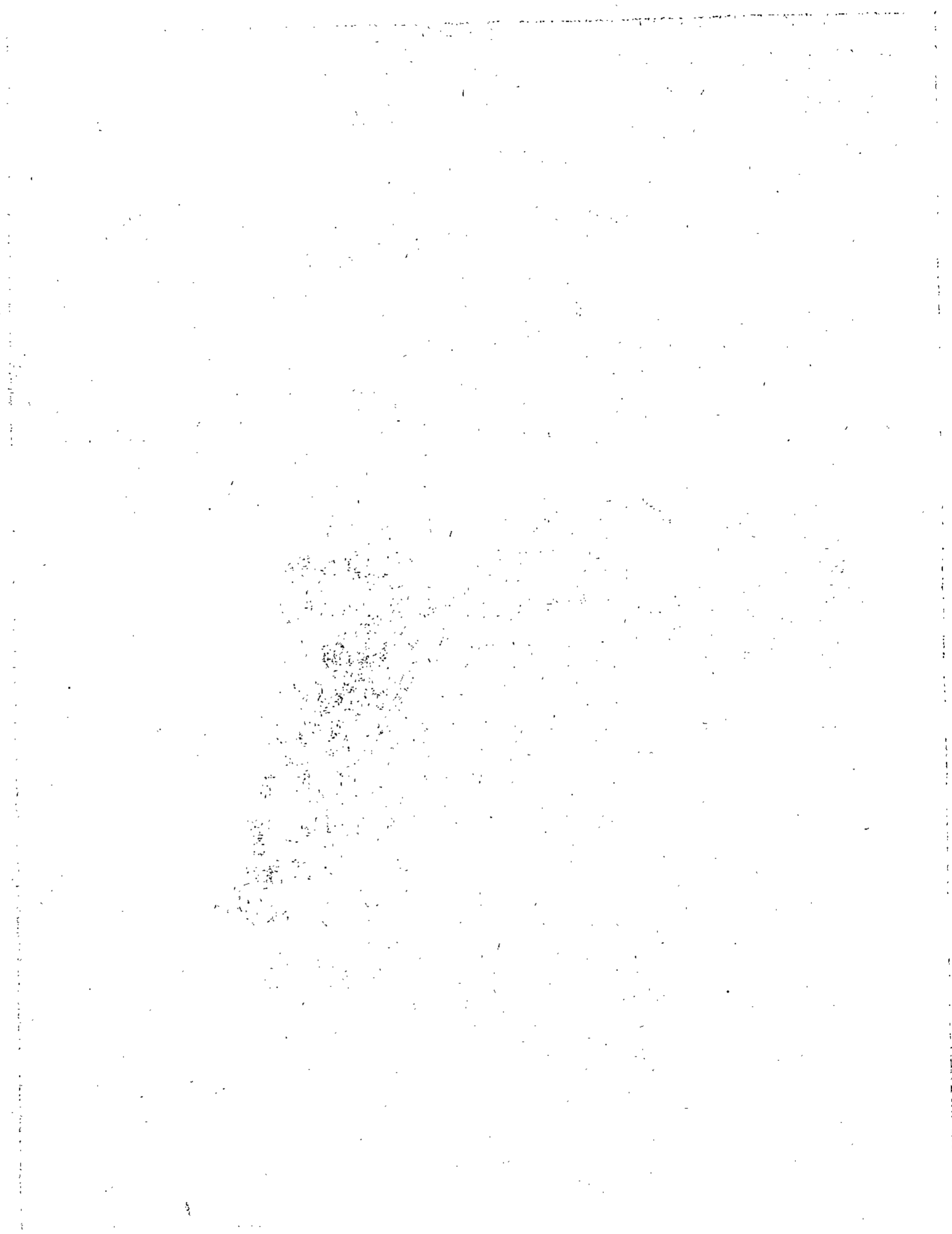
Je la vis venir de loin sous les arbres, précédée et suivie de pelotons de gardes nationaux, les uns en veste, les autres en blouse, coiffés, ceux-ci d'un shako, ceux-là du bonnet phrygien, quelques-uns d'un casque datant d'un autre âge, et tous armés d'un fusil, marchant sans ordre et sans discipline, au son de trois tambours qui les précédaient.

Quant au trône triomphal de la déesse, il consistait en un vieux fauteuil qu'on avait juché sur un brancard que portaient quatre hommes et qu'ornaient des drapeaux et des fleurs. Vêtue d'une draperie blanche que recouvrait à moitié un manteau bleu céleste parsemé d'étoiles d'or, elle étalait sur ce siège triomphal la nudité de ses bras et de ses épaules ainsi que sa figure assez pure de traits, mais déparée par une expression d'effronterie et de cynisme et où le vice avait mis ses stigmates. S'échappant d'un bonnet rouge, ses cheveux flottaient au vent. Elle tenait à la main une pique en ébène.

— On l'a appelée du Puy, dit une voix près de moi. On n'a trouvé personne à Retournac pour remplir ce rôle.



..... ON ACCLAMAIT LA DÉESSE RAISON



Autour du brancard, des fillettes en blanc, couronnées de roses, semblables à des enfants de chœur dans les processions de la Fête-Dieu, portaient, attachées à leur cou par des rubans, des corbeilles remplies de pétales de fleurs qu'elles répandaient sur le passage du cortège. Enfin, derrière la déesse, marchaient, revêtus de leurs insignes, les membres de la commune de Retournac, l'oncle Patrice en tête, et, à deux pas en arrière de lui, le vieux Framond, qui semblait ne se résoudre qu'avec peine à ne pas le devancer.

Cette mise en scène me souleva le cœur. Je le dis à tante Ursule.

— De grâce, Lucile, supplia-t-elle, contiens-toi. Ton oncle ne te pardonnerait ni l'indignation ni les railleries. Toute cette mise en scène, comme tu dis, a été préparée d'après ce qui s'est passé à Paris, à Notre-Dame. Il en est très fier.

— Mais j'espère bien que notre église ne s'ouvrira pas devant ce cortège impie, m'écriai-je.

— Hélas! il y est allé déjà, murmura tante Ursule. Il en revient. Cette mégère est montée sur l'autel; on lui a rendu les mêmes hommages qu'à Notre-Seigneur. On va de nouveau les lui rendre ici. Tiens, regarde ce qu'ils appellent l'autel de la Nature.

Je n'en voulais pas croire mes oreilles; mais il fallut bien en croire mes yeux. Je venais d'apercevoir un autel en terre glaise que jusqu'à ce moment me cachait la foule, et autour duquel, à l'approche de la déesse, elle faisait le vide. De haut en bas, on l'avait couvert de fleurs de grenadier et de feuilles de chêne. La déesse y fut conduite; elle y monta et se plaça sur un escabeau drapé de velours rouge, qui en occupait le milieu.

L'oncle Patrice, grave, solennel, la main sur son cœur, prit la parole :

— Citoyens, pérora-t-il, voici la grande solennité de la religion des peuples. Toutes les divinités adorées jusqu'à ce jour dans l'univers se sont évanouies comme un rêve; une seule reste et restera éternellement debout: la déesse Raison. Nous la possédons. Elle est là, citoyens. Vous la voyez, vous l'admirez. Qu'elle est belle! Déesse Raison, on te salue, on t'adore, on te bénit.

— Le malheureux! Le malheureux! gémit tante Ursule.

Ce fut à mon tour de lui prêcher la résignation, la patience. Debout sur le



perron, nous dominions la foule. De toutes parts, elle nous voyait. Il eût été bien imprudent de ne pas contenir notre douleur, notre colère. L'oncle Patrice, de plus en plus exalté, continuait son lyrique discours, rendant hommage « à la charmante déesse, à la gracieuse divinité qu'avaient eu le malheur d'ignorer nos barbares ancêtres. »

— Nous te jurons un culte à jamais fidèle, s'écria-t-il. Nous te jurons de maintenir et de propager ton glorieux empire, nous te jurons de poursuivre, le fer et le feu à la main, quiconque refusera de te reconnaître, ô déesse.

Tourné vers la foule, il lui avait jeté cette péroraison comme un ordre. Elle y répondit, obéissante, par des acclamations.

— Nous le jurons, nous le jurons!

Il fit un signe; les tambours battirent aux champs, tandis que, s'emparant d'un encensoir préparé à l'avance, il osait parodier une des plus saintes des cérémonies de l'Église, en faisant fumer l'encens sous le nez de la déesse. Les tambours ayant cessé de battre, une voix de fausset, aiguë et sifflante, s'éleva dans le silence. Je la reconnus. C'était celle du vieux Framond.

— A genoux! A genoux tout le monde! ordonnait-il

Il donna l'exemple. Je vis son regard se diriger vers le groupe que nous formions, tante Ursule, Bérarde et moi, en avant des serviteurs du château.

Personne n'osa désobéir, personne, si ce n'est celle qui écrit ces récits. Je ne veux tirer aucun orgueil de ma résistance. La gloire en revient à la Providence seule qui mettait en mon âme, à cette heure, l'intrépidité qui fait les héros et les martyrs. Bérarde s'était agenouillée, toute honteuse d'être sans courage. Tante Ursule fit comme elle, en essayant de m'entraîner. Mais nulle puissance humaine n'aurait pu me faire courber le front, je me sentais pareille à une barre de fer. Je restai tête haute en face de la déesse, dominant comme elle cette foule prosternée.

Alors, la misérable créature se souleva. Du haut de son trône, tendant de mon côté son bras nu, me désignant à tous par ce geste, elle m'interpella, impérieuse et courroucée.

— Eh! là-bas, la petite Carrel, à genoux, comme les autres!

Ma main et mes yeux affirmèrent avec énergie mon refus.

Des cris de cannibales me prouvèrent aussitôt que j'avais été comprise.

— A mort! A mort! A la lanterne, l'aristocrate!

En même temps, de tous côtés, des gens subitement relevés se précipitaient exaspérés, menaçants, comme prêts à me mettre en pièces. Je ne me savais pas d'ennemis parmi la population de Retournac. Elle me connaissait à peine. Quoique arrivée depuis huit mois, j'étais encore pour elle une étrangère. J'ai même lieu de penser que, parmi tant de braves gens mêlés aux scélérats et que la peur rendait lâches, ceux qui m'avaient approchée m'estimaient et m'aimaient, n'ignorant pas que je partageais leurs convictions. Cependant, je ne me découvris pas un défenseur dans cette foule.

Je ne voyais que des visages convulsés par la fureur. Je n'aurais pu dire si cette colère était feinte ou réelle. Je ne sais donc ce qui fût arrivé si l'oncle Patrice, s'élançant de mon côté, ne m'avait protégée contre l'assaut qu'on allait me livrer.

Je renonce à décrire la scène tumultueuse qui suivit. J'entends encore les reproches dont m'accablait l'oncle Patrice, tout en adjurant la foule de dédaigner la bravade dont je venais de me rendre coupable.

— Elle est folle, citoyen; d'ailleurs, c'est une enfant; il faut avoir pitié d'elle.

Et de même, au delà de cette poussée qu'essayait de contenir l'oncle Patrice, j'aperçois toujours le vieux Framond me montrant à une demi-douzaine d'individus à mine patibulaire. Assurément il leur demandait ma tête. Je n'en doutai pas. Je crus ma dernière heure arrivée. Ce jour-là, j'ai vu la mort devant moi. Jusqu'à mon dernier soupir, je bénirai Dieu qui me donna le courage de la regarder venir sans trembler et sans songer à racheter ma vie par un acte de lâcheté.

Il avait décidé que je ne périrais pas et associé mon salut à l'épisode le plus émouvant de l'histoire de ces temps effroyables. La fureur populaire, grâce à l'oncle Patrice et malgré les excitations de Framond, était venue expirer à mes pieds. Mais, pareille à l'Océan qui menace encore après que ses vagues écumeuses se sont brisées sur le rivage, elle grondait toujours. L'oncle Patrice se tenait devant moi, parlant au peuple, ne s'interrompant que pour dire à ma tante :

— Emmène-la, emmène-la. Qu'on ne la voie plus, sinon je ne répons pas de sa vie.

J'entendais, mais, sourde à ses ordres, aux prières de tante Ursule, aux adjurations de Bélarde, je restais à ma place, clouée au sol par une force supérieure, complice de ma volonté, et qui ne m'en laissait plus maîtresse.

A l'improviste, le spectacle que j'avais sous les yeux prit une physionomie toute nouvelle. La foule s'écarta de moi, attirée soudain vers l'entrée du parc, où venait d'apparaître un gendarme à cheval, tenant à la main un large pli scellé d'un cachet à la cire, qu'il agitait tout en prononçant des paroles qui n'arrivaient pas jusqu'à nous, mais que ceux qui les entendaient répétaient à leurs voisins avec une stupéfaction joyeuse.

— Que dit-il? demanda l'oncle Patrice sans comprendre.

Il s'éloignait pour courir au-devant du gendarme, tout en répétant sa question. Mais il ne put aller bien loin. La marée humaine qui s'agitait autour de lui revenait sur ses pas, barrait sa route en poussant Framond de son côté. Ils furent bientôt en présence l'un de l'autre. Ils échangèrent quelques mots. Je vis de loin le visage de Framond se décomposer, celui de l'oncle Patrice se couvrir d'une pâleur livide tandis qu'autour d'eux s'élevaient des ricanements et retentissaient des acclamations où la colère semblait avoir plus de part que la joie.

— A bas les tyrans! A bas les égorgeurs du peuple!

Tout à l'heure soumise et obséquieuse, la foule maintenant menaçait. Ceux vers qui montaient ses menaces étaient les mêmes hommes à la voix desquels, un instant avant, elle s'agenouillait devant la déesse Raison. Celle-ci quittait son trône, s'enfuyait comme pressée de disparaître, malmenée par les uns, protégée par les autres. Ses vêtements, en une minute, ne furent plus que haillons. Bientôt, de l'autel de la Nature qu'on avait si magnifiquement fleuri, ne resta plus qu'un amas de terre et de boue où les fleurs qui le décoraient gisaient lamentables et toutes souillées.

Saisies de surprise, assourdies par ces incompréhensibles rumeurs, nous cherchions à deviner, tante Ursule et moi, la cause de ce soudain revirement de la foule. Mais nous interrogeons en vain. Enfin, une voix cria près de moi :

— Robespierre a expié ses crimes. La France est délivrée.

Ce fut tout; les gens ne savaient rien de plus sur cette journée du 9 ther-



UN GENDARME A CHEVAL VENAIT D'APPARAÎTRE.....

midor qui avait vu s'effondrer la puissance des bourreaux dont le joug avait si cruellement pesé sur nous. Nous ne devions connaître qu'un peu plus tard les détails de cet événement vengeur et libérateur. Mais telle que nous en parvenait la nouvelle, elle eût suffi à nous réjouir, tante Ursule et moi, si, dès ce moment, il ne nous eût été démontré que, sur toute l'étendue du territoire français, allait commencer l'expiation pour les innombrables complices du despote qui venait de périr. A cet égard, ce qui se passait sous nos yeux était terriblement significatif.

La foule, retournée tout à coup, serrait de près l'oncle Patrice, le vieux Framond et la bande des terroristes du pays, qui, au cours de cette espèce d'émeute, s'était rangée autour d'eux, craintive, intimidée, ayant perdu toute son arrogance. On n'entendait que paroles de mort, proférées contre ces maîtres de la veille, subitement désarmés. Avec beaucoup de peine, le gendarme était arrivé jusqu'au citoyen maire de Retournac et lui avait remis le pli dont il était porteur. Mais, ce pli, l'oncle Patrice, prisonnier de la foule et littéralement paralysé par son flot sans cesse grossissant, ne pouvait l'ouvrir. Ballotté comme une épave, se défendant du mieux qu'il pouvait contre les bourrades qui pleuvaient sur lui avec des injures, il ne s'appartenait plus, impuissant à faire entendre ses paroles et ses ordres.

— Ils vont le massacrer, s'écria soudain tante Ursule.

Elle s'élança pour lui porter secours. Naturellement, je la suivis. Les rangs de la foule ne se seraient pas ouverts devant elle. Mais ils s'ouvrirent devant moi. La scène dans laquelle je venais de figurer me donnait une influence que je n'avais pas soupçonnée. Les gens qui me menaçaient quelques instants avant et contre lesquels l'oncle Patrice avait dû me défendre m'acclamaient, s'écartaient pour me livrer passage et nous permirent enfin de le rejoindre.

— Venez, mon oncle, lui dis-je en le prenant par le bras.

Mais une protestation s'éleva. On le tenait; on ne voulait pas le lâcher. Les haines qu'il accumulait contre lui-même depuis les débuts de la Terreur éclataient redoutables et avec tant de violence qu'il semblait impossible d'en contenir le déchaînement inattendu. Je ne me suis jamais bien expliqué comment nous parvînmes à le tirer, tante Ursule et moi, de cette foule hurlante. Il me semble que ce fut avec le secours des gardes nationaux qui accoururent à son appel, après avoir

mis en sûreté la déesse Raison à laquelle on avait voulu faire aussi un mauvais parti.

Quelle soirée que celle de ce jour si fertile en événements ! L'oncle Patrice, rentré au château, on avait barricadé portes et fenêtres afin d'empêcher le peuple d'y pénétrer s'il se mettait en tête de venir enlever le citoyen maire. En proie tour à tour à la colère et à l'épouvante, celui-ci allait et venait dans la maison hermétiquement close, tremblant au moindre bruit, recouvrant parfois sa jactance et de nouveau terrifié lorsqu'il relisait la lettre que lui avait apportée du Puy le gendarme.

Signée des deux représentants du peuple que la Convention avait envoyés dans la Haute-Loire après la chute de Robespierre pour y remplacer ceux qu'on avait vus s'y faire les instruments de la Terreur, elle était terrible, cette lettre. Non seulement elle révoquait les pouvoirs du citoyen Carrel et lui donnait un successeur choisi parmi les modérés, mais encore elle annonçait que justice serait faite contre les auteurs des forfaits qui avaient couvert la France d'échafauds. Une enquête allait commencer à l'effet de découvrir les coupables, c'est-à-dire les hommes de sang qui avaient terrorisé la nation. Les victimes innocentes seraient vengées.

— Voilà donc comment on récompense les services des patriotes, murmurait l'oncle Patrice lorsqu'aux imprécations que lui arrachait le message du gouvernement succédaient le découragement et la peur.

— Qu'oses-tu parler de tes services, malheureux ? murmurait toute larmoyante tante Ursule ; dis plutôt tes crimes.

Il ne protestait pas. Ce n'était plus le même homme. La peur le terrassait à son tour. Jusqu'au matin, il ne cessa de se répandre en récriminations et en plaintes et de protester de la pureté de sa conduite. On eût dit qu'il avait perdu le souvenir du rôle abominable rempli par lui pendant trois années et qui se faisait justement son accusateur.

CHAPITRE VII

Durant cette nuit d'alarmes, je ne quittai pas tante Ursule. La peur l'avait affolée. Ce n'est pas pour elle qu'elle tremblait. Depuis trop longtemps malheureuse, elle ne tenait plus à la vie. Elle tremblait pour son mari. Elle redoutait pour lui ces vengeances terribles dont elle avait entendu la voix populaire annoncer l'imminence et proclamer la nécessité.

L'effroi de l'oncle Patrice achevait de la consterner. Elle s'était fait de son énergie, de son courage, une idée bien fautive, la pauvre tante Ursule ! A le voir impérieux, arrogant, impitoyable, elle l'avait jugé comme un homme d'airain. Elle découvrait maintenant que ce n'était qu'un roseau peint en fer. Elle se demandait s'il aurait assez de sang-froid pour traverser heureusement ces heures difficiles et pour se soustraire aux périls qui le menaçaient. Elle s'efforçait de le remonter. Mais ses encouragements ne pouvaient rien contre la mollesse de cette âme à qui le pouvoir seul avait donné de la force, qui n'en avait déployé que contre les innocents et les humbles, et qui maintenant n'en trouvait plus pour faire face à l'adversité.

Elle aurait souhaité qu'il prît la fuite et quittât momentanément le pays. Elle le lui conseillait sans parvenir à le décider. Paralysé par la crainte de tomber aux mains de ses ennemis, il n'osait pas en courir le risque.

— Il ira à l'échafaud, lui aussi, gémissait-elle.

Vainement je m'efforçais de lui rendre confiance, en lui laissant entrevoir que le ciel viendrait à notre aide pour sauver ce malheureux. Soit que mes paroles fussent dépourvues de conviction, soit qu'elle pensât que toute faute s'expie et que l'oncle

Patrice devait expier les siennes, elle ne voyait que malheurs et châtements.

Vers le matin, une nouvelle tragique, que Bérarde nous rapporta d'une course qu'elle venait de faire dans Retournac, accrut l'effroi de tante Ursule. On venait de découvrir, à une courte distance du bourg, sur les rives de la Loire, le cadavre de Framond. On avait cru d'abord à un suicide qu'eût expliqué le remords de ses crimes ou la peur des responsabilités encourues par lui. Mais on s'était bientôt rendu compte qu'il avait péri assassiné. Après l'avoir étranglé, les assassins l'avaient jeté dans le fleuve du haut d'un rocher qui se dresse à pic en cet endroit. Il était tombé sans vie au bas de la berge, la tête dans l'eau, les pieds sur le sable; c'est là qu'on l'avait trouvé.

D'ailleurs, d'Yssingeaux, de Langeac, du Puy, arrivaient bientôt d'autres nouvelles semblables. Toute la contrée était en feu. Plusieurs terroristes avaient été mis à mort. Les meurtriers, pour la plupart, restaient inconnus. Déjà commençaient les réactions sanglantes qui allaient faire succéder à la Terreur dont la chute de Robespierre marquait la fin une terreur non moins effroyable.

Bérarde nous apprit encore que des hommes masqués parcouraient le pays. On les avait vus, durant cette nuit, passer par les rues de Retournac, envahir des fermes environnantes et massacrer les habitants si le fermier était désigné comme un sans-culotte.

Comment espérer que l'oncle Patrice échapperait au sort que subissaient les complices de ses forfaits? De nouveau, tante Ursule le pressa de partir. Le parc du château, qui, d'un côté, joignait les maisons de Retournac, s'ouvrait d'un autre côté sur la campagne. En s'éloignant par là, sous un déguisement, il pouvait gagner la route de Saint-Étienne et de Lyon, et, par des pays où personne ne le connaissait, se réfugier en Suisse ou en Italie. Mais il avait trop peur pour chercher son salut en s'exposant. Il préférait demeurer caché chez lui, convaincu que la Convention ne tarderait pas à envoyer des troupes pour rétablir l'ordre et protéger les citoyens. Il fut impossible de lui faire prendre un autre parti. Il ne tarda pas à se repentir de sa résistance à nos conseils.

Il n'était pas encore sept heures quand nous avons appris successivement la mort de Framond et les autres nouvelles apportées du Puy par la rumeur publique.

Elles nous avaient jetés dans d'inexprimables transes. Nous étions sur le qui-vive, nous attendant à quelque coup de main tenté contre l'ex-citoyen maire, car Béarde avait recueilli des témoignages non équivoques des intentions malveillantes d'une partie de la population du bourg.

Un peu plus tard, m'étant approchée d'une croisée, je fus effrayée par des attroupements qui s'étaient formés dans le parc et dont je pus aisément constater le caractère hostile. J'y comptai plusieurs hommes armés. Comme il était invraisemblable qu'ils fussent venus pour porter secours à l'oncle Patrice, je dus conclure de leur présence



ON VENAIT DE DÉCOUVRIR LE CORPS DE FRAMOND

qu'ils projetaient des représailles. Je courus l'en avertir. Alors il se décida à descendre dans un souterrain dont peu de gens connaissaient l'existence, et où, probablement, on ne songerait pas à le chercher. Il s'y enferma avec quelques provisions de bouche, un fusil et des munitions, résolu, disait-il, à défendre sa vie si les assaillants découvraient son asile et tentaient de l'en arracher.

Un peu rassurées de le savoir en sûreté, nous attendîmes, tante Ursule et moi, la suite des événements. Ils ne tardèrent pas à se dérouler sous les formes les plus alarmantes. Dans le parc, la foule avait continué à grossir. Se voyant en force, elle ne dissimulait plus ses intentions. Son attitude et ses propos étaient menaçants. Derrière la vitre d'où j'observais ses mouvements, je commençais à entendre les cris qu'elle proférait. Ils ne pouvaient laisser aucun doute sur le drame dont le château serait le théâtre si les furieux en franchissaient le seuil.

A ce drame que tout me faisait prévoir préludèrent soudain plusieurs coups frappés à la grande porte. Ne voulant pas ouvrir, nous ne répondîmes pas. Alors, ces coups redoublèrent. Comme pour en préciser la signification, plusieurs pierres furent lancées contre les croisées de la chambre où nous nous trouvions. L'une d'elles brisa la vitre et vint tomber à mes pieds.

Il y avait parmi les serviteurs du château deux hommes jeunes et courageux. Ils faisaient partie de la garde nationale de Retournac. A ce titre, chacun d'eux avait un fusil. Ils offrirent de s'en servir, persuadés, dirent-ils, que quelques balles bien dirigées suffiraient à mettre en fuite les assaillants. Ils firent remarquer que si nous ne nous défendions pas et laissions envahir le château, il serait impossible d'en empêcher le pillage. C'était aussi mon avis. Mais la perspective d'un combat épouvantait tante Ursule. La chère créature n'avait plus ni courage, ni confiance. Elle poussa les hauts cris et ne retrouva quelque énergie que pour s'opposer à toute tentative de défense.

— Mieux vaut parlementer, déclara-t-elle.

Elle courut ouvrir la croisée, jetant de sa voix épuisée des questions à la foule. Que nous voulait-on? Pourquoi nous attaquer? Était-ce digne de braves gens de se livrer à des violences? Elle ne fut pas entendue. Les assiégeants avaient poussé des clameurs qui couvrirent ses paroles. Ils réclamaient le citoyen Carrel.

— Il n'est plus ici, il est parti, répliqua Bérarde, qui était venue courageusement au secours de tante Ursule.

Les cris redoublèrent.

— Ce n'est pas vrai! C'est un mensonge!

— Il se cache, le bandit!

— Il n'ose affronter la justice du peuple!

En même temps, les pierres pleuvaient de nouveau sur nous. Nous dûmes bientôt quitter cette chambre. Mais, avant d'en sortir, un de nos serviteurs commit la faute de se montrer à la croisée avec un fusil. Ce fut alors un déchaînement de folles fureurs. Au rez-de-chaussée, un violent craquement se fit entendre. La foule, se ruant sur la grande porte, venait de l'enfoncer; les vieilles voûtes du château de Retournac retentirent du bruit des pas et des voix d'une centaine de gens exaspérés qui s'étaient jetés dans l'escalier pour arriver jusqu'à nous.

— Nous sommes perdus, murmura tante Ursule.

Il y eut un moment de tumulte indescriptible, dont ma mémoire n'a gardé qu'un souvenir confus. Tante Ursule, les yeux égarés, la face blêmie, est affaissée dans un fauteuil. Bérarde et moi, penchées sur elle, nous essayons de la ranimer. Autour de nous se sont rangés nos serviteurs, prêts à nous défendre si l'on en veut à nos jours. J'aperçois encore la porte ouverte, et, sur le seuil, quelques hommes que contient le respect ou la pitié, bien qu'ils brandissent des bâtons, et que poussent ceux qui les suivent, montant du dehors par le large escalier qu'ils ont envahi.

Combien de temps restâmes-nous ainsi? Je l'ignore. Ce dut être très court; mais il me sembla que c'était démesurément long. Je m'attendais à voir ces furieux se jeter sur nous et ajouter un crime de plus à tous ceux qu'avait précédemment favorisés leur faiblesse. Mais voilà que, dans ce péril, surgit un secours inespéré. Du milieu de ces figures, où passaient toutes les ardeurs d'un ressentiment inexorable, émergea sous mes yeux surpris un visage vénérable qui ne respirait que mansuétude et d'où tomba sur cet enfer un lumineux rayon de charité.

C'était M. Arsène.

Quoique je ne l'eusse approché qu'une seule fois, le jour où tante Ursule

m'avait conduite dans sa maison, je le reconnus sui-le-champ. D'où venait-il? Qui l'avait averti du danger que nous courions? Je n'en savais rien, et d'ailleurs je ne songeais pas à me le demander, uniquement dominée par cette pensée que, grâce à lui, c'en était fait de ce danger et que nous y échapperions. Il soufflait et suait, étant venu très vite. Son attitude trahissait la fatigue d'une longue et rapide course. Il n'en mit pas moins une vivacité surprenante, étant donné son âge, à écarter les envahisseurs et à se faire place au milieu d'eux. Il se trouva ainsi au premier rang à deux pas de nous.

Je crus d'abord qu'il allait nous adresser la parole et je me précipitai vers lui. Mais, comme sans me voir, il fit face à la foule et c'est à elle qu'il parla.

— Que faites-vous, mes amis? Pourquoi envahir le domicile d'autrui et menacer des femmes inoffensives?

— Qu'elles nous livrent le citoyen Carrel et nous nous retirerons, dit une voix.

— Le citoyen Carrel est le mari de l'une et l'oncle de l'autre. Fût-il encore dans cette maison, pourraient-elles vous le livrer sans manquer à leur devoir, alors que vous proférez des menaces de mort? Renoncez à exiger d'elles une trahison qui, de leur part, serait une infamie.

— Nous l'aurons malgré elles, reprit la même voix.

— Il faudra d'abord me tuer, s'écria tante Ursule.

— Voilà bien du temps perdu, lui répondit-on.

— D'abord, qui es-tu, toi? demanda un autre individu, interpellant M. Arsène.

Mais ces apostrophes virulentes ne pouvaient ébranler la fermeté du courageux vieillard.

— Ne me reconnaissez-vous pas? fit-il avec un calme révélateur de son sang-froid. Je suis l'abbé Arsène, curé d'une paroisse de Paris. Obligé de fuir la capitale, je suis venu chercher un asile parmi vous. C'est à la citoyenne Carrel que je dois de l'avoir trouvé plus sûr que je ne l'espérais. Grâce à elle, j'y ai vécu à l'abri des méchants qui me poursuivaient. Lorsque la délation m'eut désigné à leur fureur, c'est par elle que j'en fus averti et par elle encore qu'une nouvelle retraite me fut assurée.



M. ARSÈNE FIT FACE A LA FOULE

— Ce n'est pas à la citoyenne Carrel que nous en voulons, mais à son mari, objecta l'un de ceux qui avaient déjà parlé.

— Le frapper, lui, c'est la frapper, elle, déclara M. Arsène. Oubliez le mal que vous fit le citoyen Carrel; ne vous rappelez que les services rendus par sa femme à tant de malheureux dont elle préserva les jours. Rappelez-vous aussi mes propres services. Pardonnez au coupable, au nom des morts dont, en exposant ma vie, j'ai consolé les derniers moments; au nom des fidèles à qui, sans mesurer le péril, j'ai distribué le pain sacré. Pardonnez, mes amis, afin que Dieu vous pardonne, et si la clémence est au-dessus de vos forces, laissez aux lois le soin de punir.

M. Arsène mettait dans son langage tant d'énergie et tant d'éloquence persuasive que ses auditeurs commencèrent à se laisser attendrir. Leur colère tombait.

Ils se regardaient indécis et troublés comme pour se consulter. Alors, reprenant la parole, il acheva d'ouvrir leurs cœurs à la pitié. Dociles à sa prière, ils reculèrent par le chemin qu'ils avaient suivi pour venir. L'orage était conjuré, et quelques instants plus tard ils avaient tous quitté le château. M. Arsène, qui les avait ramenés à la porte, la referma sur eux après leur avoir arraché la promesse de renoncer à toute entreprise contre l'oncle Patrice. Alors seulement nous respirâmes.

Tante Ursule s'étant empressée d'aller annoncer à son mari que le péril n'existait plus, il consentit à quitter le souterrain où il s'était tenu caché pendant que le peuple occupait le château. M. Arsène nous avait rejoints. Nous sûmes de lui que, ayant reçu dans sa retraite la nouvelle de la chute de Robespierre, il s'était empressé d'accourir à Retournac pour nous porter secours si, comme il le prévoyait, nous étions menacés. En apprenant combien ce secours avait été efficace, l'oncle Patrice se fit très humble. Il était tout honteux de devoir son salut au noble prêtre que, si peu de temps avant, il voulait envoyer à l'échafaud.

Cependant, joignant ses instances à celles de tante Ursule, aux miennes, M. Arsène le pressa de partir. Le péril conjuré pouvait encore renaître. Dans le Velay et dans le Vivarais, où la Terreur s'était exercée impitoyable et avait fait tant de victimes, les âmes ne respiraient que vengeance. On pouvait tout redouter d'un peuple exaspéré et subitement délivré. Il importait de se soustraire à ses premiers coups et d'attendre pour se montrer de nouveau que les colères fussent dissipées.

— Nous quitterons ensemble Retournac, ajouta M. Arsène, car je rentre à Paris pour reprendre la direction de mon troupeau. Si vous êtes menacé, ma présence suffira à vous protéger.

Cette fois, l'oncle Patrice ne résista pas.

— Moi aussi, j'irai à Paris, déclara-t-il. J'ai beaucoup réfléchi et conçu tout un plan qui, s'il réussit, me rendra mon crédit et déjouera les tentatives de ceux qui veulent ma perte. On raconte que c'est Tallien et Barras qui ont renversé Robespierre et qu'ils sont aujourd'hui tout-puissants. Je les connais tous les deux. Lors de mon dernier voyage à Paris, ils ont rendu hommage à la pureté de mes con-

victions. C'est devant eux que je plaiderai ma cause en leur prouvant que je n'ai accompli les actes qu'on me reproche qu'en vertu d'ordres formels auxquels je n'aurais pu désobéir sans trahir la cause du peuple et sans encourir le châtement des traîtres.

Il mentait, l'oncle Patrice, car les ordres derrière lesquels il se retranchait, il les avait souvent devancés, et toujours, en les exécutant, il en avait accru la rigueur. Mais ce n'était pas le moment de relever ses affirmations mensongères et, encore moins, celui de les discuter. D'ailleurs, toute son assurance lui était revenue. Il le prouva en disant :

— A Paris, je suis sûr de trouver des protecteurs. Je suis riche, très riche, et quand on est riche, on en trouve toujours. Il faut seulement savoir y mettre le prix.

Nous nous regardâmes, tante Ursule et moi, interdites par son cynisme. Mais il ne vit pas le regard que nous échangeâmes, préoccupé déjà par la perspective de son voyage et des heureux résultats qu'il en espérait. Il fut ensuite décidé qu'il partirait dans la nuit suivante avec M. Arsène. Il n'eût pas été prudent pour lui de passer par Yssingeaux ou par le Puy. Dans ces deux villes, tout le monde le connaissait. Sa réputation était faite; elle l'exposait à trop de risques. Mais, à Saint-Étienne, ces risques n'existaient pas. C'est là que, avec son compagnon, il irait prendre la diligence de Paris. Nous ne nous doutions encore en ce moment, ni les uns ni les autres, que ces projets allaient être retardés par l'événement le plus douloureux, je veux dire la mort de la pauvre tante Ursule.

Tant qu'il avait fallu défendre contre son mari les innocents que des fanatiques, plus fanatiques que lui, désignaient impérieusement à ses coups, puis, lorsqu'il avait fallu le défendre lui-même contre les opprimés d'hier avides de se venger et de venger ses victimes, la chère créature était restée debout. Mais, maintenant que le danger avait cessé, elle s'affaissait, n'ayant plus la force de vivre.

La crise qui allait nous l'enlever débuta par un évanouissement. Comme l'oncle Patrice s'éloignait pour s'occuper des préparatifs de son départ, je la vis tomber en défaillance. A mes cris, il revint sur ses pas. Il nous aida à la transporter dans sa chambre, tandis que, par son ordre, un domestique allait quérir

l'officier de santé de Retournac. Celui-ci vint bientôt, prescrivit des remèdes qui furent immédiatement administrés. A notre grande joie, ils rendirent la malade à la vie.

Nous n'étions que trop disposés à nous faire illusion et à croire que le mal était enrayé. Mais elle-même nous éclaira sur la gravité de son état en nous annonçant sa fin prochaine avec sérénité et je ne sais quelle joie intérieure que manifestaient ses yeux. Puis, en moins de vingt-quatre heures, sa faiblesse devint si grande, que l'officier de santé, sans pouvoir encore le préciser, nous avoua qu'il redoutait une issue fatale.

Ses craintes me glacèrent le cœur. J'aimais tendrement tante Ursule. En quelques mois, elle s'était faite ma mère, ma sœur, ma meilleure amie. Depuis le départ de mon cher fiancé Marcel Framond, au milieu des cruelles épreuves qui avaient assombri ma jeunesse, durant les jours de terreur et de deuil qui les avaient suivies, je n'avais dû qu'à l'affection de tante Ursule d'en supporter l'accablant fardeau. La perte dont j'étais menacée serait donc irréparable.

A mes larmes, que je fus impuissante à lui dissimuler, elle devina ma douleur.

Dès ce moment, elle ne s'attacha qu'à me consoler. Son langage affectueux me révéla tout à la fois sa sollicitude et sa prévoyance. C'est quand la mort allait me la ravir que je mesurais toute l'étendue de son affection.

Après m'avoir exprimé le bonheur infini qu'elle éprouvait à se sentir si proche de l'heure qui la délivrerait des pesantes chaînes de l'existence, elle se plut à me tracer le tableau de mon avenir, tel qu'il lui apparaissait, à la lumière qui, si souvent, vient éclairer, aux approches du ciel, l'intelligence de ceux à qui une foi vive, une vie pure et sans tache donnent l'espoir d'y monter. Elle me parla de Marcel, me le montrant comme mon futur compagnon et comme digne de toute ma confiance, de tout mon amour. Il ne tarderait pas à revenir, et puisque la mort de son père le rendait libre de se conduire à son gré, nous pourrions nous marier sur-le-champ et être heureux.

J'écoutais cette voix aimée, et encore qu'il me fût impossible de me convaincre que je l'entendais pour la dernière fois, ses accents si tendres pénétraient mon cœur, s'y gravaient, et, tout en y répandant une angoisse poignante, ils y éveillaient

des espoirs réconfortants. J'étais seule avec tante Ursule tandis qu'elle me parlait ainsi, M. Arsène et l'oncle Patrice ayant dû, sur sa demande, s'éloigner de son lit. Sûre de n'être pas entendue par son mari, elle donnait un libre cours à toutes les pensées qui se pressaient dans son esprit au moment de nous quitter à jamais et à toutes les recommandations qu'elle voulait me faire.

Les ayant épuisées en ce qui me concernait, elle s'arrêta pour reprendre haleine. Je crus qu'elle n'avait plus rien à me dire. Mais bientôt elle reprit :

— Ce n'est pas tout, ma chère Lucile; et, après t'avoir parlé de toi, je dois maintenant te parler d'un autre, de ton oncle Patrice. Je te supplie, quoi qu'il arrive, de ne pas l'abandonner et de toujours veiller sur lui. Je mourrai tranquille si tu me promets de ne jamais oublier qu'il fut le frère de ton père, et que, à ce titre, je l'ai mis sous ta garde, avec l'espoir que ton dévouement, ton affection, tes conseils, tes exemples le ramèneront aux opinions de sa jeunesse, à celles qu'il tenait de ses parents. Veux-tu prendre cet engagement, ma Lucile? Veux-tu le prendre en ton nom et au nom de Marcel?

— Je le prends de toute mon âme, tante chérie, et pour Marcel et pour moi, m'écriai-je. L'oncle Patrice trouvera toujours en nous des enfants dévoués, et, à moins qu'il ne nous chasse de sa maison, nous la considérerons comme la nôtre. Il n'y sera jamais seul.

— Tu m'as comprise, et j'en bénis Dieu.

De ces instants douloureux, je ne veux rappeler que le souvenir de ces solennelles paroles. Il fera comprendre pourquoi, après la mort de tante Ursule, je me fis un devoir de rester auprès de son mari, alors que sa conduite, dont je parlerai plus loin, ne me disposait que trop à m'éloigner de lui. Lorsque, froissée par tout ce que présentaient trop souvent d'indigne et de révoltant ses actes et son langage, j'étais tentée de le fuir, c'est la promesse faite à sa femme qui me retenait sous son toit et me donnait le courage de lui prodiguer les soins qu'une fille doit à son père.

Tante Ursule, après m'avoir dit ce qu'elle voulait me dire, appela son mari et le retint assez longtemps, lui parlant à demi-voix, suppliante et tout en larmes. Il l'écoutait dans une attitude de recueillement et de contrainte dont je fus pénible-

ment impressionnée. On eût cru qu'il avait hâte d'en finir, et, quand elle s'arrêta, il parut soulagé.

Ce fut alors au tour de M. Arsène de se prêter aux désirs de la mourante. Il l'entendit en confession, et, après qu'elle eut reçu les derniers sacrements, il resta près d'elle en prières. Après une agonie sans secousse, tante Ursule expira entre mes bras, dans la nuit, en me suppliant encore de veiller sur son mari.

CHAPITRE VIII

Protégée dans un jour de péril par l'intervention inattendue de M. Arsène, notre maison le fut plus encore par la mort de tante Ursule. Si, comme nous pouvions le craindre, quelques-uns des violents dont le saint prêtre avait désarmé la colère ne s'étaient montrés dociles à sa voix qu'en se promettant de revenir à la charge après qu'il serait parti, ils renoncèrent à leur dessein en apprenant que tante Ursule avait rendu l'âme.

Durant la matinée qui suivit son trépas, le château fut encore envahi. Mais ce n'était plus, cette fois, par une foule tumultueuse et menaçante. Les arrivants devant qui les portes s'ouvrirent se présentèrent recueillis et paisibles. Ils venaient prier auprès de la dépouille mortelle de celle qui n'était plus. Ils ne parurent pas irrités en apercevant l'oncle Patrice au chevet du lit de la morte. Il y était resté sur le conseil de M. Arsène. Sincère ou non, la douleur qu'il laissait voir lui tint lieu de défense. Parmi les visiteurs, bien peu lui parlèrent; les condoléances n'allèrent qu'à moi. Du moins, ne fut-il l'objet d'aucune menace ni d'aucune injure.

Il en fut de même le jour des obsèques. Elles furent célébrées à l'église de Retournac, qui se rouvrit à cette occasion, l'ancien curé constitutionnel ayant reparu aussitôt que la nouvelle de la chute de Robespierre avait été officiellement annoncée.

L'oncle Patrice marcha derrière le cercueil, appuyé à mon bras, ayant de l'autre côté M. Arsène qui se faisait son garant, le garant du désir qu'il manifestait de faire oublier son triste passé. Il traversa ainsi, entre nous deux, les rues du bourg sans provoquer ni murmures ni réflexions malveillantes. La même indiffé-

rence l'accompagna au cimetière et lui permit de rentrer au château sans avoir été inquiété.

C'en fut assez pour le reconforter, ranimer sa confiance et lui rendre légère la perte de sa femme. A peine rentré, il parut l'avoir oubliée et ne plus songer qu'à reconquérir son pouvoir, dont il entendait faire, à l'en croire, un meilleur usage. Il parlait déjà comme s'il eût été sûr de redevenir le maître de Retournac. Il irait à Paris ; il verrait Tallien, Barras, Fouché. N'ayant rien fait qu'ils n'eussent fait, eux aussi, il parviendrait à s'inféoder à eux ; il deviendrait le défenseur et le propagateur de leurs principes ; fort de leur appui, il ne redouterait plus ses ennemis.

Nous étions stupéfaits, M. Arsène, Bérarde et moi, de le voir oublieux à ce degré de tout le mal qui était son œuvre, et crédule au point de supposer que le sang de ses victimes ne crierait pas vengeance, que ses crimes resteraient impunis. Mais nous lui cachâmes la surprise qu'excitaient en nous ses illusions et il ne la devina pas. Les préparatifs de son départ l'eurent bientôt entièrement absorbé.

La veille du jour où il devait nous quitter — c'était le lendemain des obsèques de tante Ursule, — il m'appela dans sa chambre, et, seul avec moi, il me dit :

— On ne sait ni qui vit ni qui meurt, petite, et quoique je sois convaincu que je reviendrai de Paris sain et sauf, j'ai dû prévoir cependant le cas où il m'arriverait malheur. Mon intention ayant toujours été de te léguer tous mes biens, je te fais mon héritière par le testament que voici. J'avais songé à le déposer entre les mains du notaire de Retournac, mon successeur, mais, tout réfléchi, je trouve plus prudent de te le confier, afin que tu puisses en faire usage sans tarder si tu apprenais ma mort. Tiens, prends-le et mets-le en sûreté.

Si j'avais cédé au premier mouvement de ma conscience, j'aurais repoussé le pli qu'il me tendait. Mais la raison l'emporta. Si je lui avouais la révolte qu'excitaient en mon cœur ses dispositions généreuses, il détruirait ce testament dont je ne voulais pas bénéficier et il en ferait un autre en faveur de quelqu'un qui, n'ayant pas les mêmes scrupules que moi, s'approprierait bel et bien cette opulente succession. Les héritiers du marquis de Retournac seraient alors définitivement dépouillés, tandis que si j'acceptais l'héritage, et si je survivais à l'oncle Patrice, l'iniquité dont ils avaient été les victimes serait un jour réparée.

Entrevoir les conséquences de mon acceptation, mesurer les inconvénients de mon refus et me décider à feindre, en me prêtant aux désirs du testateur, satisfaction et gratitude, tout cela fut rapide. Je pris le testament et me fis violence pour remercier l'oncle Patrice.

Après l'avoir quitté, je courus trouver M. Arsène. Lui seul, en des conjonctures si délicates, pouvait me conseiller, et, avec



LES OBSÈQUES FURENT CÉLÉBRÉES A L'ÉGLISE DE RETOURNAC

son expérience, me prescrire la conduite que je devais tenir afin que mes intentions eussent tout leur effet. Je lui racontai ce qui venait de se passer. Il m'approuva, et, me conformant à son avis, j'écrivis au bas du testament quelques lignes qu'il me dicta, desquelles résultait la preuve qu'en acceptant la succession de l'oncle Patrice je ne m'en considérais que comme la gardienne, désirant la restituer, dès que cela me serait possible, aux héritiers de la famille de Retournac. J'allai ensuite enfermer ces papiers dans un coffret où je conservais mes souvenirs les plus précieux, quelques lettres de mes parents et divers objets qui leur avaient appartenu.

Le départ de l'oncle Patrice m'emplit le cœur de tristesse, non certes que je fusse affligée d'une séparation qu'il prévoyait devoir durer plusieurs mois. J'étais sans affection pour lui. Trop souvent sa conduite en avait fait pour son entourage un objet d'horreur, et j'étais plutôt heureuse de penser que je serais quelque temps sans le voir. Mais son insensibilité, sa sécheresse de cœur, tout ce qui, dans son langage et ses allures, me démontrait qu'il était déjà consolé de la mort de tante Ursule, m'impressionnèrent douloureusement. Pauvre tante Ursule, si héroïquement dévouée à cet indigne époux, si vaillante à le défendre après l'avoir tant aimé, si cruellement torturée par lui et si vite oubliée!

Dans Retournac, quand on sut le châtelain parti, un grand apaisement s'opéra. Déjà la mort de Framond, la disparition des sans-culottes les plus farouches avaient été une délivrance pour les habitants. L'absence de l'ex-maire la rendit plus entière. Soit que sa nièce, victime, elle aussi, des funestes doctrines dont il s'était fait l'apôtre, inspirât sympathie et pitié, soit que du fond de sa tombe tante Ursule la protégeât, on respecta son deuil et sa retraite.

Je m'étais d'abord un peu effrayée de rester seule avec Bérarde, entourée de quelques serviteurs dont le dévouement était de trop fraîche date pour résister toujours aux intimidations du dehors. Mais j'eus bientôt compris que je ne courais aucun risque. Les gens que j'aurais pu redouter me savaient de cœur avec eux. Peut-être aussi craignaient-ils un retour offensif de l'oncle Patrice. Ils n'ignoraient ni son savoir-faire ni son crédit. Il passait avec raison pour un homme habile à se retourner. On s'attendait à le voir revenir ayant fait peau neuve et conquis l'amitié confiante des nouveaux maîtres de la France.

Plût à Dieu que la réaction qui avait suivi la journée libératrice du 9 thermidor eût revêtu partout, dans nos contrées, des formes aussi peu agressives que dans notre bourg! Malheureusement, presque partout ailleurs, elle se déchaînait terrible et sanglante. Au Puy, à Yssingeaux, à Lyon, les assassinats succédaient aux assassinats. Sous prétexte de tirer vengeance des terroristes, s'étaient organisées des bandes meurtrières. Elles se répandaient dans les campagnes, terrorisaient les villes, se livraient à des brigandages.

Les routes étaient encore moins sûres que sous le règne de Robespierre.

Presque tous les jours, nous apprenions des arrestations de diligences, des attaques à main armée, des massacres, des exploits abominables en un mot, dont les auteurs, chefs et soldats, recrutés surtout parmi les déserteurs, déclaraient agir au nom du roi et n'étaient en réalité que des bandits.

Vainement on jetait des troupes à leur poursuite, vainement on multipliait des lois et des mandats d'accusation. Presque toujours ils s'y dérobaient. D'ailleurs, on ne les connaissait même pas, ces malfaiteurs. Ils s'enveloppaient de mystère. Ils n'opéraient que le visage couvert d'un masque ou barbouillé de suie, ceux-là surtout qu'on appelait les « chauffeurs » et qui poussaient la cruauté jusqu'à brûler à la flamme des cheminées embrasées les pieds de leurs victimes avant de les égorger. Ces événements sont entrés dans l'histoire sous le nom de réaction thermidorienne, leurs auteurs sous le nom de thermidoriens. La France leur dut de voir renaître la Terreur dont elle s'était crue à jamais délivrée.

Tandis qu'ils se déroulaient, j'attendais, sans le souhaiter, le retour de l'oncle Patrice, appréhendant de le voir tomber sous les coups des vengeurs qui mettaient le pays à feu et à sang. Quoiqu'il s'abstînt, dans les très rares lettres que je recevais de lui, de manifester ses craintes, je fus convaincu qu'il partageait les miennes, et que, pour ce motif, il ne se hâtait pas de revenir.

Je ne connus, durant ces tristes jours, que des joies bien précaires, et encore étaient-elles trop espacées pour apporter un soulagement efficace au douloureux état de mon âme. Je les trouvais dans les nouvelles que trop rarement m'envoyait mon cher Marcel. Il faisait alors partie de l'armée de Sambre et Meuse, qui combattait victorieusement sur les bords du Rhin les troupes de la coalition. En moins d'une année, son intelligence et son courage lui avaient valu un avancement rapide; il était lieutenant. De plus en plus, il se passionnait pour une carrière qu'il espérait rendre glorieuse si la mort ne l'arrêtait pas.

Livré à d'incessants dangers, attelé à une lourde tâche et toujours les armes à la main, il n'avait guère le temps de m'écrire. Aussi ses lettres étaient-elles brèves, aussi brèves que rares. Du moins, les sentiments qu'il m'avait voués s'y manifestaient-ils avec la même force et la même constance. Cela, certes, eût suffi à me rendre heureuse si je n'avais tremblé sans cesse sur ses jours. Lorsque m'arrivait

une de ces lettres bénies, mon bonheur était empoisonné par la crainte qu'il n'eût péri après l'avoir écrite.

J'avais eu le triste devoir de lui annoncer la mort de son père. C'était en août 1794. Sa réponse ne m'arriva qu'en novembre. Il venait alors de passer dans les Pays-Bas, où les armées de la République poursuivaient leurs conquêtes. Après m'avoir exprimé la douleur que lui causait le tragique événement dont je lui avais fait part, il me parlait avec certitude de notre réunion prochaine. On s'attendait à la paix; si elle n'était pas conclue, l'armée prendrait en Hollande ses quartiers d'hiver. Dans l'un et l'autre cas, il solliciterait et obtiendrait un congé qu'il me consacrerait. Peut-être pourrions-nous alors fixer l'époque de notre mariage. Hélas! bien des jours allaient s'écouler encore avant que se réalisassent ces projets que ratifiait mon cœur.

Après cette lettre, trois mois passèrent sans m'en apporter d'autres. Je souffris mille tortures, persuadée que mon fiancé avait trouvé une mort obscure dans quelque combat. Après une longue attente, je me décidai à employer l'oncle Patrice à l'effet de savoir si mes craintes étaient ou non fondées. Sans lui avouer la cause de l'intérêt que je portais à Marcel, je le priai de s'enquérir de lui au ministère de la Guerre. Cette démarche eut pour résultat de m'apprendre que, depuis le mois de janvier, le lieutenant Marcel Framond ne figurait plus sur les états de sa demi-brigade. Il avait disparu à la suite d'un engagement avec les Autrichiens. Comme il n'avait pas été retrouvé parmi les morts, on le supposait prisonnier. Je ne pus que souhaiter que telle fût la vérité.

Je la connus bientôt après. Une lettre, au timbre de Gratz, en Styrie, m'apporta enfin des nouvelles. Légèrement blessé dans un combat d'avant-garde, Marcel était tombé aux mains de l'ennemi. On l'avait interné dans la ville d'où il m'écrivait, irrité de ne pouvoir plus combattre, mais ne courant plus aucun péril et n'ayant qu'à s'armer de patience, en attendant que la conclusion de la paix le rendit à la liberté. Je me jetai à genoux et j'adressai au ciel les actions de grâces que je lui devais pour les marques visibles de bonté qu'il me donnait en mettant Marcel à l'abri des hasards de la guerre. Dès ce jour, nous pûmes correspondre, et je vécus dans l'attente de cette paix qui devait le ramener auprès de moi.



MARCEL ÉTAIT TOMBÉ
AUX MAINS DE L'ENNEMI.....

Au moment où j'étais
ainsi rassurée sur son sort,

l'oncle Patrice ne m'avait pas encore parlé de son retour. Mais tout me portait à croire qu'il s'y préparait et qu'il ne tarderait pas à rentrer à Retournac, d'où il était parti depuis déjà huit mois. Je fus donc bien surprise en recevant de lui, un matin d'avril, un billet très laconique par lequel il m'invitait à prendre mes dispositions pour aller le retrouver à Paris, en compagnie de Bélarde.

Quels motifs le décidaient à m'appeler? Il ne me les faisait pas connaître, se réservant de me les dire à mon arrivée, et certain, affirmait-il, que je les approuverais. Comme il ne voulait pas m'exposer à faire en la seule compagnie de Bélarde une si longue route, il m'engageait à m'entendre avec un de ses amis qu'il me désignait, un membre de la Convention, où il représentait le département de la Haute-Loire. Ce personnage, qui se préparait à retourner dans la capitale après un séjour dans son pays, déclarait qu'il serait très heureux de se faire mon compagnon de voyage.

Je fus d'abord consternée autant que surprise à l'idée d'aller me jeter dans ce Paris, qui, de loin, m'apparaissait comme une ville maudite, depuis que je savais par quels forfaits la Terreur s'y était manifestée.

— Je n'obéirai pas, m'écriai-je devant Bérarde, après lui avoir lu le billet de l'oncle Patrice. Que ne me dit-il pourquoi il m'appelle? A défaut du bonheur, je goûte ici la paix et je n'y veux pas renoncer.

— Ne pas obéir est bien grave, Mademoiselle, m'objecta Bérarde. Si Monsieur vous appelle, c'est qu'il a ses raisons, et peut-être vous en voudra-t-il de votre résistance. Si notre chère dame était encore de ce monde, elle ne vous tiendrait pas un autre langage que moi, et il me semble que vous devez faire ce qu'elle vous eût conseillé.

La sagesse de cet avis eut raison de ma première résolution. Me parler au nom de tante Ursule, c'était le plus sûr moyen de me rendre docile aux désirs de l'oncle Patrice, et je résistai d'autant moins que je me souvins d'avoir promis à la morte de ne jamais quitter volontairement son mari.

— Eh bien! soit, nous partirons, répondis-je à Bérarde.

Aller du fond de nos montagnes à Paris, ce n'est aujourd'hui, grâce aux chemins de fer, qu'une promenade qu'on peut faire en une journée. Il n'en était pas de même à l'époque où se présentait à moi la perspective de ce voyage. Il y fallait plus d'une semaine, et la route n'était pas sans dangers, surtout depuis que la Terreur avait empli les campagnes de vagabonds, proscrits ou déserteurs.

On pouvait la franchir soit en diligence, soit en chaise de poste. Pour les gens d'humble condition, petits bourgeois et artisans, pour ceux qui avaient intérêt à ne pas se faire remarquer, la voiture publique était tout indiquée. Mais les riches, les personnages officiels, représentants du peuple, fonctionnaires, généraux, diplomates, auraient cru déchoir s'ils n'avaient employé un carrosse auquel on attelait aux relais des chevaux que fournissait, avec un postillon, les maîtres de poste.

Je me demandais quel mode de transport nous adopterions, lorsque le conventionnel, ami de l'oncle Patrice, qui devait se charger de moi et à qui je m'étais empressée d'écrire afin de me mettre à sa disposition, me fit savoir que nous voyagerions dans sa voiture. Il me pria de me tenir prête à une date qu'il me fixait, mais à ne m'occuper d'aucun détail. Il devait me prendre ce jour-là à Retournac, par où il comptait passer en quittant le Puy. Nous nous préparâmes à partir avec lui.

A l'heure qu'il m'avait indiquée, vers la fin de l'après-midi, je vis une vieille berline traverser le parc et venir s'arrêter au perron. C'était notre homme, le citoyen Larnac, représentant de la Haute-Loire à la Convention. Je me trouvais en sa présence pour la première fois, qui devait être aussi la dernière, puisque nous ne nous rencontrâmes jamais plus. Excellent homme et déjà grisonnant, il me témoigna beaucoup de déférence et de courtoisie. J'ai souvent regretté que ma mémoire ait cessé de me rappeler sa figure avenante et sa parole aimable. L'unique souvenir que j'aie gardé est celui des attentions quasi paternelles dont il m'entoura jusqu'au terme du voyage. Naturellement, nous étions obligés de nous arrêter tous les soirs, au cours de notre trajet. Nous soupions et nous couchions dans quelque auberge, où, lorsque mon compagnon s'était nommé, on s'empressait de mettre les petits plats dans les grands et de nous donner les meilleures chambres.

A l'entrée des villes, aux mairies où nous faisions viser nos passeports, sa présence nous mettait à l'abri des difficultés et vexations auxquelles étaient soumis les voyageurs en ce temps-là. Le titre de *conventionnel* avait alors une vertu magique. Je fus souvent frappée du servile empressement que mettaient les employés et les gardes nationaux à s'efforcer d'être agréables à l'important personnage qu'il était. Si j'avais été seule avec Bérarde, ils eussent été sans doute malveillants. Mais, devant le citoyen Larnac, toute leur arrogance tombait. Ils s'humiliaient jusqu'à la bassesse.

Je ne fus pas moins frappée du lamentable état des chemins par lesquels nous nous avançons vers Paris. La Révolution, faute d'argent ou faute de bras, les avait laissés se détériorer. Depuis longtemps on ne les réparait plus. Ils étaient, pour la plupart, sillonnés de fondrières où souvent se brisaient les essieux, ce qui obligeait à faire halte à l'endroit où l'accident s'était produit et à attendre, pour repartir, qu'il fût réparé.

Je m'étais réjouie de voir se rouvrir l'église de Retournac et je me figurais que partout ailleurs les ministres du culte, ceux qu'on appelait les « réfractaires », avaient reparu et vaquaient librement aux devoirs de leur sacerdoce. A Lyon, je fus détrompée. Nous nous y étions arrêtés pour la nuit. Le matin venu, je voulus, avant de nous remettre en chemin, assister à la messe. J'appris alors que la

presque totalité des temples, ceux mêmes qu'on avait rouverts au lendemain de Thermidor, s'étaient refermés sur l'ordre de la Convention, et que, dans ceux où s'exerçait le culte, il n'y avait de célébrants que des prêtres assermentés. Les autres étaient encore dans l'exil ou réduits à se cacher, toujours menacés de la rigueur des lois révolutionnaires s'ils tentaient de se montrer publiquement après avoir refusé de se soumettre à leurs prescriptions. Ce détail, d'autres encore, me prouvèrent que la Terreur régnait toujours et n'avait fait que changer de forme.

Tout en le constatant, je n'en souffrais pas, grâce aux circonstances qui m'avaient fait passer dans le camp des maîtres du moment. Je me trouvais être, sans l'avoir voulu, une privilégiée. J'en recueillis une preuve nouvelle aux barrières de Paris, où toutes les voitures arrivant du dehors étaient arrêtées, fouillées, minutieusement inspectées, et les gens qu'elles amenaient mis en demeure de montrer leur passeport.

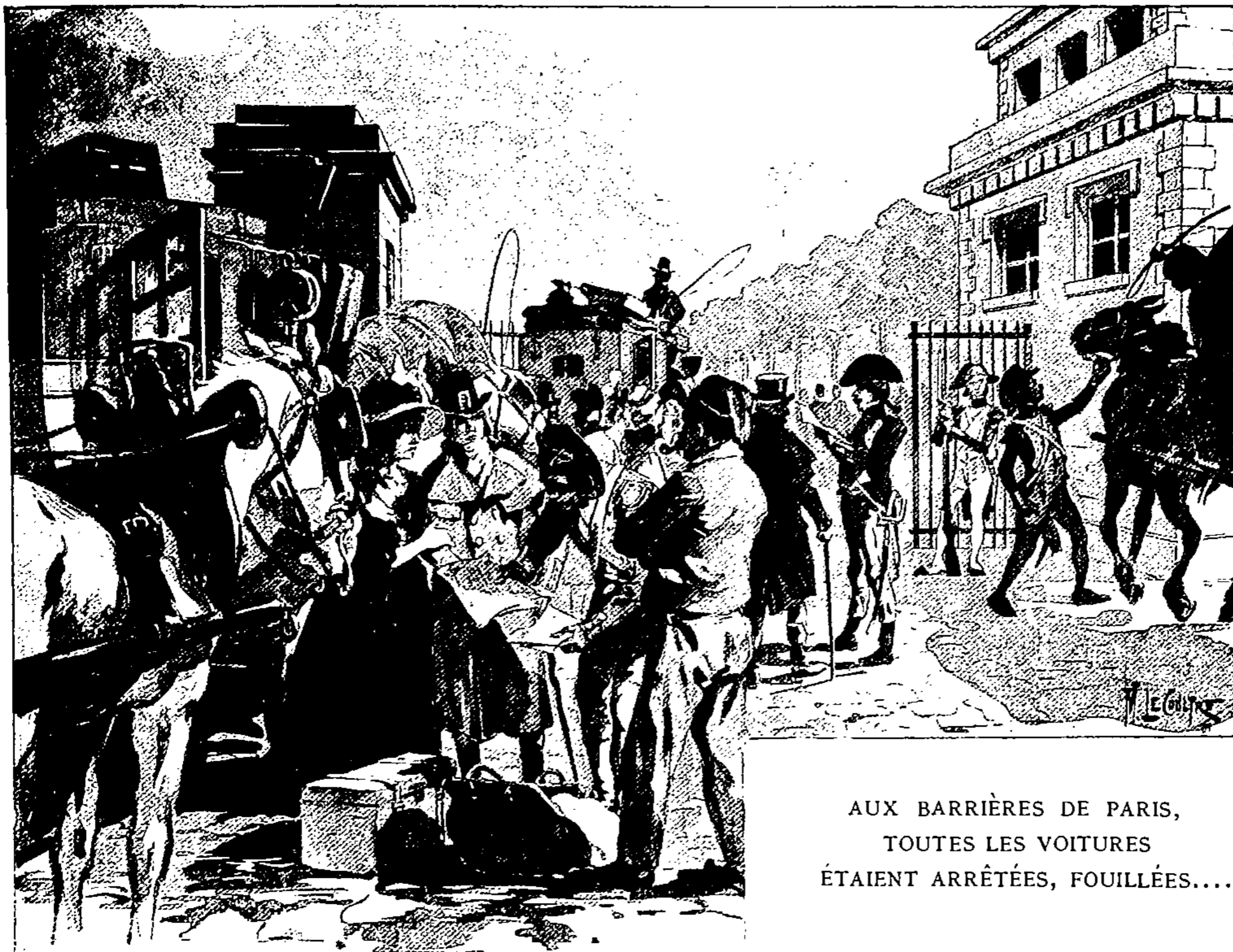
Au moment où la nôtre, sur l'injonction brutale d'un fonctionnaire, allait se placer à la file de celles qui la précédaient, mon compagnon mit la tête à la portière et se fit reconnaître. Tout aussitôt l'obséquiosité succéda à la menace. L'ordre qu'il donnait d'une voix impérative fit s'ouvrir la route devant nous sans même qu'on eût vérifié sa déclaration.

Maintenant, nous roulions dans les rues d'un faubourg de la capitale. Elles n'étaient pas en meilleur état que les routes que nous venions de parcourir. Défoncées, boueuses, mal pavées, avec, çà et là, des flaques d'eau croupissante, elles témoignaient de l'incurie de l'édilité parisienne à qui incombait la charge de leur entretien.

J'en fis la remarque à mon compagnon.

— Ce sont là les suites de la Terreur, me répondit-il. La commune a eu autre chose à faire qu'à s'occuper des intérêts matériels de Paris. Et puis, l'argent manquait..... Les choses se sont ressenties comme les gens de la misère publique.

Elle était visible de tous les côtés, cette misère publique, fruit amer de la Révolution : sur les visages assombris des passants et dans leurs yeux qui exprimaient la défiance et la peur ; sur les façades des maisons, noirâtres, sillonnées de



AUX BARRIÈRES DE PARIS,
TOUTES LES VOITURES
ÉTAIENT ARRÊTÉES, FOUILLÉES.....

lézardes, attendant depuis longtemps des réparations nécessaires. Au delà du faubourg, sur les boulevards, par les voies plus élégantes du centre de la capitale, le spectacle se modifiait, mais il attestait la même détresse, l'effroyable bouleversement qu'avaient opéré dans Paris le triomphe des Jacobins, la proscription du luxe, la dispersion des aristocrates.

Ici, c'était une église aux murs dégradés, transformée en dépôt où s'entassait la dépouille des riches vendue à l'encan : vêtements somptueux, bijoux, meubles de prix, chefs-d'œuvre d'art, portraits de famille ; là, des magasins aux vitrines vides ; ailleurs, d'élégants hôtels restés clos depuis la fuite de leurs habitants ou conservant encore sur leurs toitures crevées, leurs fenêtres brisées, leurs portes en morceaux, les traces du pillage qu'avaient exercé de toutes parts les fureurs populaires. On eût dit d'une ville mise à sac et qui se ressent encore de toutes les déprédations commises par l'ennemi qui l'a dévastée.

CHAPITRE IX

Par suite du laconisme des lettres de l'oncle Patrice, je ne savais rien du genre d'existence qu'il menait à Paris, sinon qu'il habitait rue Chantereine. Je le croyais installé à l'hôtel, et c'est dans un hôtel que je m'attendais à descendre. Mais je m'étais trompée, et je ressentis quelque étonnement lorsque la chaise de poste s'arrêta devant une petite maison blanche dont deux marronniers qui commençaient à fleurir égayaient le seuil et que rendaient plus riante encore les sculptures de sa façade, les couleurs vertes de ses persiennes et les fins rideaux brodés qu'on apercevait derrière les vitres.

Le soleil printanier qui montait dans un ciel clair accusait l'élégance de cette ravissante demeure. La rue Chantereine, à l'extrémité de laquelle elle était située, se perdait dans de vastes espaces qu'occupaient alors des champs et des jardins maraîchers, et sur lesquels se sont élevés depuis les quartiers qui ont prolongé la chaussée d'Antin jusqu'aux boulevards extérieurs. On était à deux pas des plus brillantes voies de Paris, et on aurait pu se croire à la campagne, loin de tout mouvement et de tout bruit.

La voiture à peine arrêtée, et comme notre compagnon se précipitait pour nous aider à en sortir, Bérarde et moi, la porte de la maison s'ouvrit et deux domestiques se présentèrent. Tandis qu'ils déchargeaient nos malles, nous entrâmes dans un corridor large, aux murs peints en bleu, au sol couvert de mosaïques. A droite et à gauche s'ouvraient plusieurs salons meublés avec un grand luxe. A l'entrée de l'un d'eux parut l'oncle Patrice.

Je ne le reconnus d'abord pas, tant sa mise différait de celle qu'il portait à

Retournac. Il avait sacrifié le bonnet rouge et la carmagnole aux modes du jour : les bottes à la russe, montant à mi-jambe ; la culotte collante, un gilet rayé vert et noir, alourdi par les breloques battant le ventre, la cravate épaisse et haute dans les plis de laquelle le menton disparaissait, et l'habit marron, à revers, orné de boutons de métal. Un crêpe à son bras indiquait seul qu'il était encore en deuil de sa femme.

Après m'avoir embrassée, il remercia son ami qui s'était fait notre protecteur durant le voyage. Il voulait le retenir le temps de déjeuner avec nous. Mais l'autre avait hâte de rentrer chez lui. Il remonta en voiture après m'avoir déposée saine et sauve entre les mains de l'oncle Patrice.

— Avant tout, tu vas te restaurer, ma petite, me dit alors celui-ci.

Il confia Bérarde à un domestique en le chargeant de la conduire, après qu'elle aurait bu et mangé, à l'appartement qui m'était destiné, et m'introduisit dans une salle où, quelques instants après, on nous servit du chocolat et des pâtisseries.

Pendant que je me rassasiais, il me dit :

— Eh bien ! petite, m'en veux-tu de t'avoir fait venir à Paris ?

— J'eusse préféré rester à Retournac, mon oncle, répondis-je, et je ne suis venue que parce que vous manifestiez le désir de m'avoir près de vous. Vous comprendrez cependant que je vous demande une explication sur les causes qui vous ont déterminé à m'appeler. Vous me l'avez d'ailleurs promise.

— Oui, oui, je te la dois et je vais te la donner. J'ai pris le parti d'habiter désormais la capitale et de ne plus aller à Retournac que pour quelques semaines, chaque année, pendant la belle saison. Un homme comme moi a tout à gagner à vivre près du soleil, je veux dire près du pouvoir, et le soleil, je m'en suis convaincu, ne brille qu'à Paris. En y restant, je m'assure le moyen de réduire en poussière mes ennemis de là-bas. Du même coup, je me trouve placé à la source des faveurs et je me mets en état de grossir ma fortune.

— Je saisis bien les avantages qu'un tel parti vous procurera, mon oncle, répliquai-je. Mais, en vous interrogeant, ce n'est pas à vous que je songe, c'est à moi, et votre réponse ne me dit pas pourquoi je suis ici.

— C'est pourtant bien simple. Du moment que tu es devenue ma fille adoptive et que la mort de ta tante Ursule fait de moi ton guide et ton soutien, je ne pouvais te laisser là-bas, seule et loin de ton tuteur. Je t'ai mandée parce que ta place est dans ma maison. Après l'avoir achetée et meublée, je t'ai appelée afin que tu en prennes la direction et m'aides à en faire les honneurs. Je compte recevoir; il me fallait une femme. N'étais-tu pas tout indiquée pour remplir auprès de moi un rôle de confiance, que j'eusse hésité à confier à une étrangère?

— Ah! je comprends! C'est dans votre intérêt.....

— Dans le tien aussi, s'écria-t-il. J'ai cru mériter tes remerciements en te tirant de ta vie si triste, si monotone, pour te transporter sur un plus brillant théâtre. Et puis, j'ai le désir de te marier, puisque, aussi bien, tu es en âge de l'être, et il me semble qu'à Paris il sera plus facile qu'à Retournac de trouver un mari à ton gré.

J'entendais ne pas lui avouer encore que j'étais fiancée à Marcel, et je ne protestai pas contre l'intention qu'il manifestait. Encouragé par mon silence et disposé à croire que j'étais satisfaite de l'entendre me parler ainsi, il continua en me décrivant les plaisirs qui m'attendaient dans l'existence nouvelle qu'il m'avait préparée. L'écrasement de Robespierre et de son parti avait clos l'ère de la Terreur. De meilleurs jours allaient naître. La France n'aspirait plus qu'à se dédommager de tout ce qu'elle avait souffert. Déjà l'élégance et le luxe, trop longtemps proscrits, reprenaient leurs droits; on verrait bientôt les fêtes succéder aux fêtes, et il souhaitait que, à côté de lui, j'en eusse ma part.

Du reste, ma présence, à l'en croire, lui était nécessaire; devenu l'ami des maîtres du jour, en passe de grossir sa fortune par des spéculations auxquelles il s'était associé et dont il commençait à tirer profit, il voulait ouvrir ses salons. Puisqu'il était veuf, sa nièce en serait la reine. Il comptait sur moi pour rendre sa maison accueillante, aimable, pour y attirer et y retenir les personnages influents dont le concours était indispensable à la réalisation de ses rêves ambitieux.

Je laissai passer ce flot de paroles sans en arrêter le cours. Il put même croire qu'elles ne me laissaient pas insensible. Mais quelle n'eût pas été sa déception s'il avait pu lire dans mon cœur? Victime moi-même de cette Terreur maudite,

de la disparition de laquelle il prenait si philosophiquement son parti après y avoir tant contribué, pouvais-je éprouver un autre sentiment que celui d'une invincible répulsion pour la perspective brillante qu'il évoquait afin de me charmer?

Toujours aussi indignée des crimes dont il avait été le complice, si proche des terribles événements qui m'avaient faite orpheline, pleurant encore tante Ursule, ma seconde mère, conservant dans le regard et dans le cœur la vision terrifiante d'un passé de sang et de larmes, m'eût-il été possible, l'aurais-je voulu, d'apporter un visage joyeux dans ces fêtes qu'il prétendait embellir par ma présence?

Plus il essayait de me séduire en me les annonçant, et plus je sentais tout mon être se raidir et prêt à éclater dans un cri de révolte. Mais il m'était interdit de lui laisser voir mon mépris pour sa personne, pour sa conduite, pour sa fortune, pour ses cyniques espoirs, et, constatant à ses propos qu'il ne doutait pas de mon obéissance, je me résignai à ne pas le détromper. Mon attitude passive abrégéa notre premier entretien. Il avait pu voir que je tombais de fatigue et que quelques heures de repos m'étaient indispensables. Bientôt il m'engagea lui-même à me retirer.

M'étant levée, je lui demandai des nouvelles de M. Arsène, que j'avais le dessein d'aller visiter dès que je le pourrais.

— Ah ! l'entêté vieillard ! s'écria-t-il. Et combien son fanatisme a rendu difficile la tâche de le sauver ! Ne prétendait-il pas, en arrivant à Paris, reprendre possession de sa cure sans prêter le serment ? Ne voulait-il pas rouvrir son église et rétablir le culte tel qu'il l'exerçait jadis ? Ses tentatives dans ce but l'ont mis en si fâcheuse posture, que si la reconnaissance ne m'avait fait un devoir de le tirer de ce mauvais pas, je l'aurais abandonné à son sort ; enfin, je l'ai sauvé, malgré lui, j'ose le dire ; je l'ai fait passer à Londres. Mais qu'il ne recommence pas ! Nous sommes quittes, et je ne me croirai plus tenu de me compromettre pour le soustraire à la vengeance des lois.

Je n'insistai pas pour en savoir plus long. Mais, une fois de plus, je comprenais que la journée de thermidor n'avait pas mis fin à toutes les persécutions. Émigrés ou non, les prêtres restaient toujours l'objet des haines ardentes des vainqueurs. Les thermidoriens étaient résolus à ne pas faire à cet égard autrement que les terroristes.

Lorsque, guidée par l'oncle Patrice, j'entraï dans la chambre qu'il avait fait aménager pour moi, j'y trouvai Bérarde en train de défaire ma malle. En attendant qu'elle rangeât mes modestes hardes dans les armoires, elle les avait étalées sur le lit, les fauteuils et les chaises. Leur simplicité voulue et leur couleur de deuil contrastaient quelque peu avec l'ameublement luxueux de mon logis. Le contraste frappa l'oncle Patrice. Il enveloppa d'abord d'un regard dédaigneux mes robes et mon linge, puis ma pauvre toilette, et me dit :

— Tout ceci n'est pas digne de Paris, ma petite, ni du rang social que tu dois occuper désormais. Robes, trousseau, parures, c'est à mettre au rebut et à renouveler. Je m'en doutais bien un peu. Aussi ai-je averti quelques-uns des fournisseurs à la mode, couturière, cordonnier, chapelier. Ils viendront cette après-midi prendre tes ordres et tes mesures. Commande à ta fantaisie, sans craindre la dépense. Je t'ouvre un crédit illimité.

— Mais je suis encore en deuil, mon oncle, m'écriai-je.

— On peut le quitter à certains jours, le deuil, reprit-il. D'ailleurs, il est aisé de le rendre élégant. Il faut que tu te métamorphoses, ma petite. Tu es jolie, très jolie, et tu as eu jusqu'ici le tort de ne pas t'en apercevoir.

Que pouvais-je, sinon le laisser dire et faire? Une fois de plus, je feignis une entière docilité. Mais, quand il m'eut quittée, je dis à Bérarde :

— Si mes vœux sont exaucés, notre séjour à Paris sera de courte durée. Je voudrais être encore à Retournac et j'ai le désir d'y rentrer le plus tôt possible.

— C'est comme moi, Mademoiselle, me répondit Bérarde. Je me sens toute dépaysée ici. Je ne serai jamais qu'une montagnarde.

Elle n'aurait pas eu besoin de l'affirmer. Son costume, celui des femmes du Velay, qu'elle avait toujours porté et porta toujours, l'affirmait pour elle.

Pendant les trois jours qui suivirent, je gardai la maison, l'oncle Patrice ne m'ayant pas proposé de sortir. J'en fus réduite à prendre l'air dans le joli jardin qui s'étendait derrière notre demeure. Je m'étais d'abord étonnée que l'oncle Patrice ne me conviât pas à quelque promenade et parût me confiner dans ma retraite. Mais j'eus bientôt compris qu'il ne voulait me montrer dans les rues de Paris que lorsque tous les faiseurs à la mode m'auraient, comme il disait, métamorphosée.

Il en était venu plusieurs le jour même de mon arrivée. J'eus à faire un choix parmi les étoffes, les dentelles, les chapeaux et tous les colifichets qu'ils apportèrent. J'eus à déterminer aussi la forme de mes robes. Les élégantes s'habillaient alors à la grecque, ce qui était un bon prétexte à des déshabillages qui offensaient la pudeur. J'eusse fait comme elles si j'avais écouté les marchands. Mais leurs tentations glissèrent sur moi. J'avais un trop grand respect de moi-même pour y succomber. Et puis, je voulais porter mon deuil pendant au moins une année. Les vêtements dont je fis choix témoignèrent de mon formel désir de ne pas sacrifier aux modes du moment ma naturelle décence et ma simplicité.

Néanmoins, et quoique ne m'étant inspirée que de mes goûts, j'eus la bonne fortune de ne pas déplaire à l'oncle Patrice. Quand il me vit un matin, ayant véritablement fait peau neuve, il parut enchanté. Il me trouvait digne de sortir à son bras. Durant l'après-midi, il me conduisit au jardin des Tuileries où commençait à se réunir le beau monde. Paris offrait déjà le spectacle de cette rénovation sociale qui devait se généraliser peu à peu et où se révélait sa disposition à oublier dans l'excès des divertissements, dans l'affichage d'une joie voulue, les tristes souvenirs de la Terreur.

A défaut des brillants équipages qu'elle avait supprimés et qui n'osaient reparaitre encore, on voyait dans les rues un extraordinaire déploiement d'élégance et de richesse, dans la toilette des femmes surtout. Ce n'étaient de toutes parts que péplums, tuniques, coiffures à la grecque, chapeaux à plumes, falbalas balayant les pavés et sous lesquels les plus hardies laissaient voir leurs pieds chaussés de cothurnes.

La noblesse de France ne figurait pas dans ce personnel des merveilleuses du jour. A l'exception de quelques émigrés rentrés depuis thermidor, elle était toujours proscrite. La société féminine qui occupait sa place constituait la société nouvelle, telle que l'avait faite la Révolution. De près ou de loin, toutes ces femmes appartenaient au parti vainqueur, filles, épouses ou maîtresses des thermidoriens qu'on voyait autour d'elles, terroristes de la veille satisfaits et parvenus, gens à mine repue, représentants du peuple, fonctionnaires du gouvernement, fournisseurs aux armées, agioteurs, toute une tourbe qui spéculait sur la misère et la

crédulité du peuple, sur les malheurs publics, et leur devait les ressources à l'aide desquelles elle défrayait son luxe insolent.

Parmi ces personnages, l'oncle Patrice s'était promptement créé des relations et des amitiés. Là, nul ne songeait à lui demander compte des actes coupables qui lui avaient attiré tant de haine dans son pays natal. A la plupart de ceux qui eussent été assez téméraires pour les lui reprocher, il aurait pu répondre qu'ils en avaient de leur côté commis de pareils. Mais aucun d'eux ne s'avisait de les lui rappeler. Il était riche, audacieux, très souple, ce sans-culotte d'hier, et surtout trop intelligent pour ne pas comprendre quel pouvoir lui donnait son argent; aussi, quoique frais émoulu de son village, avait-il assez habilement manœuvré, depuis son arrivée à Paris, pour se tailler une place à sa mesure dans l'entourage des triomphateurs.

Ce qu'était cette place, je l'eus bientôt deviné à l'obséquiosité des figures qui se courbaient sur notre passage, à l'empressement des mains qui se tendaient vers l'oncle Patrice, aux propos que les promeneurs les plus entourés échangeaient avec lui. Il m'en présenta plusieurs et parmi eux un secrétaire de Barras, dont le langage me prouva que mon tuteur entretenait de fréquents rapports avec le célèbre conventionnel qui avait aidé Tallien à renverser Robespierre, et qu'on désignait déjà comme membre du futur Directoire destiné, en vertu de la Constitution nouvelle, à prendre le gouvernement à l'époque prochaine où expireraient les pouvoirs de la Convention. J'appris à cette occasion que Barras et l'oncle Patrice étaient associés dans une spéculation financière qui devait leur procurer des gains considérables. Je saisisais ainsi sur le vif, dès cette première sortie, les preuves de l'influence de mon tuteur et les moyens par lesquels il l'avait conquise.

Ce qui ne me surprit pas moins, ce fut de le voir en bons termes avec divers individus que lui-même me désigna comme des ennemis de la République. Ils faisaient partie de ce qu'on appelait la « Jeunesse dorée », les « Muscadins ». Cette phalange, composée surtout de royalistes et d'émigrés rentrés, s'était organisée aussitôt après l'effondrement du parti terroriste, dans le but avoué de venger sur lui ses victimes. Après avoir applaudi et contribué au triomphe des thermidoriens, elle voulait le faire tourner au profit de la royauté.

A cet effet, elle manifestait partout contre les révolutionnaires, dans les théâtres, dans les cafés, sur les promenades. Les jeunes gens qui s'y étaient enrôlés se faisaient surtout remarquer par le contraste qui existait entre l'élégance de leur tenue et la brutalité de leurs propos et de leurs actes. Ils allaient, un bâton noueux à la main, et s'en servaient à tout instant, tantôt isolément, tantôt en masse, contre quiconque osait défendre les sinistres vaincus du 9 thermidor. Que l'oncle Patrice eût désarmé leur colère et gagné leur faveur, je ne pouvais me l'expliquer que par l'usage qu'il faisait de sa fortune et par cette habileté d'intrigue dont j'ai déjà parlé. Dès ce moment, il flairait le vent, ménageait, comme on dit, la chèvre et le chou, et la manœuvre lui avait réussi.

Cette promenade instructive à laquelle je devais tant de révélations inattendues durait depuis deux heures et allait prendre fin lorsque, à l'improviste, je vis l'oncle Patrice tomber en arrêt et son visage s'éclairer d'un rayon de joie. Mon regard se dirigea du même côté que le sien. J'aperçus alors une femme qui venait d'entrer dans le jardin et qui marchait à notre rencontre.

Brune et mince, admirablement belle dans sa toilette d'un éclat raffiné; elle avait autour d'elle un groupe d'hommes très gais et très bruyants, qui semblaient enchantés d'avoir été admis à l'honneur de former son cortège. Elle tenait à la main son ombrelle fermée dont elle se servait comme d'une canne. Elle portait haut la tête, et sa taille, sa démarche, l'expression dédaigneuse de sa physionomie, lui donnaient l'air d'une reine s'avancant triomphante au milieu de ses sujets. Sur son passage, on s'écartait, et, quand elle avait passé, les yeux éblouis la suivaient longtemps encore.

— Voici une de mes plus chères amies, me dit vivement l'oncle Patrice. C'est une femme délicieuse à qui je veux te présenter.

— Comment se nomme-t-elle, mon oncle?

— Elle se nomme Eva Mac-Morris. Française de naissance, elle avait épousé un officier irlandais venu en France pour mettre son épée au service de la République. Malheureusement, il commit la faute de s'allier aux Girondins, et il a péri avec eux. Emprisonnée en même temps que lui, sa veuve eût été envoyée à l'échafaud, elle aussi, sans la journée du 9 thermidor, qui fut celle de sa délivrance. Elle



— DITES PLUTOT VOTRE SŒUR, CITOYENNE, OBJECTA GALAMMENT L'ONCLE PATRICE

n'en est pas moins restée républicaine. Comme les citoyennes Tallien et Beauharnais, elle est une de nos Egéries. Le destin, un destin que je bénis, m'a rapproché d'elle. Elle est devenue ma confidente, ma conseillère. En échange de quelques services d'argent que j'ai pu lui rendre, elle a déjoué la malveillance de mes ennemis. Aussi faut-il que tu n'ignores pas que c'est entre elle et moi à la vie à la mort, et que, en conséquence, quiconque ne partage pas les sentiments qu'elle m'inspire est mon ennemi.

C'était parler clair : je devais, pour lui plaire, m'associer à l'admiration que cette ensorceleuse excitait en lui. Ne la connaissant pas encore, je n'avais pas à me décider, et, quand nous l'abordâmes, je n'eus aucun effort à faire pour être aimable et déférente. Bien m'en prit, car je ne tardai pas à me convaincre qu'elle exerçait sur l'oncle Patrice une influence absolue. Il lui devait non seulement sa position nouvelle, ses relations, son crédit et, pour tout dire, son salut, mais encore sa transformation physique et morale. Quoi qu'il fût instruit et eût reçu chez ses parents une excellente éducation, il avait longtemps gardé, n'ayant qu'accidentellement quitté Retournac, une écorce de rustre et les allures d'un hobereau. Mais une fois à Paris, au contact de la citoyenne Mac-Morris, il était devenu un autre homme. Elle avait modifié son langage ; elle lui avait appris à s'habiller, à prendre plus de soin de sa personne, à se tenir dans le monde ainsi qu'il convient.

— Je n'étais qu'un paysan, disait-il ; elle m'a civilisé.

C'est ainsi que, entre ces deux êtres, si divers d'origine, et dont l'un, l'oncle Patrice, avait au moins vingt ans de plus que l'autre, s'était formée une association dont ma virginale innocence ne me permettait pas alors de soupçonner le véritable caractère. L'homme avait mis au jeu son argent, la femme son influence. A eux deux, ils possédaient un pouvoir que, en agissant isolément, ils ne fussent jamais parvenus à s'assurer.

A l'heure où je connus la citoyenne Mac-Morris, l'oncle Patrice m'avoua avoir reçu d'elle plus de services qu'il ne lui en avait rendus. Mais ce qu'il me laissa ignorer, parce que, sans doute, il l'ignorait lui-même, c'est qu'elle rêvait déjà de s'en faire payer le prix sous la forme la plus propre à la tirer de sa pauvreté, que, seules, les générosités de l'oncle Patrice l'aidaient à dissimuler. Je

n'ai su que plus tard ces détails et je les note ici pour n'avoir pas à y revenir.

Plus tard aussi, et tout à fait par hasard, j'appris que, en m'appelant à Paris, l'oncle Patrice avait obéi à la belle Eva. J'ai toujours pensé qu'elle me considérait, avant de m'avoir vue, comme un obstacle à ses desseins, et qu'elle avait voulu me mieux connaître, me juger, m'apprécier, savoir enfin si je serais sa complice ou sa dupe. Mais j'étais bien loin de lui supposer de tels calculs durant cette après-midi qui me mit en sa présence. Comment les aurais-je devinés quand elle me témoignait tant d'affectueuses bonnes grâces?

Durant les quelques instants qui suivirent ma présentation, elle affecta de m'enguirlander. Elle vanta ma distinction, le bon goût que révélaient mes ajustements.

— Il faudra me la confier quelquefois, cette chère enfant, zézayait-elle, en nous enveloppant, l'oncle Patrice et moi, de son regard fascinateur. Je serai ravie d'en faire ma compagne et ma fille.

— Dites plus tôt votre sœur, une sœur cadette, citoyenne, objecta galamment l'oncle Patrice.

Elle feignit de ne pas l'avoir entendu et continua :

— Ce sera tout plaisir pour moi de l'emmener dans mes promenades, de la présenter à mes amies, et je serai si heureuse si elle me remercie par un peu d'affection de celle qu'elle m'inspire. Puis il faudra la marier. Je guiderai son choix; je la mettrai en garde contre les séducteurs de mauvais aloi, et je me réjouirai, durant toute ma vie, si c'est à moi qu'elle doit le bonheur.

Tant de bonnes intentions ne pouvaient que me toucher, encore que mes engagements envers Marcel Framond me défendissent d'en profiter. On eût été touché à moins. Cependant, sous cette pluie de manifestations affectueuses, je me sentais mal à laise, vaguement animée d'une instinctive défiance qui s'emparait de moi et peu à peu me possédait. Je ne sais pourquoi, dès cette minute, mon imagination évoqua l'image d'un petit oiseau qu'un serpent cherche à fasciner. Le petit oiseau, c'était moi; et le serpent, la belle Eva Mac-Morris.

CHAPITRE X

Quelques jours après la sortie dont j'ai raconté les incidents, l'oncle Patrice ouvrit ses salons en inaugurant, par un souper qui devait être suivi d'une réception, les fêtes qu'il avait résolu de donner en l'honneur de quelques hauts personnages. Le conventionnel Barras avait daigné lui promettre de s'asseoir à sa table ce soir-là. Aussi s'était-il efforcé de ne réunir que des convives de marque, parmi lesquels figurait naturellement la citoyenne Mac-Morris.

Elle arriva de bonne heure, avant tous les autres, l'oncle Patrice l'ayant priée de venir assez tôt pour jeter un coup d'œil sur le couvert et s'assurer que tout y était conforme au goût du jour. Elle n'eut qu'à donner son approbation. Elle parut satisfaite des dispositions prises, se prodigua en louanges, s'extasia sur la richesse de l'argenterie, sur les fines broderies de la nappe et des serviettes, sur le raffinement du menu, sur l'éclat des lumières, sur tout enfin, voire sur l'élégance de ma toilette une robe blanche, très simple, et sans autre ornement que des rubans de satin noir.

Les éloges qu'elle accordait à ma mise, il m'eût été bien impossible de les accorder à la sienne. J'en fus ébahie et véritablement scandalisée, ne supposant pas, avant de l'avoir vue, qu'une femme, en qui tout révélait une éducation d'ancien régime, osât braver à ce point les convenances et la pudeur. Elle était comme dévêtue sous la gaze transparente de sa tunique à la grecque. Son attitude, son costume, et j'oserai dire son déshabillage, me rappelèrent cette déesse Raison devant laquelle, à Retournac, j'avais refusé de m'agenouiller. Il y avait cependant entre ces deux divinités une différence : celle de Retournac ne donnait que l'impression

d'une reine de carnaval, tandis que l'invitée de l'oncle Patrice, grâce à sa beauté, son port majestueux, le luxe de ses atours, le rayonnement de ses bijoux, semblait digne de l'Olympe du paganisme, où, sans doute, elle eût symbolisé tous les vices.

Les autres convives, hommes et femmes, se succédèrent, et bientôt le citoyen Barras fit à son tour son entrée. On parlait de lui depuis si longtemps, il avait été mêlé à tant d'événements et tenu un tel rôle dans ceux qui avaient précédé et suivi le 9 thermidor, que je m'attendais à voir un homme mûr, ridé, grisonnant. A l'âge où j'étais alors, on croit volontiers que les personnages historiques doivent être des vieillards; mais, contrairement à mon attente, celui-ci était jeune, n'ayant pas encore atteint la quarantaine.

Sous ses cheveux poudrés, sa figure, pâle et maigre, rayonnait de l'étrange éclat de ses yeux, des yeux verts, dont l'incessante agitation attestait sa mobilité méridionale. Gentilhomme, quoique révolutionnaire sans scrupules, sa démarche et ses gestes trahissaient ses origines et sa culture intellectuelle; il y avait de la race en lui. Ce soir-là, il portait un habit nankin rayé vert, un gilet blanc rayé bleu, et une cravate blanche rayée rouge qui descendait en plis épais et longs sur la poitrine. Ce n'était peut-être pas de très bon goût; mais c'était la mode.

Grave et tout enflé d'orgueil, l'oncle Patrice l'attendait au seuil du salon, moi à son côté, bien triste de me trouver là alors que je m'y sentais si peu à ma place. Barras, lorsqu'il sut que j'étais la nièce de son amphytrion, voulut bien me dévisager et me sourire, en disant qu'il n'avait jamais vu tant de lis ni tant de roses fleurir sur les joues d'une jeune citoyenne. Puis son attention se détourna de moi. Il venait d'apercevoir la « divine Mac-Morris ». Ses hommages montèrent vers elle. Ce ne fut de sa part à lui, durant toute la soirée, que prévenances, flatteries, propos galants, et, de sa part à elle, que minauderies de comédienne.

Ils étaient bien faits pour s'entendre et s'entendaient sur tout, en un langage à eux, où passaient des paroles que je ne comprenais pas toujours et que l'oncle Patrice n'avait pas l'air de comprendre plus que moi. Comme Barras, Eva Mac-Morris était de noble origine; et, même en ces temps où la Révolution avait fait table rase des titres de noblesse, les gens dont les ancêtres avaient eu le droit

d'en porter, et encore qu'eux-mêmes eussent paru l'oublier, affectaient de s'en souvenir avec satisfaction lorsqu'ils se rencontraient.

Pendant le souper, Barras tint les convives sous le charme de sa parole, visiblement soucieux de prouver qu'il réprouvait le régime atroce dont son énergie et le désir de sauver sa tête menacée par Robespierre venaient de le faire, à l'improviste, l'ennemi et le vainqueur, et qu'il voulait doter son pays des bienfaits d'une république athénienne.

— Vous en serez l'ornement, vous autres, citoyennes, disait-il en caressant du regard les femmes assises à la table de l'oncle Patrice. La République serait bientôt morte si nous proscrivions la beauté. C'est pour l'avoir proscrite que Robespierre a succombé.

Eva Mac-Morris lui donnait la réplique. Il l'écoutait, familier et respectueux tout à la fois, avouant par sa déférence voulue qu'elle le charmait, qu'il attachait le plus grand prix à ses jugements, et qu'il était heureux d'avoir trouvé à qui parler.

On peut bien croire que la nièce de l'oncle Patrice ne compta guère dans cette brillante réunion. Je m'étais faite toute petite, et, quoique occupant en face de lui la place de la maîtresse de maison, je gardais le silence, non que je fusse incapable de prendre part à l'entretien, mais parce que je redoutais d'être impuissante à me contenir si je me laissais entraîner dans la discussion, et à taire la répulsion que m'inspirait la société pervertie à laquelle me condamnait la volonté de mon tuteur.

En sortant de table, on revint dans les salons déjà remplis d'invités, arrivés pendant que nous achevions de souper. Là les présentations recommencèrent. Ce que les aristocrates appelaient la « clique révolutionnaire » défila sous mes yeux, avant d'aller très humblement saluer Barras, en qui tous ces plats valets voyaient le maître du lendemain, le futur distributeur des faveurs qu'ils espéraient obtenir.

Vers dix heures, la maison était pleine. Les hommes et les femmes les plus en vue foulaient les tapis avec la joie évidente de voir renaître les élégances dont on était depuis si longtemps sevré. Sous la flamme des lustres, tout ce monde allait et venait, comme voilé d'une vapeur d'or, et le parfum des odeurs se mêlait à celui des roses répandues de tous côtés. Personne ne faisait plus attention à moi ; l'oncle

Patrice lui-même m'avait oubliée. Je m'avisai alors que je pouvais me retirer sans qu'il s'en aperçût.

Énervée et écœurée, avide de respirer un air plus pur et d'être seule, je me rapprochai d'une porte qui accédait à l'escalier. J'allais en franchir le seuil, lorsque, à celle qui lui faisait face et par laquelle entraient les invités, une voix annonça le citoyen Fouché.

Quels souvenirs me rappelait ce nom !

Je n'avais pas vu Fouché depuis le jour où, à l'hôtel de ville de Lyon, j'étais allée, avec ma mère, solliciter de lui la grâce de mon malheureux père, et ma mémoire, lorsqu'elle évoquait son image, remettait devant mes yeux, avec une intensité poignante, sa figure perfide et cauteleuse, sa figure de bourreau. On devine donc de quels sentiments je fus saisie en entendant son nom.

Transportée d'une légitime et sainte colère, irritée contre mon tuteur qui ne m'avait pas fait grâce d'une rencontre aussi odieuse, je ne songeais plus qu'à m'enfuir. Mais, entre la porte et moi, se dressa l'oncle Patrice. Il me cherchait, me prit par le bras et m'entraîna en me disant :

— Que fais-tu donc, petite ? Viens vite ! Je veux te présenter au citoyen Fouché.

Pour le coup, je cédaï à mon indignation.

— Me présenter à l'assassin de mon père ! m'écriai-je ; jamais, jamais, jamais !

Il resta stupéfait et confus ; puis il balbutia :

— Je n'y avais pas songé.

A ce moment, fendant les rangs de la cohue élégante qui nous environnait, Eva Mac-Morris venait vers nous. Elle vit la colère qui brillait dans mon regard. Sur mes lèvres frémissantes, elle put entendre le dernier écho de ma juste fureur.

— Qu'y a-t-il donc ? demanda-t-elle.

— Il y a, Madame, que mon oncle, après n'avoir pas craint de convier le citoyen Fouché à cette fête, oubliant que j'y devais assister, veut maintenant me contraindre à aller le saluer.

— Et pourquoi ne voulez-vous pas aller saluer le citoyen Fouché, chère belle ?

— Parce que les meurtriers n'ont pas droit au respect des enfants de leurs victimes. Fouché a mis mon père à mort. Sa cruauté a tué ma mère. Exiger que



EN SORTANT DE TABLE ON REVINT DANS LES SALONS

je me courbe devant lui, c'est m'outrager, c'est faire injure à ma douleur filiale, toujours aussi violente qu'à l'heure maudite qui me fit orpheline.

— Voyons, calme-toi, petite, supplia l'oncle Patrice, à demi-voix, en esquissant un sourire pour tromper les gens qui commençaient à nous écouter. J'ai eu le tort d'oublier que tu as à te plaindre de Fouché. Mais ce n'est pas une raison pour me compromettre par ton emportement.

— Laissez-moi me retirer, répliquai-je, et vous ne serez pas compromis.

— Votre nièce a raison, citoyen Carrel, intervint alors la belle Eva, elle ne peut que haïr Fouché et vous avez manqué de perspicacité en l'exposant à pareille rencontre.

— Le mal est fait, je n'y peux rien, gronda l'oncle Patrice.

— Vous pouvez du moins la laisser s'éloigner. Voyez, elle est livide et toute tremblante, la mignonne. Venez, mon enfant, ajouta M^{me} Mac-Morris en passant son bras autour de ma taille; je veux vous ramener dans votre chambre.

Nous nous esquivâmes. Elle eût voulu conquérir mon cœur qu'elle ne s'y serait pas prise autrement. Sa sollicitude en cette occasion endormit mes défiances. Tout en reconnaissant que ses allures et sa toilette n'étaient pas conformes à ce qu'exige l'honnêteté, je fus tentée de lui trouver des excuses. Je me demandai si je ne l'avais pas trop sévèrement jugée. Elle venait de me prouver qu'elle ne me marchandait pas son appui, et que, au besoin, elle mettrait à mon service l'influence qu'elle exerçait sur mon tuteur. La constatation de ces dispositions bienveillantes m'inspira tout un plan que j'entrepris aussitôt d'exécuter.

Les quelques jours que je venais de passer à Paris ne m'avaient apporté que tristesse. Ils m'avaient convaincue que je n'étais pas faite pour briller sur ce théâtre, et, à peine arrivée, j'étais hantée du désir de rentrer à Retournac. Ma rencontre avec Fouché rendait plus impérieux ce désir. Eût-il été possible que Paris me réservât du bonheur, ce bonheur serait sans cesse empoisonné par la crainte de voir surgir devant moi les bourreaux de mes parents. Plus que jamais je voulais partir, et je pensai que, en sollicitant à cet effet les bons offices de M^{me} Mac-Morris, je m'assurais le succès.

— Soyez bonne jusqu'au bout, Madame, lui dis-je.

— Que puis-je encore? demanda-t-elle d'un accent affectueux.

— J'ai Paris en horreur. Je n'y peux être heureuse et je n'y veux pas vivre. J'y suis venue sur le désir exprimé par mon tuteur. Mais, après ce témoignage d'obéissance, n'ai-je pas le droit de suivre mon penchant et de regagner la retraite d'où je n'aurais jamais dû sortir?

— Vous arrivez à peine et vous voulez vous en retourner!

— Je le veux de toute mon âme. Il y va de mon repos, de ma santé. Intervenez auprès de l'oncle Patrice, Madame, et veuillez plaider ma cause. Vous êtes toute-puissante sur lui. Il suivra toujours vos avis, et si vous lui dites qu'ici je me meurs, que je ne peux lui être d'aucun secours, il cédera aux prières que je lui aurai adressées par votre bouche.

J'étais frémissante, et des larmes tombaient de mes yeux.

— Vous êtes bien exaltée, ma chère belle, me dit M^{me} Mac-Morris. Loin de moi la pensée de combattre la résolution que vous a suggérée l'incident douloureux qui vient de se produire. Mais êtes-vous si pressée de l'exécuter que vous ne puissiez vous donner le temps d'y réfléchir?

— J'ai hâte de m'en aller, déclarai-je, et la réflexion, quoi que vous en pensiez, Madame, excitera mon impatience. La paix de mon âme est détruite. Je ne la recouvrerai qu'à Retournac.

Devant l'énergie de mon affirmation, elle renonça à me dissuader.

— Je vous verrai partir avec regret, Lucile, reprit-elle. Mais la violence de votre désir m'émeut; je vais m'entremettre pour que satisfaction vous soit donnée.

Lorsqu'elle me quitta, j'étais apaisée. La promesse de son intervention assurait la réalisation de mes projets. Bérarde, qui succéda dans ma chambre à la belle Eva, reçut aussitôt la confiance de ce que je souhaitais et de ce que j'avais fait pour l'obtenir. Elle fut tout heureuse de m'entendre. Elle avait, en outre, le mal du pays et voulait partir.

— Nous partirons, lui dis-je; vous pourrez, dès demain, faire nos malles.

Lorsque, quelques heures plus tard, je revis l'oncle Patrice, il s'informa de ma santé en des termes qui trahissaient tout à la fois l'inquiétude qu'elle lui causait et l'intention de me faire oublier notre altercation de la veille. J'affectais,

en lui répondant, de ne plus m'en souvenir. Je tenais à ne pas l'offenser. J'étais et voulais rester son héritière. On sait dans quel but de justice, et il importait que je ne l'incitasse pas à révoquer, dans un accès de colère provoqué par mes propos, le testament qu'il avait fait en ma faveur.

Il voulut savoir si j'avais dormi, si j'étais sans fièvre. Rassuré par mes réponses, il me dit :

— Il paraît donc, petite, que tu te déplaîs à Paris et veux me quitter? La citoyenne Mac-Morris m'a signifié ta volonté. Sais-tu qu'elle n'est pas flatteuse pour moi?

— Vous n'y êtes pour rien, mon oncle, me hâtai-je de répliquer. J'aurais toujours vécu près de vous, si vous étiez resté à Retournac. C'était le vœu de tante Ursule. Mais quand elle me le confia, quelques instants avant sa mort, elle ne prévoyait pas que vous viendriez un jour habiter Paris. Elle ne m'eût pas demandé d'y venir avec vous. Elle savait que je préférerais toujours une vie retirée et obscure à celle qu'on mène ici.

— N'est-elle pas agréable, douce, facile?

— Oui, pour qui aime les plaisirs, mais non pour les âmes meurtries. J'ai passé par de cruelles épreuves, mon oncle. Elles n'ont laissé dans mon cœur qu'un ardent désir de retraite et de paix.

— C'est bien, c'est bien, fit-il avec une impatience mal contenue; je ne le contrarierai pas, ce désir. Mais c'est bien triste pour moi qu'il me condamne à vivre seul, loin de la seule parente qui me reste, loin d'une enfant que je considérais comme ma fille. Enfin, qu'il s'accomplisse. Tu veux partir, tu partiras. Fixe toi-même le jour de ton départ.

Il y eut dans sa voix plus d'émotion que je n'en attendais. Elle se communiqua à moi, et, malgré les reproches qu'adressait ma conscience à ce malheureux homme si prompt à oublier ses fautes, je sus feindre un regret que je n'éprouvais pas.

— Vous reviendrez à Retournac, lui dis-je; vous m'y retrouverez.

— Je n'en prends pas trop le chemin, fit-il.

Ce fut tout, et jusqu'à l'heure de mon départ il s'abstint de tout effort pour

me détourner d'un dessein qu'il savait inébranlable. C'est ainsi que, après un séjour d'un mois à Paris, nous revînmes à Retournac, Bélarde et moi, et nous réinstallâmes au château. Je ne rapportais de mon voyage aucun bon souvenir, et, lorsque ma vie ancienne eut repris son cours, loin de regretter ma décision, je m'en applaudis. Marcel, instruit par moi des incidents qui me l'avaient suggérée, m'écrivit peu après, donnant, à ma grande joie, son entière approbation à ma conduite.

Pendant le peu de temps qu'avait duré mon absence, nul changement n'était survenu à Retournac. Hommes et choses étaient dans l'état où je les avais laissés. L'esprit insurrectionnel conservait toute sa force. Le nombre des mécontents grossissait de jour en jour. La République était de plus en plus haïe. Des bandes armées continuaient à se faire, au nom du roi, l'instrument de cette haine. La Convention expirante leur répondait en multipliant ses rigueurs, qu'envenimait le zèle de ses agents et qu'ils rendaient plus violentes dans l'exécution. Attribuant aux nobles et aux prêtres les tentatives de réaction, elle leur faisait incessamment la guerre. De nouveau, ils étaient proscrits, poursuivis, traqués. Les lois arbitraires pleuvaient, véritable fléau qui n'atteignait pas moins les gens paisibles que les rebelles. On se serait cru ramené au temps de la Terreur, si la résistance publique, les soulèvements, les émeutes n'eussent démontré que, cette fois, les citoyens ne se résigneraient pas à la subir.

Les espérances des uns, les revendications des autres se manifestaient avec d'autant plus de force qu'on approchait de la date fixée pour les opérations électorales qui allaient remplacer la Convention par un Corps législatif divisé en deux Conseils : celui des Anciens et celui des Cinq-Cents. Ces élections, que devait suivre la formation du Directoire, décideraient, affirmait-on, du sort de la France. Les partis s'y préparaient fiévreusement, et partout, par suite des excès de la réaction thermidorienne et des tentatives auxquelles se livraient, pour ressaisir le pouvoir, les terroristes vaincus, tout était conflits, luttes, confusion, ce qui rendait plus vive l'angoisse du lendemain.

J'ai dû décrire, en le résumant, le spectacle que présentait alors notre pays, parce qu'il aidera à comprendre ce que fut ma vie après que je fus rentrée à

Retournac. Tout le monde s'attendant à de nouveaux malheurs, et les campagnes n'étant pas plus sûres que n'étaient habitables les villes transformées en arènes de guerre civile, chacun restait chez soi. Je fis comme les autres. Durant les mois qui suivirent mon retour, je vécus très retirée, sans autre société que celle de Bérarde et des quelques serviteurs laissés au château par l'oncle Patrice.

J'ai déjà dit que l'église, un moment rouverte, s'était refermée. Elle continuait à l'être. Nous en étions de nouveau réduites à n'entendre jamais la parole de Dieu, à ne plus le prier dans son temple et à nous contenter d'aller l'adorer dans quelque mesure isolée, dans une grotte au fond des bois, là enfin où les fidèles pouvaient se réunir pour assister à la messe que venait y célébrer, au péril de sa vie, un des prêtres réfractaires qui se cachaient dans le voisinage de Retournac.

L'oncle Patrice ne me donnait que très rarement de ses nouvelles, et encore ses lettres, pour la plupart, n'avaient-elles trait qu'à ses intérêts et ses propriétés, dont, par la force des choses, la direction m'incombait. De son existence présente, de ses futurs projets, il ne me disait jamais rien. C'est tout à fait par hasard que, en septembre, j'appris qu'il voulait se faire élire membre du Conseil des Cinq-Cents par le département de la Haute-Loire.

Je m'attendis alors à le voir arriver pour défendre sa candidature et solliciter les électeurs. Mais il ne vint pas. Il redoutait toujours les pièges et les assassins. Il se fit remplacer par une circulaire qu'il leur adressait afin de rappeler ses services et de vanter ses mérites. Elle fit merveille. L'appui des autorités aidant, elle eut pour résultat l'élection de l'oncle Patrice comme député. Son passé, sous lequel tout autre que lui eût été écrasé, parut à jamais absous et enseveli. C'était maintenant un personnage d'importance, en route pour les plus hautes destinées. Je commençai à croire que tant de coupables actions propres à flétrir sa mémoire ne recevraient pas leur châtement dans ce monde.

La population de Retournac elle-même releva par sa lâcheté l'éclat de cette invraisemblable victoire. Le jour où le résultat des élections fut connu, elle vint sous les croisées du château acclamer, bien qu'il fût absent, le nouveau député. Je fus chargée de lui transmettre les rélicitations de ses compatriotes et l'espoir qu'ils

nourrissaient de le voir faire une apparition au milieu d'eux. Il les remercia par un message dont la municipalité fit donner publiquement lecture. Mais il persista à ne pas venir, craignant sans doute de tomber aux mains des rebelles armés, royalistes insoumis et fanatisés ou brigands n'appartenant à aucun parti, dont se grossissait leur bande, qui, malgré les incessantes poursuites dont ils étaient l'objet, continuaient à troubler nos montagnes.

Au commencement de l'année suivante, un événement bien inattendu m'apporta la preuve qu'il n'était pas au bout de sa brillante épopée. Sans que rien ne m'eût préparée à cette nouvelle, une lettre de lui m'apprit à l'improviste qu'il s'était décidé à se remarier. « La reconnaissance, me disait-il, la communauté des aspirations et des goûts, une affection partagée, la certitude de trouver dans la compagne que je me donne un dévouement de toutes les heures, ont déterminé ma résolution et mon choix. » Avant de me la nommer, cette compagne, il me la désignait clairement, et, cette phrase lue, je ne fus pas étonnée de lire le nom de ma nouvelle tante : c'était la citoyenne Eva Mac-Morris.

Je ne pouvais plus maintenant me flatter de l'espoir d'exécuter le vœu de tante Ursule en me rapprochant de son mari. Je devais croire qu'il allait devenir pour moi un étranger et que jamais plus nous ne serions réunis. Je n'avais plus à songer qu'à moi et qu'à attendre l'heure qui me ramènerait l'élu de mon cœur, mon cher fiancé Marcel Framond.

CHAPITRE XI

Je craindrais de me répéter en racontant ce que fut ma vie après le mariage de l'oncle Patrice. Les jours, les semaines, les mois s'écoulèrent sans y rien changer. L'oncle Patrice semblait m'avoir oubliée. Rares étaient ses lettres et toujours brèves. Elles témoignaient surtout d'un constant souci de me prouver que sa seconde femme le rendait heureux, et que, comme lui, elle s'intéressait à moi.

Je savais, d'autre part, que, dans l'Assemblée des Cinq-Cents, où il représentait le département de la Haute-Loire, son influence devenait chaque jour plus puissante. Il l'exerçait de manière à faire oublier son passé de terroriste, n'hésitant pas à la mettre même au service des victimes de la Révolution. Grâce à lui, plusieurs gentilshommes de notre pays furent rayés de la liste des émigrés et purent rentrer sans être inquiétés. Quelques-uns recouvrèrent leurs biens. Il parvint ainsi à se faire un bouclier de leur reconnaissance et à dissiper, au moins en partie, les légitimes colères qu'il avait laissées derrière soi en quittant Retournac.

Tant de gens avaient alors besoin d'être protégés, qu'en leur venant en aide il se créait de plus en plus des défenseurs. On le redoutait encore parce qu'on le savait riche, plein de savoir-faire et sans préjugés. Mais on ne le haïssait plus au même degré qu'autrefois. Ne jamais refuser de rendre un service quand on peut le rendre sans se compromettre, c'est un bon moyen de se faire des amis. Telle fut l'histoire de la plupart des terroristes devenus des thermidoriens. En renversant Robespierre, ils avaient fait oublier que, naguère, ils étaient ses complices. Plusieurs d'entre eux brillèrent à la cour de Napoléon.

Il eût été difficile de dire à quel parti l'oncle Patrice appartenait. Il était l'ami

des membres du Directoire. Il devait à leur faveur l'accroissement de sa fortune. Il les soutenait de ses votes contre les factions qui cherchaient à les renverser. Mais il frayait aussi avec leurs ennemis, sous prétexte de convertir ceux-ci à la bonne cause, la cause de la République. Il évitait de se donner tout entier d'un côté ni de l'autre, prenant ses dispositions pour passer, en temps utile, du côté des vainqueurs, lorsque finiraient les divisions qui désolaient la France.

Dans cette savante manœuvre, sa femme le secondait avec une rare habileté. Spirituelle, intelligente, ayant l'art de séduire, la belle M^{me} Carrel — c'est ainsi qu'on la désignait — prêchait la conciliation aux hommes susceptibles d'entendre encore la voix de la sagesse. Elle avait fait de son salon une sorte de terrain neutre où se rencontraient des personnages qui n'eussent pu se rencontrer ailleurs sans se heurter. Elle les obligeait à se rapprocher, à causer ensemble, et rapportait à son mari, pour accroître son crédit, tout l'honneur des résultats qu'elle obtenait.

Je ne connus ces détails qu'un peu plus tard. Si j'en parle dès à présent, c'est pour faire comprendre comment l'oncle Patrice conquit des partisans dans la contrée qu'il avait terrorisée et où il devait croire n'avoir que des ennemis. Je vis l'opinion publique se transformer en ce qui le concernait. Cette transformation dont je me réjouissais me donna la preuve de son habileté et de son pouvoir. Mais elle me donna aussi une triste idée de ce peuple qui se laissait si facilement asservir et duper. Il s'était courbé, tremblant, devant l'oncle Patrice terroriste; maintenant il se courbait, lâche, complaisant, servile, devant l'oncle Patrice toujours prêt à se rendre et même à devenir royaliste si le parti du roi remportait la victoire.

La preuve de cette étrange métamorphose de l'opinion m'arriva encore sous d'autres formes. En revenant à Retournac, après mon voyage de Paris, j'étais résolue à m'y confiner, à y voir peu de monde et à vivre très retirée. Mais, bientôt, une petite part du prestige de l'oncle Patrice rejaillit sur moi. J'étais sa nièce et sa pupille; on le savait et on recourut à l'ascendant qu'on me supposait sur lui. Les requêtes qu'on lui adressait passèrent par mes mains, pour la plupart. On me suppliait de les lui transmettre et de les appuyer.

On devine bien que je ne me dérobaï pas au devoir que me créait ce témoignage de confiance. J'eus souvent la bonne fortune de rendre service à des

malheureux. Je fus ainsi associée à la gratitude excitée par l'empressement calculé de l'oncle Patrice à leur venir en aide. Il n'eût tenu qu'à moi, bien que j'atteignisse à peine ma dix-neuvième année, de jouir de la popularité que m'assuraient mes bienfaits. Mais je la dédaignais, et rien ne fut modifié dans mon existence.

Je continuai à vivre en recluse, dans ce grand château que je savais être le bien d'autrui. Toujours résolue à le restituer à ses maîtres, je m'y considérais comme une locataire de passage, tenue seulement à ne pas le laisser se dégrader dans mes mains. J'aurais eu honte d'en user autrement et de m'y faire une existence luxueuse. Et puis, en l'absence de mon cher Marcel, toujours prisonnier dans la Pologne autrichienne, il n'eût pas été de bonheur pour moi hors de cette solitude volontaire où s'était enfoncée, avec moi, la fidèle Bérarde. Le temps passait ainsi, et les dix-huit mois qui suivirent ma rentrée à Retournac ne m'ont laissé aucun souvenir qui mérite d'être mentionné.

Au printemps de l'année 1797, la tranquillité de ma modeste existence fut troublée, tout à coup, par une lettre de l'oncle Patrice. Il me faisait part du désir qu'il avait conçu de revoir son pays et d'y conduire sa femme. Mais, tout en me l'exprimant, il ne me cachait pas qu'il hésitait à y donner suite. Il craignait que les ennemis qu'il avait laissés dans la Haute-Loire n'eussent pas encore désarmé. Il ne se déciderait à venir qu'autant qu'il serait assuré de ne pas s'exposer à leurs vengeances. Il me demandait de lui dire, en toute franchise, s'il y avait lieu pour lui de les redouter.

J'éprouvais quelque embarras à lui répondre. Je savais que les familles de ses victimes avaient renoncé, pour la plupart, à user de représailles. Quels que fussent leurs sentiments, elles avaient cessé de les manifester sous des formes menaçantes, soit qu'elles eussent encore peur de leur ancien bourreau, soit que, par quelque service, il eût acquis des droits à leur gratitude. Méprisé ou haï, il pouvait se montrer à eux sans courir aucun danger. Il y serait maintenant respecté, au moins en apparence.

Mais, à côté de ces modérés si prompts à oublier, il y avait encore quelques violents. Ceux-là n'oubliaient pas, comme ne le prouvaient que trop les exactions auxquelles ils continuaient à se livrer. Les campagnes n'avaient pas recouvré leur

sécurité. On y rencontrait encore des bandes armées de gens sans aveu, qui, sous prétexte de combattre la République et de travailler pour le roi, pillaient et tuaient. On signalait aussi des mouvements insurrectionnels. Personne n'aurait pu affirmer avec certitude que ces insurgés respecteraient l'oncle Patrice.

Je lui fis connaître cette situation. J'ajoutai que nul n'était en état de mesurer les périls qu'elle contenait. Néanmoins, j'étais d'avis qu'à la condition de venir modestement, simplement, sans bruit, et de ne pas donner d'apparat à son séjour à Retournac, il pourrait y résider au moins quelque temps, sans avoir rien à craindre. J'espérais aussi que sa présence, s'il était assez généreux et assez habile pour la signaler par quelques bienfaits, aurait pour résultat de fortifier les rangs de ses défenseurs et de désarmer les colères qui ne s'étaient pas apaisées.

Ma réponse ne le satisfit pas. Elle ne lui donna pas la certitude qu'à Retournac il serait en sûreté. Il pensa que mieux valait attendre avant d'y venir, et il ajourna son voyage. Mais, en me communiquant ce qu'il avait décidé, il me témoigna le regret que lui causait notre longue séparation. Sa femme et lui, à les en croire, étaient impatients de me revoir. Ils trouvaient ridicule que j'eusse, volontairement, renoncé à la brillante existence qu'il leur était si aisé de me faire à côté d'eux. Continuer à vivre dans la retraite, c'était me condamner au célibat. Ce n'est pas à Retournac que je trouverais un mari. A Paris, au contraire, je n'aurais que l'embarras du choix. Aussi m'engageait-il instamment à y revenir.

Cette fois, je refusai; j'enveloppai mon refus des témoignages de ma reconnaissance, mais il fut net et catégorique. Paris ne me laissait que de tristes souvenirs. Je ne tenais pas à le revoir. En eussé-je eu l'envie, que je n'y aurais pas cédé. Quel attrait pouvaient m'offrir les joies dont on me décrivait le tableau tentateur alors que mon cher Marcel était loin de moi? L'oncle Patrice n'insista pas, et tout fut dit.

Dans une des lettres qu'il m'avait écrites à ce propos, il avait fait allusion à la gravité de la situation politique créée peu à peu par les rivalités qui existaient entre le Directoire et le parti royaliste. « Tout ceci finira mal, me mandait-il. Les royalistes sont bien imprudents et le Directoire ne fut jamais plus redoutable ni plus résolu à écraser les ennemis de la République. A l'improviste éclatera quelque

conflit comme nous en avons tant vu, et le parti le plus faible sera pulvérisé. »

Je n'avais pas porté grande attention à ce langage. Depuis tant d'années les Français étaient en guerre civile, que tout conflit nouveau ne pouvait être qu'un chapitre ajouté à l'histoire de leurs dissensions, et laisser indifférent notre malheureux pays, que ces épisodes, si dramatiques qu'ils fussent, ne pouvaient plus émouvoir. Mais, bientôt, la journée du 18 fructidor — autrement dit du 4 septembre — vint confirmer les prédictions de l'oncle Patrice. Ce jour-là, elles se réalisèrent. Le Directoire, au moyen d'un coup de force, abattit ses ennemis. Des membres du gouvernement, plusieurs représentants du peuple, des journalistes furent arrêtés et déportés. Ce fut le signal d'une recrudescence de persécutions contre les nobles et les prêtres. La Terreur recommença. Les soi-disant suspects se reprirent à trembler. On vota des lois nouvelles contre les émigrés. Il y eut de nouveau des proscrits; de nouveau, les prisons se remplirent. L'ère des grandes infortunes se rouvrit.

Ces troubles, funestes à la France, ne me mirent point en peine en ce qui touchait l'oncle Patrice. Avant d'être fixée sur le rôle qu'il y avait pris, j'étais sûre qu'il serait dans le rang vainqueur. Je ne me trompais pas. Il s'était mis du côté du Directoire. Un matin, j'appris à l'improviste qu'il venait d'arriver au Puy, investi des pouvoirs les plus étendus et officiellement chargé d'opérer dans la Haute-Loire comme le Directoire opérait à Paris, c'est-à-dire d'en finir avec les ennemis du gouvernement.

Pendant une semaine, je n'entendis parler de lui que par la rumeur publique. Absorbé par les multiples devoirs de ses fonctions, tenu de réprimer les insurrections locales qui se multipliaient en dépit des mesures rigoureuses qu'on leur opposait et de donner la chasse à des nobles accourus du dehors pour diriger ces mouvements, il n'avait pas eu le loisir de me donner de ses nouvelles. Je sus seulement que sa femme l'avait accompagné. Bientôt après, elle m'écrivit. Elle m'annonçait, au nom de son mari, qu'ils viendraient passer quelques jours à Retournac. Elle m'indiquait, de sa part, les préparatifs qu'il convenait de faire au château en vue de leur séjour.

Je me conformai à ces ordres. Les appartements restés si longtemps clos reprirent

la même physionomie qu'à l'époque où les seigneurs de Retournac y résidaient. L'oncle Patrice pouvait maintenant étaler impunément son luxe et son opulence. Le vieux Framond n'était plus là pour les lui reprocher. Il entendait en jouir. Vers la mi-octobre, il arriva en un pompeux équipage, sa femme avec lui, suivi d'une escorte de gendarmes chargée de protéger sa personne et qui prit aussitôt gar-



IL ARRIVA EN UN POMPEUX ÉQUIPAGE

nison dans le village pour en garder les abords, précaution d'autant plus nécessaire que, depuis quelques jours, des inconnus à mine suspecte rôdaient dans le pays.

Je fus très étonnée par les changements qui s'étaient opérés dans la personne de l'oncle Patrice, dans ses manières, dans son langage. Quoiqu'il appartînt au monde de la bourgeoisie et eût été élevé comme un fils de bourgeois, il avait toujours gardé quelque chose d'un paysan. On ne vit pas impunément durant qua-

rante années dans son village. L'habitude des mœurs populaires, l'incessante fréquentation de gens dépourvus de toute culture intellectuelle, et enfin la violence des opinions professées par lui pendant la Terreur avaient fini par donner à sa physionomie un caractère vulgaire et brutal. Tel je l'avais connu à Retournac. Maintenant il était métamorphosé. Tout en lui trahissait les influences nouvelles qu'il avait subies à Paris, dans un milieu d'élégance et au contact d'une femme du grand monde. Ayant accepté de porter son nom, elle s'était efforcé de faire de ce rustre un raffiné et y avait presque réussi. Il ne jurait plus; il n'usait plus de mots grossiers; sa mise même, non moins que son langage, attestait son changement.

Quant à la belle M^{me} Carrel, je la retrouvai toute pareille à ce qu'elle était lorsqu'elle s'appelait M^{me} Mac-Morris, un peu précieuse de paroles et de manières, la bouche en cœur, visiblement soucieuse de sa beauté et recherchée dans sa toilette au point d'être assimilable aux petites maîtresses qui faisaient alors la joie et l'ornement des salons parisiens. Je n'ai jamais vu créature plus séduisante. Elle eût mérité d'être surnommée : désir de plaire.

Elle fut pour moi, dès son arrivée à Retournac, ce qu'elle avait été à Paris, bonne, affectueuse et simple.

— Je veux que vous m'aimiez, Lucile, me dit-elle le même jour.

Toute sa conduite envers moi tendait vers ce but. Dans les courts instants où nous vécûmes ensemble, je n'eus à lui reprocher que d'être la femme de l'oncle Patrice et d'avoir pris dans la maison la place de tante Ursule. Je dois lui rendre aussi cette justice qu'elle avait fait preuve, en se mariant, du plus rare désintéressement. Je l'appris par une confidence de l'oncle Patrice. Il me révéla qu'elle l'avait empêché de révoquer le testament par lequel il m'instituait légataire de tous ses biens, et qu'ayant pu m'être substituée, elle n'avait voulu laisser inscrire dans son contrat de mariage que l'assurance, en cas de veuvage, d'un douaire qui pût suffire à ses besoins. Les dispositions qui m'enrichissaient ne devaient être modifiées que si les époux avaient des enfants. Sinon, nulle atteinte ne serait portée à mes droits d'héritière. J'avais craint que le mariage de l'oncle Patrice ne m'enlevât la faculté d'accomplir, envers la famille de Retournac, la restitution que me dictait ma conscience. Mais je fus rassurée par la confidence que je reçus de lui et qui

me donna du caractère de sa femme une idée meilleure que ne l'avaient pu faire nos premières relations.

Elle valait mieux que les gens parmi lesquels elle vivait. Quoique pervertie par l'existence aventureuse qu'elle avait menée à Paris pendant la Terreur, alors que, pour sauver sa tête, elle s'était jetée dans le clan des terroristes, elle conservait quelques-uns des sentiments de sa première jeunesse. Quand elle n'eut plus rien à redouter pour sa vie, et lorsque, par son mariage avec l'oncle Patrice, elle se fut mise à l'abri du besoin, elle redevint elle-même. Quoique bien altérées, ses qualités natives, la bonté, le tact, l'amour de l'ordre et du bien reparurent en elle. Elle m'en donna maintes preuves pendant son rapide séjour à Retournac. Elle entreprit alors avec tant de zèle de conquérir mon cœur et de m'attacher au sien que je la vis bientôt avec d'autres yeux. Si elle avait vécu, j'aurais fini par l'aimer. Malheureusement, elle était destinée, comme son mari, à une fin prématurée. On verra bientôt en quelles circonstances tragiques elle expia les erreurs de sa vie passée.

Mais elle était bien loin de prévoir ni de redouter une telle expiation. Toute sa personne respirait la santé, la force, une entière confiance dans l'avenir. Elle se croyait destinée à de longs jours brillants et fortunés. Elle se plaisait à me dire qu'elle souhaitait que les miens fussent pareils, et, déjà, elle s'appliquait à me convaincre de la nécessité pour moi d'aller vivre à Paris. Elle me voulait à ses côtés, dans sa maison.

— Je me suis mise en tête de vous trouver un mari, me disait-elle, un homme digne de vous. Nous le trouverons si vous me secondez, si vous consentez à venir vous installer près de moi, à vous parer un peu. Vous êtes jolie, ma chère enfant. Mais vous affectez trop de l'ignorer. Vous ne vous préoccupez pas assez de mettre en lumière votre beauté. Vous méprisez par trop d'élégance. Il y a en vous un joli papillon aux ailes d'or. Mais qui le devinera si vous vous obstinez à rester à l'état de chrysalide?

Elle prêchait dans le désert. Sur toutes ces choses, j'avais mes idées. Je ne voulais être belle que pour Marcel. J'attendais son retour pour briser ma modeste enveloppe et mettre toutes voiles dehors. Les conseils de M^{me} Carrel glissaient sur

moi. J'étais bien résolue à n'y pas céder. Mais j'évitais de manifester trop énergiquement mes résolutions. Je feignais d'être disposée à me laisser convaincre, un peu plus tard, sinon tout de suite. Elle pouvait donc nourrir l'espoir d'avoir raison de ma répugnance à me jeter dans le tourbillon d'une vie égale à la sienne et, pensant m'y décider, elle n'allait sur ce terrain qu'avec circonspection et prudence. Elle préférerait retarder sa victoire que la compromettre par trop de hâte.

Au moment de quitter Retournac pour rentrer au Puy où la mission de l'oncle Patrice devait la retenir avec lui quelques mois encore, elle me demanda de l'accompagner. Je refusai en mettant dans mon refus autant de douceur que de fermeté. L'oncle Patrice avait une méchante besogne à accomplir; il était tenu de réprimer, de châtier, d'appliquer des lois arbitraires et cruelles. Connaissant son énergie et sa brutalité, je devais craindre qu'il n'apportât aucun ménagement dans son triomphe. Je ne voulais pas être le témoin des excès auxquels il devait se livrer.

Quand elle fut convaincue que ses efforts pour m'entraîner à sa suite seraient vains, elle y renonça.

— Puisque vous ne voulez pas venir avec nous, me dit-elle, c'est nous qui reviendrons pour quelque temps encore.

— Oui, nous reviendrons, ajouta l'oncle Patrice, et peut-être parviendrons-nous alors à t'entraîner à Paris. Tu nous reverras le mois prochain et nous resterons près de toi pendant plusieurs semaines encore. Il est douloureux, quand on n'a qu'une fille — et tu es bien ma fille, — de vivre loin d'elle.

Je ne protestai pas; je le laissai dire: il était libre, après tout, de former des plans pour l'avenir et de m'y associer. Mais je n'étais pas moins libre de me soustraire à ce qu'il attendait de moi.

Lorsqu'il fut parti, je retombai dans cette somnolence morale par laquelle j'avais déjà passé. J'étais devenue indifférente aux événements qui se succédaient. Je ne suis pas la seule dont les malheurs de la patrie aient, en ces temps maudits, bronzé l'âme. Nous avons subi tant d'infortunes que nous nous attendions toujours à pire, presque résignés à ne voir jamais la fin de nos maux. Après la mort de Robespierre, nous nous étions crus délivrés. Pendant plus d'une année, nous avions joui de notre liberté reconquise. Mais, depuis le 18 fructidor, nous la sen-

tions s'évanouir et nous échapper. Nous redoutions les jours qui venaient comme si les événements qu'ils charriaient devaient dépasser en horreur tous ceux qui avaient déjà troublé si cruellement notre repos. Les contrées de la Haute-Loire présentaient alors le spectacle d'un champ de bataille où l'on voit encore des vaincus rester en armes, la lutte terminée, continuant à braver le vainqueur et ne pouvant se résoudre à désarmer. Ces vaincus constituaient les bandes terribles qui se livraient au brigandage.

Tous les jours, nous apprenions que, à la longue liste de leurs crimes, ils en avaient ajouté quelque autre. La vie humaine n'était plus respectée. A tout instant, on relevait des blessés et des morts sur les routes isolées, dans les bois, quelquefois même dans les demeures, à l'improviste envahies par des brigands. Il fallait beaucoup de décision et de courage pour ne pas trembler pour soi-même, alors qu'autour de nous tout était péril. Quant à la forcée armée, elle n'apparaissait que comme pour montrer aux témoins de ses démarches et de ses courses qu'elle était sans puissance. Quel que fût le nombre des arrêtés terribles que signait tous les jours l'oncle Patrice à l'effet d'épouvanter les rebelles, ceux-ci semblaient les ignorer ou n'en tenir aucun compte.

Nous arrivâmes ainsi vers la fin de cette année 1797 qui ne nous avait pas été plus favorable que les précédentes. La seconde quinzaine de décembre nous ramena l'oncle Patrice et sa femme. Ils étaient à Retournac la veille de Noël.

CHAPITRE XII

La veille de Noël ! Jour sacré jadis, jour de sérénité, d'apaisement et de bénédictions !

A Lyon, au temps de ma première enfance, quand je vivais avec mes parents, nous la célébrions toujours. Pour en relever l'éclat et en accroître la solennité, mon père, respectueux des traditions familiales, aimait à réunir autour de lui ses parents et ses amis.

On dînait joyeusement. Par une exception qui ne se renouvelait qu'au premier de l'an, j'avais ma place à la table, ce soir-là, parmi les grandes personnes, et on y invitait quelques enfants de mon âge. Après le repas, on laissait nos jeux se prolonger jusqu'à une heure avancée. Nous assistions à la bénédiction de la bûche de Noël, cérémonie grave et touchante, après laquelle on nous envoyait dormir tandis que nos parents se préparaient à aller à la messe de minuit.

Combien les temps étaient changés ! Maintenant, célébrer cette veillée eût été considéré à l'égal d'un crime. A peine osions-nous nous dire, Béarde et moi, que nous touchions à la date commémorative de la naissance du Sauveur. Quant à la messe de minuit, il était impossible d'en assurer la célébration. Depuis que j'étais venue me fixer à Retournac, j'avais été privée de prier Dieu dans son temple cette nuit-là, toutes les églises étant closes ou livrées à des prêtres assermentés dont ma conscience me défendait la direction spirituelle. Nous en étions réduites à nous réunir dans ma chambre pour y réciter, en commun, les prières liturgiques.

Mais, cette année, il devait en être autrement. La veille de Noël, Béarde,

entrant chez moi dès le matin, m'apprit que la messe de minuit devait être dite par un prêtre proscrit dans la grotte de la Madeleine, qui est située à deux kilomètres de Retournac. On n'en avait averti qu'un petit nombre de personnes pieuses et sûres, afin de ne pas attirer sur ce prêtre les foudres de la loi.

— Nous irons ensemble, si vous le voulez, Bérarde, m'écriai-je.

— Le pourrons-nous, Mademoiselle?

— Pourquoi ne le pourrions-nous pas?

— A cause de la présence de M. et de M^{me} Carrel. Comment leur expliqueriez-vous votre sortie nocturne par cette soirée d'hiver!

— Ne vous inquiétez pas, Bérarde, répondis-je. Je saurai m'échapper au bon moment sans que ni l'oncle Patrice ni sa femme puissent soupçonner que je sors et encore moins pourquoi. Soyez prête à 10 heures. Je le serai aussi.

Revenu à Retournac et comptant y passer une semaine, l'oncle Patrice était en belle humeur. Tout en continuant à s'occuper de l'objet de sa mission et à veiller à la sûreté du département, grâce à des courriers à cheval qui venaient quotidiennement du Puy et y remportaient ses ordres, il consacrait aux distractions et au repos la plus grande partie de ses journées.

Ce repos lui était salutaire. Il en avait un pressant besoin. Par suite des fonctions qu'il avait occupées, il était depuis six ans sur la brèche. Sa santé, son âge exigeaient que, de temps en temps, il fît trêve à ses occupations laborieuses. Il se laissait donc vivre à Retournac comme un écolier en vacances, s'en fiant, pour faire respecter les lois, aux collaborateurs qu'il avait laissés au chef-lieu, lesquels le tenaient au courant de tout ce qui se passait dans le pays.

Ce qui ajoutait au contentement qu'il manifestait dans ses rapports avec sa femme, avec moi, avec les visiteurs, gens du pays pour la plupart, qui profitaient de sa présence à Retournac pour solliciter son concours, c'est qu'il ne s'était jamais vu plus heureux. Il avait réussi au delà de ses ambitions; il se savait riche et puissant; il croyait que les autres avaient oublié son passé de terroriste comme il l'oubliait lui-même; il vivait en bonne harmonie avec sa femme, et enfin il possédait toute la confiance des membres du Directoire. Les faveurs qu'il attendait d'eux ne pouvaient lui manquer. Il comptait rentrer prochainement à Paris et restait con-

vaincu que, là-bas, de nouveaux succès lui étaient réservés. C'est le bonheur des ambitieux de constater qu'un bon vent enfle leurs voiles.

Il portait allègrement le poids des jours et connaissait la douceur de vivre. Quoiqu'il se sût encore des ennemis, il ne les redoutait plus.

La protection du Directoire s'étendait sur lui et l'empêchait de voir les dangers auxquels il s'exposait en se faisant, dans son pays, le représentant d'un pouvoir arbitraire, qui utilisait sa force non seulement contre les gens assez audacieux pour le combattre, mais aussi contre ceux qu'il soupçonnait de ne pas l'approuver.

Ces dangers, je les voyais mieux que lui. Ils m'apparaissaient à travers les propos qui se tenaient plus ou moins ouvertement au sujet de l'oncle Patrice et que me rapportait Bérarde. Mais vouloir l'avertir et le mettre en garde eût été peine inutile. Parvenus à certaines hauteurs, les hommes comme lui se croient inattaquables et invincibles. D'ailleurs, pour le garder, n'avait-il pas les gendarmes par lesquels il se faisait escorter quand il venait à Retournac, et qui s'y fixaient pour le même temps que lui, afin de surveiller les suspects ! Les ayant toujours sous la main, il ne redoutait personne.

Par ses ordres, des patrouilles battaient le pays nuit et jour ; elles arrêtaient impitoyablement les vagabonds et semblaient devoir tenir en respect les malveillants. Elles n'empêchaient pas cependant des individus étrangers au département de circuler aux environs de Retournac. Quelques-uns des habitants de la commune affirmaient en avoir rencontré à plusieurs reprises, les uns, que leurs allures, leurs manières, leurs vêtements désignaient comme des gentilshommes, les autres sortis du peuple, comme le prouvaient leurs propos et leurs gestes. C'était tout ce qu'on en pouvait dire, car le plus souvent ils portaient un masque. Tous avaient des armes et tous proféraient des menaces. Dans la nuit qui précéda la veille de Noël, les gendarmes avaient eu maille à partir avec une demi-douzaine de ces malandrins qui s'étaient trouvés sur la route. Pour les disperser, ils avaient dû tirer sur eux.

Le rapport que reçut dans la matinée l'oncle Patrice mentionnait l'événement. Mais sa quiétude n'en fut pas troublée. Il ordonna un redoublement de surveillance, et ce fut tout. Un avis qui lui arriva un peu plus tard, le même jour, portait qu'un de ces individus pouvait bien être Maurice de Retournac, le fils du marquis, celui dont,

à mon arrivée au château quelques années avant, les lettres étaient tombées dans mes mains. Figurant sur la liste des émigrés, ce jeune homme était hors la loi.

J'étais présente lorsque l'oncle Patrice annonça la nouvelle à sa femme.

— C'est bien imprudent à lui d'être revenu, ajouta-t-il. S'il se laisse prendre son compte est bon. Il sera fusillé. La loi est formelle.

Je fus bouleversée à la pensée du péril que courait l'héritier des anciens seigneurs du village. Si j'avais su où le prendre, je l'aurais averti et supplié de s'éloigner. Mais sa retraite m'était inconnue. J'en fus réduite à souhaiter que l'avis reçu par l'oncle Patrice n'eût pas dit la vérité.

La journée s'écoula sans autres incidents. Le froid était rigoureux. Mais le soleil brillait, et je pus, comme j'en avais l'habitude, faire une promenade dans le parc. La belle M^{me} Carrel voulut m'accompagner. Durant plus d'une heure, nous parcourûmes, d'un pas rapide, les avenues jonchées de feuilles mortes et au bord desquelles les arbres étendaient leurs branches dénudées.

Jamais elle ne m'avait témoigné plus de tendre confiance. Comme elle me l'avait dit un jour, elle voulait gagner mon cœur et se faire aimer. Elle me parla de sa vie passée, des épreuves qu'elle avait subies et qui donnaient tant de prix au bonheur fait surtout de bien-être et de sécurité dont elle jouissait maintenant. Je compris qu'il était plus d'une page de ce passé qu'elle aurait voulu effacer.

Elle m'avoua qu'elle eût souhaité que son mari abandonnât la vie publique. Elle n'approuvait pas tous ses actes. Mais elle reconnaissait qu'ils étaient la suite inévitable d'autres actes antérieurs dans le souvenir desquels il était comme emprisonné. Elle appelait de ses vœux le jour où ce souvenir cesserait de peser sur lui et de le contraindre à user de violence pour se défendre contre ceux qui lui reprochaient d'avoir figuré parmi les persécuteurs.

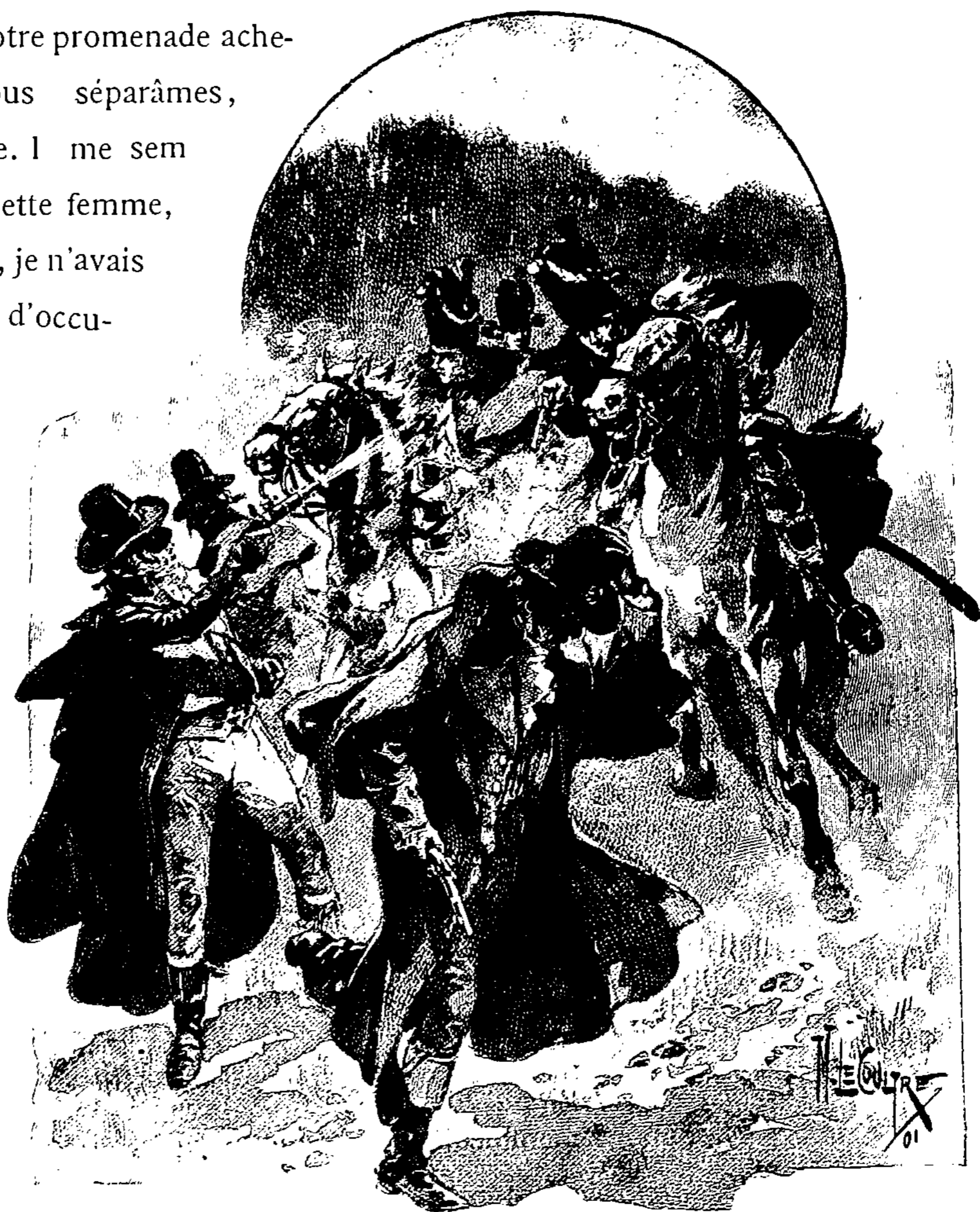
En l'écoutant, je comprenais qu'elle se leurrerait d'un espoir irréalisable. Son passé, à elle, pourrait un jour tomber dans l'oubli. Il n'était constitué que d'actes personnels dont personne n'avait souffert. Il ne relevait que de sa conscience. Il en était tout autrement de celui de l'oncle Patrice. Trop de gens en avaient été les

victimes pour qu'on pût se flatter de le voir s'évanouir à jamais. Il en porterait éternellement le fardeau, et, quelque jour, il aurait à en rendre compte, soit devant Dieu, soit devant les hommes.

J'en étais convaincue. Mais je me gardais bien de le confesser à Mme Carrel. Je l'eusse attristée, offensée, mise en défiance, et cela sans nécessité. Je tenais d'autant plus à ne pas lui causer de peine, que, sous les apparences qui m'avaient éloignée d'elle au début de nos relations, je sentais une âme sensible et généreuse toute disposée à revenir au bien.

Lorsque, notre promenade achevée, nous nous séparâmes, j'étais très émue. Il me semblait que dans cette femme, à qui, en somme, je n'avais à reprocher que d'occuper la place de tante Ursule, je venais de me découvrir une amie.

Le soir descendait. Il me ramena, tout naturellement, au dessein que nous avions formé, Bérarde et moi, de sortir du château, pour aller assister à



LA VEILLE, LES GENDARMES AVAIENT EU MAILLE A PARTIR.....

la messe de minuit. Ce dessein, le temps le favorisait. La neige, fléau de la saison d'hiver, toujours si précoce dans nos montagnes, et qui sème les routes d'obstacles infranchissables, n'avait pas fait encore son apparition. La lune étincelait dans l'azur embrumé : elle éclairait les chemins au sol durci, propice à la marche. Rien ne s'opposait donc à l'accomplissement de notre projet. Je m'y préparai dans le recueillement et la prière.

L'heure du souper me réunit à l'oncle Patrice et à sa femme. Le repas fut très gai. La bruyante satisfaction que manifestait l'oncle Patrice semblait sans ombre et le révélait entièrement heureux dans le présent, plein d'espoir pour l'avenir. Celle de M^{me} Carrel était plus discrète, et je n'en fus pas choquée.

En revanche, je ne pouvais me lasser d'admirer la grâce de cette délicieuse créature, sa toilette élégante d'un goût parfait et qui ajoutait à sa fine beauté le cadre le mieux fait pour la faire valoir. Je vois toujours cette robe en soie blanche qu'une main de fée avait parsemée de fleurs rouges et jaunes en broderie, la ceinture d'or placée sous la gorge et la figure aux traits si purs, qu'auréolait la masse vaporeuse des cheveux blonds, aussi abondants qu'ils étaient fins. Jamais, depuis que la Révolution avait chassé du château la famille de Retournac, la salle à manger ne s'était vue à pareille fête. Quelque chose de l'élégance de la belle M^{me} Carrel rejaillissait sur son mari. On eût dit qu'il en tirait orgueil, ce que je trouvais très naturel. N'a pas qui veut une femme parée à ce point de grâce et de charme.

En sortant de table, nous revînmes dans le petit salon, désigné ainsi je ne sais trop pourquoi, car, en réalité, c'était une pièce très vaste qui communiquait avec le parc par trois portes-fenêtres larges et hautes que cachaient, ce soir-là, les lourds rideaux de velours bleu à bordure d'or dégagés de leurs embrasses. L'ameublement, très luxueux, resplendissait sous la lumière d'un lustre. J'ai déjà dit que l'oncle Patrice, sans doute pour faire honneur à sa femme, avait voulu, dès son précédent voyage, que le château reprît la même physionomie qu'au temps où il avait pour maîtres des aristocrates.

Rangés autour de la cheminée, nous restâmes là, causant entre nous, jusque vers dix heures. J'attendais ce moment pour me retirer, et j'avais espéré que l'oncle Patrice et sa femme faciliteraient ma sortie en regagnant eux-mêmes leur appar-

tement. Mais, comme j'espérais les voir se lever les premiers, un domestique vint prévenir Monsieur de l'arrivée d'un courrier qui lui apportait du Puy une lettre urgente.

— Faites-le entrer, ordonna l'oncle Patrice.

L'envoi que lui faisait le Directoire du département consistait en plusieurs lettres venues de Paris et qui exigeaient de promptes réponses. Après les avoir lues, il déclara qu'il n'irait pas se coucher avant d'y avoir répondu.

— Je vous aiderai, mon ami, si vous le voulez bien, lui dit sa femme.

— C'est cela, la besogne ira plus vite. Et vous êtes de si bon conseil, ma chère!

Elle travaillait souvent avec lui, tenue au courant des événements et l'ayant accoutumé à ne prendre aucune décision sans la consulter. J'éprouvai d'abord quelque inquiétude en considérant que l'oncle Patrice et sa femme prolongeraient leur veille et pourraient s'apercevoir de mon absence. Mais, à la réflexion, je me rassurai. Il n'y avait pas apparence qu'ils me fissent demander pendant la nuit, alors surtout qu'ils me croiraient endormie. Je devrais seulement, en rentrant, au retour de mon excursion, user de beaucoup de prudence, afin qu'ils n'entendissent aucun bruit, si, d'aventure, ils n'étaient pas encore couchés. Je pris congé d'eux au moment où, confortablement installés dans le petit salon, devant un grand feu, ils allaient se mettre au travail. Je montai dans ma chambre pour me vêtir plus chaudement en vue de ma sortie nocturne. Bérarde vint m'y retrouver. En entrant, elle m'interrogea :

— Êtes-vous toujours décidée, Mademoiselle?

— Sans doute, et je me prépare, vous le voyez. Pour quelle cause aurais-je changé de résolution?

— Parce que Monsieur et Madame ne semblent pas prêts à s'aller coucher.

— Peu importe: ils auront mieux à faire qu'à s'occuper de moi. Et s'il n'y a que cette raison.....

— Il y en a une autre, Mademoiselle.

— Laquelle, Bérarde?

— On dit que les routes ne sont pas sûres, qu'il y a des rôdeurs. Nous

sommes exposées à en rencontrer et à rencontrer aussi les gendarmes qui leur donnent la chasse.

— Espérons que nous ne rencontrerons ni les uns ni les autres, répliquai-je. S'il devait en être autrement, Dieu protégera ses fidèles servantes. Il ne voudra pas qu'il leur arrive malheur alors qu'elles cherchent à se rapprocher de lui.

Et comme, tandis que je parlais, Bérarde fixait sur moi ses yeux étonnés, je demandai :

— Pourquoi me regardez-vous ainsi, Bérarde ?

— Je vous admire, Mademoiselle..... Vous êtes toujours si vaillante, si courageuse !

— Je n'y ai pas grand mérite. A force d'affronter les dures épreuves et les pires dangers, on s'aguerrit.

— N'empêche que, si nous sommes attaquées, je ne sais comment nous nous défendrons.

Je ne pus me défendre de sourire en entendant cette robuste fille parler ainsi.

— N'avez-vous pas honte de votre poltronnerie, grande et forte comme vous l'êtes ? lui dis-je.

— Ce n'est pas pour moi que j'ai peur, fit-elle, en regardant ses mains noueuses, larges comme des battoirs..... Je prends toujours un bâton quand je sors, et je ne crains personne. Mais vous, Mademoiselle, si mignonne, si frêle.....

— Je serai armée, Bérarde.

Durant la nuit qui suivit l'arrivée à Retournac de la nouvelle du 9 thermidor, et lorsqu'il s'attendait à être attaqué, l'oncle Patrice avait distribué des armes à ses serviteurs. L'une d'elles, un pistolet, m'était restée. J'avais appris depuis à m'en servir, et, après le départ de l'oncle Patrice, je l'avais conservée. Elle était chargée. Je la pris et la glissai dans la ceinture de ma robe, non en vue de ma sûreté, que je ne croyais pas menacée, mais pour rassurer Bérarde. Elle se rassura, en effet, et cessa de s'opposer à ce que je la suivisse.

Quelques instants après, bien enveloppées et encapuchonnées dans nos mantes, nous sortîmes du château sans bruit. A travers le parc, nous gagnâmes la route qui devait nous conduire à la grotte de la Madeleine. Nous avions deux kilo-

mètres à parcourir par un chemin montant qui s'allonge, au sortir du village, entre des prairies, et s'enfonce ensuite dans un massif montagneux. Au plein d'un ciel sans nuage, la lune répandait assez de lumière pour éclairer ce chemin, que nos regards pouvaient embrasser jusqu'aux tournants, où brusquement il se perdait dans d'innombrables circuits.

Il nous fut facile de constater, après que nous nous y fûmes engagées, qu'il était libre. Au loin devant nous s'y dessinaient quelques silhouettes. Mais elles n'avaient rien de menaçant. Elles avançaient d'un pas égal au nôtre, et nous eûmes vite compris que c'étaient celles des gens qui allaient, comme nous, assister à la messe de minuit.

La route ne tarda pas à devenir plus étroite et plus abrupte, plus élevés aussi les rochers entre lesquels nous circulions. Bientôt elle ne fut plus que comme le lit d'un torrent, tant le sol en était heurté, déchiré, bossué, rocailleux, sillonné d'ornières. Le silence n'était troublé que par le bruit des cailloux qui roulaient sous nos pieds. Sans la clarté de la lune, nous eussions été bien embarrassées pour nous y guider. Mais, loin de s'affaiblir, cette clarté était maintenant plus brillante. Grâce à elle, nous pûmes atteindre, sans trop de difficultés, le terme de notre course.

A l'extrémité du défilé que nous venions de parcourir, la double chaîne des rochers s'évasait en s'arrondissant. Elle formait un cirque. Dans l'un de ces rochers s'ouvrait la grotte. On y pénétrait par un couloir si bas qu'il fallait baisser la tête pour qu'elle ne se heurtât pas à la voûte. Elle offrait l'aspect d'une salle haute et vaste et ne recevait un peu de lumière que de l'ouverture.

J'étais venue là, à deux reprises, lors de la première Terreur. J'en avais conservé le souvenir très précis et très vivant. Je ne fus donc pas surprise de voir, dans ce souterrain qui évoquait l'image lointaine des catacombes et des premiers chrétiens, un autel improvisé sur un quartier de roche blanche, émergeant comme un dolmen du sol sablonneux de la grotte.

La piété des fidèles réunis, ce soir-là, à la voix d'un prêtre proscrit, assez courageux pour braver la mort, avait fourni le pauvre ornement de cet autel : une nappe à dentelles, quatre grands chandeliers de bois où se consumaient des bouts de cierges, et, au fond, un crucifix apporté là de quelque église voisine.

Quand nous entrâmes, le calice occupait sa place sous le voile en satin blanc, rayé d'une croix en tissu d'or. Les ornements sacerdotaux étaient étalés à côté, attendant que l'officiant les revêtît. Je ne vis pas d'abord celui-ci parmi les rares as-



NOUS GAGNAMES LA ROUTE
QUI DEVAIT NOUS CON-
DUIRE A LA GROTTÉ.....

sistants qui priaient recueillis. Mais, lorsque mes yeux se furent familiarisés avec la demi-obscurité qui régnait autour de nous, je l'aperçus à l'une des extrémités de la grotte, assis sur un escabeau.

Près de lui, un vieillard était agenouillé. A voix basse, le vieillard parlait; attentif, le prêtre écoutait. Je devinai qu'il

y avait là un pénitent et un confesseur en présence, celui-ci exerçant une des plus augustes fonctions du sacerdoce, l'autre accomplissant l'un des plus pieux devoirs du chrétien et se préparant à en accomplir un non moins sacré.

Nous nous étions promis, Béarde et moi, de communier cette nuit-là, s'il nous était possible de recevoir l'absolution. Nous fûmes donc bien heureuses de constater, dès notre entrée dans la grotte, que les circonstances favorisaient l'exécution

de notre dessein. Nous allâmes nous agenouiller à la suite du groupe qui s'était formé à quelque distance du prêtre, attendant notre tour de passer au confessionnal.

Lorsque le mien arriva, je pus me rendre compte que le prêtre m'était inconnu. Mais son visage vénérable, la bonté qui s'y reflétait, l'auréole dont la persécution nimbait ses cheveux blancs, tout m'inspira confiance. Je lui ouvris mon âme comme au représentant du Dieu vivant, et je goûtai la douceur dont j'étais depuis si longtemps privée de sentir descendre sur moi les paroles de clémence qui réconfortent le juste et rendent au coupable l'espoir du pardon. Comme j'allais me retirer, le prêtre me retint.

— N'êtes-vous pas la nièce de M. Patrice Carrel? me demanda-t-il.

— Je suis sa nièce, en effet, mon Père. L'avez-vous deviné ou m'aviez-vous déjà vue?

— Je vous ai vue une fois, il y a peu de temps, par hasard, et je craignais de me tromper, reprit-il. Puisque vous êtes ici ce soir, je veux en profiter pour vous donner un avis que je vous eusse fait parvenir si j'en avais trouvé l'occasion.

— Quel avis, mon Père?

— La vie de M. Carrel est sérieusement menacée. Dans le milieu où la proscription dont je suis l'objet m'oblige à vivre, il se forme beaucoup de projets, que je n'approuve pas, mais dont il m'est impossible d'arrêter l'exécution. Nous sommes sans influence sur les gens qui nous entourent. Proscrits comme nous, ils n'ont pas pour leurs proscripteurs la même mansuétude que nous. L'un de ces projets consiste à mettre à mort M. Carrel. Ceux qui l'ont conçu sont des hommes terribles. Aucune supplication ne les arrêtera, et les malheureux qu'ils condamnent ne sauraient leur échapper. Sans dire à votre oncle de qui vous tenez cet avis, pressez-le de partir, de quitter le pays et de se garder jusqu'au jour où il partira, je n'ai rien à ajouter. Allez, mon enfant.

Je le quittai toute tremblante pour me rapprocher de l'autel. Il ne m'avait rien appris en me donnant cet avertissement. Je ne savais que trop de quels périls l'oncle Patrice était menacé. Mais la dénonciation de leur imminence augmentait mes craintes. Je me promis d'en parler à l'oncle Patrice dès le lendemain. Puis, au moment où, l'heure solennelle venue, le prêtre montait à l'autel pour revêtir les ornements sacerdotaux, je m'abîmai dans d'ardentes prières, et restai ainsi.

CHAPITRE XIII

Je fus tirée soudain de mon recueillement. On se levait pour l'Évangile. La première partie du Saint Sacrifice s'était déroulée sans que je m'en fusse aperçue, tant avait été profonde ma méditation. Je fis comme les autres assistants, et j'écoutai, debout, l'extrait des Livres Saints.

Quand ce fut fini, et avant de commencer le *Crédo*, l'officiant se tourna vers nous pour nous entretenir de la fête qu'à cette même heure, dans le monde entier, sauf dans la malheureuse France, la catholicité célébrait solennellement et avec pompe, tandis que nous étions réduits, pour la célébrer, à nous cacher comme des malfaiteurs.

Ce fut poignant d'entendre les plaintes que l'état lamentable de l'Église dans notre pays suggérait au prédicateur. Il nous fit le tableau de cette Église persécutée : les temples fermés, dévastés et souillés, Dieu chassé de partout, ses prêtres traités comme des brigands, les simples fidèles empêchés de remplir leurs devoirs et menacés de perdre leur liberté s'ils se laissaient surprendre en train de les accomplir.

Mais, à ce tableau de désolation, succédèrent des paroles d'espérance. L'Église est immortelle et plus forte que ses ennemis. Son règne durera autant que le monde lui-même. Retrempée et régénérée dans le sang des martyrs morts pour sa défense et sa gloire, elle allait renaître de ses ruines et répandre de nouveau sur la France ses divins bienfaits.

Les persécutés ne devaient donc pas se décourager. Dans leurs épreuves mêmes, ils devaient puiser une foi plus ardente, une confiance plus inébranlable dans la bonté du ciel. Ils devaient surtout pardonner aux persécuteurs.

En écoutant ce langage, je me rappelais une autre allocution prononcée jadis par l'oncle Patrice lorsqu'il avait osé inaugurer, à Retournac, le culte infâme et grotesque de la déesse Raison. En ce jour qui était pour lui un jour de triomphe, le malheureux n'avait trouvé, pour la foule asservie qui l'écoutait prosternée, que des menaces et des cris de colère, tandis qu'en cette nuit de Noël qui témoignait des malheurs et du deuil de l'Église de France, le saint prêtre qui nous parlait en son nom n'avait aux lèvres que paroles de bonté, de réconciliation, de pardon.

Au moment où finissait sa pieuse homélie, je promenai mes regards autour de moi, cherchant à reconnaître les fidèles qui avaient répondu à son appel. Ils n'étaient pas bien nombreux, une trentaine tout au plus, hommes et femmes, vieillards et jeunes filles, tous habitants de Retournac, dont les figures m'étaient familières. Et de pouvoir sur toutes mettre un nom, je fus rassurée. Nulle dénonciation n'était à craindre.

Je venais de m'en convaincre, lorsque mes yeux, au moment de se retourner vers l'autel, s'arrêtèrent sur un homme que, tout d'abord, je n'avais pas vu. Il se tenait debout, dans un coin de la grotte, silencieux et recueilli comme nous tous. Qui était-il? D'où venait-il? Était-il du pays? A ces questions que formulait ma pensée, je ne pus répondre. Il se trouvait sur ma route pour la première fois.

Je fus d'autant plus intriguée que, sous l'ample manteau qui le couvrait des pieds à la tête, je le devinais fin, svelte, élégant, et que son visage, un visage jeune, attirant et cordial, avait cette expression d'énergie et d'audace qui caractérise les hommes habitués au commandement.

Je ne m'effrayais pas de sa présence. Outre que tout en lui semblait fait pour éloigner le soupçon, je pensai que s'il m'était inconnu il ne l'était pas pour tous les gens au milieu desquels il figurait. S'il avait été prévenu que la messe devait être dite à la grotte de la Madeleine en cette nuit de Noël, c'est qu'il comptait, parmi les assistants, un ou plusieurs amis qui pouvaient répondre de lui. N'empêche qu'une invincible curiosité s'éveillait en moi. J'aurais donné tout au monde pour savoir qui il était.

Je fus empêchée de m'en préoccuper plus longtemps. L'offertoire commençait. Un peu honteuse de ma distraction, je me mis à genoux, poursuivie dans



AVANT DE COMMENCER LE « CREDO », L'OFFICIANT SE TOURNA VERS NOUS.....

mon recueillement, je le confesse, par l'éclat de grands yeux noirs que j'avais senti se fixer sur moi au moment où les miens les avaient rencontrés. Bientôt, du reste, leur flamme s'éteignit. Tout s'effaça pour moi à l'approche du mystère auguste qui s'apprêtait à l'autel. Je me préparai à recevoir mon Dieu.

De cette nuit lointaine où, malgré la rigueur du temps et les maux déchaînés sur nous, nous pouvions parfois encore nous croire en des jours heureux, je n'ai conservé qu'un souvenir d'infinie béatitude. A sa lumière, je me vois, parmi d'autres fidèles animés d'une ferveur égale à la mienne, m'approcher de la Table Sainte, revenir ensuite à ma place, marchant comme dans un rêve, tant il était invraisemblable que nous eussions osé braver à ce point les lois iniques qui nous défendaient de donner à nos adorations les formes traditionnelles et séculaires que nous impose l'Église. Nous étions alors comme les premiers chrétiens. Nous portions en nous une force invincible, prêts à verser comme eux notre sang pour la foi de nos pères.

— Mademoiselle, c'est fini ; il faut rentrer.

Prononcés à voix basse par Bérarde, ces mots me firent descendre du ciel sur la terre. Je me levai pour la suivre. Déjà les assistants, pour la plupart, étaient partis. L'officiant avait échangé son aube et sa chasuble contre une veste de paysan. Il achevait son action de grâces. Quant au jeune homme dont la présence attirait un instant avant mon attention, il avait disparu.

Une fois dehors, je parlai de lui à Bérarde. Elle ne l'avait pas vu et ne put m'en rien dire. Je cessai de m'en occuper, supposant que c'était un propriétaire du pays rentré depuis peu, peut-être un émigré qui avait intérêt à ne pas se faire reconnaître. Il n'était pas le seul qui se trouvât dans ce cas. La proscription avait fait d'innombrables victimes. Bien des gens encore se cachaient. C'était un devoir de ne pas les remarquer. Je pensai que j'oublierais celui-là, d'autant plus aisément que je venais de le rencontrer pour la première fois et croyais ne le revoir jamais.

Le trajet que nous avons à faire pour rentrer au château s'accomplit avec le même bonheur que celui que nous avons fait pour arriver à la grotte de la Madeleine. L'éclat de la lune s'était amoindri. Mais elle en conservait assez pour éclairer notre route. Au loin, devant nous, nous apercevions parfois les gens qui

nous précédaient, et, de même, ceux qui nous suivaient. Mais ils ne nous inquiétaient pas, bien au contraire; d'abord, parce que nous savions où ils allaient et d'où ils venaient, et ensuite, parce que nous étions assurées qu'ils voleraient à notre secours si quelque péril nous menaçait.

Mais nous ne fîmes aucune mauvaise rencontre, et nous nous trouvâmes si promptement devant la petite porte du parc, que nous fûmes toutes surprises de nous y trouver. Il s'agissait maintenant de nous introduire dans le château sans éveiller personne, ni sans attirer l'attention de l'oncle Patrice et de sa femme, s'ils étaient encore debout. Quant à la crainte qu'ils se fussent aperçus de notre absence, nous ne la ressentîmes pas. L'oncle Patrice avait le sommeil dur. Il disait quelquefois, en riant, qu'un boulet de canon tombant dans sa chambre ne l'éveillerait pas. Donc, s'il était endormi, nous n'avions rien à redouter. S'il veillait, son travail l'absorbait, le bruit de nos pas ne parviendrait pas à le troubler.

Les choses se passèrent comme je les avais prévues. Nous traversâmes le parc sans encombre. Une porte, du côté des offices, laissée ouverte à dessein, au moment de notre départ, nous livra passage. Une clarté s'échappant des fenêtres du salon m'avertit que l'oncle Patrice y était encore. Nous n'en mîmes que plus de prudence à monter le petit escalier que nous avons pris préférablement au grand. Deux heures sonnaient, lorsque Bérarde me laissa au seuil de ma chambre pour regagner la sienne à l'étage au-dessus. En une minute, je fus débarrassée de ma mante et de la robe en gros drap dont je m'étais vêtue pour sortir. Sur moi et autour de moi, ne restait aucune trace de mon escapade. Si l'oncle Patrice était entré, il n'aurait pu soupçonner que je revenais d'une si longue course.

Je dois avouer qu'elle m'avait agitée et enfiévrée. Je n'étais pas d'humeur à dormir de sitôt. J'avais besoin d'une diversion pour oublier ce que je venais de voir et d'entendre, ou tout au moins pour que le souvenir que j'en conservais perdît quelque peu de son caractère émouvant. Cette diversion, la lecture seule pouvait me la procurer. Je pris sur ma table une *Imitation*, et, assise dans un fauteuil près de ma cheminée où deux grosses bûches achevaient de se consumer dans les cendres, j'essayais de m'intéresser aux divins préceptes que prêche ce livre admirable.

Mais je fus longtemps à y fixer mon attention. La scène inoubliable à laquelle je venais d'assister revivait devant mes yeux et se glissait entre eux et le livre. La grotte, l'autel, le prêtre et le jeune inconnu au charmant visage passaient et repassaient, acharnés à éloigner de moi le calme que je voulais recouvrer comme une préparation nécessaire au sommeil. Je m'attardai à me débattre contre ces caprices de mon esprit, et quelques instants s'écoulèrent durant lesquels ma pensée embrassa le passé et l'avenir, évoqua devant moi l'image lointaine et non oubliée de mon cher Marcel.

A l'improviste, toutes ces rêveries se dissipèrent, et je me trouvai debout, prêtant l'oreille et toute bouleversée. J'avais entendu ou cru entendre un cri déchirant. Ce cri ne venait pas du dehors, mais de l'intérieur du château, du rez-de-chaussée et du petit salon où, quelques heures plus tôt, j'avais laissé l'oncle Patrice et sa femme. Je fus saisie d'un pressentiment douloureux. L'avis que m'avait donné le prêtre me revint. Toutefois, comme de nouveau régnait un profond silence, je supposai que j'avais été le jouet de cette fièvre inexplicée qui me brûlait le sang.

Mais, brusquement, un second cri pareil au premier parvint jusqu'à moi, suivi de gémissements étouffés, et tel que je ne pouvais plus, maintenant, croire à un songe.

Qui l'avait poussé, ce cri de douleur, de détresse et d'effroi? Je n'aurais pu le dire. Mais, ce dont j'étais sûre, c'est que la scène terrible qu'il annonçait se passait au-dessous de moi, et que la belle M^{me} Carrel et son mari y étaient mêlés. En tout cas, je me devais de courir vers eux. Je fus au moment d'appeler Bérarde. Une réflexion m'en empêcha. S'il y avait péril, à quoi bon l'y exposer? Je repris le pistolet que j'avais remis en place en rentrant. Je le dissimulai sous un châle que je venais de jeter sur mes épaules, et je descendis en toute hâte.

Arrivée à la porte du petit salon, je m'arrêtai avant de l'ouvrir, pour me mieux convaincre, en écoutant, que je ne m'étais pas trompée. Alors, je perçus distinctement des plaintes. Elles étaient sourdes, sans paroles, mêlées de soupirs, comme si quelque force mystérieuse se fût opposée à leur éclat. Sans calculer les suites de mon imprudence, je poussai brusquement la porte et j'entraî.

Dussé-je vivre jusqu'à la consommation des siècles, je n'oublierai jamais le spectacle épouvantable qu'embrassèrent mes regards éperdus et affolés!

Dans le salon, qu'avait envahi une bande de chauffeurs, tout était désordre et dévastation : meubles renversés et brisés, rideaux déchirés et souillés de vin ; sur la table, et parmi les papiers dispersés, les restes d'un repas ; des tisons éteints noircissant le tapis ; dans un coin, nos trois domestiques couchés par terre, pieds et mains liés, les joues démesurément enflées par une poire d'angoisse, mis hors d'état de défendre leurs maîtres contre six individus masqués qui s'agitaient en triomphateurs sur ce champ de bataille.

Quant à l'oncle Patrice, bâillonné et lié comme eux, il gisait inanimé, les pieds nus, horriblement calcinés, la gorge traversée par un poignard dont le manche en ivoire brillait dans sa chair sanglante et élevait, sur son cadavre, comme un signe de pardon, la croix rédemptrice.

A deux pas de lui, sous le manteau de la cheminée et les pieds à la flamme, la belle M^{me} Carrel, défigurée par la souffrance, la bouche emplie d'une serviette qu'on y avait introduite de force, clouée au sol par deux chauffeurs à genoux sur ses bras, se tordait sous les brûlures d'une pelle rougie au feu, qu'un troisième promenait sur ses jambes découvertes.

— Quand tu voudras nous dire où est votre argent, ménage de bourreaux et de voleurs, fais un signe, et je m'arrêterai, ricanait-il sous son masque en soie noire. Tu t'obstines à nous le cacher. Tant pis pour toi ! Quand tu auras lassé ma patience, tu périras comme ton mari.

Le sang glacé par ce déchaînement d'horreurs, je fus une minute sans pouvoir proférer une parole. Le tableau de ce qui s'était passé se reconstituait devant moi aussi clairement que si j'y eusse assisté. La prédiction du prêtre s'était réalisée à l'heure même où je la recueillais. Les chauffeurs s'étaient introduits dans le château. Leur cruauté s'était exercée dans toute sa violence, l'oncle Patrice et sa femme s'étant laissé surprendre et leurs domestiques ayant été empêchés de leur porter secours.

Tout ce que je ressentais d'horreur, de colère, de pitié, se traduisit en un mot que je jetai à la face des chauffeurs.



BAILLONNÉ ET LIÉ, L'ONCLE PATRICE GISAIT INANIMÉ.....

— Bandits! Bandits!

Occupés, les uns à torturer leur victime, les autres à mettre au pillage le salon et à emballer leur butin, ils ne s'étaient pas aperçus de ma présence. Au cri que je venais de pousser, ils relevèrent la tête, effrayés d'abord, puis stupéfaits de l'audace avec laquelle, seule et sans défense, j'osais les braver. Sous leur masque, je sentis se fixer sur moi leurs regards de loups.

— Qu'est-ce que c'est que celle-là? fit l'un d'eux, d'une voix éraillée et brutale.

En bondissant vers moi, il saisit mon bras et m'entraîna sous la lumière des lampes comme pour mieux me voir.

— Bandits! Assassins! repris-je en me débattant.

Je m'arrachai à son étreinte et me précipitai vers l'oncle Patrice. Mais, entre moi et le corps inanimé du supplicié, un autre des chauffeurs se dressa, et affectant, au rebours de son compagnon, une politesse exagérée, mêlée de raillerie, il me dit :

— Vos soins lui sont inutiles, Mademoiselle Carrel; il a rendu son âme au diable. C'est de sa faute, aussi! Que n'a-t-il pas voulu payer la rançon que nous exigions!

— Laissez-moi prier pour lui, répondis-je, voulant passer.

Il m'en empêcha, et reprit en me désignant M^{me} Carrel :

— Mieux vaut songer à celle-ci et nous aider à lui faire comprendre que sa résistance à nos ordres lui sera fatale. Il y a un trésor caché dans ce château, nous le savons, nous en sommes certains. Qu'elle nous dise où il est; elle aura la vie sauve. Sinon.....

Son geste acheva la phrase et ne me laissa aucun doute sur le sort réservé à M^{me} Carrel si elle n'obéissait pas. Les hommes qui la tenaient captive se levèrent sur un ordre de celui qui m'avait parlé et qui semblait être leur chef. Je m'agenouillai. Je pris sa tête entre mes mains, la soulevant et me penchant en même temps pour me faire entendre d'elle. Pauvre femme, la souffrance l'avait anéantie. Elle n'était plus que l'ombre d'elle-même. Sa beauté radieuse s'était évanouie dans les convulsions. A travers ses blonds cheveux dénoués et épars, son visage blêmi

semblait celui d'un spectre. Je les écartai, avec mon mouchoir, j'étanchai la sueur qui sillonnait ses joues. Mais, quand je voulus la débarrasser de la serviette qui lui fermait la bouche, l'homme m'arrêta.

— Pas de ça, la jolie fille, ordonna-t-il. Nous ne voulons pas qu'elle crie.

— Peut-elle vous donner satisfaction si vous l'empêchez de me répondre? demandai-je.

— Soit, débâillez-la; mais sachez bien toutes deux que, au moindre cri, je l'étrangle.

— Ah! Lucile, soupira-t-elle quand elle fut délivrée du bâillon, je suis une femme morte! Mon corps n'est plus qu'une plaie.

— Nous vous guérirons, lui dis-je. Mais il faut, avant tout, que ces hommes sortent d'ici. Où est-il, ce trésor qu'ils exigent? Le savez-vous? Répondez vite.

Les sinistres personnages s'étaient groupés autour de nous. Ils attendaient sa réponse. Elle se souleva, et, d'un accent révélateur que causaient ses brûlures, elle murmura:

— Un trésor! Quel trésor? C'est la première fois que j'en entends parler.

— Elle ment, objecta le chef. Avant d'expirer, son scélérat de mari lui a ordonné de ne rien livrer.

— Prenez tout ici, suppliai-je, et ne la torturez pas davantage.

— Nous voulons le trésor.

— On vous a trompés, Messieurs, gémit la malheureuse; il n'y a pas de trésor. J'affirmai qu'elle disait la vérité.

— C'est toujours la même chanson, observa le chef. A la rescousse, camarades. Chauffez.

Un effroyable cri lui fit écho, arraché à M^{me} Carrel par l'appréhension d'une souffrance nouvelle. Les bandits, à ce cri, éclatèrent en imprécations. L'un d'eux m'arracha violemment d'auprès de la martyre et me rejeta dans le fond du salon sans penser qu'il me rendait ainsi la faculté d'appeler du secours.

Je renonce à décrire ce qui suivit.

Lorsqu'aujourd'hui, tant d'années après cette nuit d'horreur, je cherche à m'en souvenir, je vois, dans la salle saccagée, ces démons s'acharnant sur une

femme qui se débat sous la torture qu'ils lui infligent par le fer et le feu et sous les étreintes à l'aide desquelles ils cherchent à étouffer sa voix; nos domestiques ligottés, accroupis et suivant du regard, où passent à la fois la terreur et la folie, cette scène horrible, et moi-même, cherchant à ouvrir une des portes-fenêtres donnant sur le parc afin qu'on entende du dehors les appels désespérés que je pousse, inconsciente.

— Mais empêchez donc l'autre de crier ! fait une voix impérieuse et irritée.

Je devine que la fureur des misérables va se tourner contre moi. Décidée à leur vendre chèrement ma vie, je songe à l'arme dont j'ai eu soin de me munir, et, comme la porte vient enfin de céder à mes efforts, je me retourne, rassurée par l'espace qui s'étend derrière moi, et qui me permettra de me dérober à leur poursuite. Au moment où ceux qui me menacent vont m'atteindre, mon pistolet les tient une minute en respect. Mais l'un d'eux s'est élancé, l'a fait tomber de mes mains. Je suis à leur merci. Me sentant perdue, je ne contiens plus mes cris. Ils retentissent dans la nuit à plusieurs reprises avant que des doigts noueux me ferment la bouche.

Mais, en cet instant, par la porte que j'ai ouverte, un nouveau venu apparaît dans le salon. D'un coup d'œil, il devine ce qui se passe. Ramassant le pistolet que j'ai laissé choir, il se jette sur nous, tel un chevalier accouru au secours de l'innocence. Les brigands me lâchent et reculent devant lui, comme désarmés, je suis libre. Alors seulement je le reconnais. C'est le jeune homme que, tout à l'heure, à la grotte de la Madeleine, j'ai vu debout près de moi.

CHAPITRE XIV

Qui était-il, ce sauveur providentiel? D'où venait-il? Quelles circonstances l'amenaient à mon secours en un moment où je devais me croire irréparablement condamnée et perdue? Ces questions traversèrent mon esprit et restèrent sans réponse. Le trouble dont j'étais saisie à la suite de l'émotion violente que je venais de subir ne me permettait pas d'interroger cet inconnu. Et puis, le péril si grave dont il m'avait tirée n'était pas entièrement conjuré. Les chauffeurs étaient toujours là, menaçants et terribles. Un moment stupéfiés par l'entrée soudaine de ce nouvel acteur, ils n'allaient pas tarder à se ressaisir, à se remettre de leur alerte, et, en constatant qu'ils étaient six contre un, à poursuivre avec une rage surexcitée leur œuvre diabolique dont nous étions exposés, lui et moi, à devenir la proie.

Cette crainte étouffa ma curiosité. Me tenant près de lui, je ne songeais plus qu'à seconder le généreux dévouement auquel je devais mon salut.

— D'où sort-il, celui-là? s'écria soudain le chef de la bande, d'un accent railleur et brutal, en brandissant un pistolet. Vous aviez donc besoin d'une leçon, jeune homme? On va vous la donner et vous apprendre qu'entre l'arbre et l'écorce.....

Tout en parlant, il s'avançait vers l'inconnu dont sa main saisit le bras avec violence. Mais son geste fut arrêté et sa phrase interrompue par la vigueur avec laquelle mon défenseur, se jetant sur lui, le prit à la gorge en lui arrachant le pistolet, et d'un vigoureux effort le terrassa, se délivrant de son étreinte par un bond en arrière.

L'autre se releva aussitôt, criant, jurant, appelant ses complices à son secours. Mais il était désarmé. C'est lui que son arme, passée dans les mains de son intrépide

adversaire, tenait maintenant en respect. Quant à ses camarades, ils n'avaient plus leurs fusils, les ayant déposés çà et là, au moment où ils commençaient à torturer l'oncle Patrice et sa femme.

Cette circonstance nous vint en aide. Électrisée par le courage de l'inconnu et subitement inspirée, je m'étais glissée vers nos domestiques qui gisaient, ligottés, dans un coin. En une minute, j'eus défait leurs liens. Je leur montrai les fusils que les brigands n'avaient pas repris encore. Ils s'en saisirent avant eux et vinrent se ranger près de notre sauveur. Maintenant, nous étions en état de nous défendre.

— Bravo, Mademoiselle, me dit-il; c'est tout plaisir d'avoir affaire à quelqu'un qui ne perd pas la tête. Quant à vous, misérables, ajouta-t-il en s'adressant aux brigands intimidés par son énergie, hâtez-vous de sortir si vous tenez à votre peau, et bénissez le ciel qui ne me laisse pas le temps à cette heure de vous demander compte de vos crimes.

Ils n'avaient plus la même arrogance que tout à l'heure. L'attitude et l'accent de l'inconnu leur en avaient imposé. Ce fut d'un ton de soumission et d'excuse que leur chef répliqua :

— Ce que vous appelez crime n'est que l'exécution des ordres de notre roi. Nous travaillons pour lui rendre sa couronne.

— Vous mentez, drôles. Le roi, loin d'ordonner de tels forfaits, en gémit et en flétrit les auteurs. D'ailleurs, personne, si ce n'est moi, n'a le droit d'ordonner ici au nom de Sa Majesté, et vous moins que personne, bandits qui déshonorez la plus noble cause.

— Mais qui donc êtes-vous pour parler ainsi? demanda le chef, achevant de perdre son assurance.

L'inconnu alla vers lui, et, à voix basse, lui glissa à l'oreille quelques mots que je n'entendis pas.

— C'est bon, c'est bon, répondit le brigand avec une déférence où passait du dépit. En route, vous autres, ajouta-t-il s'adressant à ses hommes; nous n'avons plus rien à faire dans cette maison.

Je n'avais pas attendu qu'ils fussent partis pour donner des soins à leurs victimes. Ayant constaté que le danger n'existait plus, je m'étais penchée sur l'oncle

Patrice, couché, immobile, un poignard dans la poitrine. Le malheureux ne respirait plus, j'eus vite compris qu'il avait rendu l'âme. Terrifiée en me rappelant la soudaineté tragique de sa mort qui ne lui avait pas laissé le temps de se réconcilier avec Dieu, je ne pus que prier mentalement pour le repos de son âme.

Une autre infortune m'appelait, je veux dire M^{me} Carrel. Durant la courte scène que je viens de décrire, elle était restée à la place où l'avaient portée les brigands pour la martyriser. La vie n'était pas éteinte en elle. Si cruelles et si profondes qu'eussent été les brûlures dont sa chair gardait les traces, elles n'étaient pas mortelles; on pouvait les guérir. Ce n'était qu'une affaire de temps et de patience. Mais tel avait été l'effroi de cette malheureuse créature qu'elle restait sans forces et ne possédait même plus la volonté de vivre. Tandis que, par mon ordre, deux des domestiques la soulevaient et la transportaient dans sa chambre, j'envoyai le troisième chez l'officier de santé du bourg, que je faisais inviter à venir sans perdre un instant. Mon messenger était en outre chargé d'aller prévenir le maire. Les crimes commis au château exigeaient l'intervention de la justice, et le premier magistrat de la commune pouvait seul la mettre en mouvement.

M'étant acquittée de ces devoirs, je me tournai vers mon sauveur et je lui dis :

— Je vous dois, Monsieur, d'être encore de ce monde. Sans vous, c'en était fait de moi. J'ai hâte de savoir le nom de l'homme généreux et vaillant qui vient de mériter ma reconnaissance. Mais vous voyez aussi par quelles obligations je suis empêchée de vous l'exprimer en ce moment, si ce n'est en de brèves paroles. Ma tante a besoin de mes soins et je ne peux mettre aucun retard à les lui prodiguer, je vous prie donc de m'accorder le temps qu'ils nécessitent. Je serai bien heureuse si vous consentez à attendre ici mon retour. Nous pourrons alors causer plus librement.

Tandis que je lui parlais, j'avais senti peser sur moi son regard énergique, doux et caressant.

— Ah! vous êtes Mademoiselle Carrel, la nièce du citoyen Patrice? fit-il.

— Je suis sa nièce, ce qui ne prouve pas que je professe les mêmes opinions que lui.

— Est-ce à dire que vous n'êtes pas républicaine?

— Je suis du parti des victimes et non de celui des bourreaux; et c'est parce que je veux vous en convaincre que je vous supplie de ne pas quitter le château sans m'avoir donné la possibilité de m'entretenir avec vous.

— Eh bien, c'est entendu, j'attendrai, déclara-t-il, mais pas ici, où viendront tout à l'heure les gens que vous avez mandés, le maire et l'officier de santé. Il serait très fâcheux pour moi d'être surpris ou reconnu par l'un d'eux. Je suis proscrit, Mademoiselle; mon nom figure sur la liste des émigrés, et, pour tout dire, on m'a mis hors la loi. Si l'on se doutait de ma présence dans votre maison, je serais un homme mort. Êtes-vous sûre de ceux de vos domestiques qui m'ont vu entrer tout à l'heure?

— J'en suis sûre, Monsieur, et aucun d'eux ne vous dénoncera, eût-il le couteau sur la gorge. Pour vous, si vous voulez me suivre, je vous conduirai dans une retraite où nul ne s'avisera de vous aller chercher. Vous y serez en sûreté et pourrez y demeurer autant qu'il vous plaira. Il s'inclina en signe d'acquiescement.

Prenant un flambeau sur la table, je murmurai :

— Venez, Monsieur.

Il me suivit en silence, et je le guidai par les grands corridors jusqu'au second étage. L'idée m'était venue que la bibliothèque lui offrait un asile inviolable. C'était une vaste pièce voûtée qui recevait la lumière du jour par une ouverture vitrée, pratiquée dans la voûte. Elle se trouvait en quelque sorte perdue dans l'ensemble des constructions et invisible du dehors. En outre, à l'une de ses extrémités, on avait ménagé un étroit cabinet dans l'épaisseur du mur. Pour découvrir la porte de ce cabinet, il fallait savoir qu'elle existait, tant l'architecte avait mis d'habileté à la dissimuler entre les hauts rayons à grillage chargés de livres. Elle ne s'ouvrait qu'à l'aide d'un ressort que mettait en mouvement un bouton caché sous des volumes. Je devais à Bérarde de connaître cette cache.

L'oncle Patrice lui-même en avait ignoré l'existence, et depuis que, par suite de son départ, j'étais maîtresse au château, j'avais, avec l'aide de ma fidèle femme de chambre, enfermé là tous les objets appartenant aux seigneurs de Retournac qui m'avaient paru avoir le caractère de souvenirs de famille.

En conduisant mon sauveur dans la bibliothèque, je le mettais donc à même de

se soustraire aux recherches dont il semblait craindre d'être l'objet. Pendant notre marche à travers les corridors, j'avais été frappée de son aisance à les parcourir. On eût dit qu'il les avait parcourus déjà. Cette pensée traversa mon esprit en le voyant avancer résolument, sans hésitation, quoique le flambeau que je portais ne nous éclairât que très imparfaitement, tournant à droite quand il fallait tourner à droite, à gauche quand il fallait tourner à gauche, et avant que je l'eusse averti. Déjà surprise par ses allures, je le fus plus encore lorsque, en entrant dans la bibliothèque, je l'entendis s'écrier :

— A la bonne heure, ici, je ne cours aucun risque, surtout si le cabinet existe toujours.

Sans hésiter, comme un homme sûr de son fait, il alla droit à une étagère, déplaça un volume, et sa main touchant le bouton que ce volume dissimulait, fit mouvoir la porte secrète. Elle tourna sur ses gonds et découvrit le petit cabinet où une personne pouvait se tenir debout.

— Vous connaissez cette porte, Monsieur? fis-je stupéfaite. Étiez-vous donc déjà venu dans ce château?

— J'y suis né, répondit-il.

Ce fut un trait de lumière.

Mon émotion redoublant, et mes yeux dans ses yeux, je repris, tremblante.

— Mais, alors, vous êtes?.....

— Je suis le marquis de Retournac, l'unique héritier d'une famille dont la Révolution a fauché tous les membres, excepté celui qui vous parle, Mademoiselle.

Bouleversée en le voyant devant moi dans des circonstances si tragiques et en songeant que je lui devais la vie, je ne fus maîtresse ni de mon émotion ni de l'immense gratitude qui gonflait mon cœur. Je me précipitai vers lui, et, à demi-courbée, je saisis sa main et j'y posai mes lèvres, lui rendant cet hommage dans un élan de cœur, sans qu'il en coûtât rien à mon orgueil.

Il parut surpris et même embarrassé. Puis il dit :

— Ai-je eu raison de vous avouer qui je suis, de mettre mon sort sous la sauvegarde de votre discrétion?

Le soupçon que trahissait sa demande me blessa.



TOUCHANT LE BOUTON QUE CE VOLUME DISSIMULAIT
IL FIT MOUVOIR LA PORTE SECRÈTE

— Me croyez-vous donc capable de vous trahir? m'écriai-je, sans chercher à dissimuler combien j'étais offensée.

Son regard tomba sur moi chargé de regrets et comme obscurci par un remords.

— Pardonnez-moi, fit-il, et veuillez oublier mes paroles, Mademoiselle; depuis longtemps, je suis malheureux; l'infortune poussée à l'excès rend facilement défiant, mais l'aveu que j'ai fait vous rendra témoignage de mon absolue confiance en vous.

Ma colère ne tint pas devant ces paroles qui réparaient l'offense. Elle se dissipa et je répondis avec autant de sincérité que de calme.

— Lorsque nous aurons pu causer librement ensemble, Monsieur le marquis, et quand vous me connaîtrez mieux, vous serez obligé de vous avouer que cette confiance, j'en suis digne, ayant tout fait pour la mériter. Maintenant, demeurez tranquille ici, jusqu'à ce qu'il me soit possible de venir vous y retrouver. N'ayez aucune crainte: vous y êtes en sûreté.

Je le quittai après m'être assurée qu'il avait un bon fauteuil pour s'étendre et dormir. Dominant le trouble qui s'était emparé de moi, j'allai où m'appelait un devoir impérieux, auprès de M^{me} Carrel. On l'avait transportée dans sa chambre et couchée. Ses femmes, éveillées par mon ordre, veillaient sur elle, en attendant l'officier de santé qu'on était allé quérir. Bérarde, prévenue aussi, les avait rejointes et guettait avec impatience mon arrivée.

En me voyant entrer, elle courut vers moi gémissante.

— Ah! Mademoiselle, quelle horrible aventure. Monsieur massacré, sa pauvre femme mourante!

— Oui, Bérarde, c'est un grand malheur

— Et qui aurait été plus affreux encore si cet inconnu ne vous avait pas porté secours.

— On vous a donc raconté?.....

— La scène a eu trop de témoins pour rester ignorée, observa Bérarde. Mais quel est-il, cet homme courageux qui n'a pas craint d'exposer sa vie pour sauver la vôtre?

Si j'avais obéi à mon premier mouvement, je n'aurais pas répondu. Le secret du marquis ne m'appartenait pas, je n'étais pas libre d'en disposer et lui seul pouvait m'en délier. Mais à la réflexion, et très rapidement, mes dispositions se modifièrent. Depuis longtemps, Bérarde était devenue une autre moi-même. Son dévouement et

ses idées si conformes aux miennes avaient fait d'elle ma confidente. Elle connaissait toutes mes pensées et tous mes projets; je l'avais associée à toutes les craintes et à toutes les espérances que me suggéraient les incertitudes de mon avenir. Pouvais-je, sans l'offenser, lui faire un mystère de la subite apparition du fils de ses anciens maîtres dont elle conservait si respectueusement et avec tant de fidélité le souvenir? D'autre part, le sort du marquis m'étant confié durant tout le temps qu'il passerait au château, ne devais-je pas, en vue même de sa sécurité, associer à ma tâche une complice qui aurait péri plutôt que de le trahir. Ces considérations, qui s'imposèrent à mon esprit en moins de temps que je n'en mets à les résumer, m'eurent promptement décidée. A voix basse, je dis à Bérarde :

— L'homme courageux qui m'a sauvée, c'est le marquis de Retournac.

— M. le marquis est dans le pays? fit-elle stupéfaite. Le malheureux! Si on le prend, on le fusillera!

— Aussi ne faut-il pas qu'on le prenne, et on ne le prendra pas, Bérarde, si vous me secondez. Je l'ai caché dans la bibliothèque. Personne ne l'a vu y entrer. Personne ne sait qu'il y est. Il y passera la nuit. Demain, nous déciderons de ce qui peut être fait pour lui. En attendant, allez le trouver. Quoique je n'aie pas eu le temps de lui parler de vous, je suis sûre qu'il sera heureux de vous voir. Et puis, peut-être a-t-il faim et soif, je n'ai pu m'en informer. Mettez-vous à ses ordres.

— Pour sûr, je ne vais pas le reconnaître, depuis tant d'années que je ne l'ai vu, fit-elle.

— Lui vous reconnaîtra. Allez, Bérarde.

C'est au seuil de la chambre de M^{me} Carrel que nous avons échangé ces propos, en hâte, soucieuses de n'être pas entendues. Bérarde partie, je m'approchai du lit où gisait, en proie à la fièvre et à d'horribles souffrances, la veuve de l'oncle Patrice.

— Ah! vous voilà, Lucile, me dit-elle. Comme vous avez tardé! Je vous attendais. J'avais peur de mourir sans vous revoir.

Je m'efforçai de la rassurer.

— Mais vous ne mourrez pas, lui dis-je. Vous n'êtes pas en danger de mort, chère tante. Nos soins vous auront bientôt mise debout.

Elle secouait la tête, témoignant ainsi de son incrédulité et me prouvant qu'elle était sans illusion sur la gravité de son état. D'une voix rauque et brisée, elle reprit :

— Et votre oncle? Ils l'ont tué, n'est-ce pas?

Je n'eus pas le courage de la contredire. Il eût fallu, tôt ou tard, lui avouer la vérité, et puisqu'elle la soupçonnait, mieux valait ne pas lui laisser une espérance menteuse. Mon silence la confirma dans son malheur dont elle avait douté jusque-là. Un sanglot déchira sa gorge; et, toute plaintive, elle cacha dans ses oreillers sa figure convulsée. Un complet anéantissement succéda bientôt à cet accès de désespoir. Il durait encore, lorsque l'officier de santé que j'avais envoyé quérir arriva. J'allai à sa rencontre, et, avant de le conduire auprès du lit de M^{me} Carrel, je lui appris en peu de mots l'événement tragique dont le château avait été le théâtre. Il était donc averti en abordant la malade. Devant elle, il n'eut que des paroles d'espoir, préoccupé surtout d'apporter à ses souffrances un prompt soulagement, approuvant les soins déjà donnés et en prescrivant d'autres. Du reste, elle était tombée dans une prostration si profonde qu'il ne put, en réponse à ses questions, que lui arracher quelques mots.

— Un miracle seul peut la sauver, me dit-il, quand il put me parler librement. Ses blessures ne sont pas telles qu'on ne puisse les guérir. Mais la secousse physique et morale a été si forte qu'elle a brisé tous les ressorts de la vie.

C'était une sentence de mort. J'en fus consternée. Cette malheureuse femme, dont je m'étais défiée au début de nos relations, avait peu à peu conquis mon cœur par sa bonté naturelle et par le tendre intérêt qu'elle m'avait témoigné. Je me rappelais le désintéressement avec lequel elle s'était défendue contre les propositions de l'oncle Patrice, lorsqu'il lui offrait de détruire par un testament en sa faveur celui qui m'instituait son héritière. Je n'avais reçu d'elle que des preuves d'affection et je commençais à l'aimer en comprenant que son influence sur l'oncle Patrice ne s'exercerait jamais à mes dépens. Qu'elle me fût ravie soudainement alors qu'elle me devenait chère, c'est cela qui m'affligeait et éveillait en moi de sincères et affectueux regrets.

J'étais encore en train de converser avec l'officier de santé lorsque le maire de

Retournac se présenta. Prévenu par mes soins, il accourait, très ému, en proie à l'épouvante, n'ayant pas voulu attendre le jour pour ouvrir son enquête et recevoir les dépositions des témoins de ce sombre drame. Je lui racontai brièvement tout ce que j'en savais. Je le conduisis ensuite dans le salon du rez-de-chaussée, où le corps de l'oncle Patrice se trouvait encore dans l'état où l'avaient laissé les assassins.

Il interrogea les domestiques en ma présence. Je sus par leurs récits que les chauffeurs s'étaient introduits au château quelques instants après que Bérarde et moi en étions sorties. A leur entrée dans le salon, l'oncle Patrice et sa femme ayant poussé des cris d'appel, les domestiques étaient accourus. Mais ils avaient été mis promptement hors d'état de secourir leurs maîtres, et leur rôle se bornait à celui de témoins. Les chauffeurs, après avoir lié et bâillonné l'oncle Patrice et sa femme, avaient voulu contraindre le premier à leur dire où il tenait son argent. N'ayant pu lui arracher une réponse ni par la menace ni par le supplice du feu, ils avaient entrepris de torturer sa femme, dans la pensée que le spectacle des souffrances de cette infortunée le ferait parler. Mais ce spectacle terrifiant n'avait eu d'autre effet que de provoquer en lui un effort si violent qu'il avait, à l'improviste, brisé ses liens. C'est alors que les misérables l'avaient poignardé.

Quant à leur identité, elle n'était pas aussi facile à constater que les détails de leur forfait. Le masque qui couvrait leur visage ne permettait pas de l'établir, et, ne pouvant les reconnaître, on devait craindre que ce forfait demeurât impuni. En l'avouant, le maire me déclara cependant qu'il soupçonnait des gens étrangers au pays ou qui l'avaient quitté depuis longtemps. Leur présence avait été récemment signalée. On les avait vus rôder sur les routes sans pouvoir s'emparer d'eux, bien que la force publique eût été mise sur pied. Il ajouta que c'était probablement le ci-devant marquis de Retournac qui dirigeait leurs criminelles opérations.

Je tenais la preuve que le marquis ne méritait pas d'être accusé, et je fus au moment de protester. Mais je me contins. Mes opinions contre-révolutionnaires n'étaient un mystère pour personne. Je craignis, en défendant celui qui m'avait sauvée et que je voulais sauver à mon tour, de me rendre suspecte moi-même. Le défendre n'eût d'ailleurs servi à rien puisqu'il était sous ma protection. Je feignis

donc de m'associer aux soupçons du maire et d'approuver l'énergie avec laquelle il m'annonça que de nouveaux ordres allaient être donnés en vue de l'arrestation de ces bandits et de leur chef.

Avant de me quitter, et tandis que je faisais transporter dans sa chambre et étendre sur son lit la dépouille mortelle de l'oncle Patrice, le maire dressa le



M^{me} CARREL REÇUT
LES DERNIERS SACREMENTS

procès-verbal des constatations auxquelles il venait

de se livrer. L'officier de santé le signa avec lui. Puis, le maire s'étant retiré, nous revînmes ensemble auprès de M^{me} Carrel. Elle était toujours dans le même état, accablée par la souffrance et la fièvre. L'officier de santé ne put que renouveler l'expression de ses craintes. Pour le moment, il n'avait rien de plus à faire que ce qu'il avait déjà fait. Il s'éloigna en me promettant de revenir dans la matinée.

Il était alors 5 heures, et je devais attendre le jour pour m'occuper des obsèques de l'oncle Patrice. Mais un autre devoir m'incombait dont l'exécution devait être immédiate. Il consistait à assurer à M^{me} Carrel, en vue de ses derniers moments qu'on me disait arrivés, les secours de la religion. Les ministres du culte

catholique étant encore proscrits, lui procurer ces secours n'était pas chose facile. Bérarde, à qui je confiai mon embarras, se chargea de prévenir sur l'heure le prêtre dont nous avons entendu la messe dans la grotte de la Madeleine et de le ramener à la faveur de la nuit. Elle connaissait la maison du bourg qui lui donnait asile. C'était une de celles qui avoisinaient le château. Elle y alla sur-le-champ, et, quelques instants après, le courageux apôtre arriva pour réconcilier M^{me} Carrel avec Dieu. Quoique abrégée par le péril qu'il courait, la cérémonie fut solennelle et touchante. La malade reçut les derniers sacrements avec une ferveur et une joie révélatrices de son repentir.

Quand ce fut fini, les premières lueurs du jour blanchissaient le ciel. Quelque émouvante et longue qu'eût été cette nuit, je n'en sentais pas la fatigue, et ce fut en vain que Bérarde me supplia de consacrer quelques instants au repos. Tous mes devoirs accomplis, la reconnaissance m'en créait un dernier et m'inspirait l'impérieux désir de revoir sans plus tarder le jeune héros à qui je devais d'être encore vivante.

CHAPITRE XV

Je montai à pas de loup au second étage, et, après m'être assurée que personne ne m'avait suivie, je frappai à la porte de la bibliothèque. De l'autre côté de cette porte, un bruit de pas se fit entendre; presque aussitôt elle s'ouvrit, et, sur le seuil, se dressa la silhouette du marquis. Le chandelier qu'il portait éclairait sa figure fine et pâle, sur laquelle je vis succéder, à la défiance qu'elle exprimait d'abord, la surprise et le plaisir que lui causait ma présence.

— Vous, Mademoiselle, s'écria-t-il. Déjà debout?

— Je ne me suis pas couchée, répondis-je en entrant et en fermant la porte derrière moi. Ce que j'avais à faire à la suite de tant d'événements douloureux et imprévus a exigé plusieurs heures. Je n'ai pas encore fini. Il y a dans cette maison un mort et une mourante.

— M^{me} Carrel? fit-il. Désespérez-vous de la sauver?

— Le médecin la déclare perdue. Pauvre femme! elle ne méritait pas de périr ainsi.

D'un geste, il protesta, disant :

— N'a-t-elle pas été associée aux crimes de son mari?

— Elle n'était pas encore sa femme lorsqu'il les commettait.

— Mais lorsqu'elle a consenti à porter son nom, elle ne pouvait les ignorer!

— Elle succédait à une sainte créature qui avait tout fait pour les empêcher, et elle se fût efforcée de les réparer.

Que ma parole l'eût ou non convaincu, il n'y répondit pas, et je n'eus pas à lui rappeler que toute rancune, même la plus légitime, doit s'effacer là où a éclaté

la vengeance du ciel. Il s'était débarrassé de son chandelier et il me désignait le fauteuil où, sans doute, il avait passé la nuit. Je m'assis, non sans remarquer sur la table les restes d'un repas et dans la haute cheminée des bûches embrasées qui répandaient de tous côtés une chaleur réconfortante.

— On voit que Bérarde a passé par ici et a voulu vous rendre votre captivité supportable, observai-je.

— Oui, elle est venue, dit-il, et je sais que c'est vous, Mademoiselle, qui me l'avez envoyée. J'ai été heureux de la revoir, et je le suis plus encore de pouvoir vous remercier des soins qu'elle m'a donnés en votre nom.

— Ces soins vous étaient dus, Monsieur le marquis. Vous êtes chez vous.

Un sourire de doute traversa son visage.

— Oh! chez moi! Je crains que tel ne soit pas l'avis de l'héritier des biens de votre oncle. Les lois iniques dont M. Carrel avait profité pour devenir propriétaire de ce château donnent à cet héritier les mêmes droits qu'à lui. A quel titre y renoncerait-il en ma faveur?

— Ne cherchez pas à sonder sa conscience, Monsieur le marquis. Il ne doit compte de ses résolutions qu'à elle, et ces résolutions doivent vous satisfaire puisqu'elles sont uniquement inspirées par la volonté de vous restituer ce qu'on vous avait pris. Je vous en parle avec d'autant plus de certitude que cet héritier, c'est moi, et je vous répète que, au château de Retournac, vous êtes et serez toujours dans votre maison. Quant à moi, prête à en sortir au jour et à l'heure que vous aurez fixés, je m'y considérerai jusque-là comme la gardienne d'un dépôt sacré confié à ma sollicitude et à mes soins.

— Vous ferez cela? s'écria le marquis; vous renoncerez?.....

— Je le ferai, et je serai dédommée de mon renoncement par la satisfaction que procure à toute âme loyale l'accomplissement du devoir. Ne me remerciez pas, ajoutai-je en le voyant se courber vers moi en signe de gratitude. Le remords m'accablerait si je conservais un bien qui ne m'appartient pas.

Il me regardait sans chercher à dissimuler sa surprise et la reconnaissance que lui inspiraient mes paroles. Peut-être aussi doutait-il de ma sincérité. Je dus le supposer, non seulement en lisant sa pensée dans ses yeux d'où toute expres-

sion d'incrédulité n'avait pas disparu, mais encore en l'entendant m'interroger :

— Vous êtes vraiment la légataire de M. Carrel?

— En voulez-vous la preuve? lui répliquai-je.

Sans attendre sa réponse, je le laissai de nouveau seul, le temps de courir dans ma chambre et d'en rapporter le testament de l'oncle Patrice. Je le lui mis sous les yeux et j'attendis qu'il en eût achevé la lecture. Alors je demandai :

— Êtes-vous convaincu maintenant de la légitimité de mon droit de vous parler comme je viens de le faire? Je vous répète que vous êtes ici chez vous. Donnez vos ordres; ils seront exécutés.

— Je vois bien que vous m'avez dit la vérité, répondit-il. Néanmoins, je n'ai pas d'ordres à vous donner, mais seulement une prière à vous adresser. Restez dans ce château pour me le conserver jusqu'au jour où il me sera possible de reconnaître le sacrifice que vous me faites et de vous en récompenser.

J'affirmai que je ne voulais pas de récompense. Je n'en méritais pas, ce que je faisais étant chose naturelle et simple; mais, conformément à l'offre que m'avait suggérée ma conscience, et puisque lui-même ne pouvait exercer sur ses biens ses droits de maître sans exposer sa vie, j'y resterais en son lieu et place jusqu'à la fin des mauvais jours.

Cet engagement me valut de nouvelles actions de grâces et de nouvelles louanges dont je n'arrêtai le cours qu'en l'interrompant pour lui demander quels motifs le ramenaient à Retournac en un moment où tout y était encore périls pour lui.

— Après ce que vous venez de faire, Mademoiselle, dit-il, je serais un monstre d'ingratitude si, en ne vous livrant pas tous mes secrets, je vous autorisais à penser que ma confiance en vous n'est pas entière et sans limites. Sachez donc que je suis venu dans ce pays, en exécution des ordres du roi, pour me mettre à la tête des partisans qu'il y compte. Plusieurs gentilshommes m'ont accompagné, ou plutôt se sont mis en route en même temps que moi, mais par d'autres chemins, afin de ne pas éveiller les soupçons de la police. Nous devons nous retrouver à un jour prochain, non loin d'ici, pour nous mettre en rapport avec les royalistes de ces contrées qui nous ont préparé les voies et répartir entre nous la tâche à accomplir.

— Mais c'est votre vie que vous jouez dans cette entreprise! m'écriai-je, bouleversée par la vision des dangers qu'il allait courir.

— Ma vie est au roi, déclara-t-il.

Son accent, son regard, son geste, tout témoignait d'une invincible volonté. Tenter de le détourner de son dessein eût été inutile. Telle fut à cet égard ma conviction immédiate, que je renonçai à lui faire entendre un langage contraire au sien. Je dis seulement :

— Que Dieu vous garde et qu'il vous donne la victoire. S'il vous la refuse et si vous êtes menacé de tomber aux mains de vos ennemis, sachez, Monsieur le marquis, que vous avez ici un asile assuré.

Il m'exprima sa reconnaissance en baisant ma main et reprit :

— Je ne l'espérais pas en entrant ici cette nuit; mais j'en suis certain maintenant. Je vous prie de croire que votre offre si généreuse ne s'adresse pas à un cœur ingrat.

— Elle ne fait que traduire les sentiments du mien. C'est grâce à vous qu'il bat encore. Sans votre secours, j'étais perdue. Pourrais-je l'oublier et n'être pas désormais tout à vous?

— Oui, fit-il, je crois bien que je suis arrivé à propos pour vous tirer des mains de ces bandits. Mais qui ne vous fût venu en aide dans une détresse si grande? Je bénis Dieu qui m'a conduit dans cette maison pour vous arracher à la mort. Vous voyez, d'ailleurs, qu'il a déjà récompensé mon dévouement en me donnant le vôtre.

— N'empêche, Monsieur le marquis, que c'était bien imprudent à vous de pénétrer la nuit dans le château, au risque d'être surpris et reconnu.

— Il était nécessaire que j'y pénétrasse, affirma-t-il.

Je compris alors qu'il ne m'avait pas fait toute sa confession et que je ne connaissais qu'une partie de son secret. Mon regard l'interrogea, et de façon si claire, qu'il ne put ne pas répondre. Il continua d'un ton où éclatait la volonté de ne me plus rien céler.

— Les projets dont Sa Majesté a daigné me confier l'exécution consistent à soulever les populations du Forez et à les mettre en état de marcher à l'heure où,

sur un signal convenu, les départements voisins se soulèveront. Mais, pour que ces projets s'exécutent, il faut de l'argent. Il en faut pour payer les fusils, le plomb et la poudre; il en faut pour ranimer l'ardeur des uns, pour récompenser le zèle des autres; il en faut encore pour provoquer la désertion dans les rangs de nos ennemis. Par malheur, le trésor royal, appauvri par des tentatives précédentes qu'ont déjouées la lâcheté et la trahison, n'a pu fournir aux fidèles sujets du roi, prêts à combattre pour lui, que des ressources insuffisantes. Chacun des chefs a donc pour premier devoir de s'en procurer. C'est là ce qui m'a conduit à Retournac cette nuit, Mademoiselle. Il y a ici des fonds en abondance, et plus qu'il ne nous en faut pour parer aux premiers besoins.

Cette révélation mit le comble à ma surprise, en même temps qu'elle m'arrachait un cri d'incrédulité.

— De quels fonds parlez-vous, Monsieur le marquis? Je tiens de Bélarde que, lorsque vos parents s'enfuirent, ils emportèrent tout l'argent qu'ils avaient ici, prévoyant que, une fois à l'étranger, ils en auraient besoin. Ils ne laissèrent derrière eux que ce qu'ils ne pouvaient emporter, l'argenterie, les tableaux, toutes les richesses artistiques que vous pouvez voir encore, car le château est resté en l'état où il était quand les maîtres sont partis.

J'émettais ces affirmations ainsi qu'une chose dont j'étais sûre et ne pouvais douter. Mais ma parole n'eut pas l'air d'avoir convaincu le marquis.

— Bélarde n'a su que ce qu'il convint à mes parents de lui faire savoir, dit-il. Elle a ignoré que, en prévision des événements révolutionnaires qui s'annonçaient, et durant les six mois qui les précédèrent, mon père avait mis en vente plusieurs maisons qu'il possédait dans Paris et réalisé des sommes considérables. Converties en or, ces sommes, qui s'élevaient à cinq cent mille francs, étaient ici au moment où mon père, menacé dans sa vie et sa liberté, résolut de passer à l'étranger avec sa famille. Il ne pouvait songer à s'en charger durant son voyage. Il les enferma donc dans quatre coffres de fer qui furent cachés dans les caves du château. Un de nos serviteurs, qui nous a suivis dans l'exil et qui y est mort, a été le seul témoin de cette opération à laquelle mon père procéda lui-même. J'ai connu ces incidents avant qu'il fermât les yeux. Il m'a désigné la place où le trésor est enfoui,

et c'est pour y puiser, pour donner des moyens à l'insurrection, que j'étais venu cette nuit, Mademoiselle. J'espérais gagner les caves sans être vu.

— Ce n'était pas impossible, en effet, murmurai-je, car on peut y pénétrer directement du dehors, sans passer par le château.

— J'avais compté sur cette circonstance. Après avoir assisté à la messe de minuit à la Madeleine, je revins, et je me glissai dans le parc, derrière vous. J'attendis que vous fussiez rentrée et me dirigeai ensuite vers l'ouverture dont j'avais gardé le souvenir. Mais, à ce moment, des bruits de voix m'arrivèrent. J'écoutai, et ayant entendu le bruit d'une querelle, puis des cris désespérés, j'oubliai pour quelle cause j'étais là, et me précipitai..... Vous savez le reste.

— Oui, je sais que Dieu vous a conduit ici pour conjurer le péril qui me menaçait. Ce n'est pas en vain, Monsieur le marquis, que vous vous serez dévoué. Ce que vous aviez projeté de faire seul sera fait avec mon aide. Je seconderai de tout mon zèle les recherches que vous proposez, et dès la nuit prochaine, si vous le voulez bien.

Il était dans la joie en m'écoutant, car mon concours assurait le succès de son entreprise.

— Je croyais, en entrant dans cette maison, avoir à me défendre contre des ennemis, dit-il, et c'est une amie que j'y trouve. Merci, Mademoiselle, merci pour cette fortune que je croyais perdue et que, grâce à vous, je recouvre..... La dette de reconnaissance que j'ai contractée ne m'effraye pas..... Je saurai m'acquitter.

Il y eut dans sa parole et dans son regard je ne sais quoi de solennel et de mystérieux dont je fus si troublée que je ne trouvai pas un mot à lui répondre. Mais il voyait bien que je n'étais pas moins émue que lui. Quand j'eus recouvré mon sang-froid, nous convînmes qu'il resterait jusqu'à nouvel ordre dans l'asile qu'il devait aux événements qui venaient de se dérouler. Il n'y courait aucun risque. La bibliothèque était toujours close. Bérarde et moi étions seules à y entrer: elle, deux ou trois fois par mois pour y procéder au nettoyage, moi, plus souvent, pour y prendre un livre. Personne n'y viendrait donc déranger le marquis, à qui Bérarde apporterait sa nourriture. D'ailleurs, quelqu'un des habitants du château y eût-il soupçonné sa présence, c'eût été sans péril. Nos gens

professaient pour moi, après tant d'épreuves subies en commun, autant d'affection que de respect, et nul d'entre eux n'était capable de me trahir.

En quittant le marquis, je revins dans la chambre de M^{me} Carrel. J'y retrouvai Bérarde, assise au chevet du lit, suivant avec anxiété sur les traits de la malade l'épuisement des sources de la vie, qui s'opérait dans les conditions qu'avait prévues le médecin.

— Je n'espère plus que nous la sauverons, me dit ma fidèle servante. Elle est sans forces pour réagir contre son accablement.

Le fait est qu'elle ne parlait plus, et que, lorsque je me penchai sur elle, elle ne me reconnut pas. L'intelligence s'éteignait, symptôme visible de la mort prochaine, et les gémissements qu'elle poussait encore semblaient plus affaiblis. Je renonce à décrire cette agonie qui se prolongea durant tout le jour. La veuve de l'oncle Patrice rendit l'âme dans la soirée.

Quand je lui eus fermé les yeux et lorsque j'eus aidé Bérarde à l'ensevelir, je ne me tenais plus. Les péripéties auxquelles j'étais livrée depuis vingt-quatre heures, ces deux trépas tragiques qui ravivaient dans ma mémoire tant de souvenirs douloureux et cruels, les périls que j'avais courus, l'arrivée du marquis de Retournac, le souci que me causait sa présence, l'ardent désir d'assurer son salut, tout cela m'avait brisée. Je chancelais sous l'immense lassitude qui m'avait envahie. Je chargeai Bérarde de dire au marquis que je le priais d'ajourner ce que nous avions à faire ensemble, et je rentrai chez moi. Je me couchai, et je dormis jusqu'au lendemain d'un sommeil de plomb.

A mon réveil, d'autres préoccupations m'attendaient. Je venais de me lever lorsqu'on m'annonça deux magistrats envoyés par le Directoire du Puy pour procéder à l'enquête judiciaire. Celle qu'avait faite le maire, aussitôt après l'événement, avait été sommaire et en quelque sorte de pure forme. Celle-ci fut plus minutieuse. Elle avait pour objet de reconstituer tout le drame avec les éléments fournis par les dires des témoins, de décrire par le détail les actes des assassins, de préciser leurs paroles, de recueillir, en un mot, tout ce qui pouvait aider à les découvrir et à dresser le faisceau des charges qui leur incombaient.

Ces formalités légales remplirent plusieurs heures et furent d'autant plus

émouvantes pour moi que je devinais chez les personnages qui les dirigeaient des soupçons tendant à considérer comme complices nos domestiques et Bérarde elle-même. L'un des magistrats avait émis cette idée que toutes les portes du château devant être closes la nuit venue, il fallait que quelqu'un les eût ouvertes aux bandits, et que, si cela était, on ne pouvait en accuser qu'un de ceux qui l'habitaient. En ce cas, les indignes traitements qu'avaient subis nos domestiques n'auraient été qu'une comédie destinée à pallier leur complicité. Ils protestèrent contre ces suppositions, et Bérarde avec eux. J'intervins à mon tour, et je les défendis en rappelant leurs loyaux services. Le magistrat parut disposé à abandonner cette piste ; mais je vis bien qu'il ne renonçait pas entièrement à son idée et se réservait d'y revenir s'il ne mettait pas la main sur les coupables.

Après le départ des représentants de la loi, je dus m'occuper des obsèques des victimes. Elles furent fixées au lendemain, et comme, en raison du rang social de l'oncle Patrice, la commune voulait les entourer de toute la pompe républicaine, leur préparation nécessita force allées et venues. Je vécus durant tout ce temps sur un perpétuel qui-vive dans la crainte que quelque imprudence de mon prisonnier le dénonçât.

Mes craintes n'étaient pas justifiées. Comme il me le dit ensuite, ce n'est pas de lui seul qu'il devait se soucier, mais de moi aussi. Son arrestation dans le château eût entraîné la mienne, les lois de ce temps frappant des mêmes châtimens que les émigrés ceux qui leur donnaient asile. Aussi, prévenu par Bérarde, veilla-t-il à tous ses mouvements, afin qu'aucun bruit dans la bibliothèque ne révélât sa présence. Grâce à ses précautions comme aux miennes, elle ne fut pas soupçonnée.

Les obsèques furent célébrées le lendemain. Rien n'y manqua, ni une députation du Directoire du Puy, ni la municipalité, ni les gardes nationales de Retournac et des communes environnantes, ni l'affluence populaire, ni les discours patriotiques, rien, si ce n'est les prières de l'Église. Le culte catholique, un moment rétabli après le 9 thermidor, était interdit de nouveau. Les persécutions contre les prêtres avaient repris toute leur violence. Si le ciel fut supplié d'accorder l'éternel repos aux âmes des morts, ce fut dans le silence des cœurs en qui les croyances

n'étaient pas éteintes, et, grâce à Dieu, ils étaient nombreux encore dans cette foule, malgré les efforts des persécuteurs.

Rentrée au château après ces cérémonies tumultueuses, j'y retrouvai enfin la paix et la possibilité de me recueillir. Mais je ne pus en jouir longtemps. Je me devais au cher prisonnier qui m'avait confié ses desseins et dont je devinais l'impatience. Ils m'épouvantaient, ces desseins, et peut-être, si j'avais pu le priver du moyen d'en poursuivre l'exécution, l'eussé-je fait. Mais je n'étais pas plus maîtresse de le paralyser que de l'en détourner. J'avais constaté l'énergie de ses résolutions. Elles étaient invincibles, et refuser de lui donner aide et secours n'aurait rien empêché. C'était donc mon devoir de lui accorder mon appui, dans la mesure où je le pouvais.

Ce même jour, vers minuit, alors que nos gens s'étaient depuis longtemps retirés dans leurs chambres et devaient me croire endormie, j'allai le trouver. Il m'attendait et me proposa de descendre sur-le-champ dans les caves afin de procéder aux recherches dont il m'avait entretenue. Avant de répondre, et quoique je fusse sans confiance quant à l'effet de mes sollicitations, je crus de mon devoir de tenter un dernier effort pour l'empêcher de se jeter dans la voie dangereuse qui s'ouvrait devant lui. Mais, comme je l'avais prévu, il m'arrêta dès les premiers mots.

— Ne me contraignez pas à vous opposer des refus, Mademoiselle. Ma volonté est inébranlable. Des supplications, même venant de vous, ne m'arrêteraient pas. Vous ne feriez que retarder ce qui doit être.

— Je me tais. Mais c'était mon devoir de vous montrer l'abîme vers lequel vous courez et qui vous engloutira.

— A moins que je ne trouve en route la victoire.

— Allons-y donc, m'écriai-je, et que Dieu vous garde de tout malheur.

Le précédant, je me préparais à sortir. Mais, à l'improviste, il m'arrêta en me disant :

— Avant de quitter l'asile que je tiens de votre bonté, je dois vous faire mes adieux, Mademoiselle.

— Vous voulez partir? m'écriai-je.

Je partirai tout à l'heure, après les recherches, qu'elles soient ou non couron-

nées de succès; je dois me rendre là où je suis attendu. Je ne remonterai pas ici cette nuit, et je ne sais quand j'y reviendrai ni même si j'y reviendrai jamais.

Je ne pus retenir mes larmes, étreinte de partout par de sinistres pressentiments.

— Vous pleurez? fit-il éperdu.

— Oui, je pleure, car votre départ est pour moi une torture. Puis-je me flatter de l'espérance de vous revoir?

— Vous me reverrez, soyez-en sûre. Je ne peux profiter plus longtemps, à cette heure, de l'asile que je vous dois. Mais je n'y renonce pas. Fugitif ou victorieux, ma gratitude et ma confiance m'y ramèneront. Fugitif, je ne veux d'autre protection que la vôtre; victorieux, je ne laisserai qu'à vous le soin de me dire quelle récompense vous est due pour votre dévouement, et, quelle qu'elle soit, vous la recevrez.

Une flamme s'allumait dans ses yeux. Instinctivement, je fermai les miens pour ne pas voir. Ce qu'il me montrait et me laissait deviner était inexécutable. J'avais engagé ma foi et donné mon cœur. Je ne pouvais plus disposer que de mon dévouement. Ne voulant pas comprendre, je répondis :

— Revenez quand il vous plaira, Monsieur le marquis. La bibliothèque sera toujours préparée pour vous recevoir. Vous n'avez même pas besoin de m'avertir. Avant que vous ne partiez, je vous remettrai la clé d'une porte qui vous permettra d'entrer à toute heure de jour et de nuit dans le château et de gagner la bibliothèque. Bérarde ira voir, matin et soir, si vous y êtes, et, en ce cas, prendre vos ordres.

— Quelle femme vous êtes! s'écria-t-il. Cœur, raison, énergie, tout est en vous. Je ne vous dis donc pas adieu, mais au revoir.

— Vous me le direz tout à l'heure, répondis-je, ayant hâte de changer le cours de l'entretien. Pour le moment, il s'agit de retrouver le trésor que M. le marquis, votre père, a mis sous la garde de ces vieilles murailles. Descendons, voulez-vous?

— Descendons, Mademoiselle.

CHAPITRE XVI

C'était tout un monde que ces fondations du château où nous nous aventurâmes, le marquis et moi. Chacun de nous portait une lanterne que, par mon ordre, Bérarde avait déposée sur la première marche de l'escalier qui conduisait dans ces souterrains. Au bas de cet escalier, on se trouvait dans un large couloir qui desservait les caves. Elles s'ouvraient à droite et à gauche, protégées par des portes massives qui s'espaçaient sur toute la longueur du couloir comme les cellules d'un monastère. Dans les unes, étaient enfermées des provisions de vins qu'y avaient amassées, depuis plusieurs siècles, les générations dont l'existence s'était écoulée dans le château; les autres étaient vides ou transformées en dépôts de bois. L'air et le jour y pénétraient par des soupiraux que, du dehors, on apercevait au ras du sol, garnis de barreaux de fer.

Je n'étais descendue que bien rarement sous ces voûtes, et il m'eût été impossible de m'y guider. En y pénétrant avec le marquis, je lui fis part de mon ignorance et de mon embarras. Mais il me rassura. Enfant, il y était venu souvent. Le dédale de ces constructions vénérables n'avait pas de secrets pour lui. Quant au trésor qu'elles renfermaient, il en connaissait la place par les indications du serviteur qui avait été le témoin de l'enfouissement du trésor. Aussi alla-t-il tout droit à celle des caves qu'elles désignaient par son numéro tracé en blanc sur la porte.

J'avais pris les clés, et nous eûmes bientôt ouvert cette cave. Elle ne contenait que quelques planches pourries, des débris de vieux meubles, une pelle et un pic, le tout laissé à l'abandon.

— C'est ici, me dit le marquis, en me montrant le mur du fond, formé de moellons agglomérés et cimentés.

Il avait posé sa lanterne à terre, tandis que j'élevais la mienne à hauteur de ma tête. Il prit le pic et commença à frapper la muraille qui, en cet endroit, résonna creux. La première pierre descellée, les autres se détachèrent sans effort. L'ouverture élargie, nous aperçûmes, dans l'épaisseur de la construction, un vide que remplissaient quatre petits coffres de fer, jaunis par la rouille, deux à même le sol et deux au-dessus. D'un geste vigoureux, le marquis en attira un à lui et en fit sauter le couvercle. Il était plein d'or en rouleaux et contenait cent vingt-cinq mille livres en louis. Cette découverte et la constatation de son succès mirent sur les lèvres du marquis un sourire de satisfaction.

— Votre oncle Carrel, lorsqu'il devint le maître de ce château, et durant le temps qu'il y a vécu, ne se doutait pas qu'il avait un trésor sous ses pieds, dit-il.

— C'est bien heureux, lui dis-je; car, s'il s'en était douté, il est bien probable que vous n'auriez pas trouvé ce trésor intact.

— Enfin, il l'est, et le service du roi en tirera profit.

— Mais comment allez-vous emporter tout cet or? demandai-je.

— Je n'en emporterai aujourd'hui que ce que mes poches peuvent contenir. Pour le reste, je viendrai le chercher, seul ou accompagné, au fur et à mesure que le besoin s'en fera sentir.

Je m'effrayai à la pensée que le compagnon qu'il songeait à s'adjoindre pourrait le trahir.

— Renoncez à vous faire accompagner, Monsieur le marquis, lui dis-je. Mieux vaut revenir plus souvent que de tenter la cupidité de l'un de vos associés.

— Si je me fais aider par l'un d'eux, c'est que je serai sûr de lui. Soyez sans inquiétude, Mademoiselle. Du reste, je peux, au besoin, utiliser le dévouement de Bérarde.

— A la bonne heure; ce n'est pas elle qui vous trahira.

En me parlant, il avait mis dans ses poches quelques rouleaux. Elles furent bientôt pleines, et, d'ailleurs, ayant un long trajet à faire, il eût été imprudent d'alourdir trop visiblement sa marche.



L'OUVERTURE ÉLARGIE, NOUS APERÇUMES LES COFFRES DE FER.....

— C'est assez pour une fois, s'écria-t-il. Vous avez raison, Mademoiselle. Mieux vaut revenir plus souvent ou prendre d'autres mesures.

Le coffre refermé, il le remit en place, et, tant bien que mal, boucha le trou avec les pierres. Nous quittâmes ensuite la cave. Il voulut alors m'en rendre la clé. J'insistai pour qu'il la gardât. Lui seul en avait besoin. J'y joignis celle d'une des portes du château afin qu'il pût entrer et sortir à son gré. Tous ces arrangements étaient pris quand nous remontâmes. Il faisait encore nuit. Mais l'obscurité du ciel se sillonnait de traînées de blancheur qui annonçaient le jour.

— Partez, Monsieur le marquis, puisque vous devez partir, suppliai-je. Plus tard, ce serait trop tard.

Il prit alors congé de moi. Au moment de nous séparer, retenant dans ses mains les miennes qu'il avait saisies d'un mouvement d'effusion, il ajouta d'un accent dont je fus pénétrée :

— Les trois jours que j'ai passés sous ce toit, Mademoiselle, m'ont révélé toute la noblesse de votre âme. Je ne sais ce qu'il adviendra de moi ni quel sera le dénouement de mon entreprise, alors que je ne puis l'accomplir qu'à travers des hasards et des périls ; mais, que je vive ou que je meure, je garderai jusqu'à mon dernier souffle le souvenir de votre dévouement, cher ange de grâce et de bonté, à qui la maison de Retournac aura dû de recouvrer son opulence. Ce dévouement, ce ne sera pas trop de tout le mien pour le payer, oui, de tout le mien, affirma-t-il, et fasse le ciel que vous l'acceptiez un jour sous la seule forme qui puisse satisfaire l'impérieux et ardent désir que j'ai de vous le témoigner.

Pour la seconde fois, et avec plus de force que la première, son langage affectait un caractère dont il m'était impossible de n'être pas troublée. J'avais pu m'y tromper antérieurement ; je ne le pouvais plus maintenant. Soit qu'il cédât au sentiment que, à mon insu et sans le vouloir, je lui avais inspiré ; soit qu'il voulût me convaincre de l'étendue de sa reconnaissance, c'est son nom qu'il m'offrait. Devais-je lui laisser ignorer que je n'étais pas libre de l'accepter et permettre qu'il se leurrât d'un espoir irréalisable ? Je ne le pensai pas. J'ai horreur des malentendus. J'ai toujours aimé les situations claires, et ma loyauté naturelle ne se serait pas accommodée d'une ombre volontairement laissée sur la nôtre. Cette ombre, il fallait la dissiper avant qu'elle s'épaissît.

— Gardez-moi votre souvenir, Monsieur le marquis. Je suis profondément

touchée des paroles par lesquelles vous venez de m'exprimer votre dévouement, et il me sera toujours précieux. Mais n'y mêlez d'autre espoir que celui de trouver en moi une sœur, une amie. Je suis fiancée.....

Ses yeux fouillèrent les miens comme s'il voulait s'assurer que je ne le trompais pas. Ayant sans doute compris que je disais la vérité, il reprit :

— J'envie celui que vous avez choisi et je l'aime déjà puisque vous l'aimez. Je l'envelopperai dans les sentiments de gratitude que je vous ai voués.

Nous étions au seuil du château. Devant nous, dans le crépuscule naissant, le parc déroulait ses troncs noueux et ses branches effeuillées toutes scintillantes du givre dont les avait chargées cette nuit d'hiver. C'est là que nous nous séparâmes. Je vis la silhouette du marquis se perdre dans l'obscurité des avenues. Après qu'il se fut dérobé à mes regards, je priai Dieu de veiller sur lui.

Rentrée dans ma chambre, et bien agitée en me rappelant tant d'événements qui venaient de s'accomplir, je me dis que, si je l'avais voulu, j'aurais été marquise de Retournac. Mais cette perspective, détruite par mon renoncement, me laissait sans regrets. Mon cœur appartenait tout entier à Marcel Framond, et c'est vers ce consolateur de mes cruelles épreuves dont j'avais voulu faire le compagnon de ma vie que volait ma pensée fidèle.

Lorsque ce même jour je revis Bérarde, je crus nécessaire de lui confier ce qui s'était passé durant la nuit. Elle fut ainsi prévenue qu'il fallait s'attendre à voir le marquis revenir d'un jour à l'autre, et qu'elle était tenue, elle aussi, de guetter son retour afin de lui rendre, s'il revenait, les services qui lui seraient nécessaires. Elle accepta cette responsabilité sans en paraître effrayée, comme une vaillante créature toujours prête à se sacrifier pour ceux à qui elle s'était donnée.

A dater de ce moment, je vécus dans des transes affreuses, toujours tourmentée par la vision des périls que courait le marquis. Sans nouvelles de lui, avertie que la police avait son signalement, sachant que les troupes cantonnées dans les principales communes de la Haute-Loire poursuivaient les rebelles, j'avais peur d'apprendre que le dernier des Retournac était tombé en leur pouvoir, et que, en vertu des lois contre les émigrés, il avait été passé par les armes. Chaque soir, je m'attendais à le voir apparaître, et le matin, supposant qu'il serait arrivé

pendant la nuit j'allais, anxieuse, frapper à la porte de la bibliothèque, avec l'espoir de l'y trouver. Mais il ne venait pas et j'en étais réduite aux conjectures les plus propres à m'alarmer.

De toutes parts, on parlait de rencontres entre la force armée et les bandes royalistes qui se multipliaient, toujours plus nombreuses et plus menaçantes. Je ne pouvais douter que le marquis de Retournac fût à la tête de l'une d'elles. Ce qui fortifiait ma conviction, c'est que, à en croire les rumeurs qui nous tenaient lieu de nouvelles, plusieurs gentilshommes émigrés, investis par le roi de pouvoirs étendus, étaient arrivés dans le pays pour prendre la direction des mouvements insurrectionnels. Ces craintes, la mort de l'oncle Patrice et de sa femme, l'absence de mon cher Marcel contribuaient encore à dramatiser pour moi les horreurs de ce sinistre hiver. Elles venaient s'ajouter à d'autres horreurs qui avaient assombri ma jeunesse et dont le souvenir hantait incessamment ma mémoire.

Sur ces entrefaites m'arriva de Paris une lettre qui fit pour quelques instants diversion à mes tristes pensées. Elle m'était adressée par le notaire de l'oncle Patrice. Averti par les journaux de la mort tragique de son client, et sachant que celui-ci n'avait d'autre héritier que moi, il considérait comme un devoir de me faire connaître qu'il était le dépositaire d'un testament du défunt qui devait être ouvert en ma présence. Il m'engageait à me rendre à Paris, à bref délai, afin qu'il pût être procédé à cette formalité. Il croyait savoir, ajoutait-il, que ce testament en confirmait un autre qui était dans mes mains et complétait la donation du château de Retournac par celle de tous les biens de l'oncle Patrice dont je devenais ainsi la légataire universelle.

« La succession est considérable, me disait encore le notaire. Elle consiste en plusieurs maisons situées dans les quartiers les plus élégants de la capitale, dont la valeur s'accroît sans cesse, en terrains meubles, objets d'art, et en capitaux déposés chez un banquier. Les libéralités de votre oncle vous rendent très riche, Mademoiselle, et je me permets de vous offrir mes plus sincères félicitations, avec l'espoir que vous aurez en moi la même confiance que feu M. Carrel, et consentirez, à son exemple, à me confier la gestion de vos biens. »

L'annonce de cette fortune qui m'arrivait ainsi et que je n'étais pas, celle-là,

tenue de restituer, me laissa si calme que je fus étonnée d'en ressentir si peu de joie. Je m'étais dit, à plusieurs reprises, que lorsque j'aurais rendu le château de Retournac à ses maîtres et ne posséderais plus que le modeste héritage de mes parents, je serais presque pauvre. Je n'en avais été contrariée que pour Marcel, à qui il m'eût été doux d'apporter une grosse dot, et je m'étais bien vite consolée en me disant que nous saurions nous suffire avec ce que nous possédions.

Les richesses que maintenant j'allais devoir à l'oncle Patrice auraient donc dû m'éblouir et me réjouir. Il n'en fut rien. Dans la lettre qui m'apportait ces grandes nouvelles, je ne vis qu'une chose, ce voyage de Paris auquel je ne pouvais maintenant me dérober et qui m'apparaissait comme une corvée intolérable. Espérant encore l'éviter, j'allai consulter le notaire de Retournac avec l'espoir qu'il trouverait un biais qui m'empêcherait de me déplacer. Contrairement à cet espoir, il fut d'avis que je devais partir. Je ne m'étais pas cependant encore décidée lorsqu'un incident bien imprévu vint changer mes dispositions.

Une lettre de Marcel m'apprit que la paix avec l'Autriche avait été signée et que les prisonniers français étaient rendus à leur patrie. Lui-même avait des premiers reçu la clé des champs. Il allait se mettre en route pour revenir. Il comptait s'arrêter à Paris afin de faire régulariser sa situation militaire et de solliciter un congé de quelques mois. Il me rejoindrait ensuite pour la célébration de notre mariage. Cette nouvelle, qui me comblait de joie, coupa court à tous les raisonnements que je me forgeais pour ne pas faire ce voyage. Maintenant que j'avais en perspective de rencontrer Marcel à Paris et de hâter notre réunion, c'était tout plaisir pour moi d'y aller. Je me réjouissais par avance de la joyeuse surprise qu'il éprouverait en me voyant apparaître à l'hôtel où il m'invitait à lui écrire et en m'entendant lui demander de s'unir à moi pour m'aider à recueillir la succession de l'oncle Patrice. Après une si longue suite de catastrophes qui avaient semé ma vie d'étapes de sang, c'était le premier bonheur que les circonstances mettaient à portée de ma main.

Ce fut donc avec enthousiasme que je me décidai à ce départ et en fixai la date à quinze jours de là. Bérarde, que je voulais emmener, commença sur l'heure les préparatifs tandis que je formais la demande de trois passeports, un pour moi.

un pour elle et un pour celui de nos serviteurs qui devait nous accompagner. A l'immense joie que je ressentais se mêlait un regret, celui de n'avoir pas revu le marquis de Retournac. Mais j'espérais encore qu'il viendrait au château avant que je ne me misse en route, et que, s'il ne venait pas, je trouverais un moyen de le faire avertir de mon départ.

Les jours qui suivirent furent bien différents de ceux qui les avaient précédés. Aux ténèbres dont mon pauvre cœur et ma morne existence étaient restés si longtemps enveloppés, avait succédé la lumière. Ma vie allait se transformer. Je me croyais au bout de mes peines. Ma foi dans l'avenir se fortifiait de la conviction qu'un

dédommagement m'était bien dû et que le ciel enfin me l'accordait.

Cependant, je touchais au moment de mon départ, et j'étais toujours sans nouvelles du marquis. Bien que Bérarde se fût spontanément offerte pour essayer de retrouver ses traces par l'intermédiaire de gens du pays que nous savions en rapports avec les suspects et toujours disposés à leur donner asile, elle n'y avait pas réussi. Nous ignorions ce qu'il était devenu. Son silence me causait la plus vive inquiétude. Comment partir sans lui en donner



avis, et pouvais-je, de sang-froid, l'exposer à ne pas me trouver au château s'il y revenait?

— Écrivez-lui, Mademoiselle, me conseilla Bérarde. Je sais quelqu'un chez qui sûrement il se présentera dès son arrivée à Retournac et par qui votre lettre lui sera remise.

Je suivis ce conseil et je préparai une lettre pour apprendre au marquis mes résolutions. Je lui désignai un des serviteurs que je laissais au château comme entièrement digne de sa confiance, et qui, prévenu par moi, se tiendrait à ses ordres en mon lieu et place. Cet écrit devait nécessairement lui parvenir, m'assurait Bérarde; et, quand je l'eus remis à celle-ci, je fus tranquillisée, bien loin de me douter que je venais de fabriquer une preuve accablante de mes rapports avec les rebelles, et que, bientôt, elle allait être invoquée contre moi.

Entre temps les préparatifs de notre voyage s'étaient achevés. J'avais reçu nos passeports, fait remettre en état la berline de l'oncle Patrice et commandé les chevaux qui devaient nous conduire au prochain relais. Tout était prêt quarante-huit heures avant la date fixée pour notre mise en route. Je n'avais plus qu'à me reposer, en prévision des fatigues que j'allais affronter. Pleine de confiance, je me couchai de bonne heure ce soir là, après avoir invité Bérarde à suivre mon exemple, puisqu'elle devait partager mes fatigues. La tête à peine sur l'oreiller, je m'endormis.

En pleine nuit je fus tirée de mon sommeil sans deviner par quelle cause. Les yeux ouverts dans l'obscurité, je restai un moment avant de recouvrer la lucidité que nous rend le réveil. Puis, lorsque je l'eus recouvrée, je crus que j'allais me rendormir. Mais j'en fus empêchée par un bruit sourd et répété, qui, d'abord confus, ne tarda pas à se préciser au fur et à mesure que me revenait la sensation de la vie. Croyant m'être trompée, je prêtai plus attentivement l'oreille et je fus convaincue que quelque chose d'anormal se passait au-dessous de moi.

— C'est le marquis, pensai-je; il est de retour.

Sauter à bas de mon lit, m'habiller, saisir un flambeau, ouvrir ma porte, tout cela ne me prit pas cinq minutes, et je me trouvai dans l'escalier, me dirigeant vers le rez-de-chaussée d'où venait ce bruit. En y arrivant, et du haut des dernières marches, j'aperçus Bérarde et le marquis. Portant à deux une corbeille remplie de

plusieurs de ces rouleaux d'or que j'avais vus dans les caves, ils allaient vers le parc dont la porte était ouverte et où se tenaient, au ras du perron, un homme et deux chevaux à la garde desquels il semblait préposé. Tout me fut alors expliqué. Le marquis était venu, avec un de ses compagnons, faire au trésor un nouvel emprunt et avait recouru à l'aide de Bérarde pour le transport des rouleaux. Je n'en doutais plus lorsque je les vis charger ces rouleaux sur les chevaux en les glissant dans des poches ménagées sous la selle.

Comme je m'attendais depuis longtemps au retour du marquis, le spectacle dont j'étais témoin ne me surprit pas. Ce qui m'étonna, c'est que Bérarde eût négligé de me réveiller et que lui-même n'eût pas demandé à me parler. Je pensai qu'il avait voulu m'épargner une émotion nouvelle. J'en fus touchée comme d'un trait de sollicitude qui méritait des remerciements. Si je n'eusse écouté que mon cœur, je me serais montrée, je serais allée lui dire adieu avant de mettre entre lui et moi une longue distance. Mais la crainte de lui déplaire me retint, et je résolus de le laisser s'éloigner sans l'arrêter, puisque tel semblait être son désir.

Maintenant, les rouleaux étaient chargés; son compagnon et lui se remettaient en selle; ils remerciaient Bérarde, laquelle assistait très calme à leurs apprêts.

A l'improviste, la scène que je décris et dont je croyais être seule témoin se modifia.

Une clameur inattendue me glaça le sang. Des massifs des arbres surgissaient des gendarmes au nombre d'une demi-douzaine. Ils se précipitèrent sur les cavaliers en criant :

— Halte-là! au nom de la loi!

J'entendis la voix de Bérarde. Elle disait au marquis, suppliante :

— Fuyez! Fuyez!

Le marquis jeta un ordre à son compagnon. Ils détalèrent en renversant l'un des gendarmes qui s'était placé devant les chevaux. Des coups de feu retentirent. Dans ce tumulte, je pus comprendre que les fugitifs n'avaient pas été atteints. Ils filaient sous les avenues, vainement poursuivis, tandis que deux hommes avaient saisi Bérarde en disant :

— Toi, la jolie citoyenne, tu payeras pour les autres.

CHAPITRE XVII

Je n'en pouvais croire mes yeux ; et, de voir Bérarde aux mains des gendarmes, elle, unique compagne de ma solitude, la consolatrice qui m'avait donné tant de preuves de dévouement, je fus consternée et en même temps indignée. Dans l'entraînement de mon indignation, je m'élançai pour la secourir et je ne craignis pas d'invoquer le nom de l'oncle Patrice.

— Que faites-vous ? leur criai-je. Oubliez-vous que vous êtes ici dans une maison que doit vous rendre sacrée le souvenir du patriote Patrice Carrel ? S'il était vivant, agiriez-vous ainsi ? Cette femme a été à son service. Sa protection s'étend sur elle.

— S'il était vivant, me répondit celui de ces hommes que les galons cousus sur sa manche désignaient comme leur chef, il nous eût donné lui-même l'ordre d'arrêter la citoyenne. Nous l'avons surprise en train d'aider ces bandits.

— C'est faux ! C'est faux !

— Oh ! Mademoiselle, pourquoi nier ? me répliqua le gendarme. Vous êtes la dupe de ces gens-là. Voyez, c'est vous qu'on était en train de voler, de dépouiller. Cet or qu'on déménageait en est la preuve. Nous avons reconnu la bande, et à sa tête le ci-devant marquis de Retournac, un émigré, un conspirateur. Il a décampé, mais il n'ira pas loin et ne nous échappera pas. En attendant, et puisque nous avons pris cette coquine, nous la gardons.

J'allais protester. Bérarde m'en empêcha. Revenue de l'étourdissement où l'avait jetée l'arrestation subite et brutale dont elle venait d'être l'objet, et ayant recouvré son sang-froid, elle m'apostrophait avec véhémence.

— Que faites-vous ici, Mademoiselle ! Ce n'est pas votre place. Je vous supplie de rentrer et de me laisser le soin de me défendre. Je m'en tirerai bien toute seule. Je n'aurai aucune peine à prouver au juge que je suis victime d'une erreur et du zèle de ces Messieurs.

Des regards suppliants soulignaient ces paroles. Ils me contraignirent au silence. Je les interprétei comme une preuve du formel désir de Bérarde de me voir rester étrangère à l'événement. Je me résignai et n'intervins que pour obtenir qu'on la traitât avec moins de rigueur.

— Mais vous n'allez pas l'emmener ainsi au milieu de la nuit ? dis-je en m'adressant aux gendarmes. La voilà sous votre garde ; elle ne peut vous échapper. Laissez-la au château jusqu'au matin. Demain, vous la conduirez où vous voudrez.

— Pas de ça, pas de ça, déclara le chef. Il n'y a pas de raison pour l'épargner. Elle passera la nuit et la journée à la commune, et demain, à la tombée du jour, en route pour le Puy, où elle sera incarcérée.

— Laissez-les faire, Mademoiselle, reprit alors Bérarde. C'est bien inutile d'essayer de les attendrir, ils ont une pierre à la place du cœur.

Je dus céder et j'eus la douleur de voir partir ma pauvre Bérarde entre les gendarmes qui l'entraînaient, aussi triomphants que s'ils eussent mis la main sur quelque redoutable malfaiteur.

Au cours de cette scène, les domestiques du château, réveillés par le bruit, étaient accourus. Ils se tenaient groupés autour de moi. Il y avait là deux ou trois hommes d'un courage éprouvé. Si j'eusse fait un signe, ils auraient tenté d'arracher Bérarde à ses gardiens. Mais je craignis de les exposer en pure perte, de les compromettre et d'aggraver le sort de ma pauvre bonne. J'étouffai donc les mots de colère qui brûlaient mes lèvres. Nous demeurâmes tous silencieux jusqu'à ce que les gendarmes eussent disparu au tournant de la grande avenue et Bérarde avec eux.

Alors, je m'efforçai de rassurer nos gens en leur déclarant que ces incidents qu'ils ne pouvaient comprendre résultaient d'un malentendu qui serait promptement dissipé, et que, sous quelques heures, Bérarde nous serait rendue. Je les engageai ensuite à regagner leur lit. Moi-même je rentrai dans ma chambre, en

proie à de cruelles anxiétés, me demandant par quel moyen je parviendrais à faire remettre en liberté ma chère captive.

Je ne connaissais aucun des membres du Directoire du Puy. J'étais sans relations ni crédit et ne possédais d'autre influence que celle qui pouvait résulter de ma parenté avec l'oncle Patrice. Mais, que valait-elle, cette influence, maintenant qu'il était mort? Pouvais-je me flatter qu'elle me donnerait accès auprès des puissants du jour et les disposerait à se laisser fléchir par mes prières en faveur de Bérarde?

Si mon fiancé Marcel eût été présent, il m'eût assistée en ces douloureuses circonstances; il m'eût conseillée et sans doute n'eût-il voulu laisser à personne le soin d'aller réclamer la délivrance de Bérarde. Grâce au prestige que lui donnait son patriotisme attesté par ses services militaires, il l'eût obtenue. Mais il était encore loin de moi et je savais combien longue était la route par laquelle il revenait en France. Arriverait-il assez tôt pour conjurer la condamnation qui menaçait ma compagne?

Ces tristes réflexions me tinrent éveillée jusqu'à la fin de cette nuit agitée. Aux premières lueurs de l'aube, j'étais debout, dolente, accablée, ne sachant quel parti prendre et troublée au point d'avoir oublié que c'est à ce jour-là qu'était fixé mon départ pour Paris.

Le souvenir de mes arrangements me revint tout à coup.

— Mais je ne peux partir, m'écriai-je, me parlant à moi-même.

Et c'était vrai. Je ne pouvais ni me mettre en route seule, sans Bérarde, ni m'éloigner alors qu'elle était emprisonnée et devait nécessairement compter sur mon secours. J'étais tenue de rester non loin d'elle. Cependant, encore quelques heures, et les chevaux commandés à la poste allaient m'être envoyés. Fallait-il les laisser venir ou convenait-il de les décommander à l'avance? C'est à ce parti que je m'arrêtai d'abord. Je me mis devant ma table pour écrire au maître de poste et l'avertir du changement survenu dans mes projets.

Mais, de la lettre que je commençais, ma plume ne traça qu'une ligne. Une inspiration nouvelle m'arrêta. Puisque j'avais une voiture et des chevaux, ne devais-je pas en profiter pour me rendre au Puy sur l'heure? J'y arriverais en même temps que Bérarde. Peut-être même les gendarmes consentiraient-ils à ce que je la prisse

avec moi dans ma chaise. En arrivant, je pourrais l'accompagner devant le magistrat qui devait l'interroger et je me flattais de l'espoir que le nom de l'oncle Patrice, secondant mes efforts, m'aiderait à obtenir une mesure de clémence.

Réconfortée par la résolution que je venais de prendre, je quittai ma chambre. En songeant depuis à ces événements, je me suis souvent demandé pourquoi, au lieu de descendre au rez-de-chaussée où j'avais divers ordres à donner, je montai à l'étage supérieur et me dirigeai vers la bibliothèque. C'est assurément une volonté supérieure qui me conduisait de ce côté, car la mienne n'avait aucune part dans mes mouvements et je n'aurais pu dire pourquoi j'allai là plutôt qu'ailleurs. Une surprise m'y attendait. Comme j'ouvrais la porte, je vis une haute silhouette se lever d'un fauteuil et se dresser devant moi. C'était le marquis.

— Vous! vous ici? m'écriai-je stupéfaite.

— Oui, c'est moi, fit-il en souriant. Cette nuit, après m'être assuré que mes compagnons, en se dispersant, se déroberaient à toutes les poursuites, j'ai pensé que je m'y déroberais mieux moi-même en me réfugiant dans cet asile où ceux qui veulent m'arrêter n'auraient pas l'idée de me chercher. Je suis donc revenu sur mes pas, et, la route étant libre, j'ai pu entrer au château sans être vu, j'ai passé tranquillement la nuit dans ce fauteuil.

— Vous étiez là et je l'ignorais!

— Ne m'aviez-vous pas autorisé, Mademoiselle, à y venir à mon gré?

— Oui, sans doute, et je ne vous reproche pas d'être venu, Monsieur le marquis. Je suis trop heureuse de vous savoir à l'abri d'un danger immédiat. Mais si j'avais pu soupçonner que vous étiez sous le même toit que moi, je me serais présentée à vous sans attendre. Dans le désarroi où je me suis trouvée, vous auriez pu me donner un conseil et je n'aurais pas eu à décider seule de la conduite qu'il convient de tenir en ces circonstances périlleuses.

— Circonstances qui sont de mon fait et dont je m'excuse, reprit-il vivement. Oui, j'ai le regret d'avoir cru que je pourrais, à la faveur de la nuit, enlever une part de la somme déposée ici et que vous avez si généreusement mise à ma disposition. Mes mesures étaient bien prises, et, désireux de vous épargner jusqu'à l'ombre d'un souci, je n'avais pas voulu vous en avertir. Bérarde seule était pré-

venue. Elle avait mis autant d'empressement que de courage à favoriser mes desseins. Le malheur est que j'étais surveillé, que je l'ignorais, et que ma confiance a été trompée. C'est malheureux, très malheureux.

— Surtout pour Bérarde, qui est victime de son dévouement.

— Le malheur sera réparé, continua le marquis d'un accent résolu.

Et, après un silence, il ajouta :

— Ce conseil que vous regrettiez de n'avoir pu me demander, n'est-il plus temps que je vous le donne?

— Il est encore temps, répondis-je.

Séance tenante, je lui fis part de mon dessein de partir pour le Puy en même temps que Bérarde. Il m'écouta sans m'interrompre et je lui livrai tout mon plan.

— Mauvais plan, me dit-il, quand je cessai de parler ; mauvais, archi-mauvais. Vos démarches en faveur de cette brave fille paraîtront suspectes et ne l'allégeront pas des charges qui pèsent sur elle.

— Dois-je donc l'abandonner sans tenter de la défendre?

— Il ne s'agit pas de l'abandonner, mais de la sauver par d'autres moyens.

— D'autres moyens ! Lesquels ?

— C'est mon affaire, fit-il. Sachez seulement que Bérarde n'ira pas au Puy. Elle sera délivrée avant d'y arriver.

— Par qui ! Comment ? demandai-je.

— Ne m'interrogez pas, Mademoiselle, et contentez-vous d'avoir foi dans la promesse que je vous fais de vous ramener Bérarde la nuit prochaine.

— Vous la ramènerez au château ?

— Vous l'avez dit.

— Mais elle n'y pourra rester ! Elle n'y serait pas en sûreté ; les gendarmes à qui vous l'aurez enlevée ne manqueront pas de venir l'y chercher.

— Elle n'y restera pas, affirma le marquis.

Et comme il lisait une question dans mes yeux, il y répondit en m'en posant une autre :

— Vous deviez partir pour Paris aujourd'hui ?

— Oui, tout était disposé à cet effet.

— Vous avez donc une voiture, des chevaux, des passeports?

— J'ai trois passeports, un pour moi, un pour Bérarde, un pour le domestique qui doit nous accompagner. La voiture est sous les remises. Quant aux chevaux, ils ont été commandés et je les attends d'un moment à l'autre.

— Tout est pour le mieux, s'écria joyeusement le marquis. Quand le postillon va venir, vous lui direz que votre départ est remis à ce soir, et qu'il doit attendre. Vous le garderez jusque-là, en lui ordonnant de se tenir prêt, tout attelé, pour 8 heures. C'est à 8 heures que je vous ramènerai Bérarde.

Son retour s'opérera en de telles conditions qu'elle ne sera pas suivie. En mettant le pied au château, elle montera en voiture, moi avec elle, et, munis de deux des passeports que vous vous êtes procurés, nous partirons pour Paris. Une fois en route, nous ne courrons plus aucun risque. Et de même à Paris. Me comprenez-vous?

— Oui, je vous comprends, Monsieur le marquis. Mais pourquoi, puisque vous partez, me laisser derrière vous? Pourquoi ne serais-je pas du voyage?

— Parce que, si vous disparaissiez en même temps que nous, le secret de notre fuite serait bien vite connu, et notre trace par trop facile à retrouver. Votre présence au château sera notre sauvegarde. Elle empêchera qu'on vous soupçonne d'avoir participé à notre départ. Ce n'est pas sur la route de Paris qu'on songera à nous chercher, et si, d'aventure, les soupçons se portaient de ce côté, ce ne pourrait être que lorsque nous serions déjà loin.

Je n'étais pas convaincue de la vérité de ces prévisions et je les considérais comme bien optimistes. Mais, dans l'incertitude dont j'étais torturée quant aux suites de l'événement qui avait déchaîné sur nous tant de dangers, je ne voulais pas encourir le reproche d'avoir volontairement entravé l'exécution des projets que le marquis prétendait être seuls efficaces pour assurer le salut de Bérarde et le sien. Je m'inclinai devant son opinion, et j'y fis céder la mienne.

Il fut ensuite convenu que, durant la journée qui commençait, il resterait au château. Nul, si ce n'est moi, ne savait qu'il y était réfugié. Aucun péril ne l'y menaçait et, en aucun autre endroit il n'eût trouvé un abri plus sûr. Il n'en devait sortir qu'au moment opportun pour tenter l'audacieux coup de main auquel il s'était

décidé en vue de délivrer Bérarde. J'aurais bien voulu savoir à quel moyen il comptait avoir recours pour l'accomplissement d'une tâche qui me semblait au-dessus des forces d'un seul homme, quelle que fût son intrépidité. Mais il s'obstinait à m'en faire mystère, supposant, sans doute, que je m'efforcerais de le détourner de son dessein s'il m'en montrait tous les dangers. Je dus me résigner à ne savoir que ce qu'il avait consenti à m'en dire.

Il n'attendait de moi qu'un seul service, celui de l'informer de l'heure précise où Bérarde quitterait Retournac pour se rendre au Puy. Afin de le renseigner avec précision, j'allai voir la prisonnière le même jour. Comme je l'ai dit, aussitôt après son arrestation, on l'avait conduite à la maison commune. Durant le trajet que je dus faire pour m'y rendre, il me fut facile de constater que la nouvelle de notre malheur s'était répandue dans Retournac. Sur ma route, à travers ce village où tout le monde me connaissait, et où, d'habitude, je ne pouvais faire un pas sans que des mains amies cherchassent la mienne, personne ne m'arrêta. L'événement me rendait suspecte à tous les yeux. Les gens se détournaient de moi. La peur paralysait les bonnes volontés, les sympathies et les courages.

A la commune, depuis les temps de la Terreur, une salle du second étage avait été transformée en prison. C'est là que je trouvai Bérarde, après avoir longtemps parlementé pour être admise auprès d'elle. Elle se jeta dans mes bras en m'apercevant, mais sans trahir aucune émotion. Elle était en pleine possession de sa volonté et de son sang-froid tandis que je défailtais de la voir captive et exposée à toutes les conséquences des iniquités dont se montraient alors si prodigues les maîtres dont le joug pesait sur nous. Son énergie ranima la mienne. L'espoir qu'elle serait sauvée rentra dans mon cœur. Comme on ne nous laissa pas seules un instant, il me fut impossible de l'avertir du projet de M. de Retournac. Mais elle m'apprit qu'elle partirait le soir même, la nuit venue, pour le Puy, sous l'escorte de trois gendarmes.

— Trois hommes pour garder une femme ! fit-elle en raillant ; il faut croire que je suis une personne bien dangereuse et qu'on a peur de moi.

Le gardien qui assistait à notre entrevue intervint :

— Ce n'est pas de vous qu'on a peur, la belle, dit-il, mais des brigands

qui pourraient se trouver sur la route, et tenter de vous enlever. Ils sont capables de tout, ces scélérats.

— M'enlever ! Pourquoi faire ? s'écria Bérarde.

— Pour vous soustraire au châtement que vous avez mérité, et aussi pour empêcher que vous ne les dénonciez dans l'espoir d'apitoyer vos juges.

— Pour les dénoncer, il faudrait les connaître, et je ne connais aucun d'eux.

— C'est bon, c'est bon, reprit le gardien. On sait que vous avez beaucoup d'aplomb et d'effronterie.

Bérarde n'ayant pas répondu, la querelle prit fin. Mais j'en avais assez entendu pour deviner combien étaient lourdes les charges qui pesaient sur ma compagne et mesurer la gravité de l'accusation qu'elle avait encourue. Il était clair qu'on la soupçonnait de complicité avec les conspirateurs qui terrorisaient le département, crime que les lois punissaient de mort. J'osais encore espérer que, par égard pour son sexe, on ne lui appliquerait pas ces lois dans toute leur rigueur. Mais, à défaut de celles-là, il en était d'autres, telles que l'emprisonnement pour plusieurs années, auxquelles elle n'échapperait pas si sa culpabilité était démontrée, et qui la sépareraient de moi. Cette perspective excitait mes craintes, et je formai les vœux les plus ardents pour le succès de l'entreprise que devait tenter le marquis à l'effet de la délivrer.

Je la quittai sans avoir pu lui faire part de ces craintes ni de mes espérances. J'emportai du moins la certitude qu'elle ne manquait ni de courage ni de présence d'esprit, et qu'elle seconderait les efforts qui seraient faits pour la tirer du péril auquel, par son dévouement, elle s'était exposée.

Quand je rentrai au château, les chevaux que j'attendais venaient d'arriver. Le postillon qui les conduisait croyait que nous allions partir sur-le-champ. Je le prévins que le départ était retardé de quelques heures et lui ordonnai de rester à ma disposition. Pour prévenir les soupçons qu'il aurait pu concevoir, je lui fis servir à l'office un bon repas et promis de lui payer triples guides. Ce traitement et mes promesses le rendirent souple et serviable. C'était un jeune homme de mine ouverte et avenante, et je fus convaincue que je pouvais entièrement compter sur lui.

Tranquille de ce côté, je rejoignis le marquis et lui racontai ma visite à Bérarde. Il parut enchanté d'apprendre qu'elle ne se mettrait en route qu'à la nuit.

— La nuit favorise mon dessein, me dit-il.

J'essayai d'en savoir plus long quant à ce dessein dont il m'avait déjà refusé la confiance. Mais il persévéra dans son refus. Je dus renoncer à avoir raison de son mutisme. Il était résolu à ne me rien dire, ce qui ne pouvait me rassurer. Durant toute cette journée, je vécus dans les transes. La crainte de ne pouvoir cacher jusqu'au soir la présence du proscrit à qui je donnais asile, la peine que me causait l'arrestation de Bérarde, l'incertitude à laquelle me livrait le caractère mystérieux et aléatoire de l'entreprise qui allait être tentée pour son salut, et enfin l'ajournement de mon départ pour Paris, ajournement qui rejetait à une époque indéterminée le bonheur de me voir réunie à Marcel, c'était, on le reconnaîtra, plus de motifs qu'il n'en fallait pour emplir mon âme d'appréhensions et de tristesse. Je me fis violence pour n'en rien laisser paraître à ceux qui m'entouraient, et j'ai lieu de croire qu'aucun d'eux ne les surprit.

Enfin la nuit vint, étendant sur nous son ombre protectrice. Le marquis attendait ce moment pour partir. Six heures sonnaient lorsqu'il acheva la collation que, à force de ruse, j'étais parvenue à lui servir à l'insu de nos gens.

— C'est le moment, me dit-il, en prenant le fusil dont il s'armait pour ses courses aventureuses.

Il leva les yeux vers la voûte au delà de laquelle, par l'ouverture vitrée qui éclairait la bibliothèque, on voyait le ciel nuageux, et murmura :

— Tout est bien. Ces nuages qui nous cachent la lune vont se dissiper. La nuit sera claire, et c'est tant mieux. Pour ce que je veux faire, j'ai besoin de lumière.

— Dieu vous garde et vous ramène sain et sauf, lui répondis-je, et qu'il bénisse votre dévouement pour ma pauvre Bérarde.

Il me tenait la main et reprit gravement :

— Il le bénira, soyez-en sûre. A bientôt, Mademoiselle.

— A bientôt, Monsieur.

Je sortis avec lui, le précédant, et je le guidai à travers les couloirs obscurs et

silencieux jusqu'au rez-de-chaussée. Nous arrivâmes à la porte qui donnait sur le parc sans avoir rencontré personne. Je la lui ouvris. Il s'élança au dehors, et bientôt il eut disparu dans les ténèbres, me laissant en proie à une angoisse que son retour seul pouvait dissiper. En l'attendant, il ne me restait d'autre ressource que la prière. Dans la prière uniquement je pouvais puiser un peu de cette patience et de ce calme qui m'étaient si nécessaires en ces instants critiques et douloureux. Je me recueillis, et mon âme s'éleva suppliante vers le ciel.

CHAPITRE XVIII

J'ai su plus tard, par Bérarde, ce qui se passa après que le marquis de Retournac eut quitté le château. Je dois maintenant le raconter, et je le raconterai comme si j'en avais été témoin, convaincue que ceux qui me lisent me seront gré de ne pas leur faire attendre le dénouement de ce poignant épisode où se joua le sort de deux êtres qui, pour des causes diverses, m'étaient devenus bien chers.

Bérarde avait passé la journée dans sa prison, lorsque, vers 8 heures, on vint la chercher pour partir. Au seuil de la maison commune, elle trouva trois gendarmes à cheval chargés de lui faire escorte jusqu'au Puy. Elle supposait trouver aussi une voiture pour la transporter. Mais il n'y en avait pas. Elle se récria et déclara qu'il était au-dessus de ses forces de parcourir à pied les huit lieues qui séparent le Puy de Retournac.

— On n'a pas l'intention de vous contraindre à marcher tout le temps, lui répondit-on. Mais on n'a pu se procurer une voiture et il a bien fallu s'en passer. Quand vous serez fatiguée, l'un de nous vous prendra en croupe.

— Je suis fatiguée déjà, répliqua Bérarde.

— Fatiguée avant d'être partie!

— Oui, fatiguée par ma réclusion de vingt heures et brisée comme si on m'avait rouée de coups. Je suis incapable de faire un pas.

Elle mentait. C'était une montagnarde robuste, accoutumée aux courses pédestres, et qui aurait pu, sans se lasser, faire un long trajet, plus long même que celui qu'on lui imposait. Mais elle avait son plan, elle aussi. Elle rêvait de s'enfuir pendant la route. On a vu, dans ces temps, des choses plus invraisemblables.

Assise derrière l'un des gendarmes, sur le même cheval, elle pourrait causer avec lui, le chapitrer, faire appel à sa pitié, l'émouvoir, et, grâce à la nuit, se faire donner la clé des champs. Il suffisait qu'elle pût, avec son consentement et celui des camarades, se laisser glisser à bas du cheval. Elle s'était attachée énergiquement à ce projet, le croyant réalisable. Afin d'en préparer la réalisation, elle voulait, sans tarder, se donner un protecteur parmi les cavaliers préposés à sa garde.

— Montez donc, dit l'un d'eux en lui tendant la main pour l'aider et en avançant la jambe en guise de marchepied.

Elle ne se fit pas prier. D'un bond, elle se hissa sur le cheval, en croupe du gendarme, qui parut enchanté d'avoir sous sa protection cette fille accorte et délurée.

D'abord, elle affecta de garder le silence. Serrée dans sa mante, accroché e d'une main au ceinturon du gendarme, tenant de l'autre le paquet de hardes que, sur sa demande, je lui avais envoyées, elle demeurait immobile, mûrissant son projet et maudissant la clarté de la nuit qui en rendait l'exécution plus difficile. Comme l'avait prévu le marquis, les nuages qui, tout à l'heure, voilaient le ciel, s'étaient déchirés. Entre leurs lambeaux aux bords déchiquetés qui, çà et là, mettaient des taches sombres sur l'immensité constellée, la lune versait les flots de sa lumière d'argent, fouillait le paysage, se jouait sur les eaux de la Loire dont la petite troupe suivait la rive et dessinait les contours abruptes des masses rocheuses entre lesquelles elles roulent en leur lit étroit et caillouteux.

— S'il faisait plus obscur, pensait Bérarde, sauter de cheval et me cacher dans les rochers ne serait qu'un jeu.

Mais on y voyait comme en plein jour, et ce qu'elle souhaitait ne pouvait être qu'autant que les gendarmes se feraient ses complices. Il fallait donc attendre une occasion, ruser, émouvoir son gardien et l'apitoyer. Elle commença par pousser un long soupir, un soupir de souffrance. Sincère ou calculé, il surprit le gendarme dont il éveilla l'attention bienveillante. Au soupir succéda un sanglot, et au sanglot cette plainte qui semblait s'exhaler d'une âme en détresse :

— Comme je suis malheureuse !

— Qu'est-ce donc ? demanda le gendarme, de plus en plus attentif et étonné.

— Pardonnez-moi, Monsieur, larmoya Bérarde. Je pleure sur mon sort qui est bien digne de pitié. Se peut-il une infortune semblable à la mienne? Être innocente comme l'enfant qui vient de naître, n'avoir rien à se reprocher, et me voir là, traînée en prison, sans savoir quel supplice on me réserve!

— Si vous êtes innocente, vous n'avez rien à craindre. Vous vous expliquerez et on vous relâchera.

— En êtes-vous sûr? Nous vivons dans des tristes temps où on a vu souvent des innocents traités comme des coupables.

— Ça, c'est vrai, affirma candidement le gendarme.

— Et, dans mon malheur, n'avoir pas un ami, ajouta Bérarde, poursuivant sa petite comédie.

— Un ami ne pourrait rien pour vous.

— Peut-être; moi, je sais bien que si j'étais l'ami d'une brave fille, injustement persécutée, je tâcherais de la sauver.

— Parlez plus bas, lui souffla le gendarme, ou les camarades vont nous entendre.

— Quel mal y a-t-il à ce qu'ils m'entendent!

— Ils croieraient que je suis de complicité avec vous.

Il regarda tout autour de lui, défiant, et reprit :

— Pourquoi vous a-t-on arrêtée?

— Je ne le sais pas plus que vous, Monsieur. J'espère qu'on me le dira à mon arrivée au Puy.

— Arrêtée sans avoir rien fait, est-ce possible!

— C'est la vérité, la vérité pure!

Le gendarme ne répondit pas. Évidemment, ces confidences le troublaient.

— Ça mord, se dit Bérarde.

Elle reprenait confiance et commençait à croire à la réussite de son projet. Mais elle ne voulait pas se livrer trop vite ni s'aventurer sur ce terrain hérissé d'obstacles sans prendre toutes les précautions que la prudence commandait. Elle se tut, attendant que l'effet de ses plaintes se produisît dans le cœur de son compagnon.

— Croyez, Mademoiselle, que je voudrais pouvoir vous venir en aide, fit-il bientôt. Mais je ne peux rien.



— ÇA, C'EST VRAI!

— Oh! je le sais, répliqua-t-elle hypocritement, je le sais, et il ne m'est pas venu à l'idée que vous pouviez quelque chose. Si je vous ai confié mes

peines, c'est que vous m'avez interrogée. Et puis, vous avez l'air si bon.....

De nouveau, elle s'arrêta, jugeant que c'en était assez pour un début et une

entrée en matière, et qu'il fallait encore louvoyer avant d'avouer au gendarme ce qu'elle attendait de lui. Mais un espoir gonflait son âme et peut-être le pressentiment qu'un incident imprévu allait lui rendre sa liberté.

On arrivait en haut d'une montée, et Bérarde se demandait comment elle renouerait ce suggestif entretien, lorsque, à l'improviste, le brigadier qui marchait en tête, un vieux chevronné aux cheveux grisonnants et à face rébarbative, cria d'une voix dure :

— Halte, le temps de laisser souffler les chevaux!

Puis il interpella Bérarde :

— Celui du camarade est fatigué de porter double poids. Venez sur le mien.

Cet ordre inattendu renversa l'échafaudage d'illusions que la pauvre fille dressait depuis un moment. C'en était fait de ses espérances. Elle n'avait qu'à regarder le brigadier pour comprendre qu'elle n'obtiendrait rien de lui, un « dur à cuire » dont le cœur était aussi cuirassé contre les émotions qu'était tannée sa peau exposée depuis quarante ans aux intempéries des saisons, aux morsures du soleil et du froid.

— Je peux marcher, objecta-t-elle, préférant la fatigue à la compagnie du brigadier.

— Inutile que vous vous éreintiez, fit-il. Allons! houp! Ne perdons pas de temps.

Elle dut obéir. Toute dolente et déconcertée, elle obéit, n'osant plus croire maintenant à sa prochaine délivrance. Quand elle eut pris place derrière le brigadier, on se remit en chemin. Une heure s'était écoulée depuis qu'on avait quitté Retournac. Mais on allait lentement et on n'était pas encore à une grande distance du bourg. Bérarde continuait à se reconnaître parmi les sites sauvages qu'on traversait. Ils lui étaient familiers depuis l'enfance. Elle ne pouvait croire que, tant qu'elle n'en serait pas sortie, tout espoir de salut fût perdu pour elle.

Bientôt après, on s'engagea dans une gorge obscure et montante creusée par la Loire entre des rochers qui se dressaient à droite et à gauche en murailles hautes et lisses. Les eaux en occupaient presque toute la largeur, ne laissant sur l'une de leurs rives qu'un chemin si étroit que c'est à peine si une voiture aurait pu y passer. Les gendarmes s'étaient mis à la file indienne, le brigadier en avant avec sa prisonnière en croupe, pressant la marche de son cheval pour arriver plus vite

au bout de ce couloir où il eût été pris comme dans une souricière, si des ennemis se fussent placés à chacune de ses extrémités. Bientôt, la petite troupe sortit des ténèbres. Elle déboucha sur un espace élargi par le recul des rochers et tout blanc de la lumière du ciel.

— On y voit clair ici, s'écria joyeusement le brigadier, embrassant d'un regard le paysage solitaire; j'aime mieux ça.

Une voix lui fit écho, tombant dans le silence du haut d'un massif rocheux, une voix vibrante et résolue qui cria :

— Bérarde, baisse la tête.

Deux coups de feu suivirent. Le premier fracassa le bras droit du brigadier que la douleur courba comme un épi fauché sur l'encolure de son cheval; le second frappa le cheval au poitrail. Il s'abattit, entraînant dans sa chute le cavalier qui resta étendu sur le sol, tandis que Bérarde, projetée en avant, se trouvait debout, ahurie, ne sachant d'où lui venait ce secours inespéré. Mais, bien vite, elle comprit, en entendant la même voix reprendre :

— Sus aux gendarmes, les camarades!

Les deux gendarmes valides n'avaient pas attendu. Saisis d'effroi en voyant tomber leur chef et croyant avoir affaire à toute une bande, ils détalèrent sans regarder derrière eux. Se voyant libre, Bérarde courut dans la direction d'où l'attaque était venue. Le souci de sa sûreté et la joie d'être délivrée lui donnaient des ailes, bien qu'elle ne sût pas encore à qui elle devait son salut. Mais elle ne tarda pas à le savoir. Elle avait à peine fait quelques pas vers la cime des rochers, lorsqu'elle aperçut, descendant le sentier qu'elle gravissait, le marquis de Retournac qui venait à sa rencontre.

— Comment! Monsieur le marquis, c'est vous? Qu'avez-vous fait?

— J'avais promis à M^{lle} Carrel de te tirer des mains de ces coquins. Ne te l'a-t-elle pas dit?

— Quand me l'aurait-elle dit? Depuis mon arrestation, je ne l'ai vue que bien peu de temps, et nous n'étions pas seules. Je ne pouvais m'attendre à ce qui arrive.

— Peu importe, puisque ce que je voulais faire est fait. Maintenant, filons.

— Mais où me conduisez-vous? demanda Bérarde.



DEUX COUPS DE FEU SUIVIRENT

— Je te conduis au château, où nous ne ferons que passer. Nous partons sur l'heure pour Paris. Toutes les dispositions sont prises en vue de ce départ.

Bérarde n'en était plus à s'étonner et ne songeait qu'à obéir. Mais, au moment de suivre son sauveur, elle reprit :

— Et vos camarades, Monsieur le marquis?

— Quels camarades?

— Ceux que vous appeliez tout à l'heure pour les lancer sur les gendarmes.....

— Pure ruse de guerre à laquelle j'ai recouru afin d'effrayer l'ennemi. Je n'avais besoin de personne pour exécuter mon projet, je ne l'ai confié à personne. Je suis seul.

Cet aveu ranima les craintes de Bérarde.

— Seul! Mais alors, si les gendarmes revenaient sur leurs pas.....

— Ils s'en garderont bien pour le moment. Ils ne reviendront qu'après s'être procuré du renfort, et cela exigera du temps. Nous serons déjà loin.

Pendant que se déroulaient ces péripéties que je pressentais sans en soupçonner les détails, j'en attendais l'issue, le cœur empli d'anxiété, craignant que le marquis ne se fût fait illusion lorsqu'il s'était engagé à délivrer Bérarde. Témoin des précautions prises pour la garde de la prisonnière, durant le trajet qu'elle avait à parcourir, je n'osais croire au succès de l'entreprise tentée en sa faveur. Ce que je savais de l'audace de M. de Retournac ne me rassurait pas. Pouvais-je supposer qu'il pousserait la témérité jusqu'à se lancer seul dans une aventure aussi périlleuse et que les gendarmes auraient la lâcheté de s'enfuir à la première alerte? Toutefois, comme il m'avait donné des instructions très précises, je m'y conformai, voulant être prête à tout événement. Un peu avant 8 heures, je donnai l'ordre au postillon de s'apprêter pour le départ. La voiture fut tirée des remises ; on y attela les chevaux. J'y fis mettre un panier de provisions, des manteaux. J'y déposai moi-même les deux passeports destinés aux voyageurs. Mais, je dois le confesser, j'étais sans confiance et convaincue que ces préparatifs seraient inutiles.

J'allais être heureusement détrompée. Je me souviens encore, après tant d'années écoulées, de l'émotion joyeuse dont je fus saisie en voyant apparaître, à l'improviste, le marquis et Bérarde.

— La voilà, me dit-il.

Elle était dans mes bras et nous mêlions nos larmes. Mais il coupa court à notre étreinte.

— Ce n'est ni le lieu ni l'heure de s'attendrir. On va se mettre à notre poursuite. Les recherches seront dirigées de ce côté. Il faut que nous soyons partis quand elles commenceront.

— Partez donc, soupirai-je.

Je continuai, parlant à Bérarde :

— Vous allez à Paris, et je vous envie, puisque vous y rencontrerez mon fiancé avant que je n'aie pu moi-même me réunir à lui. Qu'il sache du moins pour quelles causes je n'ai pas volé à sa rencontre, et que mon cœur l'appelle aujourd'hui comme il n'a cessé de l'appeler depuis que nous sommes séparés. Priez-le de me faire connaître ici sa volonté. S'il désire encore que je le rejoigne, je me mettrai en route aussitôt prévenue. S'il préfère que je l'attende, je l'attendrai. Mais qu'il se hâte de décider. Il est trop douloureux de vivre loin de ce qu'on aime.

— C'est moi qui vous rapporterai sa réponse et sous peu de jours, je l'espère, me répondit le marquis.

— Vous comptez donc revenir? m'écriai-je.

— Je reviendrai dès que j'aurai mis Bérarde en sûreté.

— N'êtes-vous pas effrayé des périls qui vous menacent dans ce pays? Vous êtes hors la loi comme émigré et passible de mort. Laissez au moins se calmer la tourmente.

Il accueillit mes supplications avec un sourire et me déclara que trop de braves gens avaient pris les armes à sa sollicitation pour qu'il lui fût permis de désertier le poste où leur confiance l'avait placé. Je connaissais son entêtement. Je savais que mes prières seraient vaines et se briseraient contre une volonté indomptable. Je renonçai à obtenir qu'il ne revînt pas.

Assez heureuse pour cacher jusqu'à ce moment mes relations avec lui, ses visites et ses séjours au château, il m'avait été impossible de cacher de même sa présence actuelle, le brusque retour de Bérarde et leur départ précipité. Au moment où, avec elle, il montait en voiture, tous nos gens étaient là, allant, venant, se prodiguant pour exécuter mes ordres. J'avais foi dans leur dévouement et je comp-

tais sur leur discrétion. Mais sa confiance n'égalait pas la mienne, et il me le prouva par les paroles qu'il leur adressa au moment de partir.

— Ce qui vient de se passer ici doit rester secret, leur dit-il en guise d'adieu. Ne l'oubliez pas. Si l'un de vous osait en parler, fût-ce à son ombre, il serait châtié, je vous en avertis. Je saurais le découvrir, et c'est moi qui lui ferais expier sa délation.

Cette menace était offensante pour ceux à qui elle s'adressait. Ils protestèrent. Aucun d'eux ne me voulait de mal. Ils étaient prêts à subir tous les supplices plutôt que de me trahir. Il partit sur cette assurance qu'ils me renouvelèrent une fois restés seuls avec moi. Maintenant, je n'avais plus qu'à laisser ces dramatiques événements porter tous leurs fruits. Je me promis de les oublier pour n'être pas tentée d'y faire allusion même en causant avec les gens qui m'entouraient, et j'allai me livrer à un repos que nécessitaient les péripéties émouvantes auxquelles j'étais mêlée depuis vingt-quatre heures.

A peine réveillée, tous mes souvenirs de la veille me revinrent, ouvrant mon esprit à de nouvelles alarmes. N'avais-je pas tout à redouter? Si la part que j'avais prise à la fuite du marquis et de Bérarde était devinée ou seulement soupçonnée, ne m'en demanderait-on pas compte? Que répondrais-je? Comment me justifier? Je ne pouvais que m'en remettre à la Providence du soin de me dicter mes réponses et de me tirer d'un péril que je prévoyais et qui m'inspirait le regret de n'être pas partie avec les fugitifs.

Sans doute, le marquis m'avait affirmé que partir avec eux, c'était mettre sur leurs traces les agents chargés de les poursuivre. La veille, il m'avait convaincue. Je ne l'étais plus maintenant. Le danger auquel, en restant, je m'étais exposée, se dressait devant moi avec toutes ses conséquences. Malheureusement, l'heure propice pour le fuir avait passé. Je devais l'attendre de pied ferme, et je l'attendis.

Il éclata plus tôt que je n'avais pensé. Ce même jour, vers 2 heures de l'après-midi, trois personnages se présentèrent au château. Prévenue de leur présence, je me rendis au salon où on les avait introduits. L'un d'eux était le juge de paix de Retournac, un fanatique passionnément dévoué aux personnages qui gouvernaient alors la France. Il n'ignorait pas que la nièce de Patrice Carrel était

résolument hostile aux idées que l'oncle avait défendues de son vivant. Je n'avais aucune bienveillance à espérer de lui. Il me présenta ses compagnons, en me déclinant leur fonction. J'appris ainsi que je comparais devant le commissaire de police du Puy et devant un membre du tribunal criminel séant dans cette ville. C'est celui-ci qui m'interrogea.

— Mademoiselle, me dit-il, un événement des plus graves s'est accompli l'avant-dernière nuit. Des gendarmes qui conduisaient à la prison départementale une personne attachée à votre service, prévenue de complicité avec les émigrés, ont été attaqués en route. L'un d'eux a été grièvement blessé; on leur a arraché leur prisonnière. Nous avons lieu de croire que l'auteur de cet assassinat et du rapt qui l'a suivi n'est autre que le ci-devant marquis de Retournac, un émigré, conspirateur des plus dangereux. Cet homme s'est enfui. La femme qu'il avait soustraite à la vengeance des lois a disparu avec lui. On croit que, le crime accompli, ils se sont rendus ici d'où ils sont ensuite partis pour une destination inconnue. Vous êtes soupçonnée d'avoir favorisé leur fuite.

— C'est faux, déclarai-je, et je ne sais de quoi vous voulez me parler.

— Cette dénégation repose sur un mensonge, poursuivit-il, et elle vous accuse. Nous savons que la voiture dans laquelle le ci-devant et la femme sont partis vous appartient, que les chevaux qu'on y a attelés ont été commandés par vous. Vous n'avez donc pu ignorer cette fuite précipitée. Il faut nous dire vers quel lieu se sont dirigés ces individus. Si vous nous refusez cet aveu, outre que votre refus ne les sauvera pas, il nous obligera à vous traiter comme si vous étiez leur complice.

La menace me rendit toute mon énergie. Je répondis :

— Vous pouvez me traiter comme vous voudrez. Je n'ai rien à dire. Je ne suis pas chargée de faire votre police.

La réponse parut impertinente à ces Messieurs. Ce qui restait sur leur figure d'amabilité voulue fit place à une expression sévère et maussade. Ils se consultèrent à voix basse. Puis celui qui avait porté la parole me livra un nouvel assaut.

— Votre langage n'est pas fait pour vous concilier notre bienveillance. Elle vous restera cependant acquise si vous voulez faire preuve de sincérité. Nous n'oublions pas que vous êtes la fille adoptive du grand citoyen Patrice Carrel. Ce

souvenir vous protège encore. Mais ne nous obligez pas à l'oublier. Ne nous mettez pas dans la nécessité de sévir.

Loin de me rendre plus docile, ce petit discours fortifia ma résistance en me montrant qu'on me tendait un piège, et que si pour l'éviter je recourais à de nouveaux mensonges, je m'exposais à me mettre en contradiction avec moi-même. Le silence me parut préférable et je gardai le silence.

L'homme qui m'interrogeait en fut irrité.

— Vous persistez donc à ne pas répondre?

Sa question n'eut pas plus de succès que la précédente. J'étais devenue comme une barre de fer. On aurait pu me torturer sans m'arracher un mot.

— C'est bien, ajouta-t-il, je sais ce qui me reste à faire. Je vous garde à ma disposition jusqu'à ce que j'aie interrogé les autres habitants de cette maison.

A son appel, entra un quatrième individu auquel il donna ses ordres. Ce subalterne m'emmena dans une pièce voisine où il resta avec moi tandis que les domestiques étaient appelés l'un après l'autre devant le magistrat. Tant que dura leur interrogatoire, je fus en proie à des inquiétudes mortelles, doutant de leur prudence et de leur fermeté. Les braves gens! Je les jugeais bien mal! Cette injustice qui résultait de mes alarmes ne se prolongea pas. Je vis bientôt entrer dans la salle où je me trouvais celui qu'on avait interrogé le premier. J'appris de lui que ses réponses étaient restées aussi vagues que les miennes, qu'il n'avait rien livré du secret confié à son honneur et qu'on le traitait comme on m'avait traitée moi-même. Ses camarades, hommes et femmes, vinrent successivement nous rejoindre, d'où je conclus que, comme lui et comme moi, ils avaient affirmé ne rien savoir de l'événement sur lequel on les interrogeait.

Ces formalités épuisées, les commissaires nous firent revenir en leur présence. Après nous avoir demandé une dernière fois si nous étions résolus à ne rien dire, celui qui portait la parole me prit à partie avec aigreur et vivacité. Très durement, il me reprocha d'avoir, par mon exemple, fermé la bouche à mes serviteurs. A l'en croire, j'avais encouru de ce chef une très grave responsabilité. Elle devait nécessairement entraîner mon arrestation. J'étais donc arrêtée, et j'allais être, sur l'heure, transférée au Puy. Quant à eux, on patienterait encore avant de leur appliquer

la loi dans toute sa rigueur. On espérait, par ce procédé, vaincre leur résistance et leur arracher des aveux qu'on n'espérait plus obtenir de la créature pervertie que j'étais.

Quelques instants plus tard, enfermée dans une voiture réquisitionnée, je roulais, sous bonne escorte, sur la route du Puy, toute surprise du calme et de la sérénité qui régnaient dans mon âme, bien que je ne pusse espérer qu'un généreux dévouement me guetterait au détour du chemin pour me délivrer et que le miracle qui s'était opéré pour Bérarde s'opérerait aussi pour moi.

CHAPITRE XIX

Je touche ici à la crise la plus grave de ma vie. Depuis six ans, je passais par des épreuves tragiques. J'avais vu autour de moi la haine couler à pleins bords, la méchanceté des hommes se traduire en forfaits exécrables et un vent de folie souffler sur notre malheureuse France. J'avais vu mon père monter sur l'échafaud, ma mère mourir de douleur, l'oncle Patrice et sa femme assassinés, et de toutes parts les existences les plus pures tranchées dans leur fleur. J'avais vu toutes ces choses, et alors qu'elles étaient déjà derrière moi, finies et devenues le passé, j'atteignais à peine ma vingt-troisième année.

Mais, en assombrissant à l'excès ma jeunesse et en meurtrissant mon cœur, elles avaient du moins épargné mon indépendance. J'étais demeurée libre, et, à plusieurs reprises, la bonté divine avait éclairé d'un rayon les ténèbres où je vivais. Elle avait mis sur mon chemin Marcel Framond et embelli mon avenir des douces espérances d'un pur et sincère amour, de telle sorte que, ayant cruellement souffert, j'avais été dédommée de ma souffrance. Elle n'avait pu détruire ma foi dans des jours plus heureux.

Maintenant, il n'en était plus de même. Traitée comme une criminelle, arrêtée, emprisonnée, subissant le sort de tant de victimes innocentes sur lesquelles je m'étais apitoyée, je me voyais seule, sans secours, livrée à mon unique inspiration, ignorant ce qu'on allait faire de moi, me demandant en vain comment je pourrais me défendre contre une accusation que justifiait toute ma conduite.

Je ne regrettais rien de ce que j'avais fait. C'eût été à refaire que j'eusse agi pareillement. Mais le témoignage que me rendait ma conscience n'atténuait pas la

situation critique en laquelle je m'étais jetée; elle ne me rassurait pas, et de quelque fermeté que j'eusse fait montre devant des périls inattendus, je n'en étais pas moins intérieurement très abattue lorsque la voiture dans laquelle je venais de voyager me déposa, dans la soirée, devant la prison du Puy.

On m'en fit franchir rapidement le seuil. A l'extrémité d'un couloir, j'entraï dans une pièce où un homme, assis devant un bureau, après avoir donné aux gendarmes qui m'avaient escortée durant la route un reçu de ma personne, inscrivit mes nom et prénoms sur le registre d'écrou.

Lorsque je fus restée seule avec lui, ayant constaté déjà que je n'étais pas une prisonnière ordinaire, et sachant d'ailleurs ma parenté avec feu le représentant Patrice Carrel, il daigna me témoigner quelques égards. Il s'empressa de m'apprendre que le très rigoureux régime de la prison s'adoucissait moyennant argent, et que, en payant, je pouvais me procurer une nourriture meilleure que celle qu'on distribuait aux pensionnaires non privilégiés, et même me faire servir. Avant de quitter le château, j'avais eu soin de me munir d'une valise et d'emplir ma bourse. Cette circonstance me valut tout le bien-être que pouvait offrir la prison. J'eus, au premier étage, une petite chambre où, à défaut de luxe, je trouvai le nécessaire : une couchette, des draps blancs, une table, un fauteuil, et, ce qui était plus précieux encore, de l'air et de la propreté. La femme du gardien chef se mit à mon service pour me donner les soins auxquels j'étais accoutumée et rendre mon sort supportable. Il l'eût été, si je n'avais été torturée par l'angoisse. Comment ne l'eussé-je pas subie, cette angoisse, lorsque tant de motifs contribuaient à l'entretenir en mon âme? Qu'advierait-il des deux fugitifs que ma pensée suivait à toutes les étapes de leur voyage? Arriveraient-ils au terme de leur route? Ne seraient-ils pas arrêtés avant d'y parvenir?

Et Marcel? Quelle serait sa déception en ne me voyant pas à Paris où il espérait me trouver, et sa douleur en apprenant que j'étais en prison? Assurément, il volerait à mon secours; il ne voudrait laisser à personne le soin de plaider ma cause et de réclamer ma mise en liberté! Ne se compromettrait-il pas par ses démarches à l'effet de m'épargner une condamnation qui, pour longtemps encore, me séparerait de lui?



JE FRANCHIS LE SEUIL DE LA PRISON DU FUY

Ainsi se pressaient et se multipliaient dans mon cœur malheureux les causes d'appréhensions et d'incertitudes. J'étais accablée par ce fardeau, et je me rappelle encore que j'en fus comme écrasée durant plusieurs jours, après que l'on m'eut enfermée dans la chambre

où je venais de m'installer, écrasée à ce point que je dus m'aliter en y entrant et qu'une semaine s'écoula avant que je fusse remise de ce malaise, suite inévitable du coup qui m'avait frappée. Lorsque je pus me tenir debout, je reçus la visite du magistrat, auteur principal de mon arrestation.

— Serez-vous plus raisonnable, maintenant? me demanda-t-il. A Retournac, vous avez refusé de répondre à mes questions. Refuserez-vous encore et ne comprendrez-vous pas que si votre jeunesse et votre parenté avec Patrice Carrel vous rendent digne d'une mesure de clémence, elle ne vous sera accordée qu'autant que vous l'aurez méritée par vos aveux?

— Et quels aveux puis-je vous faire? m'écriai-je.

— Vous pouvez nous mettre sur la trace du ci-devant marquis de Retournac. C'est un conspirateur dont la République est tenue de tirer vengeance, et, n'ignorant rien de ses projets, vous êtes tenue de nous aider à le saisir. Vous le devez, sous peine de paraître pactiser avec lui. Et votre intérêt est ici d'accord avec votre devoir. Vous êtes en possession de ses biens comme héritière de Patrice Carrel. Vous êtes donc intéressée à ce qu'il disparaisse et ne puisse un jour vous les réclamer. Par cela même que vous les détenez, il est votre ennemi. Pourquoi le ménageriez-vous? Dites la vérité et vous êtes libre.

Cette argumentation m'indignait. Mais je me gardai de le laisser voir. Je comprenais la nécessité de ne pas irriter cet homme terrible de qui mon sort dépendait, et ce fut bien humblement que je lui répondis :

— Je ne sais vers quel lieu M. de Retournac s'est dirigé.

— Vous avouez cependant qu'il est parti avec la nommée Bérarde, une femme à votre service, dans une chaise de poste vous appartenant, attelée de chevaux commandés par vous. Est-il vraisemblable qu'il ne vous ait pas révélé le but de son voyage?

— C'est cependant la vérité. Du reste, Monsieur, ajoutai-je dans l'espoir de couper court à cet interrogatoire, je ne vois pas pourquoi vous me questionnez. Que ne vous renseignez-vous pas auprès du postillon qui conduisait le marquis, et de ceux qu'il a pris aux relais où il a passé? Par ce moyen, vous en sauriez vite plus que moi.

— On a interrogé cet homme et ses camarades. Grâce à eux, on a suivi les fugitifs jusqu'à Dijon. Mais là, on perd leurs traces.

Qu'attendait-il de cette révélation? Je ne saurais le dire. Mais il dut la regretter si, malgré moi, mon visage lui révéla quelque chose de la joie qu'elle me causait. Après le départ du marquis et de Bérarde, je m'étais dit que s'ils allaient droit à Paris, en prenant des chevaux aux relais de poste, il serait facile à la police de les retrouver. Or, je découvrais maintenant qu'ils avaient eu la même pensée que moi, et je devinais que, en renonçant à suivre la route ordinaire, le marquis avait voulu dépister les gens lancés à leur poursuite. Rien ne pouvait me rendre plus heureuse.

M'efforçant de taire ma satisfaction, je repris :

— Je vous affirme, Monsieur, que je suis dans la même ignorance que vous.

Il ne put réprimer un mouvement de dépit :

— Vous ne dites pas la vérité! fit-il. En persistant dans un silence coupable, vous aggravez votre cas et vous m'obligez à prolonger votre détention. Elle durera jusqu'au moment où vous vous déciderez à parler. Quant à moi, je ne reviendrai que lorsque vous m'appellerez, ou lorsque, les fugitifs étant en notre pouvoir, ce qui arrivera plus tôt que vous ne pensez, je devrai vous confronter avec eux. Ne vous en prenez qu'à vous s'il n'est plus temps alors de vous assurer ma bienveillance.

Lorsqu'il me quitta, j'étais plus calmé que lorsqu'il était entré. J'espérais que le marquis et Bérarde se déroberaient aux poursuites, et il me paraissait impossible qu'on me condamnât en leur absence, alors que manquaient les preuves de ma participation à leur fuite. Le malheur, c'est que je ne voyais plus maintenant le terme de ma captivité. Le personnage qui disposait de mon sort ne me pardonnerait pas de l'avoir bravé, et, comme il me l'avait dit, il me punirait en la prolongeant. Je n'avais donc qu'à me résigner, et, plus tranquille, plus confiante, je résolus de prendre mon mal en patience.

A partir de ce jour, commença la vie uniforme et de claustration à laquelle j'étais vouée. Le magistrat, conformément à sa menace, ne revint pas. Je n'entendis plus parler de lui ni des griefs qui m'étaient imputés. Les semaines s'écoulant ainsi,

je fus convaincue qu'on m'oubliait volontairement avec l'espoir de vaincre par ce moyen ma résistance. Mais j'avais pris mon parti de cet excès de sévérité et de malveillance, j'organisai ma vie de mon mieux, avec l'aide de la femme du gardien chef. Elle me savait riche et ne doutait pas que, une fois en liberté, je la récompenserais de son dévouement et de ses bons procédés. Je dois dire aussi que c'était une honnête créature, douce et généreuse. Mon malheur l'avait émue, et, son intérêt se trouvant d'accord avec sa sensibilité, j'obtins d'elle et de son mari mille petites faveurs qui me furent un soulagement et un réconfort.

La prison, quand j'y étais arrivée, ne contenait qu'un petit nombre de détenus, des gens de campagne pour la plupart, soupçonnés d'avoir été mêlés plus ou moins aux soulèvements qui troublaient encore le pays, et contre lesquels existaient des charges trop vagues ou trop légères pour donner lieu à leur renvoi devant la Commission militaire qui, par suite de la mise en état de siège du département, y rendait la justice. On maintenait leur détention préventive moins encore pour les punir que pour enlever des partisans à des insurrections nouvelles. A cette population clairsemée et inoffensive, venaient se joindre de temps en temps des déserteurs ou des émigrés ou encore des chefs d'insurgés pris les armes à la main. Mais ceux-là ne faisaient que passer. On envoyait les uns à l'armée, les autres à la mort. Je me souviens d'avoir, à quatre ou cinq reprises, été réveillée à l'aube par de s détonations. Elles m'apprenaient qu'un de ces malheureux avait expié sa révolte contre les lois et je m'empressais de prier pour le repos de son âme.

Pendant les deux mois qui suivirent mon incarcération, ce furent là les seuls incidents de ma vie. Mes journées étaient démesurément longues. La prière, la lecture, des promenades dans le préau où je pouvais aller lorsqu'il était vide, et enfin des entretiens avec la femme du gardien chef en remplissaient les loisirs.

Une autre consolation me fut assurée. Cette femme avait une fille, une jolie blondinette à laquelle je m'étais intéressée dès mon arrivée. Quand la mère me voyait triste et languissante, elle m'amenait l'enfant dans ma chambre et me la laissait durant plusieurs heures. C'était une distraction bienfaisante où l'instinct maternel qui est plus ou moins dans les âmes féminines, dès leur plus jeune âge, trouvait à s'exercer. J'enseignai la lecture à cette compagne de ma solitude; elle

apprit de moi les premières notions du catéchisme. Après tant d'années écoulées, depuis ces jours lointains, sa jolie figure, candide et rieuse, renaît souvent parmi les souvenirs de mes malheurs, comme un reflet de la lumière vivifiante qu'en ces heures de détresse elle apportait à mon âme désespérée.

Mon existence se déroulait ainsi monotone et attristée. J'étais sans nouvelles du dehors. On ne laissait aucune lettre arriver jusqu'à moi, et défense m'étant faite de recevoir des visites, je ne voyais per-



J'ENSEIGNAI LA LECTURE A CETTE COMPAGNE DE MA SOLITUDE

sonne. Parfois, celui des serviteurs qui exerçait au château l'autorité en mon lieu et place, un brave homme nommé Vermot, venait me demander au parloir de la prison. On lui refusait la porte, et je n'étais avertie de sa venue qu'en recevant quelques provisions de bouche ou des vêtements et du linge qu'il m'avait laissés.

Malgré tout, cependant, je me serais accoutumée à ma captivité si j'avais été fixée sur le sort de Bérarde et du marquis. Mais, de ce côté, tout était mystère, un

mystère facile à expliquer, puisque, en quelque endroit qu'ils fussent, ils n'auraient pu m'écrire sans se dénoncer. Je ne pouvais que me réjouir de leur silence, les lettres qui m'étaient adressées étant renvoyées au Directoire du Puy et ouvertes et lues avant de me parvenir.

Mais si ce silence ne me surprenait pas, je m'étonnais de celui de Marcel. Il n'était pas obligé de se cacher, lui. Il pouvait aller et venir librement, et si, comme je devais le supposer, il avait connu la nouvelle de mon arrestation dès son arrivée en France, que n'accourait-il pour s'entremettre en ma faveur ! Je ne connus que plus tard les motifs qui avaient retardé son départ d'Autriche, et, à cette heure, d'être sans une lettre de lui rendait plus cruel mon supplice.

C'est ainsi que je conçus le désir d'envoyer à Paris le fidèle serviteur dont j'ai déjà parlé. J'espérais qu'il y trouverait Marcel et pourrait lui apprendre ma mésaventure. Je lui écrivis une lettre pour lui donner mes instructions. La femme du gardien chef dont le dévouement ne se lassait pas se chargea de la lui faire parvenir. J'appris par elle qu'il était parti aussitôt après avoir reçu mes ordres. Son absence dura vingt jours environ. A son retour, il me fit dire qu'il avait vu Bérarde. Elle était en sûreté à Paris, dans une famille à qui le marquis de Retournac l'avait confiée avant de revenir dans la Haute-Loire, où, sans doute, il résidait maintenant, caché, et préparant probablement quelque entreprise contre le pouvoir détesté qui nous opprimait. Quant à Marcel, Vermot ne l'avait pas trouvé à l'adresse que je lui avais indiquée. Il y était attendu, mais continuait à n'y point paraître. Cette démarche ne donna donc aucun résultat. Après comme avant, je restai dans l'ignorance du sort de mon fiancé, ce qui ne contribua pas peu à aggraver mes inquiétudes.

Celui du marquis ne me causait pas de moindres alarmes, je connaissais la témérité de ce vaillant gentilhomme. Je savais aussi à quels dangers l'exposait incessamment sa vie aventureuse. Je redoutais d'apprendre qu'il était tombé aux mains de la police. Elle n'ignorait plus son retour dans le pays. Elle avait mis sa tête à prix et le traquait de toutes parts. Comment échapperait-il aux pièges qui lui étaient tendus ? A ce moment, l'insurrection qui, quelques mois plus tôt, avait mis la Haute-Loire à feu et à sang était vaincue. La plupart des chefs avaient été

pris et fusillés. Comment espérer que tel ne serait pas le sort du malheureux héritier de la maison de Retournac?

Les inquiétudes que me causaient les risques dont je le savais menacé me déterminèrent à tenter de le mettre en garde contre les entraînements de ses convictions et à employer Vermot à cette mission périlleuse. J'écrivis de nouveau à cet homme dont le courage et la fidélité m'inspiraient la plus entière confiance, et, dès le lendemain, grâce au dévouement de mes gardiens, il savait ce que j'attendais de lui. Il devait se mettre à la recherche de M. de Retournac, se rapprocher de lui coûte que coûte, le convaincre de l'inutilité de toute entreprise contre la République, le supplier en mon nom de quitter le pays et de passer à l'étranger. Dès le lendemain, Vermot me faisait savoir qu'il allait entrer en campagne afin d'exécuter promptement mes ordres.

Hélas! ils devaient être inutiles.

Le même jour, vers midi, étant dans ma chambre, je m'approchai de la croisée. J'ai dit qu'elle donnait sur le préau où, à cette heure, les détenus étaient réunis. Mon regard tomba sur les groupes qu'ils formaient. Brusquement, je sentis mon sang se glacer et mon cœur défaillir sous le choc imprévu qu'il recevait. Dans un coin du préau et affectant de rester à l'écart des autres prisonniers, un ramassis de pauvres diables, je venais d'apercevoir le marquis de Retournac. Tout d'abord, je n'y voulus pas croire et crus m'être trompée, tant son noble visage était assombri et changé par l'expression de colère qui le défigurait. Mais non, c'était bien lui. J'apprenais ainsi qu'il était tombé aux mains de la police qui depuis si longtemps le poursuivait.

CHAPITRE XX

Bouleversée d'avoir vu tout à coup, alors que je m'y attendais si peu, le marquis de Retournac parmi les détenus, je ne songeai plus qu'à communiquer avec lui. J'avais hâte d'apprendre de sa bouche les circonstances de son arrestation et plus encore de savoir ce qu'il pouvait craindre ou espérer ; je ne pressentais que trop quel sort l'attendait. Je n'ignorais pas que les lois étaient impitoyables pour les émigrés et les rebelles. Il en avait encouru les rigueurs. Seul, un miracle aurait pu l'empêcher de les subir. Mais, d'autre part, depuis que je le connaissais, je l'avais vu déployer, au milieu des pires périls, tant d'audace, tant de sang-froid, tant d'intrépidité, que je ne pouvais me persuader que, même captif et désarmé, il se fût résigné à mourir ni qu'il désespérât de se tirer sain et sauf de la redoutable épreuve à laquelle il était soumis. Ce n'est qu'en m'entretenant avec lui que je pourrais juger de l'état de son âme, m'assurer qu'il n'avait pas perdu tout espoir, ou qu'au contraire il courbait la tête sous une fatalité plus forte que lui.

J'en étais encore à chercher comment, sans attirer l'attention des nombreux habitants de notre prison, je pourrais le rejoindre, lorsque la femme du geôlier entra dans ma chambre. J'ai déjà dit quel empressement, depuis mon incarcération, elle avait mis à mon service, et combien, à diverses reprises, elle avait adouci ma captivité en favorisant mes relations avec le dehors. Le souvenir reconnaissant que je gardais de sa bonté et de sa sollicitude me suggéra la pensée de recourir de nouveau à son dévouement. Quand elle eut franchi le seuil de ma chambre et fermé la porte, je la pris par la main. Je l'entraînai vers la croisée, et, désignant le prisonnier dont l'apparition avait déchaîné dans tout mon être un émoi douloureux, je lui dis :

— Vous connaissez cet homme?

— Le ci-devant marquis de Retournac. Vous intéressez-vous à son sort?

— J'ai pour lui l'affection d'une sœur et j'attends de vous que vous nous ménagiez la faculté de causer librement ensemble.

— Hélas! ce que vous me demandez là n'est pas possible, soupira mon interlocutrice. Mon mari a été averti que sous aucun prétexte vous ne devez communiquer avec le marquis. L'ordre est formel. Si l'on apprenait qu'il a été enfreint, c'est mon mari qui serait déclaré responsable.

— Que vous importe? Ne vous ai-je pas déjà dit que s'il lui arrivait malheur par ma faute, je saurais l'en dédommager.

— Sans doute, sans doute, fit la brave femme. Mais c'est bien grave, d'aller contre la volonté de nos maîtres.

Je la sentais ébranlée, quoiqu'elle résistât encore. Résolue à avoir raison de son dernier effort pour se dérober à ce que j'attendais d'elle, je continuai:

— Il faut que je parle à M. de Retournac. Il le faut. J'y mettrai le prix que vous exigerez.

— Ce n'est pas ce qui me décide, fit-elle. L'argent, c'est quelque chose pour les pauvres gens que nous sommes; mais ce n'est pas tout. Le plaisir de vous obliger, Mademoiselle, entre bien aussi, et pour une part, dans la tentative que je vais faire pour vous donner satisfaction.

Elle sortit aussitôt, en me disant qu'elle allait revenir. Je profitai de son absence pour me rapprocher de la croisée. Je l'ouvris toute grande et m'y plaçai bien en évidence, je voulais être vue du marquis. Il ne tarda pas à me voir. Son visage exprima sa stupéfaction. Il ne comprenait pas comment ni pourquoi j'étais là, prisonnière, moi aussi. Bientôt la persistance de mon regard lui prouva que je l'avais reconnu, et, comme il me l'avoua ensuite, il ne douta plus de ma volonté de m'entretenir avec lui.

Je fermai la croisée au moment où revenait la femme du geôlier.

— Ce soir, quand les détenus seront couchés, vous pourrez causer avec votre ami, me dit-elle. Mon mari vous l'amènera. Il pense que c'est encore ce qu'il y a de plus facile et le plus simple.

J'attendis la nuit avec une impatience que je renonce à décrire. Le soir arrivé, lorsque j'eus achevé de souper, on frappa à ma porte, et je vis entrer le marquis. Le geôlier l'accompagnait.

— Je vous accorde une demi-heure, nous dit celui-ci. Je voudrais vous laisser plus de temps, mais ce serait me compromettre. Tous les soirs, un membre de la municipalité vient s'assurer que les détenus sont sous clé et que le calme règne dans la prison. Il faut que, lorsqu'il viendra, votre entretien soit terminé et que le citoyen ait été réintégré dans son cachot.

Nous le merciâmes avec effusion et il nous laissa seuls. Alors, de me trouver en présence de ce jeune homme si beau, si fier, si vaillant, dont la grandeur d'âme s'était révélée à moi en des péripéties inoubliables, et de comprendre qu'alors que je lui devais la vie, j'étais impuissante à sauver la sienne, j'eus le cœur déchiré. Des larmes jaillirent de mes yeux.

Il prit ma main et me dit :

— Vous pleurez!

— Oui, je pleure, avouai-je, je pleure sur votre malheur.

Un sourire de défi plissa sa lèvre.

— Mon malheur n'est qu'un accident, j'en ai connu bien d'autres dans mon existence aventureuse.

— Mais celui-ci vous voue à la mort.

— Je ne suis pas encore mort, Mademoiselle, et c'est trop se hâter de verser des larmes sur ma tombe.

— Vous croyez à la possibilité d'échapper au châtement dont vous êtes menacé?

— J'y crois fermement, affirma-t-il.

— Sur quel secours comptez-vous?

— Sur celui de mes amis, parbleu! Ils ne m'abandonneront pas. Ils veillent, et lorsqu'on me conduira au supplice, à supposer qu'ils ne m'aient pas délivré plus tôt, ils se trouveront sur mon chemin, armés et résolus.

— Mais comment vous êtes-vous laissé prendre? m'écriai-je. C'est alors que ces amis dont le dévouement vous inspire tant de confiance auraient dû intervenir.

— Ils ne pouvaient soupçonner qu'il y avait un traître parmi nous. Si je suis ici, c'est qu'on m'a trahi. Je l'ai su quelques instants après mon arrestation, ce qui vous prouve que je corresponds avec le dehors, grâce aux complices que nous avons dans la place. J'ai su aussi que le traître qui m'avait vendu à beaux deniers comptants a été promptement découvert et qu'il a expié son crime avant d'en avoir reçu le prix.

— Vos amis l'ont tué!

— Ils ont fait justice, me répondit le marquis.

— On vous demandera compte de ce meurtre, soupirai-je. Ce sera un grief de plus ajouté à ceux dont vous avez à répondre.

— Bah! un de plus ne saurait aggraver mon cas.

Il me jeta cette réponse d'un ton d'indifférence, comme un homme qui méprise la mort et qui ne recule pas devant la responsabilité de ses actes. Ce prodigieux sang-froid exerçait sur moi son influence. Je commençais à penser que le marquis parviendrait à se soustraire au sort qu'on lui réservait.

— Si je peux en quoi que ce soit aider à votre salut, mettez-moi à contribution, Monsieur le marquis, lui dis-je. Ce serait pour moi une bien grande joie d'y participer, une joie plus grande encore de savoir que vous me le devez.

— Je ne craindrais pas de vous le devoir, Mademoiselle, me répondit-il. La reconnaissance n'est pesante qu'aux âmes basses. Je ne suis gêné ni par celle que m'ont inspirée vos bienfaits ni par ce qu'y pourrait ajouter le généreux dévouement dont vous me donnez de nouvelles preuves alors que vous l'avez déjà payé de votre liberté. Mais, pour ce qui se prépare, votre secours est inutile. Les choses s'accompliront par des moyens tels qu'il n'y a point place pour la main d'une femme.

— Il y a place tout au moins pour ses prières, lui dis-je. Je demanderai à Dieu de seconder les efforts que vont tenter vos amis et d'en assurer le succès.

— Oh! si j'ai pour moi les prières d'un ange, s'écria-t-il, ce succès est certain. Sachez seulement qu'il ne sera complet à mes yeux que si, en me sauvant, je vous sauve. C'est par ma faute que vous êtes dans cette prison, et je ne serai heureux qu'après vous en avoir tirée.

Ces paroles m'arrachèrent une protestation. Alors que sa délivrance présentait déjà tant de difficultés et de périls, je ne voulais pas qu'il prît souci de la mienne.

— Ne songez pas à moi, ajoutai-je; ma vie n'est pas en jeu, et la fin de ma détention approche, j'en suis sûre. En m'arrêtant, on n'a voulu que m'effrayer, m'arracher des aveux contre vous. Quand vous aurez disparu, ces aveux étant devenus inutiles, on sera bien obligé de me relâcher. Voulût-on me retenir, on ne le pourrait pas. J'ai un fiancé qui, lorsqu'il me saura emprisonnée, interviendra. Ses services plaideront pour moi et feront tomber mes chaînes. Ne songez donc qu'à vous seul, Monsieur le marquis; car seul vous êtes en péril.

Il fut contraint de reconnaître la sagesse de mes conseils et parut résigné à les suivre. Il me promit de s'y conformer. Mais je vis bien qu'il ne renonçait pas à m'emmener avec lui si les circonstances favorisaient mon évasion en même temps que la sienne.

Un peu rassurée par son énergie, son courage et sa confiance, j'aurais voulu connaître le plan formé par ceux de ses compagnons qui, au dehors, s'agitaient en sa faveur. Mais, soit qu'il l'ignorât, soit qu'il eût de bonnes raisons pour ne pas me le confier, il me pria de ne pas l'interroger. Je compris plus tard qu'il avait craint d'accroître mes appréhensions et mes angoisses en entrant dans les détails de ce projet, conçu et arrêté préventivement alors qu'encore en possession de sa liberté il se savait exposé à la perdre. Il me prévint toutefois que le mouvement qui s'apprêtait au dehors pouvait éclater d'un moment à l'autre, peut-être la nuit suivante, peut-être celle d'après. Je ne devais en concevoir aucun effroi. Il me recommanda surtout de ne pas quitter ma chambre, quoi que j'entendisse. Si quelque danger me menaçait, il en serait prévenu en temps utile pour me secourir.

Notre entretien sur ce sujet étant épuisé, je lui parlai de son voyage à Paris, en exprimant le regret qu'il se fût hâté de quitter la capitale où il lui eût été plus aisé de se cacher que dans la Haute-Loire. Il me déclara que, s'il était revenu, c'est que les royalistes de ces contrées comptaient sur lui. Ne pas revenir, c'eût été désert sa cause à l'heure du combat. Il se serait reproché une telle action comme une lâcheté.

Il me confirma ensuite tout ce que j'avais appris sur Bérarde. Confiée par lui à

une famille amie, elle était en sûreté à Paris, et pouvait sans crainte attendre d'être réunie à moi. Elle avait été bien désappointée, en arrivant dans la grande ville, d'apprendre, à l'hôtel où devait descendre Marcel Framond, qu'on l'attendait encore et qu'on était sans nouvelles de lui. Mais ces mesures étaient prises pour que, dès son arrivée, il sût où la retrouver. Ces dires ne m'apprenaient rien de plus que ce que je savais déjà. Mais leur confirmation me tranquillisa. Quoique sans lettres de Marcel, je ne doutai plus de son prochain retour. Et ce fut un soulagement pour moi de savoir qu'en rentrant en France il connaîtrait les motifs qui m'avaient empêchée d'aller à sa rencontre à Paris et qu'il pourrait accourir sur-le-champ pour me délivrer.

Je n'avais plus rien à apprendre d'essentiel quant aux choses qui m'intéressaient lorsque le geôlier revint. Le temps qu'il nous avait accordé était écoulé. Le marquis me quitta, non sans m'avoir donné l'espoir que nous nous reverrions bientôt. Sa présence m'avait été salutaire. Après qu'il fut sorti de ma chambre, je me trouvais moins triste et plus calme que lorsqu'il y était entré; il me semblait que le ciel ne pouvait abandonner cet intrépide soldat d'une cause sacrée. Je caressai en toute confiance l'espoir de son salut que je croyais prochain.

Le lendemain, dans la matinée, je fus appelée à comparaître devant le magistrat qui, au moment de mon arrestation, m'avait fait subir un interrogatoire. Il s'était transporté à la prison et siégeait dans la pièce où se tenait habituellement le geôlier. C'est là que me conduisit celui-ci qui était venu me chercher. Plusieurs semaines s'étaient écoulées sans que j'eusse revu mon juge. Je le retrouvai tel que je l'avais laissé, tour à tour modéré et violent, insinuant et irritable, allant jusqu'à la menace et brusquement faisant effort pour se contenir dans l'espoir de provoquer de ma part, grâce à sa douceur feinte, quelque parole qui constituerait contre le marquis de Retournac une charge nouvelle.

Il commença par m'annoncer que mon malheureux ami était tombé au pouvoir de la justice. Puis, m'ayant laissé le temps de me remettre de l'émotion qu'il devait croire m'avoir causée, il ajouta :

— Oui, nous le tenons, et il a tout avoué. J'ai là, signée de lui, fit-il en désignant une liasse de papiers posée sur la table, la longue liste de ses crimes. Il n'y

a donc plus de raison pour que vous refusiez de répondre à mes questions. Vos réponses ne peuvent plus compromettre ce grand criminel.

Ayant vu le marquis, je ne pouvais être la dupe de notre juge. Je persistai donc à déclarer, comme lors de mes interrogatoires précédents, que je ne savais rien des faits reprochés à M. de Retournac et que je n'étais pas en état d'éclairer la justice.

— Du reste, je ne vois pas, Monsieur, puisqu'il a tout avoué, pourquoi vous m'interrogez. Fût-il en mon pouvoir de vous faire des aveux, ils n'ajouteraient rien aux siens.

Le magistrat se mordit les lèvres, se retenant à grand'peine pour ne pas éclater et laisser voir combien il était furieux et confus de s'être pris au piège qu'il m'avait tendu.

— Je suis hors d'état de vous renseigner, déclarai-je; je vous l'ai déjà dit, et c'est bien vainement que vous feignez de n'avoir pas entendu.

— Eh bien, je vais vous mettre en sa présence, menaça-t-il, et nous verrons si, lorsque je vous donnerai lecture devant lui des charges terribles qu'il a lui-même fournies contre vous, vous conserverez cette belle assurance et persévérerez dans votre mutisme.

On devine pourquoi la perspective de cette confrontation ne m'effraya pas. Je savais qu'elle tournerait à la confusion du juge s'il osait réaliser sa menace. Et, sans doute, il en était lui-même convaincu, car il parut y renoncer, visiblement déconcerté par le calme de mon attitude et par mon sang-froid.

— Après tout, dit-il, brusque et railleur, c'est se donner sans nécessité beaucoup de mal pour fournir à la nièce du citoyen Patrice Carrel l'occasion de réparer les effets d'une défaillance coupable et de prouver son attachement à la République que son oncle a glorieusement servie. Puisqu'elle n'a pas voulu comprendre de quelles intentions bienveillantes s'inspirait mon langage, tant pis pour elle. Oui, tant pis pour vous, petite rebelle effrontée et cynique. Vous verrez bientôt qu'il en coûte d'enfreindre les justes lois..... Quant à votre complice, de nouvelles charges ne sont pas nécessaires pour rendre certaine sa condamnation. Émigré rentré sans autorisation, cela seul mériterait la mort, ne l'eût-on pas pris les armes à la main. Peu

importe donc le nombre de ses forfaits connus ou cachés. Je n'ai plus besoin de vous, citoyenne..... Allez.

Il frappa sur un timbre. Un garde parut, et, par son ordre, me ramena dans ma chambre. On croira sans peine que j'y rentrai douloureusement impressionné. Ce que je venais de voir et d'entendre ne me laissait aucun doute quant au sort qui attendait le marquis. Si ses amis ne lui portaient promptement secours, c'était un homme mort. Je ne pouvais maintenant que prier et former des vœux pour son salut.

Deux jours s'écoulèrent sans nous remettre en présence. C'est en vain qu'aux heures fixées pour la promenade des détenus dans le préau, je me mis en observation à ma croisée et le cherchai parmi eux. Je ne le vis pas. J'appris alors qu'il était au secret. L'instruction ouverte contre lui se poursuivait activement. La police, après l'avoir arrêté et lui avoir fait subir un interrogatoire sommaire, venait de le remettre aux autorités militaires. En sa qualité d'émigré et de rebelle, il était passible de la Commission prévôtale permanente qui siégeait au Puy. Elle préparait son procès. Je reçus ces informations de la femme du geôlier. C'est elle aussi qui m'avoua un matin que le marquis devait, durant l'après-midi de ce même jour, comparaître devant ses juges. J'aurais donné tout au monde pour assister à cette audience. Il me semblait que de me sentir là, près de lui, mon malheureux ami aurait ressenti quelque douceur et un soulagement efficace. Mais il eût fallu un miracle en faveur de l'obscur captive que j'étais pour m'ouvrir la salle où allait se décider le sort du dernier des Retournac, et ce miracle, hélas! ne s'accomplit pas.

J'en fus réduite à attendre le retour de l'accusé. Je l'attendis, le cœur serré par l'angoisse et, je dois bien le dire, sans illusion; j'avais assez vécu pour ne pas ignorer qu'en ces temps calamiteux, tout émigré traduit en justice était par avance condamné. Le marquis s'était trop compromis, trop de charges s'élevaient contre lui pour qu'une sentence d'acquittement fût possible. Son salut ne dépendait donc plus que de l'entreprise projetée par ses compagnons. Mais cette entreprise réussirait-elle? Serait-elle tentée en temps utile? La justice révolutionnaire a été de tout temps expéditive. A ceux qu'elle envoyait à la mort, elle ne laissait que de courts instants pour s'y préparer.

Cette attente martyrisante se prolongea beaucoup plus que je ne l'avais supposé. Mon cher prisonnier avait quitté la prison à 4 heures. A 7 heures, il n'était pas revenu. Lorsqu'à la nuit tombante la femme du geôlier m'apporta mon souper, elle ne put que me confesser qu'elle était dans la même ignorance que moi. Le procès se jugeait à huis clos et rien ne transpirait de ce qui se passait à l'audience. Elle me raconta encore qu'une grande effervescence régnait dans la ville où le marquis comptait autant de défenseurs que d'adversaires. Des attroupements s'étaient formés autour du Palais de Justice, en attendant l'issue des débats. Dans ces groupes circulaient, menaçants et sombres, des hommes étrangers au pays.

Je ne touchai que du bout des lèvres au repas qu'on m'avait servi. Une prostration véritable s'était emparée de moi à la pensée que si le succès ne couronnait pas les efforts des royalistes, la fin de la nuit qui commençait ne trouverait pas le marquis vivant. Je me souviens encore de cette soirée solitaire où les rumeurs qui du dehors arrivaient jusqu'à moi entretenaient mes craintes et mes terreurs. J'en ai conservé la sensation d'un supplice affreux. J'avais beau prier le ciel, j'étais sans courage comme sans espoir. Mon imagination en proie à la fièvre évoquait sans relâche et mettait devant mes yeux une vision tragique, la vision d'un cadavre couché sur la terre nue et la poitrine trouée de balles. Ce cadavre, c'était celui du marquis de Retournac, au salut duquel je ne parvenais plus à croire.

CHAPITRE XXI

A l'improviste, je fus tirée de ces réflexions torturantes. Un bruit de voix et de pas monta dans le préau et j'entendis distinctement un choc métallique, le choc de crosses de fusils tombant sur le sol. Je courus à ma croisée, et, blottie derrière les vitres, je regardai.

Des soldats, au nombre d'une vingtaine, se rangeaient en demi-cercle. Deux d'entre eux portaient des lanternes dont la lumière fumeuse me permit de voir en avant de cette troupe les deux officiers qui la commandaient. Au même moment, du fond du préau, par la porte venant du bâtiment des prisons, surgit la haute et fine silhouette du marquis de Retournac.

Il s'avavançait entre deux gardes, et si l'obscurité de la nuit à peine atténuée par la lueur des lanternes me dérobait son visage, la fermeté de la marche me prouva qu'il n'avait rien perdu de la mâle assurance qui, même aux heures les plus critiques, ne l'abandonnait jamais. A quelques pas des officiers, il s'arrêta, je compris que quelque chose de grave allait s'accomplir. Toute tremblante, j'entr'ouvris ma fenêtre pour mieux voir et pour mieux entendre. J'avais éteint ma lampe. Cachée par les ténèbres, je voyais sans être vue.

L'un des officiers s'avança vers le marquis l'épée basse, et, très courtoisement, il lui dit :

— Le Conseil de guerre a rendu sa sentence, Monsieur. Aux termes de la loi, il va vous en être donné lecture devant la garde assemblée.

L'autre officier fit un pas à son tour. Il tenait un papier à la main. Un porteur de lanterne vint se placer à son côté, afin de l'éclairer. Sous la lueur qui bril-

lait à travers la vitre embuée, il lut à haute voix l'arrêt. Court et terrible, cet arrêt. Il y était dit que l'accusé « ouï dans ses moyens de défense, convaincu d'avoir émigré et pris part à des rassemblements armés, était condamné à être passé par les armes, sans délai ». La sentence se terminait par la formule ordinaire. « Fait et clos sans désespérer..... » Mais la fin ne vint pas à mes oreilles. L'effroi qui glaçait mon cœur me rendait sourde. Je ne sais combien dura le silence. Il me semble qu'il se prolongea la durée de quelques secondes après la lecture.

Soudain, le marquis y coupa court. D'un accent hautain, il demanda :

— Est-ce sur-le-champ qu'on va me fusiller ?

— Non, Monsieur, répondit l'officier. La nuit vous est laissée pour vous préparer à la mort. La sentence recevra son exécution demain matin à 5 heures.

Un nuage passa devant mes yeux. Je ne vis plus rien. Quand je revins à moi, les acteurs de cette scène sinistre avaient quitté le préau. Il n'y restait qu'une sentinelle postée devant le bâtiment des prisons et dont les pas résonnaient réguliers et secs dans la nuit. Je refermai ma fenêtre, et, ma lampe rallumée, je tombai accablée sur une chaise, me demandant, terrifiée, si je rêvais ou si j'étais vivante, et si cette tragédie allait avoir son dénouement sans que j'eusse parlé au marquis.

— Je veux le revoir, m'écriai-je soudain, me parlant à moi-même.

Je venais d'exprimer ce vœu, lorsqu'apparut le geôlier.

— Le condamné désire vous parler, Mademoiselle. Je prends encore sur moi de lui donner cette satisfaction. Venez vite.

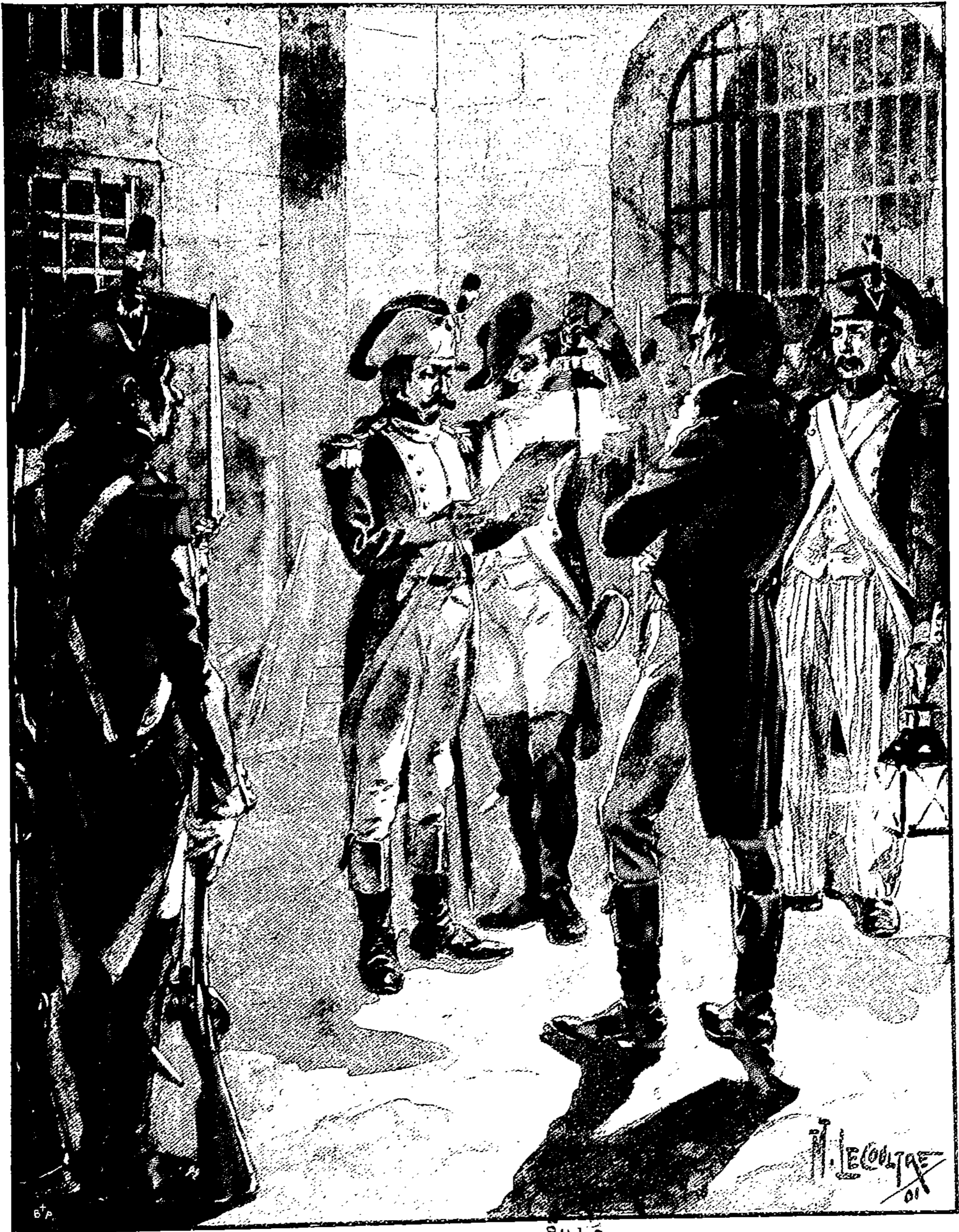
— Ah ! mon brave homme, je n'oublierai jamais ce que vous faites pour nous, m'écriai-je.

Je le suivis fébrilement par les corridors solitaires. Nous montâmes à l'étage supérieur. Là, il ouvrit une porte, et, s'écartant pour m'en laisser l'accès, il me fit signe d'entrer. Dans cette pièce étroite, n'ayant pour toute ouverture sur le dehors qu'une lucarne garnie de barreaux de fer, le marquis était seul. Il marchait de long en large. Ma présence suspendit sa promenade avant qu'il m'eût reconnue.

En me reconnaissant, il poussa un cri de joie.

— Merci d'avoir consenti à recevoir mes adieux, me dit-il.

Je voulus répondre. Les mots expirèrent dans ma gorge et je fondis en larmes.



..... IL LUT A HAUTE VOIX L'ARRÊT

— Ne vous désolez pas, supplia-t-il. Ils ont bien pu me condamner. Mais m'exécuter, c'est une autre affaire. Je reste convaincu qu'ils n'y parviendront pas.

— Vous espérez que vos amis vont vous délivrer?

— Je n'espère pas; je suis sûr.

— Alors, que parlez-vous d'adieux? Si vous échappez à la mort, nous nous reverrons.

— Je ne voulais pas quitter cette prison sans prendre congé de vous, Mademoiselle, fit-il avec enjouement. Et puis, tout de même, quelque chance qu'on ait de gagner une partie, il est sage de prévoir qu'on peut la perdre, et de se conduire comme si l'on devait la perdre. Ou je me trompe fort, ou, dans quelques heures, je serai loin d'ici. Mais ma conviction, fondée sur ce que je sais du courage et de l'audace de mes amis, ne pouvait me dispenser de vous dire ce qu'en prévision de ma mort j'ai décidé, et quelle grâce, en ce cas, je sollicite de vous..... Promettez-moi d'abord de ne pas refuser.

Ne soupçonnant pas ce qu'il allait me demander, j'étais cependant trop sûre de sa loyauté pour hésiter à prendre l'engagement qu'il souhaitait, et je le pris sans hésiter :

— Quoi que vous exigiez, je le ferai.

Sa figure s'éclaira, et, tout joyeux, il poursuivit :

— Merci pour votre promesse. Elle rend facile l'expression de ma volonté qui se résume en ceci : je vous prie de consentir, si je meurs, à être mon héritière.

— Votre héritière, moi!

— Je n'ai ni femme, ni enfants, mes parents sont morts. En vous léguant mes biens, je ne porte préjudice à personne. Daignez donc les accepter. Légalement, le château de Retournac vous appartient ainsi que tout ce qui s'y trouve, puisque votre oncle Carrel en était devenu possesseur. Le scrupule de conscience qui vous avait disposée à une restitution n'a plus de motifs si je succombe, et c'est moi qui vous supplie instamment de vous considérer en ce cas comme légitime propriétaire de ce qui, dans la succession de votre oncle, avait appartenu à ma famille. Il n'y faut ni testament de ma part ni formalité de la vôtre, puisque la loi vous attribue ces biens. Conservez-les donc, Mademoiselle; conservez-les comme un témoignage

spontané de ma gratitude pour tout ce que m'a valu, depuis ma rentrée en France, votre dévouement.

Si j'avais écouté mon premier mouvement, j'aurais refusé. Mais il me sembla que ce serait l'affliger, et que, en cette circonstance, j'étais tenue d'obéir. Et puis, je ne pouvais me résoudre à croire qu'il touchât au terme de sa vie. L'espoir qu'il m'avait lui-même communiqué eût rendu sans objet la résistance que je fus d'abord tentée de lui opposer.

— Vous vivrez, lui dis-je, et vous rentrerez un jour dans la possession de ces biens qui vous appartiennent. Je ne veux encore que m'en considérer comme la dépositaire.

— Soit, fit-il; mais sachez bien que, si je meurs, ils sont à vous. Je l'entends ainsi.

Un coup frappé à la porte interrompit notre entretien. Le geôlier nous avertissait que nous devions nous séparer.

— Déjà! soupirais-je.

— Nous nous retrouverons bientôt. Partez, Mademoiselle. Peut-être entendrez-vous tout à l'heure du bruit, des cris, des détonations. Vous saurez ce que cela veut dire. Ne vous en effrayez donc pas, et demeurez tranquille chez vous. Ce sera l'accomplissement de ma délivrance et de la vôtre, si Dieu favorise mes desseins.

J'étais tout près de lui. Mes mains tombèrent dans les siennes. Il m'attira, et, dans une étreinte où je sentais une tendresse égale à son respect, ses lèvres effleurèrent mes cheveux en murmurant une parole de dévouement et d'adieu, qui depuis, quand je songe à cet infortuné, résonne toujours à mon oreille.

Cinq minutes plus tard, j'étais dans ma chambre, j'avais résolu de ne pas me coucher cette nuit. En prévision de l'événement que venait une fois encore de m'annoncer le marquis, je voulais être debout. Je poussai un fauteuil près du feu et je demeurai là immobile et anxieuse, écoutant les heures qui, à des intervalles réguliers, sonnaient lentes, graves, sonores, aux horloges de la ville. Agitée par l'anxiété dont j'étais saisie, je les comptais, ces tintements, et chacun d'eux précipitait mon impatience. En pensant à ce qui se produirait infailliblement au lever

du jour si M. de Retournac n'était pas délivré, j'appelais ardemment ses libérateurs.

Jusqu'au delà de minuit, je ne perçus aucun bruit suspect. A deux reprises, au cours de cette soirée émouvante, on vint relever la sentinelle qui stationnait dans le préau devant le bâtiment des prisons. Ce fut par deux fois la même marche cadencée, le même échange du mot d'ordre prononcé à voix basse, précédé des « Qui vive! » qui traversaient le silence et y retombaient ensuite. Mais c'est un autre bruit que j'attendais, une marche moins régulière. Le prisonnier ne pouvait être délivré que par un coup de main, et ces tentatives héroïques dont l'histoire révolutionnaire offre maints exemples exigeaient nécessairement et la ruse et la violence. C'est donc par quelques tumultueux éclats que je devais être avertie.

Soudain, dans le corridor sur lequel s'ouvrait ma porte, je crus saisir un craquement, comme si le plancher eût crié sous des pieds. Dans la rainure de cette porte, une lueur filtra, ligne claire, mince comme un fil, qui me révéla que ceux qui marchaient avaient allumé des torches. En même temps, du côté du préau, des exclamations contenues et étouffées m'arrivèrent, un choc de fers qu'on croise, le bruit d'une lutte où personne ne parle. Je courus à ma croisée.

Dans la nuit, là où j'avais vu la sentinelle, c'était un entrelacement d'ombres gesticulantes. Des hommes se battaient corps à corps. L'un d'eux que les autres avaient sans doute surpris et dont ils fermaient la bouche en le rouant de coups était le factionnaire. Il tomba sous le nombre sans que je puisse deviner s'il était mort ou seulement étourdi. Alors je compris. Les amis de M. de Retournac venaient le délivrer. En s'emparant successivement des sentinelles, ils avaient pénétré dans l'enceinte des prisons. Et sans doute ils étaient nombreux, car, tandis que les uns remplissaient le préau et en occupaient les accès, dans le corridor, les pas se multipliaient, et des voix se croisaient basses, prudentes, contenues, qui me firent deviner qu'après être arrivés heureusement jusque-là, les envahisseurs ne savaient plus où trouver le prisonnier dont ils venaient briser les chaînes. Alors, animée moi aussi du désir de le sauver, j'ouvris ma porte. M'adressant à celui d'entre eux qui se trouvait à ma portée et dont un masque me cachait le visage, je lui dis :

— Le marquis est à l'étage au-dessus : cellule 14.

— Cellule 14, étage au-dessus, répéta-t-il; vous avez entendu, camarades.

Ils se précipitaient vers l'escalier, moins préoccupés de n'être pas surpris que de se hâter. Toute la bande défila devant moi comme sans me voir. Quelques-uns de ces hommes portaient des lanternes et des torches. Tous étaient masqués comme celui à qui j'avais parlé. L'un d'eux cria d'un ton de commandement :

— Ouvrez toutes les cellules. Plus nous délivrerons de prisonniers, mieux cela vaudra.

Maintenant, le tumulte succédait au silence. La vieille bâtisse qu'on avait transformée en prison retentissait de la rumeur des voix et du bruit des pas. J'en fus épouvantée, prévoyant que gardiens et sentinelles allaient être avertis par ce tapage et accourir. Je ne me trompai pas. Au rez-de-chaussée, des cris s'élevèrent.

— Aux armes ! Aux armes !

Des coups de fusil couvrirent les cris. Mais les cris redoublaient.

— Mettez le feu partout, ordonna la voix que j'avais déjà entendue.

L'ordre fut aussitôt exécuté. Les cellules destinées aux prisonniers n'étaient pour la plupart séparées de leurs voisines que par des cloisons de planches — proie facile pour l'incendie. En quelques minutes, des colonnes de flammes commencèrent à monter le long de ces boiseries, aux extrémités et au milieu du corridor. Puis le tumulte devint tragique. Des soldats accouraient de tous côtés, courant sus aux rebelles, clamant :

— Aux armes ! Au feu ! Arrêtez !

Il y eut des coups de fusil dans l'intérieur des prisons. Baïonnettes et sabres étincelaient. Des hommes tombaient en gémissant ou l'injure à la bouche. D'autres s'enfuyaient éperdus, se heurtaient aux blessés, et, sur ce déchaînement de violences, montait du dehors la rumeur de la foule que, en quelques instants, l'événement avait attirée de tous les points de la ville autour de la prison.

Pénétrée d'horreur, j'avais refermé ma porte, et faisant à la hâte un paquet de quelques objets précieux, souvenir de mes parents, que je ne voulais pas laisser derrière moi, je me tins aux aguets, frémissante, m'attendant à voir d'une minute à l'autre apparaître le marquis.

— Vous voilà ! m'écriai-je, ma porte s'étant ouverte.

Hélas ! ce n'était pas lui. C'était le geôlier.



BAÏONNETTES ET SABRES ÉTINCELAIENT

— Venez vite, Mademoiselle, me dit-il. Ces bandits ont mis le feu.

— Mais le marquis! Où est-il? C'est lui qu'il faut sauver d'abord.

— Eh! il se sauvera bien tout seul. Ses amis sont les plus nombreux et les plus forts. Ne songeons qu'à vous. Il n'est que temps. L'escalier brûle.

Il était temps, en effet. Une fumée épaisse emplissait les corridors, voilait

jusqu'aux flammes, dérobaît à mes regards les blessés, les morts et les derniers épisodes de cette lutte fratricide. A travers les groupes des combattants furieux et des fugitifs affolés, par l'escalier calciné et déjà sillonné de crevasses causées par l'incendie qui se propageait avec une rapidité foudroyante, nous arrivâmes dans le préau. Là, protégées par une double rangée de soldats, des pompes commençaient à fonctionner et lançaient des jets d'eau sur les murailles que léchaient les flammes. Nous ne fîmes que passer, ayant hâte de gagner le pavillon d'entrée, où logeait le geôlier et où se trouvait sa femme avec quelques prisonniers, qui, au lieu de s'enfuir, étaient venus s'y réfugier.

— Dieu soit loué! me dit-elle. J'ai eu bien peur pour vous.

— Je n'ai pas eu peur pour moi, lui répondis-je; je ne tremble que pour M. de Retournac. L'avez-vous vu! A-t-il pu s'enfuir?

Elle ne me laissa pas achever et me ferma la bouche par ces mots :

— Ne me demandez rien; je ne sais rien.

Mon angoisse se fit plus vive. Affreusement tiraillée entre l'espoir que le prisonnier était sain et sauf et la crainte qu'il n'eût pu quitter la prison, je collai mon front aux vitres de la croisée qui donnait sur le préau. J'assistai de là aux efforts des pompiers pour éteindre l'incendie et à la fuite affolée et meurtrière encore des envahisseurs qui succombaient sous le nombre des soldats que le général commandant du Puy avait, dès la première alerte, fait marcher sur la prison.

Je dus bientôt me convaincre qu'ils étaient victorieux; je ne désespérais pas encore cependant. Le dénouement de l'entreprise des conjurés ne prouvait pas qu'elle eût échoué. Il suffisait que le marquis fût hors d'atteinte pour qu'ils eussent le droit de chanter victoire. Mais était-il hors d'atteinte? Ses compagnons l'avaient-ils délivré? Je ne savais et j'en étais réduite aux hypothèses.

A ce moment, un officier rentra dans la salle où nous étions réunis. Il était en cheveux, le visage noirci par la fumée, ses vêtements défaits, lacérés, tachés de plâtre. Sur la main qui tenait son épée, flottait un lambeau de sa manche qu'un coup de sabre avait déchirée du coude au poignet.

— Un verre d'eau, fit-il d'une voix altérée. Les rebelles sont en fuite; on est maître du feu. Mais je meurs de soif.



— LUCILE, CHÈRE LUCILE, ME VOILA DE RETOUR

La femme du geôlier s'empressa de le servir. Il avala d'un trait le contenu du verre qu'elle lui présentait. Puis il s'approcha de la croisée, l'ouvrit toute grande et jeta un ordre aux soldats que la fin du combat ramenait dans le préau. Je les vis venir en aide aux pompiers, les uns se mettant aux pompes, les autres formant la chaîne et quelques-uns veillant aux fusils formés en faisceaux.

Me trouvant près de lui, je l'interrogeai :

— Y a-t-il des morts, Monsieur?

— Oui, plusieurs, répondit-il, et plus de blessés encore.

— Sait-on ce qu'est devenu le condamné qui devait être exécuté ce matin? ajoutai-je timidement.

— Lui! ma foi, je n'ai pas eu le temps de m'en informer. Mais j'espère bien.....

Il n'acheva pas sa phrase. Un appel venu d'en haut l'avait interrompu. Je levai les yeux. A une croisée du second étage, quelques soldats se montraient.

L'un d'eux cria :

— Prévenez le capitaine que le condamné a été trouvé mort dans son cachot.

Une plainte que je ne pus contenir trahit mon saisissement et ma douleur. Mais l'officier ne l'entendit pas. Les acclamations de ses soldats la couvrirent. Ils n'ignoraient pas que le coup de main tenté contre la prison avait pour objet la délivrance du marquis. La mort de cet infortuné était pour eux un triomphe et une récompense.

— Descendez-le, ordonna le capitaine.

— Nous vous l'envoyons par le chemin le plus court, lui répondit-on d'en haut, dans un bruit de rires.

Je me souviens comme d'un horrible cauchemar de ce qui se passa ensuite. Je vois une croisée ouverte; à cette croisée, des hommes hurlant de joie, balançant dans le vide, au bout de leurs bras tendus, un corps inanimé, le lâchant tout à coup, et ce corps venant s'abîmer devant la geôle, sous mes yeux. Je me penchai et je le reconnus. C'était le condamné, un poignard planté dans la poitrine. Il avait été assassiné dans sa prison. Quand les soldats y étaient entrés, il ne vivait plus.

Un de ses compagnons qui avait eu à se plaindre de lui fut depuis soupçonné

de l'avoir frappé pour se venger. Sa mort fut également attribuée à un gardien chargé de le surveiller et qui redoutait d'être rendu responsable de sa fuite. Mais ce ne sont là que conjectures et légendes. Ce trépas tragique est resté un mystère. Le voile qui nous cache les suprêmes instants du dernier des Retournac ne fut pas déchiré et ne le sera jamais. L'histoire de nos guerres civiles est pleine de ces obscurités demeurées impénétrables, problèmes irritants, légués par le passé à l'avenir et dont le dernier mot n'appartient qu'à Dieu.

Pour moi, devant ce cadavre sanglant, meurtri dans sa chute, j'étais tombée à genoux, vaincue par la douleur. Je priais pour le repos de l'âme de cette malheureuse victime des dissensions de notre pays, et, recueillie, accablée, indifférente à ce qui se passait autour de moi, je suppliais le divin distributeur des récompenses méritées et des châtiments encourus de la recevoir dans sa miséricorde.

Combien de temps demeurai-je ainsi? Il n'est pas en mon pouvoir de le dire. Ce que je sais mieux, c'est que cette heure affreuse et sinistre marquait la fin de mes malheurs. Au milieu de ma prière, une main toucha mon épaule, et une voix très douce, une voix de caresse, prononça mon nom.

— Lucile, chère Lucile, me voilà de retour.

Je tressaillis en pensant qu'il n'était qu'un homme au monde à qui j'eusse donné le droit de me parler ainsi, celui que depuis si longtemps appelait mon cœur. Je me relevai d'un bond. C'était lui, lui, l'élu, l'aimé, le seul qui pût me consoler, mon cher fiancé, Marcel Framond.

CHAPITRE XXII

Lorsque, encore aujourd'hui, tant d'années après ces dramatiques événements, je me demande comment j'y ai survécu et comment je n'ai pas succombé à la violence de mes émotions, je ne parviens à me l'expliquer qu'en me rappelant la santé robuste dont je jouissais, l'énergie que je tenais de ma mère et surtout mon inébranlable confiance dans la bonté céleste.

Comment ne l'eussé-je pas conservée en moi, inébranlable et sans limites, cette confiance, alors qu'à de si nombreuses reprises, au milieu des tourmentes, elle avait été mon soutien et mon appui? Je lui dois d'avoir pu porter sans défaillir le fardeau des cruelles épreuves qui assaillirent ma jeunesse, et, lorsqu'au déclin de ma vie, regardant derrière moi, je mesure par la pensée le chemin parcouru, c'est elle encore, cette confiance solidement ancrée dans mon cœur avec la foi de mes parents, qui m'apparaît comme la lumière vivifiante par laquelle furent éclairés mes pas quand je marchais dans les ténèbres et d'où me vint cette force d'âme à défaut de laquelle ma résistance dans l'adversité eût été vaine et inefficace.

Au cours des émouvants épisodes que je viens de retracer pour mes petits-enfants, sollicitée par eux, elle ne m'avait pas abandonnée. La mort affreuse du marquis de Retournac ne l'avait pas ébranlée. C'est d'elle que je tirais tout mon courage à cette heure où, sous mes yeux, périssait un juste qui eût mérité de vivre heureux et honoré. Tout en priant pour lui et alors que son infortune et la mienne m'exposaient à douter de la justice du ciel, une voix que j'ai toujours entendue quand j'étais malheureuse me disait que ces sombres jours prendraient fin et que tôt ou tard je serais dédommée d'avoir tant souffert.

Cette voix, c'était celle du ciel. Après la nuit, avant même que cette nuit fût close, elle m'annonçait l'aurore. Voix divine, voix consolatrice et miséricordieuse, comme j'avais eu raison de croire en toi, et comme maintenant j'étais récompensée de ma confiance. Quand je pouvais me croire perdue, j'étais sauvée, et mon sauveur était le seul dont il me fût doux d'accepter le secours.

Ce que j'éprouvai, je le dis à Marcel dès que je fus revenue de ma surprise, et, dans ce qui précède, on trouvera le sens des paroles qu'il entendit sortir de ma bouche, dans un élan de gratitude pour la Providence qui me le ramenait à l'improviste, à l'heure précise où, sans lui, il n'était plus de bonheur pour moi. Serrée contre sa poitrine, enlacée de ses bras, désormais ma protection et mon refuge, à l'aube de la vie nouvelle que m'ouvrait son retour, je ne pouvais encore y croire.

Oui, je le tenais enfin et je doutais encore de la réalité de sa présence. J'avais peine à me convaincre que ce jeune officier au mâle visage, au regard fier, resplendissant de gloire, fût l'adolescent timide auquel quelques années avant je m'étais fiancée. Mais c'était bien lui. Il me revenait toujours épris, toujours fidèle. De nouveau, il fallait bien croire au bonheur.

Grâce au trouble qui régnait dans la salle, à la suite de la tentative qui venait d'échouer, nous avons pu nous mettre à l'écart dans un coin et causer en liberté. Il me racontait comment il avait pu me retrouver, les empêchements qui avaient retardé son départ de Pologne et son arrivée à Paris, son désappointement en constatant mon absence, puis son entrevue avec Bérarde, et comment, ayant appris par elle que j'étais prisonnière au Puy, il s'était mis en route pour me rejoindre, après s'être muni de recommandations pour les autorités de la Haute-Loire, à l'effet d'aplanir les obstacles que pourrait rencontrer ma mise en liberté.

— Je suis arrivé dans la soirée, me disait-il. C'était trop tard pour commencer des démarches, et, en dépit de mon impatience, j'avais dû les remettre au matin. Descendu à l'hôtel, je venais de me coucher en donnant l'ordre de me réveiller de bonne heure, quand des rumeurs lointaines m'ont fait quitter mon lit. C'était l'émeute qui commençait. Dans la rue où déjà se pressait la foule, j'ai appris que les rebelles avaient forcé la prison. J'ai tremblé en songeant aux périls qui vous menaçaient. Je suis accouru. Devant mon uniforme, le cordon de troupes qui contenait

le peuple s'est ouvert, et c'est ainsi que j'ai pu arriver jusqu'à vous, chère Lucile.

— Soyez béni, Marcel, soupirai-je, j'étais bien malheureuse d'avoir assisté à tant d'horreurs. Mais votre présence me reconforte, et maintenant que je vous sais près de moi, j'attendrai plus patiemment la fin de ma captivité.

L'étonnement se marqua dans ses yeux.

— Que parlez-vous d'attendre? fit-il. Mais elle est finie, votre captivité, je vous emmène.

— Vous avez obtenu la levée d'écrou?

— Pas encore. Je n'ai encore vu personne. Mais ce n'est plus nécessaire, puisque les portes sont ouvertes. Soldats et gardiens sont affolés, comme vous pouvez le constater. On ne nous empêchera pas de passer, soyez-en sûre. Prenez mon bras, ma chérie, et sortons.

Je n'étais pas dans des dispositions à me faire prier, et, rassurée par son intrépidité, je consentis, en disant :

— La femme doit obéissance à son mari.

Par la croisée ouverte, je jetai un dernier regard sur le corps du marquis qu'on n'avait pas encore enlevé. A la dérobée, je fis le signe de la croix et j'envoyai à l'infortuné un dernier adieu. Puis je pris le bras de celui que déjà je considérais comme mon époux, et nous gagnâmes la porte, protégés par son uniforme de commandant d'infanterie. Personne ne nous arrêta. On s'écarta même pour nous livrer passage. Je sus plus tard que la femme du geôlier m'avait vue sortir, mais que, quoique stupéfaite par ce qu'elle considérait comme un trait d'inconcevable audace, elle feignit de ne pas me voir. Elle n'eut pas d'ailleurs à se repentir de son silence, j'ai depuis récompensé tout son dévouement. Elle est morte à mon service bien des années après, et ma sollicitude n'a pas fait défaut à ses enfants.

Nous franchîmes donc sans obstacles, Marcel et moi, la courte distance qui séparait l'entrée de la prison de la salle où nous nous étions retrouvés. On avait placé des factionnaires de tous côtés. L'uniforme que portait Marcel nous préserva de toute question indiscrete ou embarrassante. Mais, à la porte, des obstacles imprévus nous attendaient.

Du haut des degrés par lesquels on y accède, nous embrassâmes d'un regard

la vaste place sur laquelle s'élèvent les bâtiments de la prison. A ses extrémités, une haie de soldats barrait la route à la foule qui se pressait à l'entrée des rues, laissant ainsi, de cette foule à nous, un immense espace à peu près vide. On n'y voyait en effet que quelques groupes isolés, formés, les uns par les autorités locales, les membres du Directoire départemental, les officiers municipaux, des magistrats, le général commandant la subdivision et son état-major; les autres par une poignée de rebelles qu'on avait arrêtés au moment où ils s'enfuyaient et qu'entouraient des gardes. C'est cet espace vivement éclairé par les réverbères et des torches que nous étions tenus de traverser, et il était à craindre que la vue d'un officier supérieur, étranger au pays, que personne ne connaissait, ayant une jeune femme à son bras, attirât l'attention. C'est à moi que vint d'abord cette crainte, et j'en fis part à Marcel.

— Bah! il faut payer d'audace, me dit-il. Et puis, voyez, personne ne paraît nous remarquer.

C'était vrai. Ces personnages avaient, pour la plupart, les yeux en l'air. Ils regardaient les nuages de fumée mêlée d'étincelles, dont l'incendie, en train de s'éteindre, voilait encore le ciel au-dessus des toits. Leur attitude favorisait notre sortie et nous continuâmes notre route. Nous étions parvenus au milieu de la place et nous nous flattions de l'espoir d'en atteindre sans encombre l'extrémité, lorsque, de l'un des groupes parmi lesquels nous avions dû passer, un homme se détacha et vint vers nous. Je le reconnus sur-le-champ. C'était ce magistrat qui était venu m'interroger à Retournac, et qui, sur mon refus de lui répondre, m'avait fait conduire au Puy et incarcérer. Toute sa conduite depuis la durée de ma détention, les deux interrogatoires auxquels il avait procédé pour m'arracher des aveux à la charge du marquis, tout témoignait de sa malveillance. Je me pressai contre Marcel en disant :

— Voilà mon ennemi.

Et à voix basse, en deux mots, je résumai les motifs qui me donnaient lieu de le redouter.

— Ne craignez rien, répliqua Marcel.

Et, comme si nous n'avions pas vu cet homme sinistre, nous avançâmes.

Mais il se dressa devant nous et s'écria :

— Je ne me trompe pas ; c'est la citoyenne Carrel. Où allez-vous, citoyenne ?

Il y eut dans son accent tant d'impertinence et de raillerie que je ne pus me méprendre quant à son dessein. Il allait sûrement me contraindre à revenir sur mes pas et à réintégrer ma prison. Mais Marcel s'était juré que je n'y rentrerais pas, et, laissant tomber sur l'interlocuteur un regard dédaigneux, il lui dit :

— Mademoiselle est ma fiancée, Monsieur. Je suis venu au Puy pour la soustraire aux procédés indignes dont vous vous êtes rendu coupable envers elle, et, comme vous le voyez, je l'emmené.

— Elle est détenue en vertu d'un mandat régulier, déclara l'homme, piqué au vif par cette réponse, et je peux en décerner un contre vous qui vous opposez à l'action de la justice, citoyen commandant.

Il avait élevé la voix, avec l'espoir d'être entendu des gens groupés à quelques pas de nous. Marcel ne se déconcerta pas. Il fit un pas vers le personnage et reprit :

— Inutile de crier, Monsieur. Mieux vaut s'expliquer avec calme. Vous pouvez, comme vous le dites, faire arrêter Mademoiselle et me faire arrêter moi-même. Mais votre victoire sera de courte durée, je vous en avertis. Mon état et mes services suffiraient à me rendre plus puissant que vous et à hâter notre mise en liberté, alors même que je ne serais pas le protégé de Barras et que je n'aurais pas dans ma poche une lettre de lui invitant les autorités de ce département à favoriser mes démarches en faveur de ma fiancée. Il en résulte qu'en dépit de vous, la délivrance de Mademoiselle est certaine. En l'emmenant, je ne fais que devancer un dénouement inévitable, et vous agirez sagement, prudemment, en fermant les yeux. C'est un bien mince service que je vous demande. Les événements de cette nuit vous permettent de nous le rendre sans vous compromettre, et je saurai vous le payer en mettant à votre service les hautes influences dont je dispose à Paris.

— Mais c'est une tentative de corruption, protesta le magistrat, corruption de fonctionnaire, délit prévu par les articles.....

D'un geste significatif, Marcel l'interrompit.

— Décidément, Monsieur, vous êtes un méchant homme, aussi bête que méchant. Alors, écoutez-moi.

Et plus bas, les yeux dans les yeux de son interlocuteur, il poursuivit :

— Appelez, si vous l'osez. Contraignez Mademoiselle à retourner dans le cachot où vous avez eu le triste courage de la mettre. Vous êtes libre. Seulement, je vous jure, foi de Marcel Framond, que si vous le faites, le jour qui approche ne vous trouvera pas vivant.

— Vous m'assassineriez ! balbutia le juge, suffoqué par cette menace.

— Quand on rencontre un serpent sur son chemin, on l'écrase, répliqua Marcel. Allons, décidez-vous, appelez..... Non, vous y renoncez..... C'est plus sage..... Au revoir, Monsieur, et si jamais vous avez besoin d'un appui auprès du gouvernement de la République, ne manquez pas de recourir à moi.

Marcel avait joué gros jeu. Mais il gagnait la partie. Calcul ou lâcheté, l'adversaire se résignait à la défaite et au silence. Nous passâmes devant lui et nous fûmes bientôt perdus dans la foule. J'ai eu l'occasion de le revoir bien des années après. Il avait fait une brillante carrière. Il occupait un haut emploi dans la magistrature impériale, et je me souviens qu'un soir, aux Tuileries, il vint me saluer, très humble, visiblement animé du désir de me faire oublier sa conduite d'autrefois. Il est vrai que la femme du général Framond, aide de camp de l'empereur, était devenue une puissance. Elle eut assez d'indulgence et d'esprit pour prouver à ce pauvre homme, par son accueil, qu'elle lui avait pardonné, et c'est même pour cela qu'au cours de ce récit je me suis abstenue de prononcer son nom.

Maintenant, hâtant le pas, nous nous dirigeons, Marcel et moi, vers l'hôtel où il était descendu, ayant résolu, d'ailleurs, de ne pas nous y arrêter. Nous étions sortis heureusement d'une épreuve difficile. Mais le personnage qu'avait maté l'énergie de Marcel pouvait revenir de son effroi, se ressaisir et nous poursuivre. S'exposer à son ressentiment, c'eût été braver le ciel. La prudence nous commandait de partir. Nous ne restâmes à l'hôtel que le temps d'attendre la voiture et les chevaux que s'était empressé de commander Marcel. Une heure plus tard, ils nous emportaient vers Retournac.

Dès le lendemain, mon fiancé écrivait aux amis qu'il avait à Paris, parmi les grands chefs de l'armée, afin de conjurer les effets des dénonciations que nous pouvions craindre. En réalité, il n'y en eut pas. Nous fûmes même bientôt ras-

surés par une lettre du Puy. Elle nous annonçait que l'instruction ouverte contre moi était close par une ordonnance de non lieu. Bérarde put alors me rejoindre sans danger. Elle arriva, heureuse de me revoir et de revoir son village.



— OU ALLEZ-VOUS, CITOYENNE?

A ce moment, nous eûmes à prendre une décision bien importante. Lorsque j'avais promis à Marcel

d'être sa femme, j'étais presque pauvre, ne possédant que des épaves de la fortune de mes parents, successivement amoindrie par nos malheurs. Je ne pouvais rien attendre que de la bonté de l'oncle Patrice et ne savais encore comment elle se traduirait. Mais on a vu qu'il m'avait faite son héritière. Je m'étais ainsi retrouvée tout à coup en possession de biens considérables que venait d'accroître la volonté du marquis de Retournac, de telle sorte que j'étais riche au delà de ce que j'avais pu espérer. Le château m'appartenait légitimement désormais, avec tout ce qu'il renfermait, mobilier, argenterie, bijoux, objets d'art, sans parler du trésor qu'y avaient caché les anciens propriétaires, à peine entamé par les emprunts du marquis. A Paris, j'avais plusieurs maisons, des terrains, des fonds déposés chez un banquier, en un mot, tout le produit des multiples et heureuses spéculations de l'oncle Patrice.

Lorsque je fis l'inventaire de ma fortune devant Marcel en lui racontant les événements qui m'avaient enrichie en son absence, loin d'en ressentir une satisfaction, il s'en affligea. Il m'eût préférée pauvre. La pensée qu'en m'épousant il s'assurait une vie opulente le troublait. Mais il comprit bientôt que, m'ayant aimée quand je ne possédais rien, il ne pouvait craindre que je misse en doute son désintéressement. Ses honorables scrupules se dissipèrent et, je dois le confesser, me le rendirent plus cher.

Pour ma part, si j'attachais quelque prix à toute cette richesse, c'est que j'espérais qu'elle le déterminerait à quitter sa carrière. Je tremblais à l'idée qu'en y restant il serait fréquemment exposé aux dangers des champs de bataille. Je lui fis part de mes désirs. Je pus alors me convaincre qu'ils jetaient un nuage sur le bonheur qu'il se promettait de son union avec moi. Il était soldat dans l'âme, et son vœu le plus ardent était de le rester.

— Votre volonté sera la mienne, me dit-il. J'abandonnerai l'armée si vous l'exigez, quels que soient mon culte pour la patrie et ma passion de gloire. Mais je ne peux vous taire que douloureux sera ce sacrifice. Décidé à le faire à mon amour pour vous, je vous supplie de ne me le demander qu'après y avoir mûrement réfléchi.

Après de telles paroles, comment aurais-je pu l'exiger? Elles me tracèrent ma

conduite et je consentis à ce que mon mari demeurât soldat. C'est moi qui fus la sacrifiée. Mais je dois me rendre cette justice que, durant les trente années qu'a duré notre vie conjugale, il ne s'en est guère aperçu.

Lorsque, si souvent, pendant la période impériale, la guerre me l'arrachait, il n'entendit jamais ni protestations ni plaintes. J'aurais craint d'amollir son courage, et toujours, lorsqu'il était au loin, sous le feu de l'ennemi, je me suis résignée, quoique dévorée d'inquiétude.

Souvent j'ai maudit la guerre, Napoléon, ses ambitions, les despotiques caprices qui promenaient ses lieutenants d'un bout de l'Europe à l'autre ; souvent j'ai redouté de me voir veuve et nos enfants orphelins. Mais le glorieux soldat dont je portais le nom n'a pu me reprocher d'avoir manqué de résignation et d'énergie ou essayé de le détourner de ses devoirs. Il me sut gré toute sa vie de mon abnégation. Il m'en a, du reste, récompensée par le noble éclat qu'il a donné à ce nom que j'avais accepté, plus avide des félicités si douces qui résultent d'un amour partagé que désireuse d'en voir grandir la renommée.

Nous nous mariâmes un mois après notre retour à Retournac. Les églises n'avaient pas été encore rendues au culte, et notre mariage n'eut en apparence d'autres sanctions que l'échange de nos engagements réciproques devant le maire de Retournac. Mais, le même soir, un prêtre insermenté que j'avais pu prévenir fut introduit secrètement au château, et, grâce à lui, nous reçûmes cette bénédiction religieuse qui seule légitime devant Dieu les liens du mariage. Une vie nouvelle commençait pour moi, vie d'épouse, vie de mère dont le calme bientôt rendu à la France favorisa l'heureux et logique développement.

Cette vie, je n'en dirai qu'un mot au terme de ce long récit, c'est que la tendre confiance et la grandeur d'âme du compagnon que je m'étais donné l'ont incessamment embellie.

En dépit des tourments et des crises auxquels nul de nous n'échappe, elle a été aussi féconde en joies saines et pures que peuvent l'être les existences humaines. Elle me permet de dire en finissant que si j'ai eu ma part de peines, j'ai eu aussi ma part de bonheur, et de cela, jusqu'à mon dernier soupir, je rendrai grâces au ciel.

S'il me laisse vivre quelques années encore, en me protégeant contre les infirmités de la vieillesse et les défaillances de la mémoire, peut-être ferai-je encore, pour intéresser mes petits-enfants, un nouveau retour sur mon passé si plein, et leur raconterai-je quelques épisodes de ce passé : mes souvenirs de la cour des Tuileries au temps de l'empereur et au temps des Bourbons.

